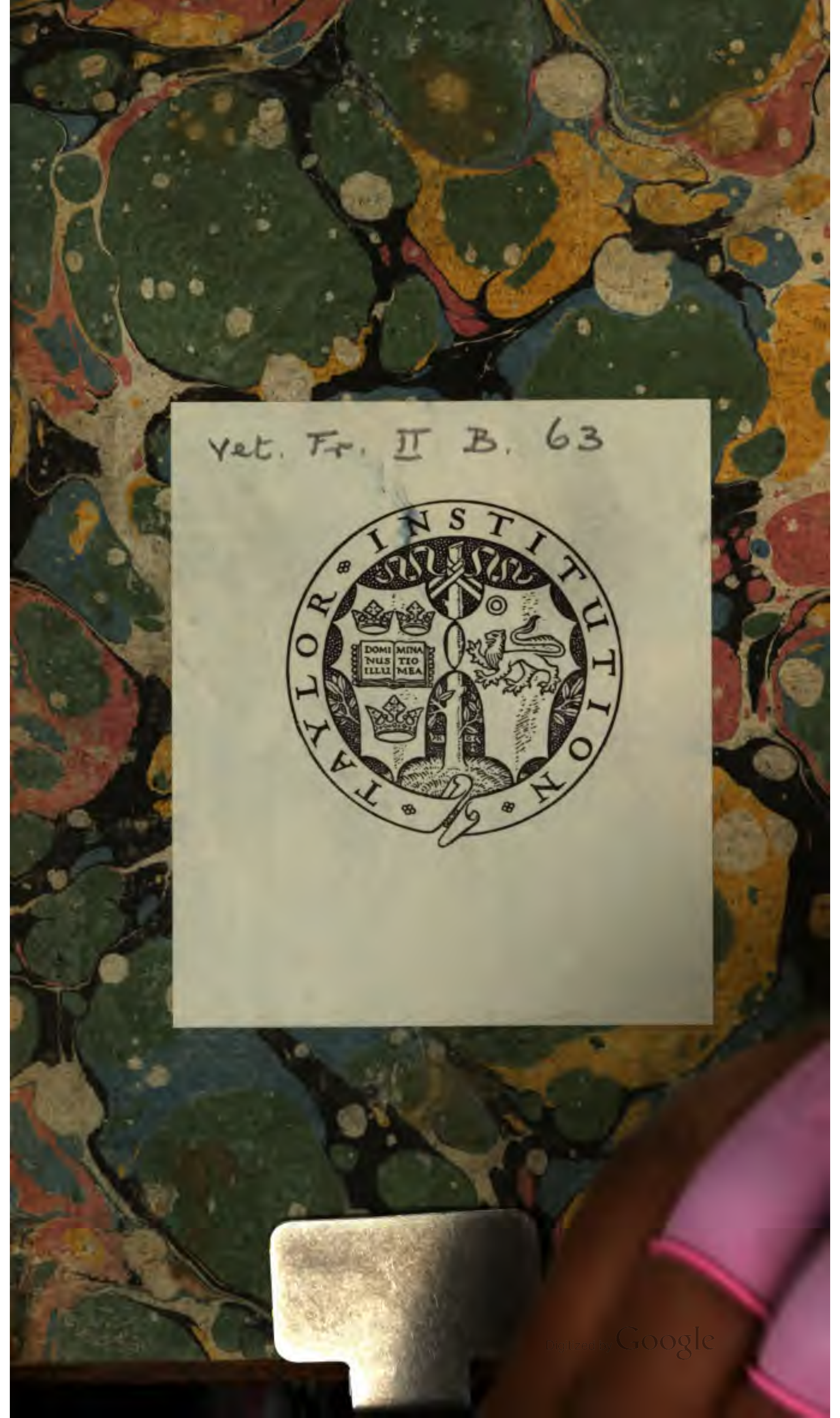
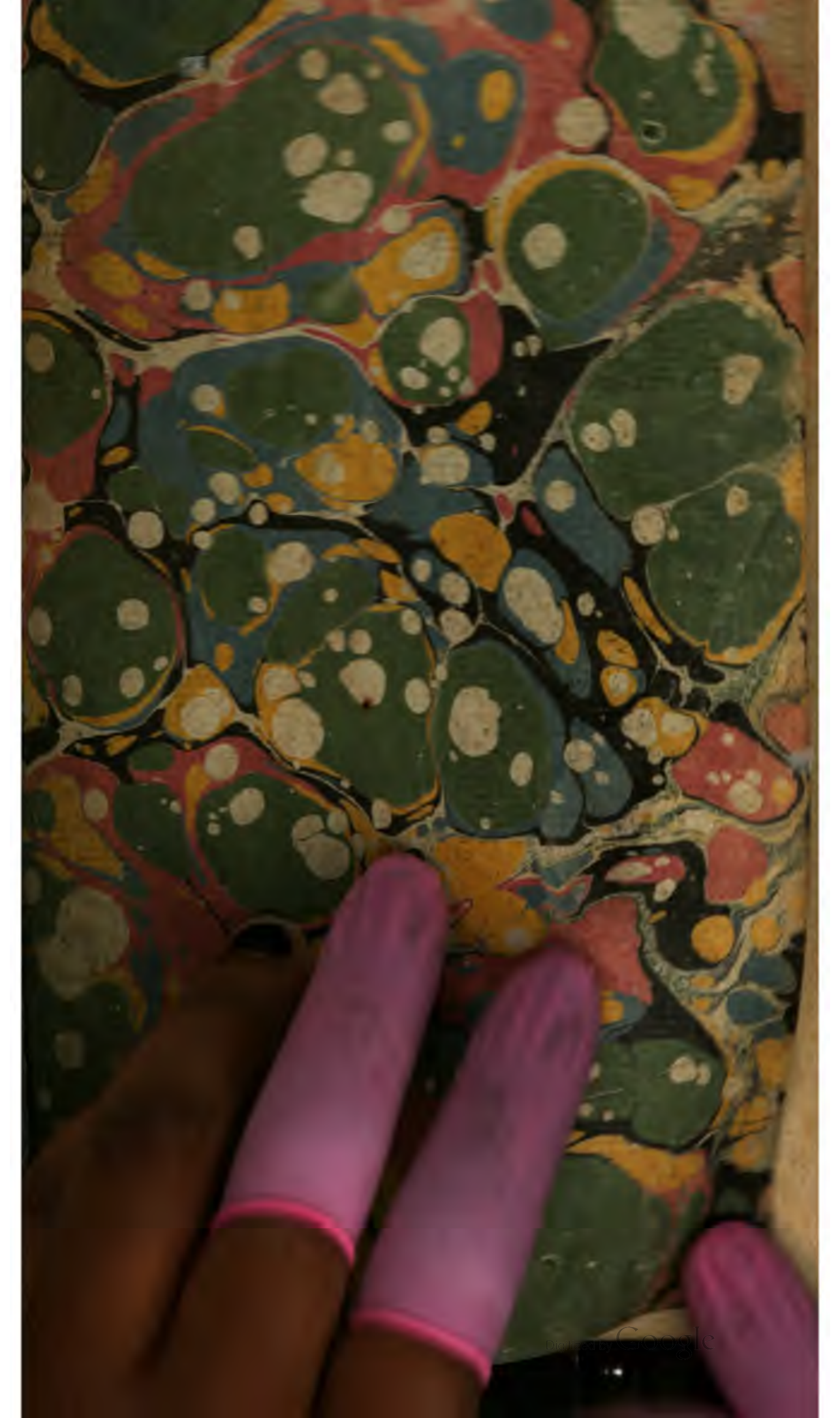



Vet. Fr. II B. 63
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



OEUVRES

DE

BOULLANGER.

TOME PREMIER.

OEUVRES
DE
BOULLANGER.

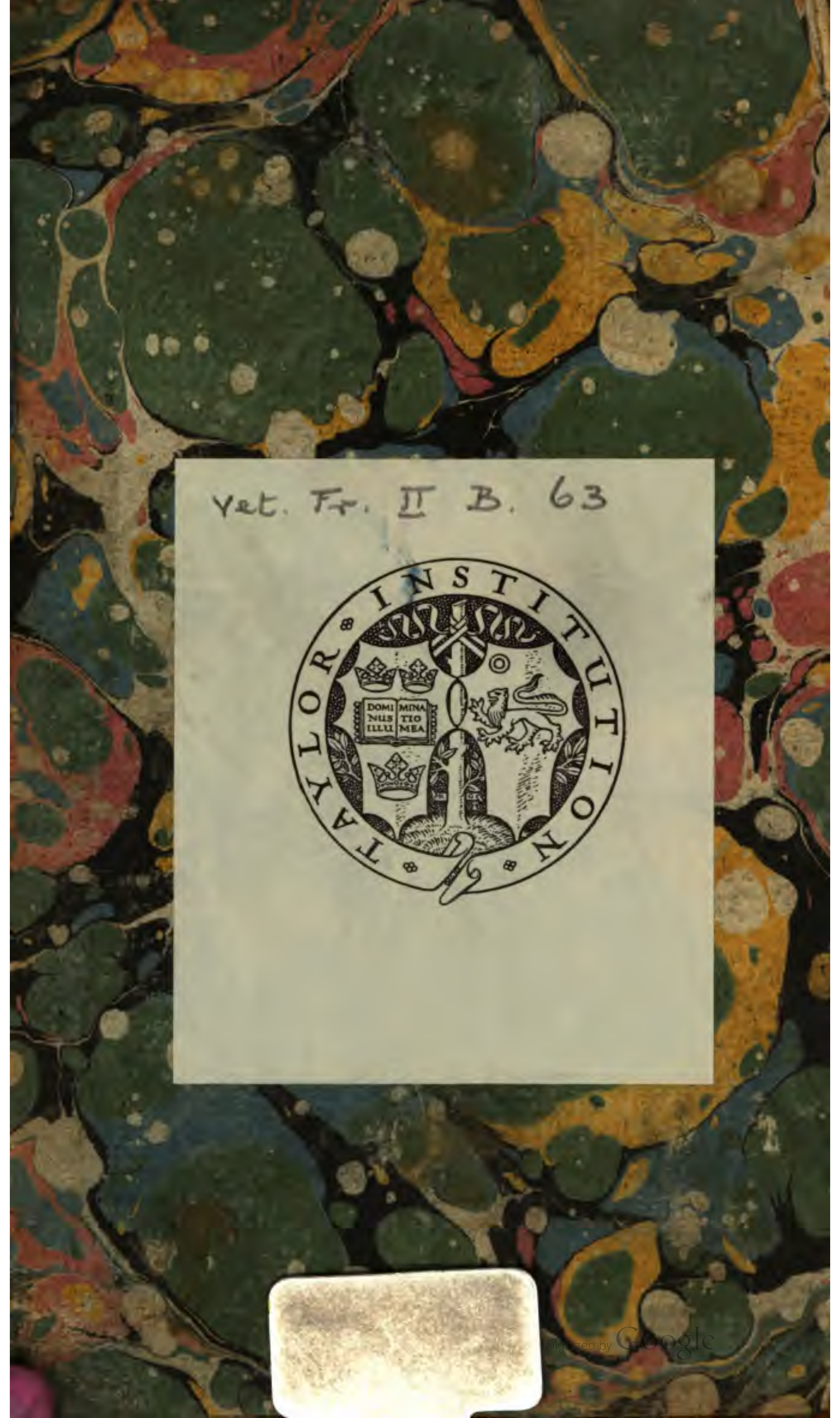
Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit, causas rerum videt, earumque progressus et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit, atque annectit futuras.

CICERO *de offic. lib.* 1. *c.* 4.

TOME PREMIER.

À AMSTERDAM.

1794.



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



OEUVRES

DE

BOULLANGER

TOME PREMIER.



OEUVRES

DE

BOULLANGER.

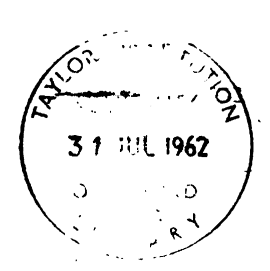
Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit, causas rerum videt, earumque progressus et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit, atque annectit futuras.

CICERO *de offic. lib.* 1. *c.* 4.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM.

1794.


TAYLOR
TION
31 JUL 1962

PRÉCIS

Sur la vie et les ouvrages de BOULLANGER.

NICOLAS-ANTOINE BOULLANGER naquit à Paris d'une famille honnête, le 11 novembre 1722, il fit ses humanités au collège de Beauvais : il montra si peu d'aptitude pour les lettres, que l'abbé Crevier, son professeur de rhétorique, avoit peine à croire que cet homme, qui se distingua ensuite par sa pénétration et ses connoissances sous le nom de Boullanger, fût le même que celui qu'il avoit eu pour disciple. Ces exemples d'enfans rendus ineptes entre les mains des pédans qui les abrutissent en dépit de la nature la plus heureuse, ne sont pas rares ; cependant ils surprennent toujours.

En 1739, il s'appliqua aux mathématiques et à l'architecture, et ce ne fut point sans succès ; c'est-à-dire, qu'avec les connoissances propres à ces deux genres d'étude, il puisa dans le premier un esprit net et juste, et dans l'autre un goût simple et grand.

Il accompagna M. le baron de Thiers à l'armée, en qualité de son ingénieur particulier, fonction qu'il exerça pendant les années 1743 et 1744, jusqu'au siége de Fribourg : il entra dans les ponts et chaussées en 1745, et fut envoyé dans la Champagne, la Lorraine et la Bourgogne, pour y exécuter différens ouvrages publics. Il construisit le pont de Vaucouleurs sur

le passage de la France en Lorraine ; il fut interrompu dans la conduite de celui de Foulain, près de Langres, par une maladie grave qui le relégua et le retint, une saison entière, à Châlons-sur-Marne. Il est impossible que le séjour habituel des champs, le spectacle assidu de la nature, la vue des montagnes, des rivières et des forêts, l'empire absolu sur un nombreux attelier, la conduite de grands travaux, n'élèvent une ame bien faite et ne l'étendent. Mais combien de fois n'ai je pas vu la sienne pénétrée de compassion pour le sort de ces malheureux qu'on arrache à leur chaume et qu'on appelle de plusieurs lieues à la ronde à la construction des routes sans leur fournir le pain dont ils manquent, et sans donner du foin et de la paille à leurs animaux dont on dispose ! Il ne parloit jamais de cette inhumanité, si contraire au caractère d'un gouvernement doux et d'une nation bienfaisante, sans décéler une indignation amère et profonde.

Il sortit de Châlons pour venir à Paris assurer dans le sein de sa famille sa guérison et sa convalescence. Ses supérieurs dans les ponts et chaussées, convaincus de ses talens et satisfaits de sa conduite, l'employèrent en Touraine aux mêmes opérations qu'il avoit dirigées en d'autres provinces. Par-tout il fit voir qu'il étoit possible de concilier les intérêts particuliers avec ceux de la chose publique : il étoit bien loin de servir les haines d'un homme puissant, en coupant les jardins d'un pauvre paysan

par un grand chemin qui pouvoit être conduit sans causer de dommage.

On sait que le corps des ponts et chaussées est distribué par généralités : il entra dans celle de Paris en 1751 ; il avoit obtenu le grade de sous-ingénieur en 1749 : en 1755, il fut employé sur la route d'Orléans, mais des travaux au dessus de ses forces et des études continuées au milieu de ces travaux, avoient épuisé sa santé naturellement foible, et il fut obligé de solliciter sa retraite des ponts et chaussées en 1758 : on la lui accorda avec un brevet d'ingénieur, distinction qu'il méritoit bien, et qui, je crois, n'avoit point encore été accordée. Il sentit alors que sa fin approchoit, et en effet elle ne tarda pas à arriver : il mourut le 16 septembre 1759.

J'ai été intimement lié avec lui. Il étoit d'une figure peu avantageuse ; sa tête applatie, plus large que longue, sa bouche très-ouverte, son nez court et écrasé, le bas de son menton étroit et saillant, lui donnoient avec Socrate, tel que quelques pierres antiques nous le montrent, une ressemblance qui me frappe encore. Il étoit maigre, ses jambes frêles le faisoient paroître plus grand qu'il ne l'étoit en effet : il avoit de la vivacité dans les yeux ; sérieux en société, gai avec ses amis, il se plaisoit aux entretiens de philosophie, d'histoire et d'érudition. Son esprit étoit tout-à-fait tourné de ce côté ; il étoit simple de caractère et de mœurs très-innocentes ; doux quoique vif, et peu contredisant, quoiqu'infiniment instruit. Je n'ai guères vu d'homme

qui rentrât plus subitement en lui-même lorsqu'il étoit frappé de quelqu'idée nouvelle, soit qu'elle lui vînt ou qu'un autre la lui offrît : le changement qui se faisoit alors dans ses yeux étoit si marqué, qu'on eût dit que son ame le quittoit pour se cacher en un repli de son cerveau. Une imagination forte, jointe à des connoissances étendues et diverses et à une subtilité peu commune, lui indiquoit des liaisons fines et des points d'analogie entre les objets les plus éloignés. Les dernières années de sa vie furent laborieuses, contemplatives et retirées. Quelquefois je le comparois à cet insecte solitaire et couvert d'yeux, qui tire de ses intestins une soie qu'il parvient à attacher d'un point du plus vaste appartement à un autre point éloigné, et qui se servant de ce premier fil pour base de son merveilleux et subtile ouvrage, jette à droite et à gauche une infinité d'autres fils, et finit par occuper toute l'espace environnant de sa toile, et cette comparaison ne l'offensoit point. C'est dans l'intervalle du monde ancien au monde nouveau, que notre philosophe tendoit des fils : il cherchoit à remonter de l'état actuel des choses, à ce qu'elles avoient été dans les tems les plus reculés.

Si jamais homme a montré dans sa marche les vrais caractères du génie, c'est celui-ci. Au milieu d'une persécution domestique qui a commencé avec sa vie, et qui n'a cessé qu'avec elle ; au milieu des distractions les plus réitérées et des occupations les plus pénibles, il parcou-

fut une carrière immense. Quand on feuillette ses ouvrages, on croiroit qu'il a vécu plus d'un siècle; cependant il n'a vu, lu, regardé, réfléchi, médité, écrit, vécu qu'un moment: c'est qu'on peut dire de lui ce qu'Homère a dit des chevaux des dieux: autant l'œil découvre au loin d'espace dans les cieux, autant les célestes coursiers en franchissent d'un saut.

Après de mauvaises études ébauchées dans des écoles publiques, il fut jetté sur les grands chemins: ce fut là qu'il consuma son tems, sa santé et sa vie à conduire des rivières, à couper des montagnes, et à exécuter ces grandes routes qui font de la France un royaume unique.

Ce fut aussi là que se développa le germe précieux qu'il portoit en lui: il vit la multitude de substances diverses que la terre recèle dans son sein, et qui atteste son ancienneté et la suite innombrable de ses révolutions sous l'astre qui l'éclaire; les climats changés, et les contrées qu'un soleil perpendiculaire bruloient autrefois, maintenant effleurées de ses rayons obliques et passagers, et chargées de glaces éternelles: il ramassa du bois, des pierres, des coquilles; il vit dans nos carrières l'empreinte des plantes qui naissent sur la côte de l'Inde; la charrue retourner dans nos champs des êtres dont les analogues sont cachés dans l'abime des mers; l'homme couché au nord sur les os de l'éléphant, et se promenant ici sur la demeure des baleines: il vit la nourriture d'un monde présent, croissant sur la surface de cent mondes passés: il

considéra l'ordre que les couches de la terre gardoient entr'elles, ordre tantôt si régulier, tantôt si troublé, qu'ici le globe tout neuf semble sortir des mains du grand ouvrier; là, n'offrir qu'un chaos ancien qui cherche à se débrouiller; ailleurs que les ruines d'un vaste édifice renversé, reconstruit et renversé de rechef, sans qu'à travers tant de bouleversemens successifs, l'imagination même puisse remonter au premier.

Voilà ce qui donna lieu à ses premières pensées. Après avoir considéré de toutes parts les traces du malheur de la terre, il en chercha l'influence sur ses vieux habitans; de-là ses conjectures sur les sociétés, les gouvernemens et les religions. Mais il s'agissoit de vérifier ces conjectures en les comparant avec la tradition et les histoires, et il dit, j'ai vu, j'ai cherché à deviner; voyons maintenant ce qu'on a dit et ce qui est. Alors il porta les mains sur les auteurs latins, et il s'apperçut qu'il ne savoit pas le latin; il l'apprit donc, mais il s'en manqua de beaucoup qu'il en pût tirer les éclaircissemens qui lui étoient nécessaires: il trouva les Latins trop ignorans et trop jeunes.

Il se proposa d'interroger les Grecs. Il apprit leur langue, et en eut bientôt dévoré les poëtes, les philosophes et les historiens; mais il ne rencontra dans les Grecs que fictions, mensonges et vanité, un peuple défigurant tout pour s'approprier tout; des enfans qui se repaissoient de contes merveilleux, où une petite circons-

tance historique, une lueur de vérité alloit se perdre dans des ténèbres épaisses; partout de quoi inspirer le poëte, le peintre et le statuaire, et de quoi désespérer le philosophe. Il ne douta pas qu'il n'y eût des récits plus antérieurs et plus simples, et il se précipita courageusement dans l'étude des langues hébraïques, syriaques, chaldéennes et arabes, tant anciennes que modernes. Quel travail! quelle opiniâtreté! voilà les connoissances qu'il avoit acquises lorsqu'il se promit de débrouiller la mythologie.

Je lui ai entendu dire plusieurs fois que les systémes de nos érudits étoient tous vrais et qu'il ne leur avoit manqué que plus d'étude et plus d'attention pour voir qu'ils étoient d'accord et se donner la main.

Il regardoit le gouvernement sacerdotal et théocratique, comme le plus ancien connu : il inclinoit à croire que les sauvages descendoient de familles errantes, que la terreur des premiers grands évènemens avoit confinées dans les forêts où ils avoient perdu les idées de police, comme nous les voyons s'affoiblir dans nos cénobites à qui il ne faudroit qu'un peu plus de solitude. pour être métamorphosés en sauvages.

Il disoit que si la philosophie avoit trouvé tant d'obstacles parmi nous, c'étoit qu'on avoit commencé par où il auroit fallu finir, par des maximes abstraites, des raisonnemens généraux, des réflexions subtiles qui ont révolté par leur étrangeté et leur hardiesse, et qu'on auroit

admises sans peine si elles avoient été précédées des faits.

Il lisoit et étudioit par-tout : je l'ai moi-même rencontré sur les grandes routes avec un auteur rabinique à la main.

Ses liaisons se bornoient à quelques gens de lettres et à un petit nombre de personnes du monde. Il étoit attaqué d'une maladie bizarre qui se portoit sur toutes les parties de son corps, à la tête, aux yeux, à la poitrine, à l'estomac, aux entrailles, et qui s'irritoit également par les remèdes opposés. Il étoit allé passer quelque-tems à la campagne chez un honnête et célèbre philosophe, alors persécuté : son état étoit déjà très fâcheux ; il sentit qu'il empiroit, et se hâta de revenir à Paris dans la maison paternelle où il mourut peu de semaines après son retour.

A juger des progrès surprenans qu'il avoit faits dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire de la nature, celle des hommes, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs usages, la philosophie, et de peu de tems qu'il avoit pu donner à l'étude, il eût été nommé parmi les plus savans hommes de l'Europe, si la nature lui avoit accordé les années qu'elle accorde ordinairement à ses enfans. Mais consolons nous : si une mort prématurée l'a ravi aux lettres et à la philosophie qui l'honoroit, elle l'a ravi aussi à la fureur des intolérans qui l'attendoit : l'imprudence qu'il avoit eue de répandre quelques exemplaires manuscrits de son *Despotisme oriental*, auroit infailliblement dis-

posé du repos de ses jours, et nous aurions vu l'ami de l'homme et de la vérité, fuyant de contrée en contrée devant les prêtres du mensonge, à qui il ne reste qu'à frémir de rage autour de sa tombe.

Il a écrit dans sa jeunesse une vie d'Alexandre, qui n'a point été imprimée.

Il a laissé en manuscrit un dictionnaire considérable, qu'on pourroit regarder comme une concordance des langues anciennes et modernes fondée sur l'analogie des mots simples et composés de ces langues, sans en excepter la langue Françoise; cet ouvrage est en trois vol. in-fol.

On a publié il y a quelques années son traité du *Despotisme Oriental*; c'étoit le dernier chapitre de l'ouvrage que l'on donne ici sous le titre de *l'Antiquité dévoilée par ses usages*, qu'il en détacha lui-même pour en faire un ouvrage à part. Il n'a manqué au *Despotisme Oriental*, pour être une des plus belles productions de l'esprit humain, qu'une forme plus concise et moins dogmatique, forme qu'il convient d'affecter toutes les fois que l'objet n'est pas démontrable; il faut alors plus compter sur l'imagination du lecteur que sur la solidité des preuves, donner peu à lire et laisser beaucoup à penser.

Outre les dissertations sur Esope, sur saint Pierre, sur Enoch, il en a composé deux autres sur saint Roch et sainte Genevieve qui se sont égarées.

J'ai encore vu de lui une *Histoire naturelle*

du cours de la Marne, et une histoire naturelle du cours de la Loire, avec figures. Ces deux morceaux sont apparemment dans le cabinet de quelque curieux qui n'en privera pas le public.

Il a aussi fait graver une mappemonde relative aux sinuosités des continens, aux angles alternatifs des montagnes et des rivières. Le globe terrestre y est divisé en deux hémisphères; les eaux occupent l'un en entier, les continens occupent tout l'autre; et par une singularité remarquable, il se trouve que le méridien du continent général passe par Paris.

Il a fourni à l'Encyclopédie les articles, *déluge*, *corvée*, *société*, etc. que nous en avons extraits afin de completter cette édition autant qu'il nous a été possible.

AVANT-PROPOS.

ON ne peut lire l'histoire des anciens peuples et de ceux que les découvertes des siècles modernes nous ont fait connoître, sans remarquer que presque toutes les nations de la terre ont eu et ont encore des traditions qui leur ont transmis des changemens arrivés autrefois dans la nature. Les unes nous parlent d'inondations et de déluges qui ont submergé le genre humain; d'autres nous parlent d'incendies qui l'ont dévoré; plusieurs nous retracent des révolutions dans le soleil même, dans les planètes, et dans toute l'étendue des cieux; presque toutes ces traditions nous font entrevoir et soupçonner qu'il fut un tems où la face actuelle des choses a été très-différente de ce qu'elle est depuis tous les siècles connus, et que ces révolutions physiques ont donné lieu à des renouvellemens dans les sociétés humaines.

Ces traditions sont ordinairement peu détaillées et très-confuses; quelquefois elles sont visiblement fabuleuses, ou du moins noyées dans des fables qui en défigurent la vérité. Presque toutes sont en contradiction pour les dates; il semble que les différens peuples n'ont déterminé ces dates qu'à leur fantaisie, et que par une suite de leur ignorance ou par un effet de leur vanité, elles sont plongées plus ou moins dans la profondeur des tems.

L'importance de ces traditions et des conséquences qu'elles présentent exige que, sans nous effrayer des ténèbres qui les enveloppent, nous portions sur elles nos premiers regards. S'il est arrivé des révolutions générales dans la nature, s'il s'est fait dans un certain tems un renouvellement des sociétés; c'est jusques-là sans

doute que doit remonter l'étude de l'antiquité. En effet les sociétés présentes ne peuvent dater que de ces instans; et cet ouvrage devant servir d'introduction à l'histoire de l'homme en société, il convient de commencer par examiner les faits à la suite desquels on dit que le genre humain détruit s'est renouvellé, et a repeuplé une terre nouvelle. L'époque de ces faits, s'ils sont vrais, doit être l'époque particulière des usages et des loix de la société rétablie, ainsi que l'histoire des nations; depuis cette renaissance elles n'ont plus cessé de s'engendrer les unes des autres, et de se succéder jusqu'à nous.

L'éloignement des tems en rendant ces traditions obscures les a rendu aussi très-indifférentes à la plupart des hommes; on est même parvenu à mettre en problême non seulement la vérité, mais encore la probabilité de ces révolutions. Quoi! vous croyez au déluge? s'écrie-t-on aujourd'hui dans un certain monde, et ce monde est très nombreux. Cette espèce de dogme historique ne se soutient plus que chez le peuple aveuglément soumis aux traditions de ses pères, et chez quelques physiciens accoutumés à lire dans la nature. La physique, comme l'a prévu Fontenelle, est devenue pour ces derniers une sorte de théologie.

Que l'on ne confonde pourtant pas le physicien avec le peuple. Le peuple croit, le physicien sait. Il est réservé à la physique de faire le tableau des révolutions de la terre, dont elle trouve des vestiges en tous lieux, et de consigner ses observations dans les archives des sciences; elle pourra se servir des monumens naturels pour vérifier et pour corriger les traditions historiques; et quelquefois elle emploiera ces traditions pour éclaircir les monumens naturels: c'est l'unique moyen de trouver la chaîne qui les lie, et de

joindre des connoissances précises à la certitude générale des faits. Ce sera encore à la physique à chercher quelles ont dû être les suites naturelles de ces révolutions à l'égard de la terre et de toutes les créatures qui l'habitent; cette recherche lui sera plus facile et plus utile que celle des causes qui sont peut-être destinées à être éternellement cachées à nos yeux.

Nous nous bornerons à chercher quelles ont été les suites morales de ces révolutions, c'est-à-dire, les impressions qu'elles ont pu faire sur des êtres sensibles et pensans. De quelle nature qu'aient été ces impressions, elles ont dû nécessairement influer sur la conduite des hommes, sur leurs idées, sur les démarches des sociétés renouvellées, et mêmes sur celles de toutes les sociétés qui par la suite sont dérivées des premières. Cette carrière nouvelle, peu éclairée par les monumens historiques, demande de grandes précautions pour ne point s'égarer; nous ne marcherons donc pour ainsi dire qu'en tâtonnant et pied à pied, jusqu'à ce que nous trouvions des faits assez lumineux pour nous diriger et nous conduire. Nous pourrions, il est vrai, consulter d'abord les traditions; mais elles sont souvent obscures et contradictoires : nous pourrions aussi interroger une conscience commune qui nous diroit que l'homme a eu peur, et il seroit difficile de n'en point convenir; mais cette conscience commune ne suffit point toute seule pour nous apprendre les suites de cette peur, il faut y joindre des faits; des observations exactement suivies et multipliées nous ont fait connoître et démêler les monumens réels et authentiques des révélations de la terre, qui jusqu'à nous n'avoient été connus que par des traditions ou obscures, ou corrompues, ou contestées. Le physicien a cru à ces monumens, parce qu'il n'a pu se refuser à

leur témoignage; mais s'il a admis avec le peuple la vérité des révolutions de la terre, il s'en est quelquefois formé des images très-différentes; et le philosophe en a tiré des conséquences auxquelles ni l'un ni l'autre n'avoient jamais songé.

La partie la plus utile de l'histoire n'est point la connoissance aride des usages et des faits; c'est celle qui nous montre l'esprit qui a fait établir ces usages et les causes qui ont amené les événemens. Tous les usages ont des motifs, et ces motifs sont puisés ou dans de simples opinions, ou dans des faits; ces opinions elles-mêmes ont eu des faits pour principes et pour causes. S'il paroît quelquefois dans la conduite des hommes qu'ils ont des usages sans motifs, c'est que ces motifs ont été oubliés et que ces usages se sont tellement défigurés que, n'ayant plus conservé d'analogie avec leurs motifs, ceux-ci s'en sont peu-à-peu détachés, soit pour se perdre tout-à-fait, soit pour se conserver d'autres canaux. Chaque usage a donc son histoire particulière, ou aumoins sa fable; chaque usage appartient et remonte à un fait particulier; peut-être même y a t-il encore un lieu secret et commun qui lie la masse générale de tous les usages avec celle de tous les faits. L'histoire des usages et de leur esprit ne seroit ainsi qu'une nouvelle manière de faire l'histoire des hommes.

La difficulté de cette manière de lire l'histoire se fait assez connoître par le défaut de tentatives. Nul Auteur n'a encore cherché l'histoire du genre humain dans l'esprit des établissemens qu'il a faits dans tous les âges; les uns n'y ont pas même pensé, les autres ont sans doute été effrayés par l'idée seule d'une telle entreprise; tout y est immense: vu dans sa généralité, l'esprit ne peut l'embrasser; vu dans les détails, cha-

un d'eux présente des difficultés dont quelques-unes sont insurmontables. D'ailleurs par où commencer, Les usages sont innombrables, ils sont diversifiés à l'infini, quel sera le premier ? Peut-on le prendre indifféremment dans la foule, ou bien en est-il qui conduise naturellement à d'autres, et qui soit comme le tronc d'où se sont distribuées sur la surface de la terre les branches des usages domestiques, les branches et les rameaux des usages civils et politiques, enfin celles des usages religieux ? S'il en est un de cette espèce, quel est-il ? et où le trouver ? quel est l'évenement qui a fait naître cet usage ?

Il faut donc prendre un fait dans les traditions des hommes, dont la vérité soit universellement reconnue; quel est-il ? Je n'en vois point dont les monumens soient plus généralement attestés que ceux qui nous ont transmis cette fameuse révolution physique qui a, dit-on, changé autrefois la face de notre globe, et qui a donné lieu à un renouvellement total de la société humaine: en un mot le déluge me paroît la véritable époque de l'histoire des nations. Non-seulement la tradition qui nous a transmis ce fait est la plus ancienne de toutes, mais encore elle est claire et intelligible; elle nous présente un fait qui peut se justifier et se confirmer 1°. par l'universalité des suffrages, puisque la tradition de ce fait se trouve dans toutes les langues et dans toutes les contrées du monde; 2°. par le progrès sensible des nations et la perfection successive de tous les différens arts; quoique l'histoire ne puisse atteindre aux premiers tems, elle nous montre, sinon le genre humain naissant, du moins une infinité de nations encore dans une espèce d'enfance; ces nations croissent et se fortifient peu-à-peu, et soumettent insensiblement une grande portion de la terre à leur empire. 3°. L'œil

du physicien a fait remarquer les monumens authentiques de ces anciennes révolutions; il les a vus gravés partout en caractères ineffaçables; s'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des débris accumulés et déplacés; il a trouvé des amas immenses de coquilles au sommet des montagnes aujourd'hui les plus éloignées de la mer; il a trouvé des restes indubitables de poissons dans les profondeurs de la terre; il a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne lui a point paru douteuse; enfin il a trouvé dans les couches de la terre qu'il habite des ossemens et des restes d'êtres animés qui ne vivent aujourd'hui qu'à sa surface ou dans les eaux. Ces faits ignorés du vulgaire, mais connus actuellement de tous ceux qui observent la nature, forcent le physicien de reconnoître que toute la surface de notre globe a changé; qu'elle a eu d'autres mers, d'autres continens, une autre géographie, et que le terrein solide que nous occupons aujourd'hui a été autrefois le séjour de l'océan. Douter de la réalité de ces faits, ce seroit démentir la nature qui a dressé elle-même en tous lieux des monumens qui les attestent. Ainsi la révolution qui a submergé une portion de notre globe pour en mettre une autre à découvert, ou ce que l'on a nommé le déluge universel, est un fait que l'on ne peut récuser, et que l'on seroit forcé de croire quand même les traditions ne nous en auroient point parlé.

A la suite de cet événement, les traditions de l'âge d'or et du règne des dieux paroissent encore plus bizarres; comment trouver leurs rapports et leur liaison avec des révolutions qui n'ont dû faire de la terre qu'un séjour de douleur et de misère? Il faudroit pouvoir se former quelques idées précises de cet âge et de ce règne, sur lesquels nous n'avons que des idées vagues et confuses; mais où sont les monumens qui peuvent fixer

nos

nos idées à cet égard ? Qu'est-ce qui peut nous y conduire ? C'est l'homme échappé aux révolutions de la terre qu'il faut nécessairement consulter ; c'est dans ses dispositions qu'il faut chercher la source de sa conduite que ces traditions nous transmettent.

L'effet que le tableau de la terre bouleversée doit produire naturellement sur des êtres sensibles et pensans qui le considèrent, c'est de ramener leur esprit sur l'homme qui alors habitoit cette terre ; c'est de leur faire chercher cet être malheureux parmi les débris du monde ; c'est de les intéresser à son sort infortuné ; ils y sont d'autant plus forcés que c'est de cet homme malheureux que descendent les races actuelles si multipliées, si tranquilles et si heureuses, lorsqu'on les compare à lui.

L'instant de ces anciennes révolutions est en effet l'instant précis où l'on doit remonter pour parvenir à la naissance de nos sociétés actuelles ; ce n'est pas qu'au-delà il n'y en ait eu encore d'autres, mais elles ont été détruites et dissoutes par ces subversions ; il s'en est ensuite reformé de nouvelles dont les autres sont issues, et ces nouvelles sociétés tirent toute leur origine du petit nombre de malheureux qui ont eu le triste avantage de survivre à l'ancien genre humain, et aux grands changemens arrivés dans la nature. Voilà donc cet homme qu'il faut consulter sur l'origine des sociétés présentes, c'est l'homme échappé aux malheurs du monde. En vain voudroit-on remonter plus haut et chercher un autre homme ; les révolutions physiques de la terre ont mis entre l'ancien et le nouveau genre humain un mur impénétrable ; l'homme qui a précédé ces réflexions, tel qu'il a été, n'est plus pour nous un être historique dont la position

puisse nous être connue ; c'est un être abstrait et aussi métaphisique que s'il n'eût jamais existé.

D'ailleurs cet homme primitif, quelqu'ait pu être son caractère, a dû essentiellement différer du second dans ses principes et dans sa conduite. Si l'on veut s'en convaincre, que l'on regarde de près l'homme échappé aux malheurs du monde, et l'on sentira que cet homme ne peut point avoir ressemblé au premier; il ne peut point avoir été un homme ordinaire; pour lui ressembler il eût fallu que le premier se fût trouvé dans une position aussi extraordinaire que la sienne. On verra que cette position a créé pour-ainsi-dire un esprit humain singulier et nouveau, et que l'affreux spectacle d'un monde détruit a fait sur l'homme des impressions si étranges et si profondes, qu'il en est nécessairement résulté des principes nouveaux qui ont influé sur sa conduite et sur celle de sa postérité, pendant un grand nombre de siècles.

N'est-ce pas une chose bien étonnante que l'indifférence extrême qu'ont eu tous les écrivains pour cet homme échappé aux malheurs du monde ? Loin de le chercher et de le regarder, à peine s'en sont-ils occupés. Le déluge même, cette catastrophe si remarquable de notre planete, n'est sous leur plume qu'un fait isolé, aussitôt oublié que raconté; une inondation du Tibre affecte plus les Romains dans Tite-Live, que le déluge n'affecte le genre humain dans leurs histoires. Ces écrivains ont-ils donc pensé que l'homme dans ces tems malheureux n'ait été qu'un animal stupide, ou que, semblable à un rocher insensible, il n'ait point gémi des coups qui le frappoient ? Quoi ! le séjour de l'homme, la terre entière sera détruite, le genre humain sera exterminé, et l'homme qui sur-

vivra à un évènement si effroyable le verra avec indifférence et avec insensibilité ! Son caractère n'en sera point changé, et sa conduite ne cessera point d'être la même ! il retournera à son ancien genre de vie ! il cultivera la terre aussi tranquillement qu'auparavant; il rebâtira ses villes avec intrépidité, même avec audace ! Non, jamais cela n'a dû et n'a pû être ainsi; ceux qui ont écrit l'histoire sur ce principe ne nous ont donné qu'un roman insensé et dépourvu de vraisemblance.

Pour moi, j'ai vu écrit dans la nature que l'homme a été vivement affecté et profondément pénétré de ses malheurs; j'ai vu qu'il a tremblé; j'ai vu qu'il est devenu triste, mélancolique et religieux à l'excès; j'ai vu qu'il a conçu un dégoût total pour cette terre malheureuse; j'ai encore lu dans ce livre que toutes les premières démarches de l'homme ont été réglées par ces différentes affections de son ame, que tout ce qui est arrivé par la suite des siècles dans le monde moral, religieux et politique, n'a été que la suite de ces démarches primitives; enfin j'ai reconnu que cette première position de l'homme qui a renouvellé les sociétés, est la vraie porte de notre histoire, et la clef de toutes les énigmes que les usages et les traditions proposent.

C'est donc par le déluge que l'on doit commencer l'histoire des sociétés et des nations présentes. S'il y a eu des religions fausses et nuisibles, c'est au déluge que je remonterai pour en trouver la source; s'il y a eu des doctrines ennemies de la société, j'en verrai les principes dans les suites du déluge; s'il y a eu des législations vicieuses et une infinité de mauvais gouvernemens, ce ne sera que le déluge que j'en accuserai; si une foule d'usages, de cérémonies, de coutumes

et de préjugés bizarres se sont introduits chez les hommes et se sont répandus sur la terre, c'est au déluge que je les attribuerai ; en un mot, le déluge est le principe de tout ce qui a fait en divers siècles la honte et le malheur des nations : *hinc prima mali labes.* La crainte, qui s'empara pour lors du cœur de l'homme, l'empêcha de découvrir et de suivre les vrais moyens de rétablir la société détruite. Son premier pas fut un faux pas, sa première maxime fut une erreur, et ne cessant d'agir ensuite conséquemment à son début, il n'a point cessé de s'égarer. Ne croyons cependant pas être en droit d'accuser l'homme et de le reprendre avec aigreur. Il n'a fait qu'une seule faute, toutes ses erreurs remontent à une erreur primitive qui étoit bien pardonnable. En effet qui n'eut été saisi de crainte dans la position de l'homme accablé pour ainsi dire sous les ruines de l'univers ? Le déluge qui a été le tombeau de tant de nations a été également le tombeau de la raison et de la philosophie, le tombeau des arts, des sciences, des législations ; il a fallu une longue suite de siècles heureux et paisibles pour les faire reparoître ; et ces choses sont encore foibles et peu assurées. Le tems a réparé les désordres physiques que le déluge a produits sur la terre, mais il n'a pu encore réparer les désordres moraux que cet événement terrible a produits dans l'esprit humain ; nos pères nous ont appris à trembler d'une catastrophe arrivée depuis des milliers d'années, et nos institutions religieuses et politiques se sentent encore des impressions que la terreur a faites alors sur le genre humain.

L'histoire de l'homme, présentée sous un point de vue général, se partage donc naturellement en deux portions : l'une voilée par la nuit des tems contient les premiers pas des sociétés naissantes, l'autre plus con-

nue et plus lumineuse montre à découvert ces sociétés toutes formées. La première partie doit être la plus instructive et la plus intéressante, elle seule renferme les principes et les causes; la seconde ne contient que leurs suites ou leurs effets. C'est dans la première qu'on verroit, par exemple, (si on pouvoit la pénétrer) l'origine très ignorée de l'empire des Assyriens, et surtout de ce royaume d'Egypte dont nos histoires ne nous montrent distinctement que les dernières dynasties. Nous ne connoissons par elles que leur décadence et leur destruction; c'est l'autre partie de leur histoire qui nous montreroit leurs premiers principes et les dégrés par lesquels ces énormes puissances se sont élevées sur la terre.

La monarchie des Perses (fondée par Cyrus 538 ans avant notre ère chrétienne, et renversée par Alexandre 330 ans avant cette même ère) est la première des monarchies dont l'histoire puisse embrasser le commencement et la fin, encore ne peut on pas dire que l'histoire nous fasse connoître par-là l'origine des monarchies; celle des Perses n'a point inventé de nouveaux moyens pour conduire les hommes, elle a trouvé une société déjà toute formée; et pour la maintenir elle n'a fait qu'adopter le système politique des Assyriens. Toutes les monarchies que les siècles suivans ont vu naître, n'ont fait de même que se copier les unes et les autres; elles se ressemblent toutes, et ne diffèrent que par leurs noms. L'histoire de la première et de la plus ancienne seroit donc l'histoire de toutes les autres; si elle étoit connue, elle auroit l'avantage inestimable de pouvoir nous rendre raison des loix, des principes et des usages qu'elle a établis; ils ont été suivis ensuite par les autres monarchies qui les ayant adoptés, moins par réflexion que par habitude, ne peuvent plus nous en expliquer ni les motifs ni les vues.

L'état actuel de la terre nous présente des empires plus ou moins absolus, des républiques de différente nature, des nations civilisées, des peuples barbares, des hordes de sauvages. Depuis environ trois mille ans, la terre n'offre pour ainsi dire que le même tableau; on pourroit en quelque façon avancer que depuis tant de siècles il n'est rien arrivé de nouveau dans le monde. En effet les détails dont l'histoire s'est remplie ne sont que des répétitions ou des transports de scène : quelques nations ont changé à la vérité, mais l'état du genre humain est toujours à-peu-près le même; ainsi ce qu'on appelle *l'histoire* n'en est que la partie la plus ingrate, la plus uniforme et la plus inutile, quoiqu'elle soit la plus connue. La véritable histoire est couverte par le voile des tems.

Si l'on doit ajouter foi aux traditions, il s'en faut de beaucoup que dans les siècles antérieurs à ces trois mille ans on ait vu regner sur la terre une semblable uniformité; mais ces traditions nous rapportent des choses si étranges qu'on n'en a point pu profiter pour écrire l'histoire, et que même les écrivains les plus graves ont cru devoir les rejetter entièrement. Au-delà du règne des rois ces traditions placent un règne de héros et de demi-dieux; par-delà encore elles placent le merveilleux règne des dieux, et les fables de l'âge d'or. Toutes nous parlent aussi de déluges, d'inondations, d'incendies qui ont changé la face de la terre, et presque détruit le genre humain. Peut-on être surpris que des annales aussi merveilleuses ayent été rejettées de presque tous les historiens? Cependant les idées qu'elles nous présentent ont été autrefois universellement admises; elles ont été révérées de tous les peuples; plusieurs les réverent encore et en font la base de leur conduite. Cette considération sembleroit exiger que le juge-

ment qu'on en a porté eût été moins précipité; s'il ne convient pas à la raison d'adopter grossièrement des fables, elle ne doit pas non plus les mépriser tout-à-fait; d'ailleurs ces fables ou ces énigmes sont les seuls monumens qui nous restent des premiers tems; nous n'en avons point d'autres et l'on ne peut se dissimuler qu'ils sont respectables à quelques égards par leur universalité. Les anciens de qui nous tenons ces traditions que nous ne recevons plus parce que nous ne les comprenons plus, ont pu avoir des motifs de crédibilité que leur proximité des premiers âges leur donnoit et que notre éloignement nous refuse. Ils ont eu nécessairement sur bien des choses des lumières et des instructions dont nous sommes privés; en un mot ils ont eu l'intelligence de ce qui nous paroît aujourd'hui inintelligible. Il est vraisemblable que les anciens eussent usé de quelques précautions pour nous en transmettre le sens, s'ils eussent pu prévoir que des choses simples et communes de leur tems sembleroient un jour bizarres et extraordinaires.

Je me détermine donc à faire usage de ces traditions dédaignées; bien plus je ne veux me servir que d'elles pour remplir les vides de l'histoire et pour porter quelques lumières dans les epaisses ténèbres qui enveloppent encore le berceau des sociétés naissantes. Je n'ignore pas que quelques écrivains ont déjà essayé de mettre en œuvre les mêmes traditions sans pouvoir y réussir. L'inutilité de leurs efforts ne prouve point l'impossibilité du succès; on doit plutôt présumer qu'ils s'y sont mal pris, qu'ils n'ont point trouvé le vrai point de vue où ils doivent se placer; il ne suffit pas de faire d'amples commentaires de chacune de ces traditions, il faut encore étudier quel est leur ordre et

leur ensemble; la difficulté est peut-être plus dans la méthode que dans la chose même.

Je sais encore que le plus grand nombre des écrivains, ayant renoncé à ces traditions, ont tenté de remonter à l'origne des sociétés par d'autres voies; des philosophes, des métaphisiciens, des jurisconsultes ont cru qu'au défaut de l'histoire on devoit consulter les lumières de la raison, et qu'après avoir bien médité sur le caractère et sur la nature de l'homme, on pouvoit parvenir à deviner ses premières démarches. Si ceux-ci n'ont pas fait une histoire vraie, si même quelques-uns en ont fait d'absurdes et évidemment fausses, plusieurs en ont fait de vraisemblables et de possibles; c'est tout ce qu'on peut dire en leur faveur; car on pourra toujours douter qu'ils aient pu parvenir à la réalité en étudiant l'homme d'une manière si abstraite et si vague. Pour moi, j'ai toujours soupçonné qu'une connoissance de ce caractère général de l'humanité étoit susceptible d'erreur, étoit insuffisante, et ne pouvoit conduire qu'à de fausses spéculations sur l'origine des sociétés. J'ai pensé qu'il devoit y avoir quelques circonstances particulières et même un certain homme particulier qu'il faudroit d'abord découvrir par le secours des traditions, afin de pouvoir ensuite, aidé de la connoissance générale qu'on a du cœur et de l'esprit humain, juger de ses premières démarches, non comme on a fait jusqu'ici d'après des circonstances générales et indéterminées, mais d'après la position particulière où cet homme nous seroit montré par les traditions. Un fait et non une spéculation de métaphysique m'a toujours semblé devoir être le tribut naturel et nécessaire de l'histoire; et ce fait, comme je l'ai dit, ne peut être que le déluge.

C'est sur ce plan nouveau que j'ai fait mes recherches sur l'origine et sur l'esprit des usages; je les destine à servir d'introduction à l'histoire de l'homme en société. J'ai tâché d'y montrer les vraies sources d'où sont découlées ses erreurs tant en religion qu'en politique; j'ai fait voir que le déluge et les grandes révolutions physiques de notre globe, sont les véritables époques de l'histoire des nations. Dans l'ouvrage que je présente; je fournirai les preuves de cette vérité; elle ne paroîtra un paradoxe, ou un systême hazardé, qu'à ceux qui n'ont jamais su considérer le globe qu'ils habitent, ou à ceux qui ne lisent l'histoire qu'avec les yeux du préjugé. il n'y a que les observateurs exacts de la nature qui sachent que notre globe n'est pour ainsi dire qu'un amas de ruines, et porte dans toutes ses parties les empreintes d'un bouleversement général: c'est à eux que j'en appelle pour ce que j'ai dit de l'étendue et de l'universalité des révolutions de la terre; c'est à ceux qui étudient l'antiquité que je soumets les faits que j'ai recueillis dans le présent ouvrage; il servira à remplir l'esprit du lecteur des connoissances nécessaires pour se faire une juste idée des premiers âges de notre monde renouvellé; je me flatte qu'alors il verra que le sistême que j'ai suivi n'est fondé que sur des faits.

En général on a de l'antiquité et de ses usages des idées si décousues et si vagues, qu'il faut nécessairement commencer par les fixer au moins quant aux objets essentiels. On est dans l'ignorance parfaite des impressions que le déluge a faites sur ceux d'entre les hommes qui ont échappé à ce fléau redoutable; il faut donc faire connoître avant tout combien cet événement a dû affecter les premières sociétés, et en combien de manières il a influé sur leur façon de penser et d'a-

gir : c'est dans ce dessein que j'ai entrepris cet ouvrage ; on y trouvera une suite de dissertations dans lesquelles j'examine différens sujets, différentes traditions et différens usages religieux et politiques, relatifs à notre objet. J'ai réuni toutes ces dissertations sous le titre commun de *l'Antiquité dévoilée par ses usages*. Je les partage en dix livres.

Dans le premier j'examine les institutions faites par les différens peuples de la terre pour se retracer la mémoire du déluge : ce qui constitue dans l'antiquité ce qu'on peut appeller son *esprit commémoratif*.

Le second livre prouvera que toutes les fêtes et les institutions anciennes ont eu un caractère lugubre de tristesse qui perce au travers de leurs solemnités les plus gaies et les plus dissolues, c'est ce que j'appelle *l'esprit funèbre*.

Dans le troisième livre je tâche de développer les mystères des peuples anciens, et de découvrir les vrais motifs de ces énigmes voilées aux peuples : c'est ce que j'appelle *l'esprit mystérieux* ; et je trouve que ces mystères n'ont eu pour objet que de cacher au vulgaire des dogmes dangereux à son repos.

Dans le quatrième livre je considère les motifs qui sont cause que les peuples ont toujours attaché des idées particulières à tous les changemens des siècles et périodes : c'est ce que j'appelle *l'esprit cyclique*.

Dans le cinquième livre j'examine la nature des fêtes, des cérémonies et des usages institués à l'occasion des années, des mois et des jours : c'est ce que j'appelle *l'esprit liturgique*.

Enfin dans le sixième livre on trouvera le tableau des effets physiques et moraux du déluge. J'y examine les impressions que cette terrible catastrophe a faite sur les hommes, qui ont été pour eux une source d'égare-

mens et de maux, et qui ont influé sur toutes leurs institutions religieuses, politiques et morales.

L'on ne peut douter d'après ce qui a été dit, qu'il ne soit arrivé de grandes révolutions dans la nature; la face de notre globe en a été totalement changée; peut-être même que celle de l'univers entier n'est plus la même qu'autrefois; les sociétés humaines, ou les nations éteintes, divisées et détruites par ces révolutions, se sont depuis renouvellées par le moyen d'un petit nombre d'hommes, reste déplorable d'un genre humain plus ancien; ces évènemens ont été transmis d'âges en âges par une multitude de traditions; ils ont été attestés par des histoires graves; et l'esprit qui médite sur les faits, d'accord avec l'œil qui observa les monumens, les a reconnus pour véritables.

Les coutumes, les loix, toutes les institutions des nations et les nations elles-mêmes datent de ce renouvellement; les unes immédiatement; les autres par une gradation et une succession de faits et de circonstances. Depuis cet instant tout est lié et suivi dans l'histoire des hommes, quoiqu'elle ne soit point toute connue; tout doit être également lié et suivi dans l'histoire de leurs usages et de leurs opinions.

Ces usages sont sans nombre; la collection seule de leurs titres et de leurs noms est effrayante, si même elle n'est impossible. Ils sont diversifiés presqu'à l'infini par des cérémonies subordonnées au génie inconstant des siècles, et au caprice des peuples, et dirigées par des motifs tirés de mille préjugés. Très-souvent encore ces usages sont tellement altérés et corrompus, qu'ils sont devenus ridicules et énigmatiques. Rien n'est donc plus embarassant que de se former un plan complet et régulier dans ce genre de travail, et rien n'est plus difficile que de trouver le vrai point de vue d'où l'on

pourroit les considérer tous avec exactitude et avec méthode.

Il y auroit de la présomption à prétendre que nous avons pris la position la plus vraie et la plus favorable; mais puisqu'il en falloit une, nous l'avons choisie simple et naturelle relativement à la sphère étroite de nos connoissances particulières. Si ce n'est point la véritable, ceux qui nous suivront dans cette étude nouvelle profiteront de nos erreurs et se placeront plus avantageusement. Ce n'est cependant point sans raison et sans motifs que nous nous sommes déterminés à ouvrir cette carrière par les usages qui ont rapport aux révolutions dans la nature; les sociétés renouvellées ont pour première anecdote de leur histoire celle de leur renouvellement; l'histoire des usages peut donc commencer par ceux qui ont été établis pour conserver le souvenir de ce renouvellement et des révolutions qui l'ont occasionné. D'ailleurs ces usages ne peuvent être que du nombre des premières institutions de la société; il n'est guere possible de remonter plus haut; et de plus; pourroit-on en choisir qui fussent par eux-mêmes plus intéressans, plus propres à un début, et plus capables de déterminer par la suite la marche de nos observations et de nos recherches? Ces usages, que j'appelle *commémoratifs*, semblent en effet devoir nous procurer un grand avantage en ce qu'ils nous font connoître de quelle manière les hommes ont été affectés de leurs malheurs et de ceux de l'univers: c'est une connoissance essentielle à acquérir si l'on veut réussir à faire l'histoire des sociétés renouvellées. Les histoires même les plus anciennes ne parlent point des impressions que le spectacle d'un monde détruit et bouleversé a fait sur les hommes, ces impressions sont restées ensevelies dans la nuit des tems, ainsi que les premiers

pas des sociétés renaissantes. Mais ces détails ignorés ne doivent-ils point se découvrir par l'esprit des usages établis pour en conserver la mémoire? Nous allons donc examiner ces usages et nous en étudierons l'esprit dans ce premier livre, en les considérant non-seulement comme les preuves morales des révolutions arrivées sur la terre, mais encore comme les monumens des impressions que ces révolutions ont faites sur les hommes.

Les usages relatifs à ces révolutions ne se présentent d'abord qu'en très-petit nombre sur la scène de l'antiquité; ce n'est que dans quelques fêtes que cet esprit commémoratif se rencontre à découvert et dans sa simplicité; c'est par l'exposition de ces fêtes que nous commencerons. Plusieurs peuples nous en présentent aussi quelques-unes dans lesquelles ce même motif s'apperçoit ou se fait violemment soupçonner : mais l'on y découvre aussi un mélange bizarre de motifs étrangers et mythologiques.

Pour trouver le véritable objet de ces dernières solemnités dont les motifs sont compliqués, nous nous attachons à analiser leur cérémonial et à chercher l'esprit de leurs usages; et cet esprit achève de nous faire connoître l'objet que nous n'avions d'abord qu'entrevu ou soupçonné, quelquefois même il nous développe encore la nature des motifs étrangers et mythologiques, et ces motifs se trouvent pour la plupart n'être que des traditions du même fait qui ont été ou corrompues par le temps, ou travesties par des allégories.

La rencontre fréquente de ces allégories nous invite souvent d'entrer dans les vastes domaines de la mythologie, dont les arbres inaccessibles sur toute autre face, semblent sous celle-ci se montrer d'un accès facile et naturel. Mais nous n'usons de cette liberté qu'avec re-

tenue, nous ne nous arrêtons qu'à quelques fables remarquables communes à tous les peuples du monde, à quelques légères différences près, et visiblement liées ou relatives à notre objet : nous les considérons dans leurs ressemblances et dans leurs variétés : les diverses nuances dont ces fables sont colorées, selon le caractére et le génie des différens peuples, ne servent qu'à nous en faire mieux connoître l'esprit; nous comparons les traditions avec les traditions, les fables avec les fables, et par leurs mutuelles dispositions nous leur arrachons leur secret comme malgré elles.

Delà nous revenons aux usages. La découverte de l'esprit de ces fables et de ces allégories nous conduit vers une multitude de fêtes anciennes qui n'avoient que ces fables allégoriques pour motifs vulgaires; nous en examinons de même les rites, et nous ramenons ces fêtes à la source commune lorsque l'esprit de leurs usages est le même que l'esprit de leurs motifs mytologiques. Nous ne nous sommes point dissimulé que dans ce genre de travail il falloit se tenir en garde contre l'imagination et les illusions; nous n'avons donc marché qu'avec précaution; mais nous nous sommes crus suffisamment assurés lorsque nous avons apperçu dans les fêtes dont les motifs dépendent de la fable, les mêmes usages qu'on trouve ailleurs dans les fêtes nuement et simplement motivées sur les révolutions arrivées au monde.

Il est encore une autre sorte d'antiquité que nous avons consultée, ce sont les usages des peuples que les voyages des derniers siècles nous ont fait connoître en Afrique, en Amérique et dans les extrémités de l'Asie. La distance des climats doit nous tenir lieu à leur égard de la distance des tems, et l'attachement religieux qu'on a remarqué chez la plupart d'entre eux pour les

usages de leurs ancêtres, permet d'ailleurs de les regarder comme une antiquité vivante et toujours subsistante. Les Chinois d'aujourd'hui diffèrent à peine des Egyptiens, et les sauvages du Canada ressemblent encore aux anciens sauvages de la Thrace. Les usages de ces peuples sont un excellent supplément à ceux de notre antiquité; ils ont aussi des fêtes de commémoration; que nous examinons d'abord séparément et que nous comparons ensuite avec celles de nos anciens peuples; comme ces fêtes ont aussi tantôt des motifs purs, tantôt des motifs allégoriques, elles nous fournissent un nouvel objet de comparaison, et la mythologie générale du genre humain se développe et s'éclaircit par les détails conciliés et rapprochés des mythologies particulières à chaque nation. Nous appercevrons souvent que les motifs des usages ont été moins corrompus, et que les allégories sont plus directes et plus naturelles chez les peuples sauvages et barbares que chez les peuples sçavans et policés; aussi ne sera-t-il point rare de voir dans cet ouvrage les énigmes des antiquités Egyptiennes, Grecques et Romaines, résolues par des Caraïbes ou des Mexicains.

Le concours de tous les peuples du monde et le tableau de leurs usages, étendent ainsi la sphère de nos connoissances et de nos idées; l'antiquité s'offre à nos yeux sous des aspects nouveaux; on apperçoit qu'il y a une nouvelle manière de voir et d'écrire l'histoire des hommes: leurs premières sociétés profondément affectées du spectacle et ensuite du souvenir des malheurs du monde, les méditent sans cesse; elles cherchent à en éterniser la mémoire par des fêtes et par des usages sans nombre pour l'instruction sans doute de la postérité. Ces usages sont en vigueur dans tous les tems que l'on a jusqu'ici appellés inconnus, fabuleux, hé-

roïques; ensuite viennent les tems connus dans lesquels ces fêtes et ces usages sont pour la plupart altérés ou défigurés, soit par les suites d'une ignorance déjà générale, soit par des vues particulières des nouvelles législations. Cependant ces fêtes ne se perpétuent pas moins, quoique sous des motifs étrangers ou mythologiques; elles sont même encore aujourd'hui célébrées en une infinité de contrées, sans le moindre soupçon de leur objet primitif; le peuple qui corrompt tout sans le savoir, est toujours l'esclave de ses usages, et y est tellement attaché qu'il a été dans tous les tems plus facile aux législateurs politiques et religieux de changer les motifs des fêtes que de changer ou d'anéantir les fêtes mêmes.

L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE PAR SES USAGES.

LIVRE PREMIER.

Des institutions faites par les différens peuples de la terre, pour retracer la mémoire du déluge.

CHAPITRE PREMIER.

Des hydrophories, ou de la fête du déluge à Athènes, et de la fête de la Déesse Syrie à Hiéropolis.

I. LE nom D'HYDROPHORIE désigne l'usage où étoient les Athéniens le jour de cette fête de porter en pompe l'eau dans des vases et des aiguières en mémoire du déluge ils alloient chaque année verser cette eau dans une ouverture ou gouffre qui se trouvoit auprès du temple de Jupiter Olympien, et dans cette occasion ils se rapelloient le triste souvenir que leurs ancêtres avoient été submergés. Cette cérémonie est simple et très-analogue au sujet; elle étoit très-propre à entretenir le souvenir de la catastrophe causée par les eaux du déluge. La superstition y mêloit quelques autres

usages ; la fable ajoutoit encore quelques anecdotes de détail au motif général de la solemnité. On jettoit dans le même gouffre un gâteau de farine et de miel (1) ; c'étoit une offrande pour appaiser les dieux infernaux, c'est-à dire les puissances souterraines à qui les payens attribuoient les mouvemens de la terre et les désordres de la nature, On les invitoit sans doute par cet hommage à laisser le genre humain habiter tranquillement la terre, et à ne point y ramener un nouveau déluge. On ne leur eût rien offert si on ne les eût pas redoutés. L'esprit de cette évocation et le sujet lamentable de cette fête faisoient du jour des hydrophories un jour triste et lugubre. Les Grecs le mettoient au rang de leur jour malheureux ; delà vient qu'ils remarquèrent que Sylla avoit pris leur ville d'Athènes le jour même qu'ils faisoient cette commémoration du déluge. La superstition observe tout, non pour se corriger, mais pour se confirmer de plus en plus dans ses er-reurs (2).

C'étoit, selon la fable, par l'ouverture de ce gouffre, que les eaux qui avoient couvert l'Attique s'étoient écoulées, elle disoit encore que Deucalion avoit élevé près de ce lieu un autel qu'il avoit dédié à Jupiter *sauveur*. La tradition faisoit aussi remonter jusqu'à Deucalion et attribuoit à sa reconnoissance envers les dieux, la première fondation du temple de Jupiter Olympien auprès duquel se faisoient ces cérémonies lugubres. Les Grecs, ainsi que bien d'autres peuples, privés des premiers monumens de leur histoire, n'ont pu nous montrer les titres de leurs prétentions. Ce-

---

(1) Pausanias. Lib. I. cap. 18.
(2) Vid. Mursii græc. Feriat. Lib. VI. et Falsodi Jerologia. Decad. VIII. Plutarch. in Syllâ.

pendant nous ne pouvons nier la haute antiquité de ce temple; on le voit, au moins dans tous les siècles connus, respecté et célébré par les nations payennes, après n'avoir été pendant longtems qu'un monument simple et pauvre des premiers âges de la Grèce: Pisistrate le fit reconstruire sur un plan magnifique vers l'an 540 avant notre ère: toutes les villes et tous les princes de la Grèce contribuèrent encore après lui à l'orner, à le perfectionner et à l'enrichir. Les Romains eurent le même zèle; enfin après plus de six siècles de travail presque continu, il fut totalement achevé par l'empereur Adrien l'an 126 de notre ère, et ce temple le disputa alors en dignité et en richesses aux plus fameux temples de l'Orient.

L'antiquité de ce monument, le respect que toutes les nations lui ont porté, et le caractère des traditions que l'on avoit sur son origine, doivent faire accorder à la fête des hydrophories une très grande ancienneté. Les fêtes en général sont plus anciennes que les temples; et entre toutes les fêtes il ne peut y en avoir de plus anciennes que celles qui ont eu le déluge pour objet; cette fête des Athéniens est donc une des premières du monde renouvellé. Il est vrai que comme elle avoit chez les Athéniens le déluge de Deucalion pour objet, et comme bien des gens croient ce déluge moins ancien et différent de celui qu'on nomme *universel*, on se flatteroit de pouvoir à-peu-près déterminer le siècle de l'institution de cette fête Athénienne par le siècle de Deucalion, qu'on s'imagine connoître et que l'on compte le seizième avant notre ère; mais nous verrons cette effusion des eaux pratiquée chez tant de peuples qui n'ont jamais connu les noms ni de Deucalion ni d'Athènes, qu'on sentira qu'elle ne peut être relative

qu'à un fait universel ou universellement connu. Il est donc inutile de nous arrêter ici pour le prouver d'avance; il seroit plus convenable de chercher à connoître le canal par lequel cette fête singulière a été communiquée aux Grecs, si le préjugé commun est vrai que tout leur a été communiqué; mais c'est un problême trop difficile à résoudre pour hazarder, en nous y arrêtant, de nous égarer dès les premiers pas; remarquons plutôt un des caractères de l'antiquité de cette fête, dans la simplicité de l'offrande qu'on y faisoit aux dieux infernaux. C'étoit un des principes des anciens peuples de n'offrir dans leurs sacrifices que des productions de la terre et non des victimes sanglantes, lorque leurs fêtes étoient relatives à la situation des premiers hommes et aux premiers âges des sociétés.

Au reste cette fête se célébroit à Athènes le premier du mois *Antisterion* (1) qui du tems de Sylla correspondoit au premier jour de mars de l'année romaine. Le désordre qui a presque toujours regné dans les calendriers grecs et romains, et les réformes même qui y ont été faites à diverses reprises, ne nous permettent pas d'assurer que le premier de mars ait été la position constante et originelle de cette fête; on peut seulement conjecturer qu'elle a dû être primitivement

(1) *Antisterion* étoit le mois des *Nechrusia* ou fêtes funéraires et des petites Eleusines annuelles. C'étoit le mois de la fête des morts; il étoit réputé triste et malheureux.

Echanim et *Thisri* sont deux noms du mois de septembre chez les Hébreux. Il pourroit se faire que le mois *Antisterion* des Grecs, dans lequel on appercoit les mêmes fêtes que chez les Hébreux dans celui de *Thisri*, ne fût qu'un nom corrompu et composé des radicales de ces deux noms *Ethan* et *Thisri* qui donnent *Atin-tesri*, dont par une légère métathèse on a fait *Antisteri*, et avec la tournure et la finale grecque *Antisterion*.

déterminée par une fin ou par renouvellement d'année soit vernale, soit automnale, ou autre (1).

Au commencement du printems les Eginetes célébroient aussi, et pour le même motif, des hydrophories comme les Athéniens; mais elles étoient suivies chez eux d'exercices et de combats gymnastiques en l'honneur d'Appollon. Pourquoi des combats dans une telle fête, et pourquoi Appollon en est-il l'objet? est-ce parce que, selon la fable, c'est ce Dieu qui avoit desséché la terre, et qui avoit combattu et tué l'affreux serpent engendré du limon et des boues du déluge? C'est ce qu'il nous sera facile d'approfondir par la suite. Souvenons-nous donc que le culte d'A-

---

(1) J'appellerai dans cet ouvrage fêtes cycliques toutes celles qui étoient attachées à une fin ou à un renouvellement de mois, de saison, d'année, de siecle, ou de tout autre période. Le mot *cyclique* sera une épithète générale pour toutes les fêtes périodiques, sur-tout lorsqu'il ne sera pas bien décidé si leur objet a rapport à une fin ou à un renouvellement de période. Si les anciens n'eussent point porté dans leurs fêtes une très grande confusion qui en corrompit l'esprit et les motifs, il seroit facile de faire cette distinction. Une fête de fin de période est triste et funèbre; celle d'un renouvellement est consacrée au plaisir et à l'allégresse : mais comme la fin et le retour d'un cycle se touchent, et comme les fêtes qui consacroient les deux extrêmes d'un période se touchoient aussi et se suivoient, c'est-là ce qui a occasionné cette confusion dans les fêtes et cette altération dans l'esprit de leurs usages dont nous verrons mille exemples. Lorsque par la connoissance de l'esprit des usages nous pourrons parvenir au véritable esprit de ces fêtes, alors nous nommerons *Eno-cycliques* celles qui auront rapport aux périodes finissans; et *Néo-cycliques* celles qui auront rapport aux périodes commençans. La fête de l'effusion de l'eau à Athènes a dû être une fête *Eno-cyclique* qui préparoit à une fête *Néo-cyclique*. Les Athéniens qui étoient tristes au jour de cette effusion avoient donc conservé le véritable esprit de cette fête. Nous verrons d'autres peuples au contraire affecter une grande joie ce jour-là. C'est que ces derniers avoient sans doute confondu l'esprit de la fête Néo-cyclique qui suivoit avec l'esprit de la fête Eno-cyclique qui précédoit. Je donne ici les élémens d'une science nouvelle, il doit m'être permis de créer quelques mots nouveaux.

pollon se trouve uni à une des fêtes destinées à renouveller le souvenir du déluge (1).

II. Nous devons à Lucien une description intéressante du temple d'Hiérapolis en Syrie, et des fêtes qu'on y célébroit, entre lesquelles il y en avoit deux où l'on faisoit mémoire du déluge. Leurs cérémonies et leurs fables ressembloient en partie à ce qui se pratiquoit et se disoit à Athènes. On pourroit pour cette fois presque soupçonner les Grecs d'avoir porté en Asie leurs usages et leurs fables dans les tems où ils y ont porté leur empire. On montroit de même à Hiérapolis un abîme qui s'étoit ouvert pour délivrer la terre des eaux du déluge en les engloutissant. On y racontoit aussi que Deucalion pénétré de reconnoissance envers les dieux qui l'avoient sauvé, avoit élevé un autel dans le même endroit, qu'il avoit institué les sacrifices qu'on y offroit, et avoit ordonné les fêtes qu'on y célébroit en mémoire de ce grand évènement.

L'effusion des eaux se faisoit cependant avec bien plus de solemnité dans cette ville qu'à Athènes; une dévotion très-répandue dans cette région de l'Asie, avoit une espèce de pèlerinage qui appelloit deux fois l'année les Arabes et même les peuples d'au-delà de l'Euphrate; ceux-ci venoient en foule faire cette cérémonie avec les habitans de la ville sacrée; c'est ce que

(1) Les combats qui suivoient l'effusion à Égine, ayant été chez les Grecs des jeux et des plaisirs publics, on soupçonneroit ici les Eginetes, en conséquence de la note qui précède, d'avoir altéré leur fête et ses usages; ou bien on regarderoit ces combats comme des usages Néocycliques. La suite, qui montrera que l'esprit de ces combats étoit triste et funèbre, nous apprendra qu'ils étoient Eno-cycliques, et que les Eginetes, qui en avoient conservé l'usage, en avoient cependant perdu ou changé l'esprit. *Vide Meursium et Fasold. ubi supra.*

signifie le nom d'*Hiérapolis*. Lorsque ces pelerins étoient tous arrivés, ils se chargeoient d'une statue que l'on disoit être celle de Bacchus, et réunis au cortége des Syriens, ils se transportoient ensemble sur le bord de la mer, quoiqu'elle fût très-éloignée; là ils puisoient de l'eau, qu'ils emportoient dans des vases, et ils revenoient la répandre dans le temple de la déesse. Cette eau s'écouloit par un canal dans l'abîme dont l'ouverture étoit encore entretenue avec soin pour cette usage du tems de Lucien.

Voilà ce que cette fête avoit de commun avec les hydrophories d'Athènes. Elle en différoit en ce que les Syriens la célébroient deux fois l'année, et qu'ils avoient encore un autre usage qui leur étoit particulier. Dans chaque célébration un homme montoit au haut d'une colonne placée dans le parvis du temple, il y restoit sept jours pour représenter l'ancien état des débris du genre humain sauvés sur les montagnes au tems du déluge, et n'habitant que des hauteurs encore long-tems après, dans cette situation il prioit sans cesse les dieux pour les biens de la terre et pour la fertilité du pays.

Le temple d'Hiérapolis étoit l'un des plus célèbres par ses mystères et l'un des plus riches de l'Asie. La divinité à qui il étoit consacré, tantôt appellé *Rhée*, tantôt *Junon Assyrienne*, et vulgairement la *déesse de Syrie*, ressembloit à la Cybèle de Phrygie. Elle étoit comme elle couronnée de tours, et assise sur un char traîné par des lions. La religion de ces tems voyoit en elle la mère des dieux, la reine, la mère et la nourrice des hommes (1). Bacchus, dit Lucien, sembloit partager les honneurs du temple avec cette déesse;

(1) *Rhée* signifioit en orient *reine* et *nourrice*.

mais ce Bacchus de notre auteur n'étoit, suivant les apparences, qu'Atys le bien-aimé de Cybèle; le Phallus (1), monument indiscret de son infortune, étoit publiquement exposé en divers endroits de ce temple. On reconnoît encore cet Atys dans le genre des prêtres qui desservoient ce temple; c'étoient des Galles: ils étoient obligés de garder la continence; ils s'y forçoient eux-mêmes par une mutilation cruelle afin de mieux ressembler à leur maître. De tous les prêtres de l'antiquité il n'y en eut guère de plus impudens et de plus frénétiques. Hiérapolis étoit leur métropole et leur séminaire: de-là ils se répandoient dans tout le monde, en mendiant leur pain, n'exerçant que la profession des prophètes et de diseurs de bonne aventure, et prédisant des biens et des maux aux particuliers, aux villes et à l'univers. Il est singulier sans doute de voir des fêtes diluviennes célébrées par de tels prêtres, et confondues avec le culte de Rhée, de Cybèle, d'Atys, de Bacchus, d'Apollon, etc. tous personnages dont l'existence ou la fable ne peut être que moderne, en comparaison d'un motif qui doit dater immédiatement des premiers tems. Notre surprise diminueroit vraisemblablement si nous pouvions dès ce moment nous rendre au sentiment de quelques mythologues anciens et modernes, qui n'ont vu ou qui n'ont voulu voir que la terre et la nature personnifiées dans Rhée et dans Cybèle; qui n'ont vu que le genre humain heureux et malheureux dans Bacchus et dans Atys, et que le soleil dans Apollon. Le soleil, la terre et l'homme ont dû jouer d'assez grands rôles dans la scène des révolutions du monde, pour qu'on puisse les retrouver peints sous divers images dans des fêtes commémoratives;

(2) Figure qui représentoit le membre viril.

mais nous ne sommes point encore assez avancés dans la connoissance des usages pour chercher dès à présent des allégories dans les fables.

III. Il est une autre singularité particulière au temple d'Hiérapolis que nous pouvons présenter, c'est sa ressemblance avec le temple de Jérusalem (1). On a remarqué dans tous les deux un même plan et une même distribution des bâtimens, une hiérarchie toute pareille dans l'ordre des pontifes et des prêtres; ils étoient mutilés dans l'un et circoncis dans l'autre; on voyoit un même cérémonial dans le service, et, ce qui est le plus étonnant, on trouvoit les mêmes rites et les mêmes fêtes en apparence. Jettons sur ses fêtes un coup d'œil, ce ne sera point nous écarter de notre sujet.

La plus grande fête de l'année se célébroit au printems chez les Syriens, ainsi que chez les Hébreux. Ces derniers la célébroient sous le nom de *pâques*, les Syriens l'appelloient la fête de la *torche* ou du *bucher*: ils dressoient ce jour là quelques arbres devant leur temple, ils suspendoient aux branches des animaux vivans, et des offrandes précieuses d'or et d'argent; et après avoir promené leurs dieux à l'entour, ils y mettoient le feu: près de-là étoit un autel où chacun venoit présenter un mouton ou un agneau; la foule étoit immense; les prêtres faisoient sur chacun de ses animaux les premières libations, et les laissoient ensuite emporter aux particuliers qui achevoient chez eux les sacrifices et mangeoient la victime avec leur famille et leurs amis. Rien n'est si voisin de l'agneau pascal.

IV. Une autre fête de Syrie sembloit imiter la fête juive des expiations; ce jour-là les Syriens, dévots jusqu'à la fureur, crioient et hurloient en désespérés:

(1) Voyez la mythologie de Banier. liv. VII. chap. 2.

les uns prenoient des charbons ardens et se brûloient au col et aux poignets ; le nombre de ces zélés devoit être grand, s'il est vrai, comme Lucien le dit, que presque tous les Syriens portoient les marques de ces brûlures ; d'autres se déchiroient et se cicatrisoient avec des couteaux ; plusieurs se défiguroient d'une façon hideuse ; les moins enthousiastes se flagelloient officieusement les épaules les uns des autres, ainsi que les Juifs le pratiquent encore à la même fête dans leurs synagogues. Enfin cette fête d'où chacun sortoit ou brulé, ou mutilé, ou fustigé, se terminoit par l'offrande d'une victime qu'on couronnoit et qu'on lâchoit ensuite : de manière cependant qu'elle allât se précipiter du haut d'un rocher sur lequel le temple étoit bâti. On entrevoit aisément dans ce dernier usage celui qui se pratiquoit à Jérusalem au jour des expiations ; on y lâchoit de même, comme on verra par la suite, un bouc qui se perdoit dans le désert ; la loi de Moyse ordonnoit aux Hébreux d'affliger leur ame ce jour-là sous peine d'être exterminés (1). Le motif de cette affliction forcée est ignoré ; mais soumis à son législateur, le Juif se désole encore aujourd'hui à cette fête lugubre comme s'il étoit à son dernier jour. On est dans la même ignorance sur les motifs des rigueurs que les Syriens exerçoient sur eux-mêmes dans leur fête. Lucien remarque qu'ils faisoient souvent un mystère de la plupart de leurs usages. On ne peut supposer qu'ils ayent été assez dupes pour ne faire qu'imiter des voisins que d'ailleurs ils haïssoient et méprisoient souverainement ; ils avoient sans doute leurs raisons, et les Hébreux avoient les leurs, mais les conformités

---

(1) Levitic. chap. XXIII. vs. 29.

de ces usages n'en sont pas moins singulières et énigmatiques (1).

V. Une troisième fête Syrienne ressembloit de même en partie à celle des tabernacles qui se célébroit chez les Hébreux peu de jours après celle des expiations ; cette troisième fête est cette même commémoration du déluge qui fait le premier sujet de ce chapitre. Les Hébreux faisoient aussi à la fête des tabernacles une effusion solemnelle dans le temple de Jérusalem, pour des mo-

(1) On pourroit réunir à cette fête des expiations Syriennes, celle que Lucien appelle *la descente du lac*. Près le temple d'Hiérapolis étoit un étang ou petit lac, dont les poissons étoient réputés sacrés. Au milieu des eaux s'élevoit un autel, qu'encensoit sans cesse un grand nombre de pélerins ; autour du lac, demeuroient les prêtres mutilés qui avoient la fonction de répandre l'eau de la mer dans le temple au jour de l'effusion. Entre autres cérémonies, qui se pratiquoient dans cet endroit, étoit celle que l'on nomme *la descente du lac*. Ce jour-là, on y portoit toutes les statues des Dieux en procession ; mais la déesse de Syrie prenoit les devans, et marchoit à la tête, pour empêcher que Jupiter ne vît les poissons sacrés, que son aspect eût fait mourir. La déesse se hâtoit donc d'arriver la première, et revenant sur ses pas, elle abordoit le dieu et le prioit de se retirer, ce qu'il faisoit ordinairement, non sans quelque contestation d'usage. Ainsi, chaque année, les poissons sacrés étoient en danger de mourir au jour de cette fête, et chaque année, la déesse parvenoit à les sauver et détournoit les regards du souverain des Dieux. Sans chercher à pénétrer ici le mystère de cette fête, il y a lieu de croire que cette descente du lac étoit une *théophanie*, c'est-à-dire, une manifestation de la divinité, et que cette divinité étoit considérée dans ce jour comme exterminatrice et terrible. Ce qui nous a engagés à rapprocher, au moins par une note, cette théophanie de la fête Syrienne des expiations, c'est que la fête des expiations à Jérusalem étoit aussi un jour *théophanique ;* c'étoit dans cette seule fête que le grand prêtre entroit un instant dans le saint des saints, et que la divinité s'y manifestoit. A juger de la nature de cette manifestation par les traditions et les usages des Hébreux, il semble qu'ils craignoient tous de mourir ce jour-là, et qu'ils n'attendoient qu'un dieu exterminateur : c'est ce que nous verrons ailleurs, lorsque nous parlerons de cette fête mosaïque en particulier; en effet nous serons souvent obligés de revenir à plusieurs reprises sur la même fête et les mêmes usages.

tifs peu connus à la vérité mais l'usage n'en étoit pas moins le même. Cette fête, comme on sait, avoit été instituée en mémoire de la vie errante que les Israélites avoient menée dans les montagnes et les déserts de l'Arabie après leur délivrance de l'Egypte et des eaux de la mer rouge. C'étoit pour imiter cet ancien état de leurs ancêtres que les Hébreux passoient sept jours sous des tentes, des berceaux et des ramées qu'ils dressoient dans les places, dans les rues, et sur les toits de leurs maisons; on ne peut avoir oublié qu'à la fête d'Hiérapolis un homme restoit sur le haut d'une colonne pendant sept jours, en imitation du triste état des hommes réfugiés sur les montagnes pour se sauver des eaux du déluge. La force de ces rapports nous engagera à donner le chapitre suivant à la fête des tabernacles, et particulièrement à l'examen de l'effusion des eaux de Siloë.

Lucien n'a point déterminé les saisons des deux fêtes commémoratives des Syriens; on peut avec assez de raison soupçonner qu'une des deux correspondoit pour le tems comme pour l'analogie des usages et des motifs, avec celle des tabernacles; c'est-à-dire qu'elle pouvoit aussi tomber vers la pleine lune de septembre. Comme la fête des expiations chez les Hébreux étoit une sorte de préparation à la fête des tabernacles qui ouvroit leur année civile, on pourroit encore conjecturer de là que la fête des macérations Syriennes dont nous venons de parler au §. IV. étoit aussi une préparation religieuse à la commémoration du déluge et une fête Éno-cyclique. Quelle impression auroit donc fait ce déluge sur les premiers hommes, si après plusieurs milliers d'années la pieuse cruauté des Syriens envers eux-mêmes en étoit encore une suite!

Il n'est point si facile de trouver quelle a été la

position de la seconde fête commémorative; nous sommes cependant portés à la regarder comme faisant une partie de la fête des torches; ainsi elle devoit correspondre avec elle au tems de la pâque des Hébreux qui arrivoit à la pleine lune de mars, et ouvroit chez eux l'année sacrée; il semble que les renouvellemens d'années et des saisons étoient les momens propres à rappeller aux hommes le souvenir du renouvellement du monde. La fête des torches étant la plus grande pour les Syriens duroit vraisemblablement plusieurs jours, et la cérémonie du bucher étoit sans doute la partie Néo-cyclique de la fête, dont l'effusion étoit la partie Eno-cyclique. Si cette fête ressembloit à la pâque du Judaïsme par ses agneaux, elle ne ressemble pas moins par son bucher à la pâque du christianisme dans laquelle on nous montre un feu nouveau. Chez les Hébreux la fête de pâques et celle des tabernacles étoient deux occasions d'un très-grand concours de peuple à Jérusalem; et les deux fêtes diluviennes des Syriens étoient pareillement l'occasion d'un très-grand concours à Hiérapolis. Enfin les deux fêtes mosaïques avoient l'une et l'autre à peu de chose près un même objet chez les Hébreux, celui de leur passage au travers de la mer rouge et de ses suites; on pourroit donc croire que les deux fêtes du déluge étoient chez les Syriens leurs deux plus grandes fêtes, et que l'une correspondant visiblement à celle des tabernacles, l'autre devoit correspondre à la pâque des Hébreux, et faire ainsi une partie de la fête des torches. Au reste ces conjectures ne sont fondées que sur des analogies qui peuvent nous tromper.

Il est bon de remarquer qu'en commençant ce chapitre nous avons presque accusé les Grecs d'avoir porté leurs usages en Syrie, et qu'en le finissant ce sont

les Syriens qu'on peut accuser de les avoir empruntés, non des Grecs, mais des Hébreux : il se forme cependant des nùages jusques sur les Hébreux mêmes, puisque l'effusion des eaux pratiquée à la fête des tabernacles n'est point prescrite par la loi de Moyse.

Si nunc se nobis ille aureus arbore ramus
Ostendat nemore in tanto !

CHAPITRE II.

De la cérémonie de l'effusion des eaux de Siloë au temple de Jérusalem pendant la fête des tabernacles.

I. La fête des tabernacles étoit chez les Hébreux une représentation de l'ancienne manière de vivre de leurs ancêtres; il se tenoient pendant sept jours sous des tentes et des berceaux, parce que les Israélites après le passage de la mer rouge et avant leur entrée dans le pays de Canaan, avoient été pendant quarante ans dans des déserts stériles, arides et brûlans, où ils avoient beaucoup souffert, et n'avoient eu d'autres abris que des tentes, des cabanes et l'ombre de quelques palmiers. Cette solemnité se célébroit chaque année vers le retour de l'équinoxe d'automne qui tombe dans le premier mois de leur année civile. Les misères et les fatigues des anciens Israélites avoient été assez grandes dans les déserts, où toute la génération sortie d'Eygpte avoit péri par plusieurs fléaux et calamités, pour que la représentation de ce pélerinage forcé eût dû être triste et lugubre; c'étoit cependant le contraire ; on s'y livroit à la joie, quelquefois même à la débauche, et l'on excédoit l'ordonnance de la loi qui portoit; *Vous*

ferez dans ces jours des festins et des réjouissances ; vous, votre fils, votre fille, vos serviteurs et vos servantes, le lévite, l'étranger, la veuve et l'orphelin (1).

II. C'est cette fête que Plutarque prenoit de son tems pour une bacchanale (2). Son erreur étoit grossière, comme nous le verrons par la suite ; cependant elle ne méritoit pas les critiques amères que quelques-uns en ont faites ; un étranger, un payen sur-tout, peu instruit de la religion des Hébreux, devoit inévitablement se tromper quelquefois à la vue de certains rapports. La fête des tabernacles, outre son objet historique, étoit encore chez les Hébreux la fête de la vendange et de la récolte des fruits (3). Les fêtes de Bacchus avoient, comme on le sait, ce même motif et tomboient dans la même saison. Les bacchanales étoient fort licentieuses à la vérité ; mais les Juifs ont-ils toujours été rigoureux ou modérés observateurs de leur loi ? Cette loi permettoit et ordonnoit à ce peuple de se divertir dans cette fête ; il n'est que trop vraisemblable que sur cet article il a souvent été plus loin que l'ordonnance, tandis que sur d'autres il se pressoit si peu de la suivre. Les Juifs, dit Plutarque, portoient dans cette fête des branches d'arbres chargées de fruits ; ils les tenoient d'une main et de l'autre ils branloient une javeline, qu'ils ne quittoient pas même en entrant dans leur temple. Plusieurs de ces usages n'ont point été prescrits par la loi, mais il ne s'ensuit pas que les Juifs ne les ayent point eus, puisqu'encore aujourd'hui ils portent des branches d'arbres à la main

(1) Levitic. chap. XXIII. vs. 43. Deuteronome, chap. XIV. vs. 14.

(2) Plutarque, propos de tabl. liv. IV. quest. 5, 6.

(3) Exod. chap. XXIII. 16. Deuteron. XV. 13.

dans cette fête, et ils font en les portant à-peu-près les mêmes folies qu'on faisoit aux bacchanales (1).

Des auteurs payens auroient pu également et aussi facilement se tromper, s'ils eussent pris pour des tabernacles cette fête juive, où les maîtres, leurs esclaves et les étrangers se livroient à une joie commune. Chez les Romains les saturnales comme fêtes de l'âge d'or, n'étoient qu'une représentation d'un ancien état du genre humain. Chez les Thessaliens elles étoient, comme nous le verrons, des commémorations du déluge qui est l'objet qui nous oblige ici de jetter les yeux sur la fête des tabernacles. De telles analogies ne pouvoient qu'embarrasser les anciens, et les modernes ne doivent pas l'être moins, s'ils ne veulent s'exposer à juger trop précipitamment; ainsi ils doivent avoir quelque indulgence pour les méprises des anciens dans ce genre.

III. Entre les usages de la fête des tabernacles, il n'y en avoit point de plus solemnel, selon les traditions des Juifs, que l'effusion qu'on y faisoit des

(1) » Vous prendrez, dit le Lévitique, chap. XXIII, vs. 40, des » fruits du plus bel arbre, des branches de palmier; des rameaux » d'arbres touffus, et des saules du torrent ». On ignore quel étoit l'arbre réputé le plus beau; ils l'ont interprété du citronier, et chacun tient, dans cette fête, un faisceau de rameaux d'une main et un citron de l'autre. Ces rameaux sont appellés *thyrses* au II. livre des *Maccabées*, chap. X. vs. 6. Un thyrse, chez les Grecs qui s'en servoient dans les orgies, et dans les fêtes de Bacchus, étoit tantôt un bâton, et tantôt une pique ornée de feuillages. Les Hébreux portoient ces thyrses à la main, est-il dit au même ivre et au même chapitre, pour se rappeller qu'ils avoient erré sur les montagnes, et s'étoient retirés dans des antres comme des bêtes sauvages, au tems où leurs ennemis les poursuivoient. Ceci indique que, nonobstant l'allégresse de la fête des tabernacles, cet usage étoit triste par lui-même; aussi Plutarque appelle-t-il cette fête *jeûne*, par ce qu'il confond et réunit la fête des expiations à celle des feuillées qui se célébroit peu de jours après, et dont la première étoit probablement la préparation.

eaux

eaux de la fontaine de Siloë : tous leurs écrivains en ont parlé ; l'écriture cependant ne dit rien de cet usage, et il n'a point été ordonné par la loi ; on remarque seulement dans la bible que cette fontaine étoit en vénération aux Hébreux (1). Quoi qu'il en soit, cet usage porte chez eux comme chez les autres peuples, où nous l'avons déjà vu, un sceau d'antiquité qu'on ne peut lui disputer. Ils le nomment encore *Nisuc ah mâim* effusion des eaux (2). Des prêtres suivis de tout le peuple qui poussoit de grands cris, alloient le matin au soleil levant puiser dans un vase de l'eau de la fontaine de Siloë ; et ils venoient la répandre avec un autre vase plein de vin au pied de l'autel des holocaustes. Cette cérémonie se faisoit deux fois le jour, ou une seule fois selon d'autres, et se répétoit chacun des sept jours de la fête ; mais rien n'étoit comparable à l'allégresse de la soirée et de la nuit du dernier jour, où se faisoit la dernière effusion ; le parvis étoit orné d'illuminations dont tout Jérusalem étoit éclairé ; le

---

(1) On peut voir sur cet usage *Maimonid. Corbanoth. cap. VII. sect. ultim. idem Tamid. cap. X. sect.* 6. *et seq. Petr. Zorn. Opusc. sacrar. Vol.* 2, *pag.* 20. *Wolf. Hebraiq part. I. pag.* 57. *J. H. Ottonis Lexicon Rabin: philolog. ad verbum festa tabernac. Rechembergerus Sacr. Jud. ritus antiqui, part. I, cap.* 2, *parág.* 129 *et cap.* 3, *parag.* 97, *pag.* 380.

La fontaine de Siloë étoit hors des murs de Jérusalem : il falloit que la religion la rendit respectable aux Hébreux, puisque c'étoit près de cette fontaine qu'ils alloient faire le sacre de leurs rois. *Voyez liv. III des rois, chap. I, vs.* 38. Les turcs ont encore pour elle beaucoup de dévotion. Siloë, en Hébreu *Siluach* ; racine *Salach, mittere, emittere*, *Gichon*, autre nom de cette fontaine, vient de *guach, exire, erumpere* ; ces deux noms semblent désigner une fontaine jaillissante.....

(2) *Nisuc* racine, *Nasac*, *libare*, *fundere*, et *operire*, *abscondere*. Ces divers sens font qu'on a pu dire *retraite* ou *cachette des eaux* ; au lieu d'effusion des eaux ; cela seroit-il l'origine des fables grecques et Syriennes sur les gouffres qui ont absorbé et caché les eaux du déluge ? Mais nous allons voir les Hébreux débiter la même fable.

peuple assemblé et monté sur des échafauds, assistoit à cette cérémonie qui étoit suivie de danses et de sauts auxquels les plus graves personnages ne dédaignoient point de prendre part en portant chacun des torches à la main (1). Les spectateurs chantoient des hymnes et des pseaumes (2), et les démonstrations de joie étoient telles que c'est comme un proverbe chez les Rabbins, que celui qui n'a point vu la joie de cette fête ignore ce que c'est que la joie. *Qui nunquam vidit lætitiam effusionis aquarum non vidit unquam ullam lætitiam.* Pour la clôture de cette veillée deux prêtres sortoient du parvis intérieur et marchoient vers l'orient en sonnant de la trompette. On pourroit croire que c'étoit pour saluer le soleil, mais les docteurs Hébreux ont eu soin d'écrire que lorsque ces prêtres étoient arrivés au terme de leur marche, ils tournoient subitement le dos à l'orient pour saluer le temple. Cette remarque ne les empêche pourtant pas d'avouer que souvent leurs pères avoient dans cette occasion adoré le soleil; c'est en effet le véritable esprit de cet usage.

IV. Autant les Juifs ont vanté la joie et la solemnité de cette effusion, autant ils ont conté de fables

(1) Les illuminations et les torches de cette fête soupçonnée diluvienne et déja reconnue cyclique, fortifient le soupçon que nous avons eu chap. 1, parag. 5, qu'une des deux fêtes diluviennes des Syriens pouvoit n'être qu'une même fête avec celle qu'ils appelloient la torche ou le bûcher. Les feux de joie et les illuminations sont des usages Néo-cycliques. Les illuminations de la fête des tabernacles étoient ornées de chandeliers à branches, de lustres, de lampes à plusieurs mêches. Les Juifs vantent beaucoup quatre chandeliers, qui seuls auroient suffi pour éclairer le parvis: ils donnent à chacun cinquante coudées de hauteur.

(2) Ces pseaumes sont les 112, 113, 114, 115, 116 et 117. Ils sont de louange et de reconnoissance, ils célèbrent une délivrance, et en particulier celle d'Egypte et le passage de la mer rouge. On y chantoit, dit-on, aussi les 15 pseaumes appellés des dégrés.

et de rêveries pour en rendre raison. A en juger par leurs récits il y a tout lieu de croire que leurs pères ont pratiqué cette cérémonie sans savoir pourquoi, et qu'ils ont été moins instruits à cet égard même que les Athéniens et les Syriens. Plusieurs pensent qu'elle avoit pour objet d'obtenir la pluie. Le vulgaire attribue la joie qu'on y faisoit paroître à la lecture de la loi; c'est de là qu'ils appellent aussi cette cérémonie *la joie de la loi*. Ils prétendent que cette effusion avoit rapport à la lecture annuelle qu'on faisoit de cette loi, lecture qui devoit s'achever et se recommencer de lire dans cette fête. C'est en conséquence de cette idée qu'au dernier jour de la solemnité des tabernacles, ils prennent encore aujourd'hui deux hommes qu'ils nomment l'un *l'époux de la fin*, et l'autre *l'époux du commencement* : le premier est chargé de lire la fin du livre, et le second la première page du commencement, aussitôt que son camarade a fini. Cet usage est un jeu cyclique qui nous décèle que la fête des tabernacles et les usages qu'on y observoit avoient rapport à une fin et à un renouvellement quelconque. Plusieurs savans parmi les Juifs attribuent l'institution de cette effusion à loi orale donnée à Moyse sur le mont Sinaï, loi que ce législateur, disent-ils, a défendu d'écrire, et qu'il n'a confiée qu'à une tradition secrette qui s'est entretenue de race parmi les prêtres, les prophêtes et les sages de la nation; cette loi orale réputée divine, n'est néanmoins que le dépôt de la mythologie hébraïque : si elle a confié aux sages le motif de l'effusion des eaux, il faut avouer que ces sages ont si bien gardé le secret qu'ils l'ont perdu eux-mêmes. Toute fabuleuse que puisse être cette science mystérieuse et traditionnelle, elle fait au moins ici connoître que les Hébreux accordent à cette cérémonie particulière une très-haute antiquité; cependant

plusieurs ne la regardent que comme d'institution humaine.

V. D'autres Rabbins ne remontent que jusqu'au retour de la captivité, et ceux-ci en donnant la date de l'effusion des eaux prétendent encore nous en expliquer le sujet. Ce qu'ils en rapportent, tout absurde qu'il est, se trouve néanmoins avoir une singulière analogie avec les motifs des effusions d'Athênes et d'Hiérapolis, et mérite pour cela seul d'être ici rapporté. Nous n'insisterons point sur ce qu'ils disent qu'Aggée et Zacharie ont été les instituteurs de cette cérémonie; la racine *d'Aggée* signifie *fête*, celle de *Zacharie* signifie *mémoire*, et ces deux noms ensemble signifient *fête commémorative*. Les noms de ces prophêtes ont sans doute donné lieu à cette première fable. C'est ainsi que dans les hymnes romaines des Saliens une expression de cette même nature qui dans leur idiôme primitif signifioit *ancienne mémoire*, s'étoit corrompue et personnifiée de façon qu'elle avoit produit un *Veturius Mamurius*, être idéal dont on croyoit chanter l'éloge (1).

La méprise de nos Rabbins ne dispose point à accueillir leur récit; il faut pourtant l'entendre pour en prendre l'esprit. Comme on fouilloit la terre, disent-ils, pour reconstruire le temple après la captivité de Babylone, des eaux extraordinaires sortirent avec force des anciens fondemens, et s'élevant rapidement de quinze coudées sur la terre, alloient la submerger comme au tems du déluge, si les prophêtes, en prononçant le nom ineffaçable de Dieu, n'eussent fait rentrer les eaux dans l'abîme d'où elles étoient sorties. C'est en conséquence de cette tradition fabuleuse, mais très-ancienne, parmi les Juifs, que les paraphrastes Chaldéens ont

(1) *Varro de linguâ latinâ. Lib. V.*

interprété le titre des quinze pseaumes qui se chantoient à la fête des tabernacles : *Cantiques de la montée de l'abîme, ascensionum abyssi* (1). Nous ferons aller de pair avec cette fable celle de l'historien Josephe (2) qui dit que lors des deux sièges de Jerusalem par Nabuchodonosor et par Tite, la fontaine de Siloë quoique desséchée s'étoit subitement et extraordinairement enflée pour annoncer aux habitans la colère de Dieu et la ruine de leur ville. Cette dernière particularité nous fait connoître que l'éruption des eaux passoit dans l'esprit des Hébreux pour un phénomêne cyclique, dont ils appliquoient l'apparition tantôt à la fin et tantôt au retour des périodes politiques et chroniques (3). Cette

---

(1) Nous les nommons simplement d'après les Hébreux *Cantiques des dégrés*, par ce qu'on a traduit par *graduum* le terme isolé de *Madloth*, qu'on peut traduire également par *ascensionum*. Mais ces expressions toutes seules ne désignent rien clairement. Ce qu'on a pu imaginer, c'est qu'on chantoit ces pseaumes successivement sur les montées ou dégrés du temple ; reste à savoir pourquoi on les chantoit dans cet endroit et de cette manière. Des Rabbins répondroient ; C'est qu'à mesure que les eaux s'élevoient on se retiroit successivement sur les hauteurs voisines, et que, s'étant élevées de quinze coudées, on a dû construire pour cette raison quinze dégrés pour monter au temple, et chanter quinze pseaumes. Au reste ces pseaumes sont depuis le 119e. jusqu'au 133e. inclusivement ; presque tous respirent le deuil et l'affliction ; quelques-uns célèbrent une délivrance, d'autres sont de morale.

(2) *Vide Joseph de Bello Judaïco, lib. V. cap.* 26.

(3) On y pourroit ajouter les périodes ou tems apocalyptiques. Ezéchiel voit dans l'avenir des eaux qui sortent de dessous la porte du temple, et qui forment un vaste torrent. Mais un ange, pour le rassûrer, lui dit que ce torrent se déchargera dans la mer, que les eaux deviendront saines, et que les créatures vivront. Joël dit aussi qu'à la fin des tems, lorsque le soleil et la lune s'obscurciront, une fontaine sortira du temple. *Voyez chap. III.* Zacharie, chap. XIV, nous offre la même image. On remarque jusques dans l'Apocalypse de St. Jean, chap. XXII, un grand fleuve qui sort de dessous le temple de Dieu ; mais c'est pour faire la félicité de la Jérusalem céleste. *Aux jours de votre délivrance et de votre salut*, dit Isaïe, chap. XXII, vs. 3, en parlant des jours du Messie, *vous puiserez dans une grande joie les*

nouvelle idée réunie à l'esprit de l'une et de l'autre de ces fables, démontre pleinement que l'effusion des eaux de Silon étoit à Jérusalem ainsi qu'à Athènes et à Hiérapolis une cérémonie en mémoire du déluge? Elle prouve aussi que les Hébreux qui l'ont pratiquée sans en connoître le motif, n'ont pu la communiquer à des peuples qui étoient à cet égard beaucoup mieux instruits qu'eux. Cependant d'où les Athéniens, les Hiérapolitains et les Hébreux ont-ils tenu cet usage?

VI. Il y a si peu d'empreintes du souvenir du déluge dans toutes les institutions de la loi des Hébreux, qu'on ne peut aucunement attribuer à Moyse la cérémonie de l'effusion de ces eaux, ni même aucune fête diluvienne. Ces sortes de fêtes sont cependant d'une telle nature que leur origine doit être antérieure à ce législateur lui-même, et doit remonter nécessairement aux premiers tems du monde renouvellé; cela nous permet de conjecturer que Moyse a dû les connoître, et que s'il ne les a point conservées ni consacrées dans sa loi, c'est peut-être qu'il a jugé à propos de les supprimer pour des raisons que la suite de cet ouvrage nous développera suffisamment. Plus nous avancerons dans la connoissance des fêtes commémoratives, plus

---

eaux des fontaines du sauveur. Ces expressions n'ont qu'un sens figuré dans les prophètes, mais la lettre et la nature des images n'en exposent pas moins quelles ont été les idées et les opinions familières des anciens Hébreux. Leur analogie avec les traditions de ces gouffres qui avoient vomi et absorbé les eaux nous fait connoître l'origine de ce langage. Il est visible que le souvenir du passé a quelquefois servi à peindre le futur, comme les eaux du déluge, qui ont détruit un monde, ont donné lieu au renouvellement d'un autre monde. Voilà sans doute la raison pour laquelle les éruptions et les effusions d'eaux étoient présentées et reçues tantôt comme des signes heureux, tantôt comme des signes malheureux. Tous les usages cycliques ont été sujets à cette même alternative d'opinions.

nous découvrirons combien l'esprit de ces fêtes étoit funèbre et à combien d'abus elles ont donné lieu. Nous avons déjà remarqué de quelle manière les Syriens se déchiroient dans leurs commémorations; ce culte barbare étoit bien ancien; puisque Moyse a défendu à ses Hébreux, sous peine de mort, toutes ces incisions et macérations sanguinaires déjà en usage chez toutes les nations de son tems. Un dieu terrible et exterminateur ayant été, à ce qu'on peut présumer, l'objet du culte commémoratif du déluge, il ne seroit pas étonnant que la plûpart des premiers hommes se soient livrés à une religion d'abord austère et funèbre, ensuite barbare et cruelle, enfin absurde et ridicule par l'altération survenue dans les usages et les motifs. Moyse en ramenant sa nation au vrai Dieu, a voulu sans doute la ramener aussi à un culte plus sage et plus doux. C'est probablement pour éloigner des images tristes et dangereuses que ce grand homme a substitué dans ces fêtes des motifs tirés de l'histoire primitive du genre humain. Si l'on croit entrevoir dans ces motifs nouveaux une sorte d'analogie avec les anciens, on ne doit l'attribuer qu'à la sagesse du législateur; ces Similitudes pouvoient être nécessaires vis-à-vis d'une nation grossière, attachée à ces vieux usages, et toujours portée à suivre ceux des nations étrangères lorsqu'elle y trouvoit quelque rapport avec son goût et ses préjugés, ce qui devoit souvent arriver: il n'y avoit pas de meilleurs moyens de dompter ce penchant des Juifs, et de leur faire aimer le culte auquel il leur étoit ordonné de se soumettre, que de rendre ce culte relatif à leur histoire particulière, et de motiver toutes les fêtes et tous les usages sur des détails choisis dans cette histoire avec assez d'intelligence pour que leurs rapports même avec d'anciens motifs ne servissent qu'à y attacher la nation plus

étroitement, et à lui rendre le changement de son culte moins sensible. Rien ici ne doit nous étonner ; combien de fois nous a-t-on montré les condescendances extrêmes que ce fameux législateur et Dieu lui-même ont eues pour cette nation dure et indocile ? Au reste ce que nous ne faisons ici que présumer de la conduite de moyse, se trouvera vrai par la suite de plusieurs autres législateurs. Il fut un tems, et l'étude des usages nous le fera connoître, où quelques chefs de sociétés ont cru devoir faire un secret de la religion diluvienne, ou la supprimer tout-à-fait comme contraire à l'esprit de la raison et de la sociabilité ; vérité que tout confirmera par la suite.

VII. Les fréquentes idolâtries des anciens Hébreux justifient ce que nous venons de dire du penchant qui les portoient à se livrer à des usages antérieurs ou étrangers au plan de la législation Mosaïque. Du tems de Moyse même et sous ses yeux ils retournèrent au culte d'Egypte qu'ils sembloient ne quitter qu'à regret. L'effusion des eaux est vraisemblablement un de ces usages antiques qu'ils ont repris ou conservé au mépris de leur loi. Cette cérémonie n'étant plus fondée que sur une tradition, a dû nécessairement se corrompre. Ils la regardèrent donc par la suite des tems comme une occasion de réjouissance ; tandis que ce n'étoit dans l'origine qu'une cérémonie funèbre, qui les auroit portés au deuil et aux larmes s'ils en eussent nettement connu le véritable esprit. Je dis nettement, parce que divers usages qu'ils pratiquoient encore à la fête des tabernacles et lors de l'effusion des eaux, prouvent qu'ils l'ont connu ou du moins entrevu : ces usages indiquent encore des motifs pris dans l'histoire de la nature, et un certain sentiment des anciens malheurs du monde ; c'est une coutume qu'ils ont conservée de

porter à la main des faisceaux de palmiers et de sauter pendant cette fête (1). Ils les agitent et les secouent d'une manière mystérieuse en les élevant successivement vers les quatre vents, dans la crainte, disent-ils, des jugemens de Dieu; s'ils prient, c'est avec une rapidité prodigieuse et un desordre affecté en frappant sur tout ce qu'ils rencontrent, et en se tournant et se retournant comme des gens déroutés; ce qu'ils font pour contrefaire, à ce qu'ils disent, la vie errante et la démarche de leurs ancêtres, dont toutes les courses et les actions étoient incertaines et précipitées dans les déserts (2); sur quoi il faut remarquer que divers peuples anciens ont témoigné la même incertitude, le même trouble et les mêmes inquiétudes dans certaines cérémonies religieuses : les Siciliens et les Athéniens pour imiter les courses de Cérès cherchant Proserpine (3); les Egyptiens pour imiter Isis dans la recherche qu'elle fit d'Osiris enlevé et perdu (4); les Phrygiens à cause de

(1) Léon de Modène. P. III, chap. 7.

(2) Voyez l'histoire des Juifs de Basnage, liv. VI, chap. 17, parag. 5, et les cérémonies religieuses, tom. I.

(3) Les fêtes de Cérès, déesse des bleds, avoient toutes rapport à l'ancien état du genre humain, devenu miserable faute de subsistance. Elles se célébroient toutes au tems des sémailles et de la récolte; elles avoient aussi rapport aux législations qui avoient civilisé le genre humain; c'est ce qui leur faisoit donner le nom de *Thesmophories*, c'est-à-dire *fête des loix*. Ceci présente des analogies singulières avec la fête des tabernacles, qui étoit 1° une fête commémorative des Hébreux cherchant une terre fertile qui leur étoit promise; 2° une fête de la dernière récolte des fruits; 3° une fête de la lecture de la loi. Deuteron. XXXI. 10.

(4) Cette cérémonie se faisoit plusieurs fois l'année en Egypte. Le 19 d'Athys, vers le milieu de l'automne, étoit un des jours de la fête de la disparition et de la recherche d'Osiris. On la commençoit le 17 par les larmes, et la nuit du 19 on portoit en procession et en grand deuil le cercueil d'Osiris jusqu'aux bords de la mer; l'on y puisoit de l'eau que l'on versoit sur ce cercueil, et l'on crioit ensuite qu'Osiris étoit retrouvé, d'autres disoient qu'il étoit ress[illegible]é, et

Cybèle désolée et errante après la mort d'Atys. Toutes les nations payennes faisoient la même chose dans leurs orgies comme pour chercher et appeller Bacchus. D'autres peuples ont eu ces usages bizarres pour des raisons qui ne valent pas mieux que toutes celles-là ; et les Mahométans la pratiquent encore à la Mecque, s'imaginant imiter l'inquiétude d'Agar cherchant Ismaël. Des usages aussi généraux et aussi uniformes, variés seulement par les motifs, ne peuvent avoir leurs principes dans l'histoire particulière de quelques nations ; il faut les chercher dans l'histoire générale du genre humain.

Mais jettons les yeux sur le pseaume 28 *Afferte Domino &c.* que les Juifs, une branche de saule à la main, chantent aujourd'hui dans cette fête en tournant sept fois autour du pulpitre qui représente l'ancien autel, autour duquel leurs ancêtres tournoient de même, selon leurs traditions qui ne disent rien aujourd'hui (1). Quelles images présente ce pseaume ! *La voix de Jehovah domine sur les eaux, le très haut a tonné sur les grandes eaux, que sa voix est puissante ! qu'elle est terrible ! Sa voix répand les feux et les flammes ; elle ébranle la terre ; elle découvre les lieux sombres ; Jehovah s'est assis sur le déluge ; il sera roi à jamais ; il bénira son peuple.* Joignons à un pseaume si visiblement commémoratif, et bien plus analaogue à la cérémonie de l'effusion des eaux de Siloë qu'aux usages

---

alors on s'abandonnoit à la joie. *Voyez Plutarque, de Iside et Osiride* 618. Cet auteur, dans tout ce traité, prétend que tous les malheurs d'Osiris ne sont que les malheurs de la terre ; que la défaite de Typhon est la retraite de la mer, et que la victoire d'Osiris et de Horus est la terre découverte et desséchée.

(1) Vers le solstice d'hiver, on imitoit en Egypte la recherche d'Osiris par Isis, en faisant tourner une vache sept fois autour d'un temple. Voyez Plutarque *ibid. parag.* 57.

prescrits par Moyse pour la fête des tabernacles (1); joignons, dis-je, à ce pseaume les fréquens *Hosanna* qui en faisoient le refrein, et cherchons quel est le véritable esprit de cette exclamation si particulièrement consacrée au septième jour de cette fête, (sans l'ordre du législateur cependant) que ce jour s'appelle *le grand Hosanna. Hosiâh-na*, d'où ce cri est tiré, signifie *sauvez-nous de grace, sauvez-nous.* Les Hébreux en ont fait depuis long-tems un cri de joie et d'allégresse; mais leur erreur est sensible : on ne crie *sauvez-nous*, que dans la détresse, et non dans la joie; et cet *Hosanna* n'est en lui-même qu'un cri plaintif, aussi opposé à la joie qu'il est convenable à des fêtes destinées à rappéller la catastrophe lamentable du déluge. Faut-il actuellement démander pourquoi les Juifs d'aujourd'hui regardent la pluie qui tombe au jour de cette fête comme un mauvais signe? Pourquoi ils ont dans l'idée que Dieu décide en ce jour de la quantité d'eau qu'il veut envoyer sur la terre dans l'année? Pourquoi ils vont observer l'état du ciel, la température de l'air, la direction des vents? Pourquoi leurs pères alloient saluer le soleil levant, et pourquoi ils consultent encore la lune? Tous ces usages sont des suites évidentes

---

(2) Le titre de ce pseaume (*in consummatione tabernaculi*) semble indiquer qu'il a été composé par David, aprés qu'il eut achevé le tabernacle; mais il y a tout lieu de croire qu'il n'a point composé ce pseaume; les titres des pseaumes sont depuis long-tems justement suspectés. Cependant, tels qu'ils sont, ils sont très-anciens, et il ne faut pas les rejetter tout-à-fait. Quelquefois il semble qu'on peut en saisir l'esprit; dans celui-ci, par exemple, une raison d'analogie demande pour titre *le rétablissement du monde après le déluge*, et non le rétablissement ou la construction du tabernacle. On peut soupçonner encore que le titre portoit : *in consummatione tabernaculorum*; c'est-à-dire, cantique pour la clôture de la fête des tabernacles.

et des effets traditionels des terreurs et des inquiétudes dont le déluge et le souvenir du déluge avoient rempli l'esprit des sociétés renouvellées. Telle doit être la conclusion de tout ce que nous avons vu jusqu'ici pratiqué avec plus ou moins de connoissance du véritable objet chez les Hébreux ainsi que chez les Grecs et les Syriens (1).

Cette analyse des usages des Hébreux dans leur fête des tabernacles détruit l'erreur si commune où l'on est que les Juifs n'ont cette multitude d'usages étrangers au plan de leur législation que depuis leur dernière dispersion; ils les tiennent de leurs premiers ancêtres qui les tenoient eux-mêmes d'une source commune où les autres nations ont également puisé. De-là sont sorties toutes ces ressemblances que nous venons d'appercevoir, et tant d'autres sur lesquelles on a si souvent et toujours si maladroitement insisté.

CHAPITRE III.

De l'effusion des eaux à Ithome. D'une fête du déluge d'Inachus dans l'Argolide; de quelques autres usages relatifs au même objet. Des fêtes des eaux chez d'autres peuples.

I. Nous donnons ici le nom de *fêtes diluviennes* à deux fêtes antiques, l'une célébrée dans la Messénie et l'autre dans l'Argolide. Les anciens ne leur ont point attribué ce motif, mais les connoissances que viennent

(1) Vid. Cramer ad Cod. Sueca. pag. 255. Hist. des Juifs de Basnage, VI. chap. 17.

de nous fournir les hydrophories d'Athènes, d'Egine, d'Hiérapolis et de Jérusalem nous rendront déjà assez entreprenans pour montrer à l'antiquité elle-même la vraie raison de ses usages qu'elle a souvent méconnue.

La ville d'Ithome dans la Messénie avoit une hydrophorie qu'elle célébroit sans faire aucune mention du déluge : les habitans appelloient *Clepsidre* ou eau cachée (1) la fontaine où ils alloient puiser de l'eau pour en faire l'effusion, le jour de la fête de Jupiter Ithomate. On ne disoit point cependant à Ithome ainsi qu'à Athènes, que des eaux débordées se fussent autrefois dérobées et cachées par cet endroit ; mais on disoit que Saturne qui dévoroit tous ses enfans, ayant aussi voulu dévorer Jupiter qui venoit de naître, on le lui avoit enlevé par surprise pour le confier aux nymphes de la Messénie qui l'enlevèrent en secret près de cette fontaine dont l'eau servit à le laver. Ce n'est pas trop oser que de traiter de fable le motif de la fête, de fausseté l'histoire prétendue du nom de cette fontaine ; et de rendre le tout à son objet véritable et primitif qui ne peut être que le souvenir du déluge. Nous seroit-il aussi facile de découvrir s'il y avoit quelque analogie entre ce souvenir et la fable qui en tenoit lieu ? Cette recherche sera différée jusqu'à ce que nous soyons parvenus aux fêtes de Saturne motivées sur le déluge par les Thessaliens : néanmoins nous pouvons d'avance rappeller aux gens instruits de la mythologie, que Saturne passoit pour un dieu qui présidoit à la succession des tems, aux révolutions des années et des périodes ; que ses fêtes pour cette raison étoient déterminées à Rome pour l'ouverture de l'année

(1) Pausanias, liv. IV, chap. 33. Mythologie de Bannier, tom. III, p. 351, éd. in-12 de 1739.

solaire en décembre, et par celle de l'année civile en mars. Ainsi nous devons quelquefois rencontrer ce dieu dans notre carrière, et lui voir jouer un rôle dans les fêtes commémoratives des grands périodes changés et du monde renouvellé. Cette naissance de Jupiter, objet vulgaire de la fête des Messéniens, ne seroit ainsi qu'une allégorie de la naissance des tems et d'un nouvel ordre de choses après le déluge; vérité dont on ne peut guère douter.

II. Ce qui semble avoir porté les Messéniens à choisir l'allégorie de Jupiter enfant préférablement à tant d'autres qu'ils pouvoient prendre, et que d'autres peuples ont pris, c'est, à ce qu'il paroît, le nom de la ville d'*Ithome* où se célébroit la fête dont nous parlons. *Ithome* dans la langue orientale de ces tems signifioit un *enfant* et même enfant privé de son père, ou un orphelin. Peut-être aussi cette ville a-t-elle reçu ce nom de la fête même de cet enfant allégorique. Le motif vrai et primitif de cette solemnité a pu donner assez de célébrité à cette fête dans des certains âges, pour que celui qu'elle consacroit et où elle occasionnoit un concours de peuple, ait pu prendre un nom relatif à ses usages. La ville de l'enfant dont on faisoit la mémoire, sera ainsi devenue la ville d'*Ithome*, c'est ce qui est assez vraisemblable (1). Si par la suite la fable a ajouté à l'allégorie que cet enfant avoit été caché près la fontaine *Clepsydre*, ou eau cachée, le nom de cette fontaine en est visiblement la cause; mais ce nom ne doit nous indiquer que quelques traditions semblables à celles d'Athènes et des au-

(1) La fête de *Jupiter Ithomate* ou les *Ithomées* avoient beaucoup de célébrité dans la Messénie. On y proposoit des prix aux chantres et aux musiciens.

tres villes sur les eaux du déluge cachées et absorbées sous terre, ou sur quelques cérémonies inconnues relatives à ces traditions. Si cette même fable dit encore que Jupiter enfant fut lavé dans cette fontaine, c'est que par la suite des tems la superstition qui suit toujours l'ignorance d'un pas égal et constant, a changé toutes ces eaux commémoratives en eaux purificatoires et même expiatoires.

III. Le motif vulgaire de la fête célébrée dans l'Argolide étoit l'enlèvement de Proserpine par Pluton; l'usage étoit de jetter des torches allumées dans une fosse profonde, parce que la fable disoit que c'étoit par cette ouverture que le dieu infernal avoit disparu avec la fille de Cérès (1). Nous ramenons cette fête au déluge, parce que cette fosse étoit toute voisine d'un temple consacrée à Neptune, en mémoire de de ce que ce dieu avoit délivré la contrée d'un déluge. Voici le fait, ou plutôt la fable qui enveloppe le fait. Du tems d'Inachus, Neptune et Junon en dispute sur la souveraineté du pays d'Argos, prirent Inachus pour juge: il prononça en faveur de Junon. Neptune irrité voulut s'emparer par la force de ce que le juge-

(1) Pausan. lib. II. cap. 22.

Il y a deux villes d'Argos dans la Grèce; l'une dans le Péloponèse, c'est la plus illustre; l'autre surnommée *Amphilochium* au nord de l'Acarnanie, et proche du fleuve Achelous. Chacune de ces deux villes avoit son fleuve Inachus, nom d'un ancien roi: la source de l'Inachus d'Argos Amphilochium est, ainsi que celle de l'Achélous, au sommet des montagnes de la Thessalie, contrée fameuse par ses traditions du déluge. On pourroit, avec quelques auteurs, placer près de cet Argos le théâtre de la colère de Neptune; d'un autre côte, toute la mythologie nous montre la famille d'Inachus dans le Péloponèse; et je me détermine pour l'Argos de cette dernière contrée; c'est par ce qu'elle a été renommée, et que Junon y avoit été particulièrement honorée. Au reste c'est sans tirer à conséquence, s'il est qu'on puisse craindre dans une telle matière.

ment refusoit de lui donner, et il employa pour cela les moyens convenables au dieu des eaux des mers; il submergea toute la contrée pour l'unir à son domaine. Appaisé cependant par Junon et par les prières et les sacrifices d'Inachus, il ordonna aux eaux de se retirer par une ouverture souterraine, sur laquelle la reconnoissance éleva un temple à Neptune *proclystius*, c'est à dire qui fait écouler. On ne nous apprend point d'ailleurs qu'elles ont été les fêtes de ce temple, ni s'il s'y pratiquoit des cérémonies correspondantes à cette tradition. La mémoire de l'enlèvement de Proserpine, qui se faisoit tout auprès est présentée dans Pausanias comme une anecdote qui n'a point de rapport ni à ce temple ni à son culte; mais la fosse de Pluton étoit trop voisine du trou de Neptune, et la cérémonie qui s'y faisoit trop analogue à toutes celles qui se faisoient sur les gouffres diluviens pour ne pas appercevoir un même fait dans ces deux traditions, et une même fête dans ces deux solemnités, quoiqu'elles soient séparées et diversement exprimées et célébrées.

IV. L'allégorie de la dispute de Neptune et de Junon pour savoir qui dominera sur le pays d'Inachus n'est point fort mystérieuse; elle nous présente le combat de deux élémens : l'air et l'eau, qui sont les noms des deux divinités qui y présidoient selon la théologie payenne, se disputant le domaine de la terre et le droit de la couvrir. Le dieu des mers, Neptune, avoit en plusieurs autres endroits qu'à Argos des temples construits de même sur des eaux souterraines qu'on disoit s'être autrefois cachées par la peur qu'elles eurent des géans, lorsque ceux-ci accumulèrent les montagnes les unes sur les autres pour attaquer les dieux, et escalader le ciel. On croyoit qu'il y avoit de ces eaux sous le temple de Neptune à Athènes, à

Mantinée,

Mantinée, dans l'Arcadie, et à Mylasse dans la Carie (1). La tradition particulière des habitans de Mantinée portoit que leurs eaux cachées avoient autrefois jailli avec violence pour punir des sacrilèges qui étoient entrés par force dans ce temple dont l'accès étoit défendu par des hommes. Cette fable ressemble à celle que les Rabbins nous ont débitée sur les eaux souterraines du temple de Jérusalem, et à celle de l'historien Josephe sur les eaux de Siloë. Ces opinions et ces fables, toutes ridicules qu'elles sont, ne décelent pas moins que la plupart de ces temples, sous lesquels on supposoit des gouffres et des eaux redoutables, avoient originairement été consacrés par un culte funèbre fondé sur la mémoire du déluge. Si la dispute de Neptune et de Junon n'est qu'une allégorie des révolutions arrivées sur la terre, Proserpine enlevée par Pluton et pleurée par Cérès en est une autre, prise à la vérité sous une face différente, ou relativement à d'autres circonstances. Il paroît que l'imagination des anciens a été très-féconde dans ce genre de peinture, et qu'elle a souvent varié ses points de vue; il y a même lieu de penser que c'est par cette trop grande fécondité que les peuples ont à la fin méconnu leur objet principal, ou ce qui avoit donné lieu à leur culte primitif; comment des générations très-éloignées du déluge pouvoient-elles encore reconnoître cet événement dans une dispute, un combat, une naissance de géans, un père qui dévore ses enfans &c.? Ce n'est pas sans peine que nous pouvons nous-mêmes nous familiariser avec ses idées, et croire que les aventures de Bacchus, d'Appollon, de Cybèle &c. ont du rapport au déluge; c'est cependant ce que les premiers pas de cette étude et des

(1) Pausanias, lib. VIII. cap. 10.

usages nous font entrevoir. Ce qui a précédé nous a déjà fait soupçonner que Cérès et Proserpine étoient du nombre de ces personnages allégoriques et que leurs fables avoient rapport à l'histoire d'un ancien état du genre humain ; ce qui suivra ne fera que confirmer et justifier ces premiers soupçons ; c'est dans ce chapitre une grande présomption contre la légende de ces divinités, que de les voir nécessitées par des causes secrettes, peut-être inconnues aux anciens mêmes, à réunir leur culte avec celui d'un Neptune qui est visiblement un autre déluge ; l'allégorie de l'enlèvement de Proserpine par Pluton tient donc par quelque endroit à l'allégorie de la dispute de Neptune avec Junon, c'est-à-dire au déluge.

V. Les différens gouffres, vrais ou fabuleux, dont on disoit tant de merveilles dans toutes ces fêtes en mémoire du déluge, et les cérémonies quon y pratiquoit, rapellent des gouffres semblables sur lesquels on faisoit de semblables cérémonies, sans parler du déluge, si près du temple de Neptune Proclystius. En Angolide l'on jettoit des torches ardentes dans le gouffre par où la fille de Cérès avoit disparu avec son ravisseur. On montroit aussi en Sicile proche de Syracuse, en Béotie près de Céphise, et dans l'Istmhe, près de Corinthe, des trous pareils ; chacun prétendoit que son gouffre étoit le seul véritable, et que c'étoit par lui que l'enlevement s'étoit fait (1). Cette variété de traditions n'indique cependant qu'une même anecdote dont les commémorations pratiquées chez divers peuples ont donné lieu aux prétentions de se multiplier. Il y a une superstition générale sur la terre qui n'appartient en propre qu'au genre humain ; mais

(1) *Natalis Comes, lib. III.*

il n'y a si petit peuple qui n'ait prétendu en avoir la propriété toute entière; cela est sur tout lorsque chacun a regardé la portion de la tradition générale dont il s'est trouvé dépositaire. comme une partie de son histoire privée.

Les Argiens avoient encore une autre fête pendant laquelle ils précipitoient dans un abîme un agneau (1) qu'ils envoyoient au portier du royaume de Pluton; ils étoient armés de javelines; ils appelloient Bacchus au son des trompettes, et l'invitoient à se montrer hors de l'eau; cette apparition n'arrivoit pas fréquemment sans doute. Plutarque remarque que lorsqu'ils précipitoient l'agneau ils avoient soin de cacher leurs trompettes et leurs javelines : nous ne prétendons point expliquer tous ces mystères; mais la suite pourra nous développer le sens de quelques-uns de ces usages.

A la fête *Inoa* dans la Laconie on jettoit des offrandes faites de pâte dans un marais très-profond. Si elles surnageoient, c'étoit un signe de malheur; si elles alloient au fond pour ne plus réparoître, c'étoit un signe de bonheur. Dans ce dernier cas les dieux infernaux étoient censés avoir accepté l'offrande. On faisoit la même chose à la bouche du mont Etna, on en tiroit de semblables prognostics, et une telle cérémonie dans le voisinage d'un volcan fait bien voir que l'histoire des usages est à l'histoire de la nature et de ses phénomènes. En d'autres contrées c'étoit dans la mer que l'on jettoit les offrandes : la mer est en effet ce grand abîme qui semble avoir autrefois englouti toutes les nations; aussi invoquoit-on

(2) *Plutarch. de Iside Osiride, parag.* 16.

alors la déesse Salus. La statue de cette déesse à Egium en Achaïe n'étoit jamais vue que de ses prêtres (1).

Cette multitude de traditions conservées dans les fêtes diluviennes et dans les usages commémoratifs sur ces gouffres, ces ouvertures et ces abîmes qui tantôt ont vomi les eaux, et tantôt les ont absorbées, présente des anecdotes qui sont en général prises dans la nature, quoique l'application particulière puisse être fabuleuse et fausse. Lorsqu'une contrée est agitée par des secousses de tremblemens de terre, il est assez ordinaire que l'on voie paroître de nouvelles eaux et disparoître d'anciennes; il s'ouvre de nouvelles sources tandis que d'autres tarrissent. On a vu des lacs privés de tout dégorgement extérieur, dont les eaux augmentées subitement sans pluie par des voies inconnues et souterraines se sont ensuite retirées par les mêmes voies? ces sortes de phénomènes, suites des émotions de la nature, ont dû être très-violens et très-multipliés dans les temps des anciennes révolutions, dont tout nous annonce que notre globe a été le théâtre. Ce que la nature fait aujourd'hui en petit dans des secousses particulières et momentanées d'une seule contrée, elle l'a fait en grand autrefois et avec des efforts que notre esprit accoutumé à l'ordre naturel peut à peine concevoir.

VI. On a souvent mis en question si le déluge d'Inachus dans l'Argolide étoit le même que celui d'Ogygès, de Deucalion, de Prométhée, de Noë, &c. Il y a encore des écrivains qui se plaisent à multiplier ces événemens destructeurs? ils regardent tous les déluges dont parle l'antiquité, comme autant d'événe-

(1) *Pausan. lib. III. cap. 3. J. Meursii Graecio Feriat. lib. IV. Pausan. lib. VII. cap. 24.*

mens différens, parce qu'ils ont en effet chez les peuples des anecdotes de détails et des dates différentes; mais la chronologie de l'antiquité est si imparfaite qu'il ne paroît nullement sage de s'en tenir à ces dates. Ce sont les faits qu'il faut peser et examiner eux-mêmes. Les Phrygiens, par exemple, plaçoient un déluge sous le roi *Annac.* Ce déluge ne pourroit-il pas être le même que celui d'*Inachus; Annac* et *Innach;* n'étant que des dialectes d'un seul et même nom? Une autre dialecte se présente encore sous le nom de Noë qui se prononce *Noach* en Hébreu, et avec l'article *Hanoach* ou *Anuach* (1). Ces trois déluges n'en sont probablement qu'un seul, et l'on peut leur joindre à coup sûr celui du Deucalion d'Athènes et d'Hiérapolis. L'analogie des usages, quand elle se trouve à la fin justifiée par celle des noms, doit à l'égard de cette haute antiquité tenir lieu de dates précises et de monumens plus exacts, surtout lorsque les faits sont de même nature.

VII. Plusieurs nations de l'orient célèbrent depuis

(1) Les Phrygiens prononçoient indifféremment *Annac* et *Cannac*: ce qui nous décide à regarder *Cannac*, qui se prononce également *Hanac*, comme la racine de ce nom. Il signifie *commencer*, *dédier*, *fonder*, *établir*. *Annac* est ainsi un nom très-convenable à celui qui a vu ou commencé un nouvel ordre de tems et de choses, et qui a, pour ainsi dire, assisté à la restauration du monde. La légende de ce roi Phrygien a de plus beaucoup de rapport avec ce que les Hébreux rapportent d'*Enoch* ou *Henoc*, dont ils écrivent le nom *Khanoc*. Cependant suivant la *Genèse*, ce n'est point du tems d'Henoc que le déluge est arrivé. Il faudroit avoir la ridicule manie de tout résoudre, pour répondre à cette difficulté; je veux seulement faire remarquer que, dans les traditions chaldéennes, *Sisutrus* ou *Xisuthrus*, s'étant seul sauvé du déluge avec sa famille, fut aussi-tôt enlevé par les Dieux. Ainsi voilà encore un Noé qui est pris pour un *Henoch*. Ces méprises ne viendroient-elles point de ce que les anciennes langues *Annac*, *Hannoc* et *Hanoach* n'étoient presque qu'un même nom pour l'oreille?

un très-grand nombre de siècles des hydrophories ou fêtes des eaux dans certaines solemnités où la coutume exige qu'on se jette de l'eau les uns aux autres, et qu'on s'en présente réciproquement. Cet usage s'est diversifié dans chaque contrée selon le goût des peuples; les motifs ont aussi des variétés entre eux, les uns sont mythologiques, les autres sont ridicules, mais tous ne sont point assez altérés pour être impénétrables.

Les anciens Perses avoient une solemnité que d'Herbelot appelle des *Aiguières*, et que les Persans modernes, quoique Mahométans, ont conservé sous le nom d'effusion d'eau. Lorsque l'année des Perses étoit solaire, cette fête se célebroit au retour du printems, ou de l'automne suivant d'autres (1). Ce doute vient du changement arrivé dans les calendriers de cette nation. Quoiqu'il en soit, c'étoit une fête cyclique qui, contre son esprit primitif, parcourt aujourd'hui tous les jours et tous les mois de l'année persanne devenue lunaire depuis le mahométisme. Une veillée préparoit cette fête; le jour même on se visitoit et on se complimentoit, on versoit mutuellement de l'eau les uns sur les autres; c'est tout ce que l'on sait de cette fête qui pouvoit avoir d'autres usages; les habitans d'Hispahan n'ont conservé que celui-là, encore l'ont-ils altéré ou adouci : au lieu d'eau commune ils ne se jettent plus que de l'eau rose, ils s'en donnent des flacons en présent, et se témoignent réciproquement une grande joie. Les motifs que les anciens Perses ont pu donner à cet usage, ne sont point parvenus jusqu'à nous : S'il y a eu un tems où cette effusion sur les personnes a tenu à la religion, comme on ne peut en douter, il se peut que dans un

(1) Voyez biblioteq. orient au mot *Abris*. voyage de Chardin, tom. VII. p. 441. Hyde de *religione veter. Pars. cap.* 19.

autre tems elle s'étoit civilisée, et qu'elle n'exprimoit plus alors qu'une régénération de sociabilité et d'affection, à l'occasion du renouvellement de l'année; on nommeroit volontiers cet usage un *Baptême de civilité.* Les Perses modernes pour qui ce n'est plus qu'un usage populaire, vont en chercher les principes dans leurs légendes et leur mythologie : ils prétendent célébrer par cette cérémonie la victoire de *Pheridoun*, un de leurs héros, sur le *Dehac*, un de leurs anciens tyrans; mais où est le rapport? Il est vrai que dans le style allégorique une victoire exprime toujours un renouvellement; il faudroit savoir si ce *Pheridoun* et ce *Dehac* sont des personnages allégoriques, c'est ce que nous ignorons. D'autres légendaires prétendent de leur côté que cet usage se pratique en mémoire d'une pluie abondante survenue après une grande sécheresse qui avoit désolé la terre et produit une famine. Cette pluie a plus de rapport avec une effusion d'eau; elle est ainsi plus analogue au déluge que la victoire de Pheridoun; mais c'est une tradition fort affoiblie.

Les Arméniens répandus dans la Perse, quoique chrétiens, suivent l'usage des Mahométans : dans ce jour partout où ils se rencontrent, soit dans les rues, soit dans les maisons, soit dans leurs églises, ils se jettent aussi de l'eau rose et d'autres eaux de senteur. On présume bien que des chrétiens ne connoissent point ni le Pheridoun ni le Dehac des musulmans; c'est la transfiguration de Jésus-christ sur le Thabor qui est entre eux l'objet dont cet usage est fait pour conserver la mémoire; parce que les apôtres étonnés, éblouis, frappés de la majesté de leur maître, se trouvèrent mal, à ce qu'ils rapportent, et il fallut leur jetter de l'eau au visage pour les faire revenir de leur évanouissement. Ces pauvres Arméniens ne font ici briller ni leurs con-

noissances historiques, ni leur science mythologique. Si nous avions pu rendre compte du motif que les anciens Perses donnoient à cette fête, nous aurions vu dans un même article un usage adopté par trois religions successives, appliqué par elles diversement; c'est dans ce cas qu'il faut s'en tenir à l'esprit de l'usage et rejetter les légendes (1).

VIII. La fête des eaux est aussi très-célèbre au Pégu, à la Chine et au Japon. Les voyageurs (2) rappottent qu'à Pégu, le roi, la noblesse et le peuple se jettent de l'eau partout où ils se rencontrent; du haut des fenêtres chacun s'amuse à arroser les passans et le soir il ne se trouve personne qui n'ait été bien mouillé: tel est le plaisir, ou pour mieux dire, la folie du jour dans ce pays; cette bizarre solemnité n'en est pas moins une des grandes fêtes annuelles au Pégu.

Les Chinois et les Japonois, peuples plus sages et plus mesurés, célèbrent cette même fête d'une maniere sinon plus grave, du moins plus honnête et plus décente. La fête des eaux se célèbre annuellement dans ces grands empires le cinquième jour de la cinquième lune, qui correspond à notre mois de juin. Depuis les

---

(1) Au *Neuruz* au nouvel an Gélaléen, on veille la nuit, et l'on se répand de l'eau les uns sur les autres. *Voyez Hyde de rel. Pers. cap. XIX. p.* 238. C'est en mars, jadis juillet. Camini dit que c'est au 30 de churdad que l'on répandoit l'eau. D'autres prétendent que ce fut le 20 auquel Pheridoun vainquit le Dehac. Voyez *Hyde ibid. p.* 242. c'est-à-dire au mois de mai, jadis septembre. Le 15 de tyr, on célébroit une grande fête, presqu'égale à celle du *Neuruz*, dans laquelle on se jettoit de l'eau; c'est, suivant Hyde, au mois de juin, jadis octobre. Selon quelques autres, l'eau rose doit être jettée le 30 behman, janvier, jadis mai: c'est alors que cette cérémonie se pratique à Ispahan. *V. Hyde p.* 257.

(2) Voyez le recueil des voyages de la compagnie des Indes orient. tome 3, page 59, et histoire générale des voyages, tome XVIII, page 570.

portes jusqu'aux toits, les maisons sont alors décorées de rameaux et de branchages; on se fait réciproquement des visites sans se jetter de l'eau; mais la jeunesse monte sur des gondoles très-ornées et construites en forme de dragons; elle court çà et là sur les fleuves et les rivières en criant et répétant souvent *Peirun*, *Peirun*; tandis qu'une partie semble occupée à chercher ce *Peirun*, l'autre se joue sur l'eau et s'y exérce; les gondoliers luttent de force, de vîtesse et d'adresse, et les vainqueurs reçoivent des prix. On reconnoît-là un peuple policé jusque dans ses plaisirs, et qui a su mettre de l'agrément et de l'utilité dans les usages grossiers qu'il tenoit de ses ancêtres. Par les motifs que les Chinois donnent à cette fête nous allons nous appercevoir néanmoins que ce peuple qui se vante de l'antiquité et de l'exactitude de ses annales, ne connoît guères les motifs de ses usages, et qu'il n'en a que des idées mythologiques et confuses comme tous les autres peuples de la terre.

Quelques écrivains Chinois placent l'origine de la fête des eaux au troisième siècle qui a précédé notre ère (1). Sous le règne de *Ugan Vemg II*, trente-quatrième empereur de la troisième dynastie, un mandarin de Chang-Cha-Fu, ville de la province de Hunan, eut, disent-ils, le malheur de se noyer; les habitans pleins de vénération pour lui, accoururent tous pour le secourir; ils le cherchèrent long-tems, et leurs soins ayant été superflus, ils voulurent éterniser leur douleur et la mémoire de ce magistrat, en courant de même tous les ans sur les rivières pour le chercher encore et pour l'appeller par son nom. Ce récit, quoique très-

(1) Histoire de la Chine du P. du Halde. Hist. génér. des voyages, tom. V. p. 75.

circonstancié et assez historique, est cependant contredit; plusieurs prétendent que ce ne fut pas le mandarin qui se noya, mais que ce fut sa fille qu'il aimoit tendrement; qu'on la chercha vainement, et que la fête fut instituée pour consoler ce père malheureux.

Cette histoire est la même sur laquelle est aussi motivée la fameuse *fête des lanternes* qui se célèbre par toute la Chine au renouvellement de l'année; mais il n'est pas vraisemblable qu'un fait qui n'a dû intéresser dans son tems que les habitans d'une seule ville, soit le motif de deux fêtes aussi cèlébres et aussi générales; jettons donc les yeux sur un autre motif que l'on en donne encore, celui-là sera peut-être plus intéressant parce qu'il est plus mythologique, et qu'à la Chine, comme dans bien d'autres contrées, la mythologie est souvent bien plus instructive que ce qu'on appelle l'histoire. Ce *Peirun* dont le nom retentit durant la fête des eaux, étoit, suivant quelques traditions, un roi juste et vertueux, souverain d'une île très-riche et très-fertile; ses sujets plongés dans les délices et dans l'abondance devinrent si méchans et si corrompus, qu'ils attirèrent la colère du ciel, er l'île entière fut abîmée dans la mer. *Peirun*, aimé et chéri des dieux, en fut averti; il se sauva dans une barque, et s'étant retiré dans une autre contrée avec sa famille, il disparut, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu (1). Or c'est suivant cette dernière tradition qu'on le cherche et qu'on l'appelle depuis ce tems tous les ans à la fête des eaux dans toute la Chine et dans tout le Japon. On ne donne point la date de ce fait.

Ce récit si semblable à celui des Chaldéens sur l'en-

---

(1) Kempfer. hist. du Japon. liv. III. chap. X. et l'append. parag. 8. Cérém. relig. tom. V et VI.

lèvement de Sisultrus après le deluge (1) doit fixer ici nos idées sur ces fêtes des eaux, déjà motivées chez les Persans, sur le souvenir d'une grande pluie. D'ailleurs cette fête présente à la Chine et au Japon le spectacle commémoratif des Hébreux sous des berceaux à la fête des tabernacles ; celui des Egyptiens et des Grecs dans leurs recherches annuelles d'Osiris, de Bacchus, de Proserpine, &c. C'est une forte présomption que l'histoire du mandarin et de sa fille n'est qu'une fable datée et qu'une allégorie chinoise du même genre que celle de Cérès et de Proserpine. C'est à ceux qui connoissent la langue chinoise à chercher dans la signification des noms de ces personnages la confirmation de ce soupçon (2). Enfin on peut encore remarquer que la fête des eaux et des aiguières étoit fixée au renouvellement d'année chez les anciens Perses, et que la fête du nouvel an à la Chine, se motive ainsi que la fête des eaux sur l'histoire ou la fable d'un mandarin et de sa fille.

IX. Lorsque ces peuples possesseurs d'un usage nous en rendent raison, comme les Chinois, par de doubles motifs, les uns obscurs ou faux, les autres lumineux et plus vrais, ils nous offrent par-là diverses ressources pour parvenir aux principes historiques et naturels de cet usage ; mais il arrive aussi quelquefois qu'un usage s'étant multiplié chez un même peuple et ayant produit divers usages parce qu'il y a pris plusieurs

---

(1) *Euseb. præparat. evangelic. lib: X, cap. 12.*

(2) C'est sans doute une témérité d'expliquer un mot chinois par un mot phénicien ; mais en attendant une interprétation plus légitime, on peut faire observer qu'en phénicien *Peirun* peut signifier celui qui ouvre *apertor., janitor*, racine *pâar.* Ce *Peïrun* est peut-être un *Janus* chinois, comme *Peor* étoit un *Janus* phénicien. Ceux qui ont rêvé sur la mythologie du Janus romain, ont cru y reconnoître Noé.

formes, nous fournit encore par-là de nouveaux moyens pour remonter aux sources primitives. Tel peuple qui ignore le motif d'un de ses usages pratiqué d'une certaine manière, le connoît dans une autre occasion où il le pratique d'une autre manière; ce n'est pas que son usage alors soit plus simple où plus pur, ce n'est qu'un effet de la bizarrerie des canaux traditionnels, sur lesquels on pourroit beaucoup parler, et ne faire cependant que des raisonnemens faux ou superflus. Les Persans modernes, qui ne songent nullement au déluge dans leur fête de l'effusion de l'eau rose, vont nous montrer une autre fête, une autre espèce d'effusion dont ils savent que la mémoire du déluge est le motif; cette dernière cérémonie jettera le dernier coup de lumière sur les fêtes du Pégu, de la Chine, du Japon, ainsi que sur la première fête des Persans et des Arméniens dont nous avons parlé.

C'est une chose assez singulière, que de tous les peuples modernes qui occupent les contrées connues de notre histoire ancienne, les Turcs et les Persans soient les seuls qui aient une solemnité nommément destinée à la mémoire du déluge; elle n'est point chez eux de l'institution de Mahomet; ce conquérant législateur n'a établi aucune fête dans sa religion, celles qu'on y célebre ne proviennent que de la dévotion des peuples et de leurs anciennes habitudes. Il seroit très-difficile de connoître par quelle chaîne cette fête diluvienne s'est transmise jusqu'à ces peuples; c'est au moins un préjugé certain que ceux qui les ont précédés ont eu de ces sortes de commémorations. Une fête qui a un motif de cette nature, ne peut être nouvelle, ni d'institution récente. Les Mahométans prétendent retenir cette fête de Noé, mais voilà de la fable, ou au moins de l'histoire fabuleuse. Ils appellent le déluge l'*éruption du four*

de Cupha, ville d'Arabie (1). Ils disent que c'est de-là que les eaux commencèrent à sortir par le four d'une pauvre veuve; que la terre parut ensuite percée comme un crible; que les sources en sortoient à gros bouillons, et que, s'élevant par mille jets, elles retomboient sur la terre en forme de pluie avec les nuages du ciel. La commémoration de cet événement se fait au renouvellement de l'année arabe, c'est-à-dire au mois sacré de moharram: les dix premières nuits de ce mois sont réputées très-saintes: dans l'alcoran, au chapitre de l'*aurore*, Dieu jure par ces dix nuits, comme Jupiter juroit par le Styx. La fête se célebre ou plutôt se termine au dixième jour de ce mois; elle n'a chez les Turcs rien de bien remarquable; ils consacrent ces dix jours et ces dix nuits au jeûne et à la prière, et les regardent comme un tems redoutable auquel Dieu exerce ses jugemens (2).

X. Cette fête est bien plus solemnelle en Perse où elle ne le cède qu'à la fête du sacrifice de la Mecque qui est la plus grande de celles de la religion mahométane. Selon les Persans c'est au dixième jour de moharram que le déluge a commencé, que Pharaon a été submergé, et que Jonas a été jetté à la mer. Ils ajoutent encore qu'à pareil jour Hénoc fut enlevé, Sodome fut brûlée, David mourut, l'alcoran fut envoyé du ciel, et enfin que c'est en ce jour que Hussein, fils d'Aly, fut tué à la bataille de Kerbela par les sectateurs d'Omar (3). L'esprit funèbre d'une fête diluvienne est, sans doute, ce qui a chargé ce jour de tant d'é-

(1) Voyages de Chardin, tom. V, p. 133, tom. VII, p. 433, et tom. IX, p. 218 et 232.

(2) Voyez biblioth. orient. au mot *Aschour*.

(3) Biblioth. orient. Voyez au mot *Houssein*. Voyages de Chardin, tom. IX. p. 276-285. Cérém. relig. tom. V. La bataille de Kerbela est de l'an 680 de notre ère vulgaire.

vénemens funestes et extraordinaires, et qui a noirci l'imagination des Persans. Cette bizarrerie qui a son principe dans une superstition très-ancienne, n'a servi chez eux qu'à diminuer l'intérêt de l'événement primitif; la dernière anecdote de leur légende les touche plus que toutes les autres, et ils ne semblent ajourd'hui affectés dans ces jours solemnels que de la mort du fils d'Aly; c'est donc cet Hussein qui reçoit tous les honneurs de la fête, et qui en est regardé actuellement comme l'objet principal. Mais nous n'avons pas le même intérêt que les Persans à nous méprendre. Les Turcs eux-mêmes n'en sont point les dupes, puisqu'ayant la même fête, ils maudissent Aly, son fils et sa doctrine. Nous savons d'ailleurs le peu de cas que l'on doit faire des motifs que la plupart des nations allèguent de leurs usages, et nous savons que ce sont les usages qui, presque toujours, doivent être interrogés.

Quoique les dix jours et les dix nuits de cette fête soient les premiers jours et les premières nuits du renouvellement de l'année arabe, tems que presque tous les peuples du monde consacrent à la joie; les Turcs jeûnent alors ainsi que nous l'avons dit, et chez les Persans, tout représente un anniversaire de larmes et des lamentations extravagantes; les rues et les places sont tristement décorées de lits de parade, de cercueils et de reposoirs funèbres. Les Egyptiens, les Phéniciens et les Grecs en faisoient autant pour Osiris, pour Adonis et pour Bacchus, bien des siécles avant la naissance et la mort du fils d'Aly; ils le pratiquoient de même dans les termes chroniques de la chûte et du renouvellement des saisons. Chez les Hébreux le retour de l'année civile étoit aussi un tems de jeûnes et de larmes. Ispahan est actuellement dans le deuil et la tristesse ainsi qu'étoient alors Memphis, Tyr et Athènes; les austérités

et les pénitences y changent aujourd'hui tous les usages ; c'est le tems des grandes aumônes ; on se fait sur-tout une dévotion particulière de présenter de l'eau à tout le monde, d'en offrir aux pauvres, aux étrangers et aux passans les plus inconnus ; les uns payent des porteurs qui vont en distribuer dans tous les quartiers ; d'autres placent devant leurs portes des cuves et de grands vases où chacun puise en liberté ; les nuits se passent à veiller, et l'on n'entend par-tout qu'un chant plaintif et lugubre. Ce qui paroît le plus extraordinaire aux voyageurs, c'est qu'on mêle à cette dévotion si lamentable les mascarades les plus étranges, on y pousse des hurlemens affreux ; et des gens armés de toutes pièces, comme pour un jour de combat, entrent en fureur, et semblent représenter les orgies. Ces usages si discordans, sont, suivant les légendes persannes, relatifs aux divers accidens de la vie et de la mort du fils d'Aly, mais leur étroite relation avec les fêtes les plus antiques, leur liaison connue avec la mémoire du déluge et avec les hydrophories, rappellent cette fête à sa véritable origine. Les Chinois, dans leur fête des eaux, appellent *Peirun* qu'ils disent avoir été enlevé ; c'est au deuxième jour de la fête persanne que les Arabes prétendent qu'Hénoch fut enlevé ; bien plus, les Persans disent qu'Aly, le père de leur Hussein, a été enlevé aussi et doit revenir à la fin des tems. Dans ce cahos de traditions on ne reconnoît pas moins qu'il n'y a par toute la terre qu'une mythologie ; celle d'Aly et de son fils Hessein est ici un exemple moderne des causes diverses qui, chez chaque peuple, ont, de siècle en siècle, altéré les motifs des premières commémorations.

On sait d'ailleurs que les dix premiers jours des mois, et particulièrement le dixième, étoient déjà consacrés au jeûne chez les Arabes avant la venue de Mahomet

et la connoissance de sa religion (1). Il en étoit, sans doute, de ce dixième jour du premier mois des Arabes, comme du jour des expiations chez les Hébreux qui arrivoit le dixième jour du premier mois de l'an civil. *Ascor* ou *Aschour* signifioit *dix* dans les langues orientales; *Aschour* est le nom que les Turcs et les Persans donnent à la fête commémorative dont nous parlons. Les dix premiers jours de l'an civil étoient aussi destinés à la pénitence chez les Hébreux. Le premier jour se célébroit par le son des trompettes; les Juifs modernes prétendent que ces trompettes les avertissoient de songer et de se préparer au jugement; les jours qui suivoient jusqu'au dixième se sanctifioient par la retraite et par des actes de pénitence qui préparoient à la fête des expiations, ou des *pardons*, comme ils l'appellent maintenant. Nous avons déja dit que c'étoit le seul jour de l'année où le grand-prêtre pouvoit entrer dans le sanctuaire, et celui où Dieu se manifestoit d'une façon plus sensible et plus particulière dans son temple. Selon toutes leurs traditions, c'étoit un jour de larmes et de terreurs : en effet, leur loi, sans en alléguer de motifs, leur enjoignoit de s'affliger dans cette fête; encore aujourd'hui ils veillent toute la nuit dans leurs synagogues, revêtus pour la plûpart de draps et d'habits mortuaires; ils se frappent la poitrine, ils se donnent la discipline, et se pardonnent réciproquement les offenses comme s'ils étoient proches de la mort ou de la fin du monde; mais ils observent tous ces usages sans les rapprocher du déluge, comme les Arabes, les Turcs et les Persans. La fin de la fête des expiations est aussi la fin de toute cette tristesse; la joie succède à ce ton lugubre; on change les habits mortuaires pour des habits

(1) V. biblioth. orient. au mot *Aschour*.

blancs,

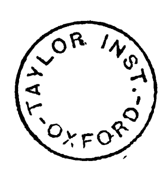
blancs, et chacun fait alors ses provisions de feuillages pour commencer le quinze du mois la fête des tabernacles et celle de l'effusion des eaux de Siloë, que nous avons reconnue être une cérémonie établie en mémoire du déluge (1).

XI. Il est singulier que toutes les fêtes du déluge, que nous avons jusqu'à présent reconnues chez tant de nations diverses, nous aient toujours constamment ramenés aux fêtes des Hébreux, et que cependant la religion et la législation de ce peuple ne soit nullement diluvienne : tout cela ne peut que fortifier le soupçon qu'il y avoit avant Moyse une religion commémorative du déluge, commune à tous les peuples, et dont il semble que ce législateur n'a fait que réformer l'objet et l'esprit pour sa nation, sans toucher d'ailleurs aux usages, et en se contentant de quelques changemens dans l'ordre des fêtes. Nous jugerons par la suite de ces changemens ; ils sont tels que l'ordre des fêtes juives, considérées uniquement comme diluviennes, seroit confus et bizarre, et qu'il n'est exact et régulier, que relativement à l'esprit mosaïque.

Quoique ce soit signe évident que le plan mosaïque et le plan diluvien ne sont point les mêmes, malgré la similitude de leurs usages, cependant l'analogie de leurs motifs, malgré la différence de leurs objets, peut quelquefois nous servir à découvrir quel a été l'esprit des usages diluviens auxquels ils correspondent le plus. Il semble donc ici, que dans ces fêtes établies pour conserver la mémoire de l'ancienne destruction du monde, célébrées tantôt à la fin, tantôt au renouvellement des années, l'esprit de la religion de ces premiers tems ait été non-seulement de rappeller aux hommes le souvenir

(1) Leon de Modène, liv. III. chap. 6,

du passé, mais encore de tirer de ce passé des leçons instructives pour le futur, et d'entretenir dans les hommes une crainte morale et salutaire, en les avertissant, surtout au déclin des périodes, que la durée du monde renouvellé dépendoit de la volonté de celui qui l'avoit déjà détruit; qu'il pouvoit encore le détruire s'il jugeoit à propos d'arrêter le cours des années et de finir les tems, et qu'ainsi l'homme devoit toujours se préparer à ce jour terrible. Une partie des usages que nous avons parcourus jusqu'ici, sur-tout ceux qui ont le plus d'analogie avec les usages des Hébreux expliqués par la loi orale et non par la loi mosaïque écrite, semblent dériver de ce plan d'instruction. Si la religion prenoit pour ses leçons le déclin et le retour des années, ce n'est pas qu'elle s'imaginât que chaque fin d'année ou de période pût amener la fin du monde : c'est que toutes les révolutions chroniques étoient des occasions naturelles de tenir un tel langage aux hommes. Mais nous verrons par la suite qu'il a été pris à la lettre; que les nations obsédées de fausses terreurs, ont donné en conséquence dans des excès si bizarres et si dangereux, que des législateurs ont cru devoir enfin employer tout leur crédit et toute leur puissance pour ramener le calme et la raison dans l'esprit des nations. Ces faits ne sont point écrits dans l'histoire, mais nous les trouverons écrits dans les usages.



CHAPITRE IV.

Vestiges d'usages hydrophoriques dans plusieurs fêtes anciennes et modernes.

TOUTES les hydrophories des anciens n'étoient point, comme nous avons vu, aussi distinctement motivées sur le déluge, les unes que les autres; plusieurs prenoient des motifs allégoriques, dont nous avons ou entrevu ou apperçu le sens: elles prenoient encore des motifs étrangers, qui, dans l'examen que nous en avons fait, ont aisément cédé, pour la plûpart, aux motifs vrais et primitifs. Les anciens avoient encore un grand nombre d'autres fêtes dans lesquelles l'usage que l'on faisoit de l'eau, ou bien des pélerinages et processions que l'on faisoit vers les rivières, les fleuves et les mers, semblent indiquer que ces fêtes avoient autrefois appartenu aux anciennes commémorations diluviennes. Nous n'entreprenons point de présenter ici toutes les fêtes dans lesquelles se pratiquoient d'ailleurs divers autres usages; plusieurs se présenteront d'elles-mêmes dans le cours de cet ouvrage; nous nous contenterons ici de jetter un coup d'œil sur quelques-unes.

La Grèce n'avoit rien de plus sacré que les grands mystères qu'on célébroit à Eleusis le 15 du mois *Boedromion*. Chez les anciens, les mystères étoient un amas de cérémonies secrettes et d'instructions, qu'on ne communiquoit qu'à un très-petit nombre de personnes choisies; tout ce que le peuple en savoit, c'est qu'ils avoient rapport à l'établissement des loix et de l'agriculture qui avoient rendu les hommes sociables, heureux et tranquilles, de sauvages, errans et misérables qu'ils étoient

autrefois. La célébration de ces mystères duroit neuf jours; et pour ne parler ici que des usages qui semblent relatifs à notre objet présent, on alloit le second jour sur les bords de la mer; le neuvième et dernier jour, on portoit en pompe deux vases remplis d'eau, qu'on déposoit ensuite à terre en observant d'en placer un à l'orient et l'autre à l'occident; alors on élevoit les yeux vers le ciel, puis on les ramenoit vers la terre, d'abord prononçant quelques mots barbares et mystérieux, et ensuite quelques paroles d'heureux présage, après lesquels on renversoit les deux vases dont l'eau s'écouloit par une ouverture; c'étoit le dernier acte de la célébration de ces mystères (1).

Dans la procession pompeuse et solemnelle qui se faisoit à la fête des grandes *Panathénées*, depuis la citadelle d'Athènes jusqu'au temple de Cérès Eleusine, une partie des femmes portoit des vases propres à puiser de l'eau, les jeunes filles portoient des corbeilles; toute la jeunesse étoit armée, les vieillards tenoient des rameaux dans leurs mains, et tout ce cortège suivoit en habits blancs un vaisseau qu'on traînoit sur terre avec des machines; c'étoit aux agrêts de ce vaisseau qu'étoit suspendu le voile de Minerve sur lequel la victoire des dieux sur les géans étoit représentée en broderie. Plutarque dit qu'anciennement c'étoit l'usage de porter un vase rempli d'eau aux pompes des bacchanales. Les canéphores, c'est-à-dire les filles qui portoient les corbeilles, marchoient ensuite (2).

II. On dit que les Egyptiens avoient un dieu *Eau*, et qu'ils le représentoient par un vase que l'on rem-

(1) *Athenæ. lib. XI. cap. 13. J. Meursii Eleusinia. cap. 30. J. Jonston Schediasma de Fest. Græcor.*

(2) *J. Meursii Panathen. Plutarch. de Iside et Osiride.*

plissoit d'eau à de certains jours, que l'on ornoit avec soin et que l'on plaçoit sur une espèce d'autel ou d'estrade pour l'exposer à la vénération des peuples; alors tout le monde venoit se prosterner devant cette eau en levant les mains au ciel; et l'on remercioit les dieux des biens que cet élément procuroit. Ou les auteurs qui nous ont fait ce récit, ou les peuples qui ont admis ce culte se sont trompés; ce récit ressemble à une cérémonie commémorative: mais il a pu arriver, soit par un effet de la superstition, soit par un effet du mystère que l'on jettoit sur la plupart de ces usages, que ces commémorations ayent peu-à-peu dégénéré en une pure idolâtrie dont l'eau sera devenue l'objet (1).

Dès les premiers tems connus de l'histoire on apperçoit que les nations avoient déjà des solemnités très-formelles qu'elles alloient célébrer sur les bords de la mer ou des fleuves. Homère, et depuis lui Diodore de Sicile et Pausanias, ainsi que d'autres écrivains parlent des fêtes des Ethiopiens, des Egyptiens et d'autres peuples de l'Afrique, dans lesquelles on portoit en procession les statues de tous les dieux sur les rivages. Ces fêtes duroient douze jours; c'étoit, disoit-on, le tems du banquet des dieux et des habitans de l'Olympe; parce qu'on faisoit des festins en leur honneur, et qu'on leur offroit des tables toutes couvertes de toutes sortes de mets. La dévotion des peuples présentoit ces mets à ces divinités, et leurs prêtres les mangeoient sans doute à leur intention, comme les prêtres de Bel faisoient à Babylone. Les Egyptiens et les Ethiopiens pensoient que dans ces fêtes épiphaniques, les dieux venoient réellement se récréer chez eux et avec eux, en mémoire de ce qu'ils avoient trouvé un azile dans leur pays du

(1) *Vitruvius, lib. VIII.*

tems de la guerre des géans. L'histoire ou la fable des géans qui se présente si souvent tiendroit-elle par quelqu'endroit aux fêtes instituées en mémoire du déluge?

Les Japonois ont encore de même que ces Ethiopiens, une fête annuelle pendant laquelle on suppose que tous les dieux sont descendus sur la terre. Cette fête dure un mois, qu'ils appellent le mois de l'avent, ou de *l'arrivée des dieux*; on leur fait alors des festins continuels dans le palais du Dairi ou souverain pontife, où l'on assure que ces divinités se rassemblent; cependant il ne se fait en cette occasion aucune cérémonie sur le bord de la mer, dont le palais du Pontife est éloigné.

III. Après le soltice d'hiver les anciens habitans de l'Inde descendoient avec leur roi sur les bords de l'indus; ils lui sacrifioient des chevaux et des taureaux noirs, signe d'une cérémonie funèbre; ils jettoient ensuite dans les eaux un boisseau à mesurer le grain, sans qu'on en sache le motif. Personne n'ignore la profonde vénération que les Indiens modernes ont pour le Gange (1).

Les anciens peuples d'Italie nommés *Aborigènes*, se rendoient une fois l'an sur les bords du lac de Cutilie; ils y faisoient des sacrifices et y célébroient des mystères ou des cérémonies secrettes: il n'étoit point permis d'approcher de ce lac dans aucun autre tems (2).

Peu après l'équinoxe d'automne on voyoit à Rome les pontifes marcher vers les rives du Tibre accompagnés de vestales gardiennes du feu sacré; là ils faisoient des sacrifices expiatoires à Saturne, ce dieu *chronique*. Dans les premiers tems c'étoient des hommes

(1) *V. Philostrates in vitâ Appollon. Thyan.*

(2) *Dionys. Halicarnass. lib. I. cap. 2.*

qu'on lui immoloit et qu'on jettoit dans le Tibre; par la suite un culte plus doux leur substitua de petites figures ou poupées qui eurent le nom d'argées (1).

La plupart de ces fêtes ont un rapport visible avec la fin et le renouvellement des périodes et des tems; anssi peut-on remarquer que les principales cérémonies des jeux séculaires, c'est-à-dire des fêtes du retour des siècles, se célébroient encore à Rome sur les bords du Tibre

On prétend que les Egyptiens, long-tems avant les Romains, avoient aussi la cérémonie cruelle de se rendre au bord du Nil, et d'y noyer solemnellement une jeune fille (2),

Le même usage subsiste, selon quelques relations, dans une île des Indes orientales dont les habitans précipitent une jeune fille dans la mer au septième mois de leur année. Ce terme Cyclique est digne d'être remarqué (3).

Si tous ces usages dérivent du culte rétabli en mémoire du déluge, il paroît qu'on l'a rendu bien cruel: voici un autre peuple qui l'a rendu ridicule: au royaume de Saka en Afrique la plus grande solemnité se célèbre sur les bords de la mer; le roi lui-même y préside. Mais les cérémonies funèbres et expiatoires que pratiquoient les anciens dans de pareilles occasions sont devenues énigmatiques pour le peuple de ce pays; il s'imagine que son roi évoque et enchante la mer pour qu'elle soit favorable à la navigation de ses sujets. (4).

IV. Quoique les religions modernes aient changé la

---

(1) *Dyon. Halic. lib. I. cap.* 8.
(2) Mythologie de Banier. tom. IV, p. 277.
(3) Du Halde, Histoire de la Chine, tom. IV. p. 543.
(4) Hist. génér. des voyages, tom. XIII. p. 639.

face des choses dans l'orient, on peut néanmoins remarquer que plusieurs de leurs solemnités tiennent encore à ces anciennes commémorations; elles ont conservé l'usage antique d'aller annuellement s'acquitter de certains devoirs religieux sur le bord des rivières et des mers. Les motifs historiques ou fabuleux que l'on donne de ces usages ne sont plus les mêmes; mais il est bon de suivre un usage jusques dans les routes détournées que les tems et les changemens lui ont fait prendre. Les chrétiens orientaux descendent tous les ans aux bords des eaux. Les Arméniens se rendent le jour de Noël sur les bords des étangs et des fleuves, ils se mettent dans les bateaux où ils célèbrent leur office; ils bénissent les eaux, ils plongent leurs enfans dans la rivière pour les baptiser (1). Les Grecs ont consacré le jour de l'épiphanie à cette cérémonie; ils bénis-les puits, les fontaines et la mer, et font leur eau lustrale (2). Les Abyssins, les Ethiopiens, les Cophtes, les Moscovites ont pris le même jour que les Grecs, et chacun d'eux met quelque diversité dans cet usage. Les Abyssins vont tous alors se faire rebaptiser dans un lac en mémoire du baptême de Jesus-Christ; les Ethiopiens se baignent et se lavent solemnellement. En Egypte les Cophtes bénissent un réservoir dans lequel ils se jettent en foule et, dit-on, avec une indécence payenne. Les Moscovites, malgré les rigueurs du climat, se jettent dans l'eau avec intrépidité le jour de l'Epiphanie; pour cet effet on commence à casser la glace qui couvre les rivières, on y fait une ouverture par laquelle le patriarche bénit les eaux; les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes s'y plongent, on

(1) Tavernier, liv. IV, chap. 2, tom. II, p. 115.
(2) Cérém. relig. tom. III.

amène ensuite les chevaux, les bœufs, les ânes et les autres bestiaux que l'on y plonge pareillement (1).

Ces usages se sont soutenus chez tous ces peuples; ils sont fondés sur des traditions qui leur disent que Jesus-Christ a été baptisée ce même jour dans le Jourdain; comme cette tradition n'est point universellement reçue de l'église, ni justifiée par l'histoire, on voit aisément qu'ils ont approprié à leur religion des usages qu'ils tenoient d'une religion plus ancienne. Si les uns font leur solemnité à l'Epiphanie, et les autres à Noël, c'est que dans l'origine du christianisme ces deux fêtes, aujourd'hui distinctes et séparées, n'en faisoient qu'une (2) que l'on célébroit le six de janvier. Voilà pourquoi les Cophtes célèbrent à l'Epiphanie la messe nocturne qu'en Europe on célèbre à Noël, fête instituée au IVe siècle. Ce qu'on appelle à l'Epiphanie les *chandelles des rois* est un reste de veille Egyptienne, et a été d'un usage plus général autrefois. Mais la meilleure raison pour laquelle cette descente aux bords des fleuves est fixée chez ces peuples aux jours de ces fêtes, c'est que l'une et l'autre (abstraction faite de tous les motifs historiques qu'elles ont aujourd'hui) sont des fêtes cycliques. *Epiphanie* signifie *manifestation*, et tous les peuples anciens avoient en l'honneur de leurs dieux des fêtes de manifestation annexées ordinairement au renouvellement des saisons et des années. La fête des expiations chez les Hébreux étoit une véritable Epiphanie, puisque dans ce jour Dieu se rendoit présent dans son sanctuaire d'une manière plus sensible; c'étoit une des fêtes cycliques du renouvellement de leur année civile. Les cérémonies des chré-

(1) Relig. des Mosc. chap. 7.

(2) Du Cange, Glossaire, au mot *Epiphanie*.

ciens orientaux dans cette fête procèdent donc des anciennes commémorations et des expiations qu'on faisoit tantôt à la fin et tantôt à la renaissance des périodes. Enfin ce qui acheve de montrer l'ancien esprit cyclique de la fête de l'Epiphanie, c'est qu'en certaines contrées de l'Angleterre, la nuit qui précede cette fête voisine du solstice d'hiver, on fait des feux de joie que dans la plupart des autres contrées de l'Europe on fait au solstice d'été (1).

V. Il en est de même de la fête de Noël. On sait qu'elle a été substituée à une fête payenne sous le nom de la *naissance de Mithras* : elle présentoit aux payens la fête de l'allégorie du retour et de la renaissance du soleil qui, parvenu toujours en descendant au solstice d'hiver, commence alors à remonter et à donner de plus longs jours. Tous les usages de la fête de Noël ne sont point nouveaux; nous les retrouvons dans la plus haute antiquité, le christianisme n'a fait que les sanctifier en les dirigeant vers un point de vue plus noble et plus sublime. Cependant cette fête est toujours une fête cyclique, les motifs des anciens usages ont été tantôt altérés, et tantôt rectifiés; mais presque jamais les usages ni leur esprit n'ont été totalement changés. Il est important de faire attention à cette remarque, parce que la connoissance qu'on a de l'esprit actuel des usages pourra quelquefois nous faire découvrir quel a été l'ancien esprit de ces mêmes usages, lorsque l'antiquité qui les pratiquoit ne nous aura point donné la raison. Les usages ont une tradition que l'on doit suivre en descendant de l'ancien au moderne quand

(1) Beausobre, hist. des Manich. tom. II, p. 690. Nous aurons occasion de revenir plus d'une fois sur toutes les fêtes dont nous ne parlons ici qu'en passant.

on le peut; mais il faut remonter du moderne vers l'ancien quand on ne peut faire autrement : ces deux méthodes ne sont pas plus difficiles l'une que l'autre, parce que cette tradition est continuée et toujours liée, même quand les usages ont changé d'objets et de motifs. Quand on lit aujourd'hui l'office de l'avent qui termine chez nous la liturgie de l'année solaire, et quand on y remarque, non-seulement des instructions sur un renouvellement, sur une prochaine renaissance et sur l'arrivée du fils de Dieu, mais encore des peintures funèbres de ce qui doit arriver à la consommation des siècles, on apperçoit la confirmation de ce que nous avons entrevu dans les fêtes cycliques et commémoratives de l'antiquité; et l'on voit que l'esprit des usages pratiqués par cette antiquité à la fin des périodes ne s'est jamais perdu. Quand on se rappelle combien dans ces instans cycliques le culte étoit lugubre, fanatique et quelquefois barbare, on jugera que les anciens n'étoient alors occupés que d'un dieu exterminateur. Ce dieu de la fin des tems est en effet un dieu terrible, et il devoit l'être bien plus pour ces anciennes nations qui n'avoient point encore oublié la ruine du premier monde.

VI. Les usages cycliques et commémoratifs appliqués vraisemblablement dans leur origine aux périodes purement astronomiques, ayant été ensuite appliqués aux périodes civils, sacrés, et ecclésiastiques, les fêtes cycliques se sont en conséquence multipliées. Nous avons déjà vu que les fêtes d'Hiérapolis avoient une secrette analogie non-seulement avec la fête des tabernacles, fête de l'an civil chez les Hébreux, mais encore avec la fête de pâques, fête de l'année sacrée chez les mêmes peuples; nous avons même entrevu un rapport avec la pâque du christianisme qui nous présente

un cierge ou une torche et un feu nouveau ; c'est ce rapport qui nous engage ici à en présenter encore un autre. On voit dans nos églises la veille de cette grande fête une espèce d'hydrophorie : on bénit de l'eau dans de grandes cuves, et tout le peuple en vient prendre avec assez de désordre et l'emporte chez lui dans des vases ; le jour de pâques on fait une procession solemnelle aux fonds baptismaux : il n'est point ici question de l'esprit religieux qui préside actuellement à cet usage ; mais l'usage lui-même correspond de loin aux hydrophories de la fête Syrienne des torches, et de plus près aux usages des chrétiens orientaux aux fêtes de Noël et de l'Epiphanie. Toutes ces ressemblances sont nécessaires entre des fêtes cycliques quoique diversement placées dans l'année : or tout le tems paschal est cyclique ; delà les rameaux, la consécration de l'eau, le feu éteint et rallumé, les veilles dites *nocturnes* et ténèbres, les chants lugubres de la semaine sainte suivis de chants d'allégresse ; des vêtemens noirs et ensuite des vêtemens blancs ; enfin la mort et la résurrection de Jésus-Christ qui donne à ces usages un mérite qu'ils n'avoient point chez les payens qui les ont tous pratiqués.

VII. Personne n'ignore que l'eau est entrée dans toutes les cérémonies religieuses des anciens peuples ; ils s'en servoient pour faire des *effusions*, des *libations*, des *ablutions*, des *purifications*, et des *expiations*, et une infinité de nations ont conservé ces usages. L'eau est de sa nature destinée à laver et à nettoyer ce qu'elle touche, ainsi rien n'étoit plus simple que de l'employer aux cérémonies préliminaires des fêtes religieuses. Les hommes ont toujours été si pénétrés de respect pour l'être suprême qu'ils ont sans doute voulu paroître avec propreté et décence lorsqu'ils alloient

se présenter devant lui pour l'invoquer dans les endroits qui lui étoient consacrés : persuadés de plus que la propreté du corps ne suffisoit point, et qu'il falloit encore celle de l'ame, ils ont cherché à exprimer la la pureté intérieure par des usages et des signes sensibles qui leur rappellassent les dispositions dans lesquelles ils doivent être devant l'arbitre de leurs destinées. L'eau fut la substance la plus convenable à remplir ces vues.

Quoique cet usage de l'eau tire son origine de la nature même de cet élément, il n'en est pas moins certain qu'on peut aussi lui chercher une origine historique : sur-tout si l'on considère cet usage dans ses détails : or que toutes ces eaux expiatoires aient été destinées à représenter les eaux du déluge, c'est ce qu'on doit connoître au premier coup d'œil. Une expiation étoit un déluge artificiel qu'un homme qui se sentoit criminel faisoit passer sur sa tête comme pour prévenir la punition divine et pour obtenir sa grace par cet aveu de sa faute et par cette soumission volontaire à la peine qu'elle avoit méritée. Les Hébreux tombés dans l'idolâtrie du tems de Samuël, se voyant près d'être attaqués par les Philistins, s'assemblèrent à Masphath ; là ils jeûnèrent et ils puisèrent de l'eau, et en criant qu'ils avoient péché ils la répandirent devant le Seigneur. Cet aveu de leur faute et leur répentir sincère leur valurent une pleine victoire, que les payens auroient attribuée à la magie de cette cérémonie (1).

Tel est l'esprit de cet usage que la bible n'a point expliqué, et qui ne peut l'être que par la connoissance

---

(1) Livre des rois, chap. VII, vs. 6, et antiquit. Judaïc. liv. VI, chapitre 2.

des commémorations du déluge que les Hébreux ont eues quelquefois et que les payens n'ont point entièrement ignorées. On le voit dans Ovide qui ramène les expiations par le feu au souvenir de l'incendie causé par Phaëton, et les expiations par l'eau au souvenir du déluge de Deucalion.

Sunt qui Phaetonta referri
Credunt et nimias Deucalionis aquas.
OVID. FAST. LIB. IV.

C'est aussi le sentiment actuel des idolâtres de l'Indoustan qui se lavent si fréquemment dans leurs rivières. Ils disent que cette coutume commença au second âge du monde, et qu'elle fut mise au rang des choses divines, et destinée à leur rappeller le souvenir de la destruction du premier monde par un déluge (1). Ces peuples entreprennent les plus longs voyages pour aller se baigner dans les eaux de l'Indus et du Gange; dans certains tems de l'année on voit sur les bords de ces fleuves un concours infini de gens qui s'y plongent par dévotion, et qui y jettent par piété des richesses inestimables. Ce sont ces peuples dont parloit sans doute Appollonius de Thyane.

VIII. En regardant les expiations par l'eau sous ce point de vue qui est à la fois commémoratif et figuratif, on ne doit plus être étonné de voir que ces expiations se faisoient périodiquement, c'est-à-dire à la fin et au commencement des années, soit civiles, soit sacrés, soit astronomiques; dès qu'elles représentoient une fin et un renouvellement soit historique, soit moral, on devoit les pratiquer ou à la fin ou au renouvellement des périodes.

---

(1) L'histoire de la religion des Banians, par Henri Lord, chapitre 9 et 13.

Chaque fin d'année rappelloit la renaissance ou le rétablissement du nouveau. C'est ici qu'en consultant le véritable esprit de ces effusions, de ces expiations ou purifications, on peut juger entre les peuples qui faisoient cette cérémonie dans la joie et ceux qui la faisoient dans la tristesse, entre ceux qui la faisoient à la fin et ceux qui la faisoient au renouvellement des périodes. Toute effusion ou toute purification est une cérémonie funèbre, soit qu'on la regarde comme commémorative, soit comme figurative; en effet un homme qui par son intention se plonge dans les eaux du déluge, est un homme qui se reconnoît coupable et qui s'avoue digne de périr dans les eaux comme les habitans de l'ancien monde, et qui, autant qu'il est en lui, se noie pour mériter son pardon et pour se trouver ensuite pur et net comme un habitant du monde renouvellé. Cette action est donc en elle-même funèbre, elle exprime une mort semblable à celle qu'apporta le déluge, et elle n'auroit jamais dû être pratiquée que dans les larmes à la fin des périodes. C'est dans des coupes que l'apocalypse nous dit que les fleuves sont répandus sur la terre. En un mot ces cérémonies ont toujours dû rappeller la rigueur des jugemens de Dieu. D'un autre côté si la cérémonie étoit lugubre, sa fin ne l'étoit pas; si le déluge avoit détruit un monde, il en avoit fait naître ou reparoître un nouveau; par conséquent les cérémonies figuratives en feignant de donner la mort feignoient ensuite de donner une nouvelle vie; ainsi cette action funèbre en elle-même devenoit régénérative dans sa fin. Ce sont ces deux différens points de vue, qui ont fait confondre les idées : les uns n'ont vu dans cette cérémonie que ce qu'elle avoit de funèbre, et ils l'ont célébrée à la fin des périodes comme une fête *Eno-cyclique*; d'autres n'ont eu égard qu'à la

fête régénérative de la cérémonie, ils se sont réjouis, en la célébrant, du renouvellement des années, et en ont fait une fête *Néo-cyclique*; mais le plus grand nombre conservant les fêtes sans en connoître l'esprit ni la fin, en ont changé ou interverti l'ordre, tantôt par caprice, et tantôt par quelque nouveau systême. C'est delà que vient ce spectacle bizarre d'un peuple qui pleure dans une fête dans laquelle un autre peuple se réjouit; l'un la célèbre à une fin d'année, tandis qu'un autre la célèbre au commencement. Mais ce spectacle n'est jamais si absurde et si contradictoire avec l'esprit primitif et avec la nature même des choses que lorsque des peuples se réjouissent à la fin d'une année ou d'un période pour pleurer à son renouvellement; c'est alors que l'on peut dire que l'ordre est renversé. Nous nous servirons beaucoup par suite de la connoissance de l'esprit des usages pour trouver la position primitive de toutes les fêtes de l'antiquité, dans laquelle souvent nous verrons le plus grand désordre.

IX. Après avoir parlé de l'antiquité, il est tems d'examiner des siècles plus modernes. Les fêtes des eaux des Arméniens, des Moscovites, des Abyssins et des Cophtes, toutes motivées sur le baptême de Jésus-Christ, quoique sorties plus directement des commémorations du déluge, nous indiquent que les premiers chrétiens ont senti qu'il y avoit aussi quelque analogie entre le baptême et les cérémonies diluviennes : en effet il y en a une très grande. Le baptême qui dans le christianisme a une fin si haute et si sublime, qu'il n'est qu'un sacrement d'allégresse et de joie, n'est qu'une action lugubre et mortuaire faite pour retracer le souvenir du déluge. Pour le prouver, il n'est pas nécessaire que ce soit nous qui parlions ici afin de rectifier les idées de ceux qui pourroient en avoir de

fausses

faûsses sur cette matière. Ce sont les apôtres qu'il faut entendre : ils ont prêché le baptême comme une cérémonie de mort, et comme une image du déluge. *Nous sommes ensevelis par le baptême dans la mort* dit S. Paul, *pour rentrer et marcher dans une nouvelle vie.* Le même apôtre dit ailleurs : *Vous êtes ensevelis dans les eaux du baptême pour en sortir ressuscités par la foi.* Enfin S. Pierre dit : *de même que les eaux du déluge en submergeant les nations ont conservé Noé qui les a renouvellées, de même vous êtes sauvés par les eaux du baptême* (1). Selon la doctrine de l'église, le baptême désigne la mort au monde pour ne vivre qu'en Jésus-Christ. Ce sacrement est donc pour ainsi dire un homicide mystérieux et emblêmatique ; il tue celui qui le reçoit pour le faire ensuite revivre par la grace qui est attachée à cette mort volontaire ; et ce n'est pas trop dire que de prétendre que sa fin est de faire mourir l'homme en [illegible] pour y substituer le chrétien. S. Paul dit lui-même : *Qui que vous soyez qui êtes baptisés, vous n'êtes plus juifs, vous n'êtes plus grecs, vous n'êtes plus esclaves, vous n'êtes plus maîtres, vous n'êtes plus mâles, vous n'êtes plus femelles, vous êtes chrétiens* (2). Si le déluge a noyé autrefois le genre humain et n'a épargné que l'homme juste, le baptême, image du déluge, noye en nous l'humanité pour n'y laisser que le christianisme, c'est-à-dire une humanité sainte et rectifiée. Si le baptême se trouve ici placé à la suite des usages profanes des nations, ce n'est qu'à cause de l'action prise en elle-même, dont un grand nombre de chrétiens ignore la

(1) Epitre aux Romains, ch. VI, vs. 4, et aux Colossiens, ch. II vs. 12, Epitre I, ch. III, vs. 20 et 21.

(2) Epitre aux Galates, chap. III, vs. 27.

nature, tandis qu'un plus grand nombre encore ne profite point des graces que tous y savent attachées.

X. Nous avons dit que chez les payens les effusions, les purifications et les expiations que l'on faisoit avec l'eau, étoient aussi regardées comme propres à régénérer : il seroit inutile de compiler ici toutes les autorités qui le prouvent; mais puisque c'est un fait connu, il importe de faire remarquer en finissant que toutes leurs régénérations n'étoient que des inventions humaines, par conséquent illusoires, et qui n'avoient d'autre effet que de favoriser les crimes en lavant les criminels. Ces fausses expiations n'ont dû leur origine qu'aux méprises de l'ignorance, et à l'abus que la superstition a fait de quelques usages qui n'étoient dans leur origine que des commémorations et des emblêmes d'un évènement qui avoit changé, détruit et renouvellé la face du monde. L'homme trompé par ces usages, attribua à l'eau une puissance qu'elle n'avoit point et qu'il ne dépendoit point de l'homme de lui donner; ainsi ses usages se changèrent en une idolâtrie aveugle et d'autant plus criminelle envers Dieu, qu'elle fut destructive et meurtrière pour la societé. Combien de forfaits et d'homicides la crédule antiquité eût-elle prévenus, si elle n'eût point présenté aux hommes mille moyens simples, commodes et faciles d'expier toutes leurs méchantes actions ! La religion se rendit complice de tous les crimes, et le fut si souvent et si long-tems qu'il est à présumer que si la police n'eût été perpétuellement génée et asservie par elle, cette police eût supprimé toutes les cérémonies et les formules expiatoires, ainsi que les asiles que la religion donnoit aux criminels, comme n'étant que des encouragemens au crime.

XI. Les effusions des eaux sont elles-mêmes devenues

des cérémonies idolâtres et superstitieuses. C'est encore au déluge seul qu'il faut attribuer cette dépravation : toutes les nations ont rendu, et plusieurs rendent encore un culte aux eaux en général, aux sources, aux rivières et aux fleuves en particulier, et enfin à la mer ; un grand fleuve inspire encore de l'effroi à la plupart des peuples de l'Afrique ; lorsqu'ils doivent le passer ils y puisent auparavant de l'eau avec leurs mains pour en faire une effusion religieuse ; ils se barbouillent ensuite de limon, et faisant d'autres cérémonies d'un air grave, ils murmurent quelques paroles, soupirent et traversent le fleuve (1).

Les Negres de la côte des esclaves font encore des sacrifices à la mer (2). Presque tous les peuples idolâtres de l'Indoustan ont pour l'eau le même respect que les anciens Perses avoient pour le feu ; mais les Perses avoient eux-mêmes pour l'eau une égale vénération : il y avoit parmi eux des officiers préposés pour empêcher qu'on n'y jettât rien de profane et d'immonde ; ils n'osoient pas même y cracher. Chez les Grecs de même les sources, les fontaines et les fleuves étoient divisés. Hésiode leur recommande de respecter les fleuves ; jamais ni les Romains, ni aucune des nations payennes ne s'embarquoient sans avoir offert des sacrifices à la mer et aux divinités des eaux. Le culte de l'Océan étoit fameux chez certains peuples ; enfin c'est de l'eau que l'on peut dire que *la crainte a fait les dieux* ? en effet le culte qu'on lui a rendu n'étoit qu'un culte de terreur, souvent souillé de victimes humaines. L'origine de ce culte en explique aussi toutes les bizarreries.

(1) Hist. génér. de l'abbé Lambert, tome XIII, p. 6, et hist. génér. des voyages, tom V, p. 175.

(2) Hist. génér. des voyages, tome IV.

Les peuples qui regardoient l'eau comme une divinité, la haïssoient quelquefois ; les Perses la regardoient comme le mauvais principe ; aujourd'hui même les Persans ont de l'aversion pour la mer ; jamais ils n'ont eu de commerce maritime ; ils traitent d'impies et d'athées ceux qui naviguent sur la mer (1). Quoiqu'en Egypte l'eau fût une divinité que l'on honoroit d'un culte religieux, la mer ne laissoit pas d'être un objet de haine ; on lui donnoit le nom odieux de *Thyphon* ; on la regardoit comme une chose contre la nature, et comme une suite d'un ancien incendie du monde (2). Le culte de l'eau n'est donc en effet qu'une suite des impressions du déluge et des maux que l'eau avoit faits. Pourquoi l'Achéloüs étoit-il honoré d'un culte particulier par les peuples qui habitoient ses bords ? c'est parce qu'il s'étoit soulevé contre les dieux, et avoit combattu contre Hercule qui le força de rentrer dans son lit (3).

Nous avons suivi les fêtes des eaux, et les usages les plus remarquables qui y ont raport, ainsi que les traditions qui ont donné lieu à ces usages. Il peut y avoir encore différens faits qui y soient relatifs, mais ils sont tellement déguisés que leur origine et leur but ne sont plus reconnoissables. De meilleurs yeux que les nôtres les appercevront peut-être ; nous nous contenterons d'avoir frayé la route, et les principes qui viennent d'être posés peuvent suffire pour résoudre les problêmes en ce genre. Si l'on demande,

---

(1) *Herodot. lib. I. Strabo lib. XV, et Hydé, cap. VI. Hesiod, oper. et di. lib. II. De l'origine des arts, par M. Goguet, tome I, p.* 284.

(2) *S. Athanasii oratio contra gentes. J. Firmi. de erroribus prof. relig. Plut. de Iside et Osiride.*

(3) Mythologie de Bannier, tom IV, p. 279.

par exemple, pourquoi les Hébreux alloient sacrer leurs rois à la fontaîne de Siloë, on répondra que les cérémonies d'un sacre ayant en partie pour objet de donner un nouvel esprit à celui qui est élu, et de le changer en un autre homme afin qu'il puisse gouverner son peuple avec une sagesse supérieure, ces cérémonies qu'on alloit faire aux eaux de Siloë sembloient remplir cet objet par des effusions qui d'une manière mystique et figurée faisoient disparoître l'homme pour ne plus montrer que le roi ou le souverain.

Voici encore chez le même peuple un autre usage qui semble avoir rapport aux anciennes commémorations; c'est la coutume où sont les Juifs de verser dans la rue toute l'eau qui se trouve dans la maison d'un homme qui vient de mourir (1). Comme les Juifs ne donnent aucune raison valable de cette pratique, il y a lieu de croire que comme toute effusion d'eau est un usage cyclique, on l'a appliqué à la fin du periodè de la vie humaine. Peut-être cet usage a-t-il eu autrefois chez les Hébreux le même esprit que celui qui est propre au christianisme; nous jettons de l'eau sur un cercueil comme un signe d'expiation et de régénération; la fin de la vie doit être expiée parce qu'elle est suivie d'une nouvelle vie. Au reste tous ces usages sont religieux; il n'en est pas de même du proverbe *après ma mort le déluge;* il annonce un esprit offensant pour les familles, les amis, et pour toute la société.

---

(1) Léon de Modène, part. V, ch. 7. Basnage, hist. des Juifs, liv. VI, ch. 26, parag. 4.

CHAPITRE V.

Des autres fêtes et usages célébrés chez les anciens en mémoire du déluge. Des Pélories, *des* Antistéries, *des* Saturnales, *et des fêtes modernes du même genre.*

I. SUIVANT la fable, le déluge avoit causé de grands ravages chez les Théssaliens, ils en avoient consacré la mémoire par des fêtes très-célèbres connues sous le nom de *Pélories*. Pélasgus, fils d'Inachus, en étoit le fondateur; il voulut que ce jour-là il y eût des banquets publics en faveur des esclaves; il ordonna même que les esclaves y fussent servis par leurs maîtres (1). La tradition portoit que dans les anciens tems la Thessalie n'avoit été qu'un lac; mais Neptune en séparant les monts Ossa et Pélion, forma un canal par lequel les eaux s'écoulèrent dans le fleuve Pénée; par ce moyen le pays fut mis à sec. Hérodote regarde cette tradition comme vraie; il se fonde sur ce que Neptune est le dieu des tremblemens de terre; d'ailleurs la situation des lieux, la position de la vallée de Tempé, et la séparation de la montagne annonçoient quelque révolution naturelle ou quelque tremblement de terre (2). Comme on ne sait point quel est le déluge dont les Pélories consacroient le souvenir, puisque la Thessalie, contrée limitrophe de la phocide et de la Béotie, en a été le théâtre, cet événement semble lié avec le déluge de Deucalion ou

(1) *Athenæ lib. XIV. cap. 10, et mythologie de Bannier, liv. I, chap. 5, parag. 7.*

(2) Hérodot. liv. VIII. Virg. Georg. liv. 2, vs. 281.

de la Phocide qui força ce prince à se réfugier sur le Parnasse (1). Il paroît aussi avoir rapport avec le déluge de Béotie, et avec la rupture de mont Ptoüs: tous ces faits sont de même nature, et semblent devoir être rapportés à la même époque dans des contrées qui se touchent et qui ont des montagnes communes d'où sortent les eaux du Pénée et du Céphise. La variété des détails à chaque contrée nous prouve que dans chacune d'elles il y a eu des témoins qui les ont décrits à leur manière; il y a donc lieu de croire que l'ancienne inondation de la Thessalie est du même tems que le déluge de la Phocide, que la rupture du mont Ptoüs, et que la séparation du Pélion et de l'Ossa. En effet l'engorgement causé par le mont Ptoüs en Béotie, a dû produire une inondation en Phocide comme en Béotie, puisque le Céphise qui fut engorgé, et qui forma depuis un lac dans la contrée la plus basse, c'est-à-dire dans la Béotie est une rivière qui traverse l'une et l'autre contrée.

Quoi qu'il en soit, les fêtes appellées *Pélories*, furent fondées, comme on a dit, par Pélasgus, qui étoit d'une race inconnue, et qui chez les Arcadiens passoit pour avoir été le premier homme et le premier législateur (2). Il leur apprit à faire des cabanes pour

---

(1) Ovid. méthamorph. liv. I, fab. 7.

(2) L'ancien Scholiaste d'Apollonius de Rhodes dit que Pélasgus étoit fils d'Inachus. Eustrate, d'après Hellanicus, fait Pélasgus fils de Phoronée, qui lui-même étoit fils d'Inachus. On trouve encore un Pélasgus fils de Niobé, petite fille d'Inachus. Hésychius parle d'un autre Pélasgus fils d'Arcas, fils de Lycaon. Ainsi tous les Pélasgus paroissent avoir été Arcadiens et de la race d'Inachus. Voyez la mythologie de Bannier, liv. I, chap. 4. Inachus étoit phénicien, ou étranger, ou *fils de la mer*. Il eut un démêlé avec Neptune à cause de Junon. Il est bon de remarquer que les Arcadiens sont au centre du Péloponèse et au sommet de cette grande presqu'isle dont ils sont les plus anciens habitans.

se garantir de l'intempérie des saisons, à se couvrir de peaux, et à manger des glands au lieu des feuilles d'arbres dont ils se nourissoient avant lui. Il fut père de Licaon et instituteur des jeux consacrés à Jupiter Licéon; et Licaon immola des enfans, et fut, suivant la fable, transformé en loup (1).

II. L'usage de servir les esclaves à table se retrouve encore dans les trois jours des fêtes Athéniennes, appellées *Anthistéries*. Ces fêtes avoient pour objet une commémoration, et l'on en attribuoit la fondation à Deucalion; elles étoient aussi consacrées à Bacchus, ce qui les a fait nommer les *anciennes* ou les *grandes bacchanales*. Le premier jour de la fête, on perçoit les tonneaux et on goûtoit le vin; le second jour, on faisoit des festins au son des trompettes; celui qui vuidoit un *longius* avoit pour prix un outre de vin et une couronne de fleurs. On sacrifioit encore pendant ce jour à Mercure, conducteur des morts; on faisoit des libations et de effusions funèbres pour les ancêtres; le temple de Bacchus, fermé toute l'année, s'ouvroit en ce jour-là, les femmes seules pouvoient y entrer, et y célébroient des mystères sous la conduite de la femme de l'Archonte Roi. Enfin le troisième jour étoit encore consacré à Bacchus et à Mercure; l'on offroit à ce dernier toutes sortes de légumes que l'on cuisoit dans de grandes marmites, mais que l'on ne mangeoit point. Cette institution étoit particulièrement attribuée à Deucalion (2).

On n'est point sûr en quel temps de l'année ces fêtes avoient été fixées, parce que l'année grecque

(1) Pausanias in Arcad. cap. 1 et 2.

(2) Les mém. de l'acad. des inscript. tom. I, p. 262. Diction. mytholog. de Chytres, ces cérémonies s'appelloient *Nechusia* funeralia et *Thanatousia* lethalia.

étoit fort peu réglée. Du tems de Plutarque le mois antistérion, durant lequel les antistéries se célébroient, répondoit au mois de mars, qui chez les Romains étoit le premier de l'année (1). Ainsi ces trois jours de fêtes précédoient de quelques jours l'équinoxe du printems; mais on présume qu'avant Meton qui réforma l'année des Grecs, elles devoient à-peu-près correspondre à l'équinoxe d'automne; les fêtes de Bacchus qui étoient jointes à ces commémorations funèbres, indiquent en effet cette saison. La fête des tabernacles chez les Hébreux, dans laquelle nous avons entrevu une semblable commémoration du déluge, étoit, comme on a dit, aussi appellée la fête de la récolte des fruits, ou la fête des vendanges, et l'on y faisoit pareillement des festins et des réjouissances auxquels les étrangers et les esclaves prirent part.

III. Voilà donc encore les saturnales qui se présentent à nous comme des fêtes instituées en mémoire du déluge; or chez quels peuples ne trouvons-nous point les saturnales, ou du moins les usages principaux qui dépendoient de ces fêtes? Nous les voyons chez les Babyloniens, chez les Arméniens, chez les Scytes: elles se célébrent encore chez les Tartares au nouvel an. Il est étonnant, sans doute, que ces fêtes fussent regardées chez les Grecs comme la commémoration d'un événement funeste et malheureux, tandis que chez les Romains elles servoient à retracer l'idée de l'âge d'or, c'est à dire d'une vie innocente et heureuse. Comment concilier des motifs si oposés, à moins de

(1) Plutarque dit que c'étoit aux calendes de mars, qui répondent à la nouvelle lune d'Antistérion. Or, ce jour-là, on célébroit la mémoire de la désolation causée par le déluge, ce qui indique les *hydrophories* et non les *antistéries* dont on a parlé dans le chapitre II de ce livre.

dire que l'âge d'or n'a été que l'âge moral qui a suivi immédiatement le déluge, et de supposer que les saturnales thessaliennes, athéniennes et romaines, étoient non-seulement des commémorations du déluge, mais encore du siècle qui a suivi ce terrible événement? C'est, comme je l'ai dit, moins dans les motifs que les hommes donnent de leur usage que dans l'esprit de ces usage qu'il faut chercher leur véritable origine; les fables et les tems ont toujours corrompu les motifs, tandis que les usages se sont toujours conservées; c'est une sorte d'écriture qui n'a jamais changé, quoiqu'on l'aît souvent mal lue, ou lue diversement.

Les Thessaliens, pour rendre raison de leurs *Pélories* ou satunales, rapportoient qu'un esclave nommé *Pélorus*, ayant apperçu lè premier que les eaux du déluge s'écouloient par une ouverture de la vallée de Tempé, et en ayant le premier apporté la nouvelle au fils d'Inachus, ce prince, pour le récompenser d'une si grande nouvelle, le servit à table, et voulut qu'à l'avenir on fit mémoire de sa reconnoissance par une fête qu'il nomma *Pélorie* du nom de son esclave, dans laquelle les maîtres, à son exemple, serviroient leurs esclaves (1). Ceci, comme on doit le sentir, n'est qu'une fable imaginée et bâtie sur le nom de *Pélories*. L'esclave *Pélorus* et le prince *Pélasgus* sont également deux êtres imaginaires, ce sont quelques circonstances de la fête que l'on aura personnifiées? il est constant seulement que ces fêtes dans lesquelles les maîtres vouloient bien se confondre avec leurs esclaves, avoient rapport aux premières suites du déluge. Le nom de Pélagus se trouve chez les Grecs, presque par-

(1) *Athenæ. lib. XIV.*

tout où il est question des tems les plus proches du déluge, c'est-à-dire de ceux où les hommes errans sur les débris de la terre détruite, cherchoient à former de nouveaux établissemens. Le mot *Pélagos* des Grecs et celui de *Pelagim* des Hébreux ne sont point des mots différens. Ils signifient *dispersé*, *divisé*, et l'on sait que c'est un nom qui pour les Hébreux a rapport aux premiers tems qui ont suivi le déluge. Le parfait accord qu'il y a entre ces deux noms et entre l'état des premières sociétés quelque tems après le déluge de Noë pour les Hébreux, et celui de Deucalion ou d'Inachus pour les Grecs, démontre bien que ces différens déluges ne sont qu'un même fait, quoiqu'en disent ceux qui préfèrent de méditer de mauvaises chronologies à s'occuper des faits: les déluges ne sont point des événemens si communs dans la nature, il est ridicule qu'on les ait multipliés à plaisir, presque tous les chronologistes paroissent avoir été de mauvais historiens. Quoi qu'il en soit *Phaleg* étoit pour les Hébreux un des noms commémoratifs de l'ancien état du genre humain. Chez les Romains où l'on reconnoissoit que les saturnales étoient plus anciennes que la fondation de Rome, on en attribuoit l'institution à ces mêmes *Pélasges* et on les regardoit comme une commémoration d'un ancien âge où, comme dit Lucien avec tous les poëtes, le bled venoit sans avoir été semé, il couloit des fleuves de lait, des sources de miel et de vin, et où tout étant commun, l'on ne trompoit et on ne trahissoit personne (1)

IV. Comme les usages des saturnales romaines sont beaucoup plus connus et plus détaillés que ceux des saturnales thessaliennes et athéniennes, c'est aux pre-

(1) *Macrob. Saturnal. lib. I, cap. 7, et Lucian Saturna.*

mières qu'il faut recourir pour connoître l'esprit de ces usages; mais pour les bien comprendre il faut d'abord connoître ce qu'on doit penser de *Saturne*.

(1) Saturne étoit le symbole du tems, c'est ce que son nom de *Chronus* ou Chronos désignoit chez les Grecs. La Succession des tems n'étant rendue sensible que par les espaces chroniques qui servoient à les mesurer, tels que les semaines, les années, les siècles et tous les périodes sabbatiques, ces fêtes répondoient toujours à la fin ou au renouvellement des périodes. Saturne est, suivant Cicéron, le dieu qui maintient l'ordre des tems et qui préside à son cours et à ses périodes. (2). On le voit souvent représenté accompagné du serpent qui se mord la queue, cet emblême si universel de la succession, de la durée et de la renaissance des êtres; on le représente aussi avec des yeux par derrière et par devant, et alors on le confond avec *Janus*, cet autre dieu chroniqne. Le tems, cet être métaphysique, considéré comme un fleuve immense qui coule sans cesse, qui ne reflue jamais, qui engloutit le passé, qui dévore le présent et qui absorbe de même l'avenir (3), présente à l'imagination un être aussi effrayant qu'incompréhensible, que l'on n'a pu désigner que

(1) *Kronos* Saturne, vieillard. *Kronos* le tems. Les anciens ont personnifié le tems et toutes ses parties. Mythologie de Bannier, livre V, chap. 1, et *Athenæ*, *lib. V*, *cap.* 7. Les heures, les saisons, l'aurore, la nuit, etc. tout fut personnifié.

(2) *Cicer. de naturâ Deor. lib. II, cap.* 25.

(3) Ovide.... *cuncta fluunt.....*

Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu
Non secus ac flumen. Neque enim consistere flumen,
Nec levis hora potest; sed ut unda impellitur undâ,
Urgeturque prior venienti, urgetque priorem,
Tempora sic fugiunt pariter, pariterque sequuntur.

Metam. Lib. XV. Fab. 3.

par l'emblême d'un feu ou d'une puissance cachée et impénétrable; c'est ce que signifie le nom oriental de Saturne (1). Delà viennent toutes les idées sombres et mélancoliques que les anciens se sont formées de ce Symbole du tems, après l'avoir personnifié et divinisé; delà aussi toutes les fables ou plutôt les allégories tragiques qui remplissent les légendes de Saturne et celles de sa famille. Ce dieu avoit détroné et mutilé son père; il avoit à son tour été détrôné et mutilé par son fils du tems des géans et des titans, et un oracle avoit annoncé à ce fils qu'il seroit détrôné lui-même par un de ses enfans (2). L'on ne peut rien remarquer dans ces histoires sinon les différens périodes du monde personnifiés insensiblement et considérés par les anciens comme une génération de rois ou de souverains. Cette erreur n'étoit cependant pas si générale que l'on ne puisse entrevoir dans la théologie payenne quel étoit le grand rapport de ce dieu avec la divinité suprême, et quel étoit le véritable fondement du culte dont il étoit honoré.

V. Les Romains n'admettoient point tout ce qu'on rapportoit de la cruauté de Saturne : c'étoit un dieu dont ils ne parloient qu'avec respect; et quoiqu'ils ne voulussent point s'expliquer nettement sur cette divinité,

---

(1) Il vient de *Sathar*, *cacher*, et de *our* ou *nour* qui signifie également *feu*, *lumière*, et quelquefois *puissance* et *royaume*. Le pays *Saturnia* s'appelloit en latin *Latium*, par ce que suivant la fable, qui a joué sur le mot *Saturne*, ce dieu s'y étoit caché. Chez les Celtes Saturne étoit appelé *Sater*; *Saterdag* en Flamand, *Saturday* en Anglois signifient le *samedi*. Dans l'Edda ou mythologie des Scandinaves *Surtur*, qui doit venir pour détruire le monde, semble être Saturne ou le tems.

(2) Voyez *Eschil. Promethæ*, *vs.* 930. Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XVIII, page 20. Lucien, dans son dialogue I des Dieux, dit que Jupiter devoit être détrôné par un fils qu'il auroit d'une Néréide.

dont il n'étoit point permis de révéler la nature, ils le regardoient comme le principe d'une meilleure vie (1), comme le roi de l'âge d'or; ils prétendoient que c'étoit sous son règne que les hommes avoient été justes, innocens et heureux. Platon en parle avec les mêmes éloges, il le regarde comme l'auteur de l'ancienne félicité du genre humain. Pindare l'appelle le roi des champs-élisées, il nomme le séjour éternelle des bienheureux *l'auguste palais de Saturne;* il dépeint ce séjour fortuné, sous les mêmes traits dont Homère s'étoit servi avant lui. Hésiode dit que ce dieu habitoit les extrémités du monde dans des lieux fortunés, où les ames des héros se rendoient après leur mort (2).

Saturne considéré sous ce beau point de vue, ne peut être que le dieu rémunérateur de la fin des tems, le roi de la vie future, cet objet de l'attente de toutes les nations sous tant de noms, de formes et d'aspects différens. Comment Saturne pouvoit-il donc être vulgairement envisagé comme une divinité cruelle et malfaisante? c'est que le dieu de la vie future qui sera le roi et le père des justes, sera le juge et le vengeur des méchans, auxquels il ne réserve que des supplices; c'est que le dieu du monde futur sera le destructeur

(1) *Dionys. Halicarnas. lib. II, cap. 7. Macrob. Saturnal. lib. I, cap. 7.*

(2) *Pindar. Olymp. Od. II. Homer. Odys. lib. IV.* « Les immortels, dit Protée à Ménélas, vous conduiront aux champs élisées » placés aux extrémités de la terre. C'est-là que le sage Rhadamante » donne des loix; les hommes y mènent une vie douce et tranquille; » les neiges, les pluies, les frimats n'y désolent jamais les campagnes; » en tout tems on y respire un air tempéré; d'aimables zéphirs, qui » s'élevent de l'océan, rafraîchissent sans cesse cette délicieuse contrée ». Les poëtes ont successivement imité cette description qu'Homère a faite des champs élisées, et Pindare dit que l'homme juste *achevera heureusement la route que Jupiter nous a traçée pour aller aux remparts de Saturne.* Voyez Olymp. od. II.

du monde actuel; comme source des récompenses et du bonheur à venir, il étoit aimé et chéri des bons; comme dispensateur des châtimens, il étoit la terreur des hommes injustes et criminels; mais comme arbitre de la durée des êtres et de leur destruction finale, il étoit également redoutable aux bons comme aux méchans qui n'envisagent point sans frayeur la dissolution de leur être. Enfin Saturne considéré métaphysiquement étoit le tems, et théologiquement il étoit le maître des tems et sur-tout la fin de tous les êtres.

En un mot il étoit le *dieu Sabaoth*, c'est-à-dire le dieu de la fin (1). La mythologie qui lui avoit associé Némésis déesse de la vengeance, a voulu nous montrer par-là qu'il avoit été considéré sous cet aspect. Némésis elle-même étoit quelquefois regardée comme la même divinité que Saturne, et comme une puissance invisible qui d'une éternité cachée (2) et inac-

---

(1) *Sabaoth* est ordinairement traduit par *armées*, mais il signifie d'ailleurs *fin*, *terme*, *tems déterminé*. Je serois tenté de regarder cette dernière interprétation comme plus convenable à la divinité. Les Hébreux donnent à Saturne le nom de *Sabathi;* mais quoiqu'ils l'écrivent diversement, ce mot présente le même sens; *sabbath* marque le nombre de sept, et signifie *cessation*, *repos*. C'est le nom du mois Hébreu qui correspond à celui de décembre et à celui de janvier, c'est-à-dire, à la fin et au renouvellement de l'année. Ces trois noms, quoiqu'écrits diversement présentent le même sens, et ont un rapport visible aux mêmes idées. Les différences dans l'écriture des anciennes langues peuvent venir de ce que ces noms ont été trop long-tems traditionels avant de s'écrire, ou de ce qu'ils s'écrivoient en différens dialectes. La planete de Saturne est pour les Juifs *l'étoile du sabbath*. *Vossius de idol. lib. II, cap.* 34. Les Caraïtes attribuoient le retard du Messie à la lenteur de la révolution de cette planete. Basnage, hist. des Juifs, liv. II, chap. 16, parag. 20.

(2) Ammian Marcellin dit: *ex abditâ quâdam æternitate*, *lib. XIV*, *cap.* 11. Cette façon de s'exprimer revient, comme on a vu, à l'idée que présente le mot Saturne qui signifie caché. Il est encore bon de remarquer que d'après les étymologies Saturne ou le dieu caché succède à *Our* ou *Ouranos* le dieu du feu, ou le culte du feu; et est lui-même

cessible, considéroit tout le mal que l'on faisoit sur la terre pour en tirer vengeance; aussi n'étoit-elle jamais oubliée dans les expiations tant publiques que particulières; et ces fêtes appellées *Némésées* étoient funèbres et mortuaires.

VI. Lorsque les hommes ont raisonné sur la divinité, relativement au bien et au mal qui arrivent dans le monde physique et dans le monde moral, ils ont toujours eu de la peine à ne pas tomber dans quelque erreur; la théologie des anciens peuples n'eut pas d'écueil plus à craindre: en effet on courra toujours risque de diviser la divinité toutes les fois qu'on parlera de sa bonté en faisant abstraction de sa justice, et de sa justice en faisant abstraction de sa bonté. Si l'homme eût pu comprendre Dieu entier, il ne l'auroit pas divisé; les anciens Perses n'eussent point donné l'être à un mauvais principe pour l'opposer au bon, c'est-à-dire ils n'eussent point opposé Dieu à Dieu même; le paganisme n'eut point imaginé cette distinction des dieux *célestes* et des dieux *infernaux*, des divinités propices et des divinités malfaisantes; la raison leur eût fait connoître qu'il n'y avoit réellement qu'une seule et unique divinité dont le bon sens forçoit d'admettre la suprêmatie; malgré les égaremens d'une théologie embrouillée dans ses idées, défigurée par un langage allégorique, et destinée dès sa naissance à devenir inintelligible.

Le maître des tems, sous le nom de Saturne, étoit du nombre des divinités infernales; le culte public le

---

détrôné par *Jov* ou *Jehovah*; en effet l'Etre suprême est appellé dans la Genèse, ch. XV, vs. 2, et chap. XIX, vs. 16, *Jehovih* ou *Jhovih-bechem-lath Jhovi* (propter indulgentiam domini). Les Juifs, au lieu d'être appellés *Judæi* en latin, auroient dû se nommer *Jovei* ou *Joveens*. Les hommes n'ont pas été aussi polythéistes qu'on le pense.

confondoit

confondoit souvent avec Pluton, le dieu des enfers (1); et comme on le regardoit comme le principe de la dissolution des êtres, le vulgaire ne pensoit jamais à lui sans crainte, et ne l'envisageoit que comme l'ennemi du genre humain et de la nature entière; en un mot, comme *Typhon* ou le mauvais principe, sous le nom de *Janus*, ce dieu étoit une divinité bienfaisante et chérie. L'ancienne représentation de Saturne, selon Eusebe, montroit ce dieu avec quatre yeux, dont deux ouverts et deux fermés; il avoit quatre aîles au dos, dont deux étoient étendues et deux pliées; enfin, il avoit deux aîles à la tête. Ainsi, sous un de ces noms, Saturne étoit regardé comme l'auteur de la fin des périodes et des choses; tandis que sous l'autre nom, il présentoit l'auteur de leur renaissance et de leur renouvellement : l'un présidoit au dernier jour de la semaine, au dernier mois de l'année, et ses jours de fêtes étoient réputés sinistres et malheureux; l'autre présidoit au mois de janvier, au renouvellement de l'année et des saisons; cependant l'un et l'autre n'étoit originairement que le même principe, ainsi qu'on le voit par leurs attributs et leurs légendes, qui ne cessent jamais de se confondre. Ainsi le dieu *porte-clef* étoit haï et craint sous le nom de Pluton, les jours qui lui étoient consacrés étoient réputés funestes : les Romains disoient alors *que le monde étoit ouvert* (2).

---

(1) Chez les Grecs Pluton présidoit au douzième mois; on le regardoit comme le dieu de la dissolution des choses. Voyez *Plato de leg. lib. VIII.* Les poëtes lui ont mis en main comme à Janus. *Natalis Comes. lib. II.* Orphée lui dit : *qui terræ claves et gubernas regnas* Voyez son Hymne à Pluton, et Pausanias liv. V.

(2) *Cum mundus patet, nefas est prœlium sumere, nec latinarum tempore, nec Saturni festo, nec potente mundo*, dit Macrobe liv. I, chap. 16; on faisoit alors des sacrifices à Pluton et à Proserpine. Varron dit que, lorsque le *monde est ouvert*, la porte des Dieux tristes

Comme Saturne présidoit à la succession des tems et au renouvellement des périodes, on doit sentir qu'il devoit avoir part aux commémorations de la destruction et de la renaissance du monde, et l'on connoîtra pourquoi ces commémorations étoient ordinairement célébrées à la fin des périodes. En effet, comme nous l'avons dit, tout période expirant, rappelloit cette ancienne époque qui avoit été autrefois si fatale au genre humain; et comme ce funeste événement avoit imprimé la tristesse dans l'esprit des hommes, toutes ces fêtes commémoratives et le tems où on les célébroit, leur rappeloient un souvenir fâcheux et leur inspiroient des craintes pour l'avenir. La fin de l'année, la fin du jour même, comme on le prouvera, avertissoit les hommes de ne faire aucun fond sur la durée du monde.

VII. Ce double point de vue que présentent toutes les solemnités anciennes, nous doit donner la solution de tous les usages des saturnales que nous allons parcourir. Il ne faut point, comme les Romains, les considérer uniquement comme des usages établis en mémoire du passé, mais encore comme des emblêmes de l'avenir. C'étoit ce second point de vue que l'on cachoit soigneusement aux peuples, par la même raison qu'on leur cachoit les oracles des Sybilles; il étoit permis de

---

et funèbres est ouverte, et que c'est la raison pour laquelle on ne doit ni combattre, ni parler de guerre, ni partir pour l'armée, ni s'enrôler, ni se marier, ni plaider. Le monde étoit censé ouvert trois fois l'année; 1° le lendemain des fêtes appellées *Vulcaines*; 2° la veille du six des ides de novembre, c'est-à-dire le 7 de novembre; 3° la veille du troisième jour avant les nones d'octobre, c'est-à-dire le 4 octobre. Cette opinion étoit fondée sur ce qu'on croyoit que la partie inférieure du monde, consacrée aux dieux mânes et fermée en tout autre tems, étoit ouverte en ces jours, qui pour cette raison furent regardés comme tristes, funestes et consacrés au culte des dieux souterrains. *V. Pomp. Festus* au mot *Mundus*.

parler de Saturne et des saturnales à la manière des physiciens; mais quant à la nature de cette divinité et aux véritables motifs de son culte, il n'en étoit question que dans les mystères, et là-même, on ne s'expliquoit sur ces choses qu'avec la plus grande réserve et dans le plus grand secret, c'est-à-dire, que le peuple devoit ignorer quel étoit le sens théologique et l'objet dogmatique de tout ce qui se pratiquoit dans ces fêtes. Nous verrons ailleurs en parlant des autres mystères des anciens, quel pouvoit être le principe de cet étrange secret (1).

La solution de la plupart des usages des saturnales est l'esprit allarmé de l'antiquité qui s'attendoit à la destruction du monde à la fin de chaque période; par une suite de ce dogme et des usages qui en derivoient, on se comportoit dans ces fêtes comme si l'on ne comptoit plus sur l'avenir; tous les soins de ce monde étoient bannis; on menoit une vie toute bisarre, et il n'y avoit plus de tribunaux pour punir les coupables, plus d'écoles pour instruire, plus de soins domestiques ni d'économie, plus de sénat pour gouverner la république, enfin plus de guerre, plus de disputes (2). Tous les états étoient confondus; le maître et l'esclave

---

(1) Voici comme Macrobe s'énonce dans le liv. I, chap. 7. de ses Saturnales. *Saturnaliorum originem illam mihi in médium proferre fas est, non quæ ad arcanam divinitatis naturam refertur, sed quæ aut fabulosis admista disseritur, aut à physicis in vulgus aperitur; nam occultas et manantes ex meri veri fonte rationes, ne in ipsis quidem sacris enarrare permittitur; et si quis illas assequitur, continere intra conscientiam tactas jubetur.*

(2) *Macrob. Saturn. lib I, cap.* 10. *Lucien, Saturnal.* Plusieurs de ces usages se sont conservés jusqu'à nous. Nous avons encore des tribunaux où, lors de leur clôture, on présente des dez aux magistrats. On joue encore aux dez au carnaval qui répond au mois de février, dernier mois de l'année romaine. En Angleterre tous les ans à un jour marqué le roi joue aux dez. C'est un usage d'étiquette.

étoient égaux; tout représentoit l'anarchie et l'anéantissement des sociétés; les riches devoient répandre leur superflu sur les indigens; on payoit leurs dettes et leurs loyers, on les admettoit à sa table sans aucune distinction de rang; les maîtres changeoient d'habits avec leurs esclaves, ils les servoient à leur tour, ils jouoient avec eux, ils leur permettoient de parler et d'agir à leur fantaisie. Tout devoit être prodigué en ces jours; delà les présens appellés *Saturnalia*, qne, suivant Lactance, les Romains s'envoyoient à la fin de l'année, et qui se sont perpétués jusqu'à nous sous le nom *d'Etrennes*. On ne tenoit aucun compte ni des revenus, ni de la dépense. On jouoit alors aux dez et à tous les jeux de hazard que la police proscrivoit en tout autre tems; en un mot on se conduisoit comme si l'on n'eût eu aucune inquiétude sur l'avenir. Tous les propos devoient être analogues à cette vie dérangée. Les sages, selon Lucien, contrefaisoient les insensés, et les vieillards retomboient en enfance (1).

On sent bien que ces usages ne furent plus expliqués, étant maintenus par le dogme secret qui en avoit été le principe, ils durent être la source d'une multitude d'abus; ces fêtes donnèrent entrée à la licence et à la débauche; on passoit le tems à rire, à manger et à boire; on se faisoit un devoir religieux de se livrer aux plaisirs et à toutes sortes d'extravagances. D'un autre côté ce fut ce genre de vie qui sembloit établir la communauté des biens et l'égalité entre les hommes, qui donna lieu aux fables de l'âge d'or, et qui fit rap-

(1) Cet usage s'est long-tems conservé en Europe dans la *fête des fous* que l'on célébroit à Noël : on la nommoit ainsi, par ce que l'on y faisoit les insensés. Voyez le Glossaire de Ducange, au mot Kalendre.

porter ces usages à l'ancien état des sociétés primitives. On prétendoit que l'on y avoit joui d'un bonheur parfait ; cette idée avoit une certaine liaison avec les motifs que les Thessaliens donnoient de leur *Péloriès*, puisqu'ils rapportoient ces fêtes au déluge et à ses suites ; mais le tableau de cette ancienne vie étoit certainement vicieux chez les Romains, en ce qu'ils nommoient bonheur et égalité, ce qui n'avoit été chez leurs ancêtres qu'une égalité d'infortune et de misère. Mais ce qui fait connoître que ces motifs et ces divertissemens étoit réellement opposés au véritable esprit de ces usages, c'est que ces jours de dissolution et de débauche ne laissoient pas d'être mis au rang des jours malheureux et sinistres ; les Romains ne sembloient même se réjouir et extravaguer dans ces jours que pour anéantir, autant qu'il étoit en eux, les tristes augures que portoient avec elles toutes les fêtes de Saturne. Ainsi si les Romains ont eu réellement envie d'imiter aux saturnales le genre de vie de l'âge d'or, nous devons croire que primitivement et avant qu'on eût fait un mystère de ces usages, on avoit eu en vue, non de représenter un âge d'or qui n'avoit jamais existé, mais un âge d'or futur que la fin des périodes devoit amener par la destruction de ce monde ; expectative grande et sublime du côté de la religion, mais affligeante pour l'homme charnel, et dangereuse pour l'état de société où nous devons vivre sur la terre jusqu'au moment définitif que l'homme ignore, et qu'il n'eût dû jamais calculer.

VIII. C'est à de pareilles idées qu'on doit rapporter les usages des Mexicains, qui à la fin de chaque siècle brisoient leurs meubles et leurs ustensiles de ménage, comme nous aurons occasion de dire plus d'une fois. Les Mexicains ainsi que les Romains,

étoient aussi dans l'usage de demeurer dans l'oisiveté les cinq derniers jours de l'année; tout ouvrage public et particulier cessoit; les temples mêmes étoient fermés, et tout le monde se divertissoit dans la vue de se dédommager des peines de l'année qui alloit suivre (1). A la Chine on fait des sacrifices aux deux solstices : ces sacrifices ont été, dit-on, fondés par Fohi. Pendant ces fêtes le commerce cesse, les tribunaux sont fermés, et personne n'ose voyager.

C'est à ces mêmes idées que l'on doit rapporter tous les autres usages relatifs aux saturnales, que d'autres peuples pratiquoient à la fin des années sabatiques, que nous pourrions nommer saturniennes, puisque, comme on a vu, le Saturne hébreu se nommoit Sabbathi, et puisque les usages des Juifs qui sont relatifs aux fins des périodes, étoient aussi relatifs aux fêtes de ce dieu chronique. C'est ce triste point de vue qui avoit rendu les anciennes fêtes de ce dieu, si cruelles et si sanguinaires. Les malheurs que présageoit la fin de tous les périodes, avoient conduit les hommes à ensanglanter ces fêtes redoutables par des victimes humaines. C'étoit le tems des grandes expiations et des grands sacrifices, parce que, selon l'idée des peuples, c'étoit le tems où le monde étoit ménacé des plus grands dangers; c'étoit le tems où le dieu des vengeances étoit délié. Tel étoit sans doute le fondement de l'usage où étoient les Romains de délier la statue de Saturne aux saturnales, tandis qu'on la tenoit liée pendant le reste de l'année. Enfin tout annonce dans ces fêtes un dieu terrible, dont la crainte portoit les hommes à lui faire les sacrifices les plus cruels pour appaiser sa fureur (2).

(1) La conquête du Mexique, liv. I, chap. 17.

(2) *Macrobii Saturn. lib. I, cap.* 8. Nous avons fait remarquer,

L'usage cruel de sacrifier des hommes à Saturne fut, dit-on, aboli chez les Romains par Hercule, qui substitua à ces victimes des figures humaines en l'honneur de Pluton, et des cierges que l'on offroit à Saturne. Cependant le motif secret de ces offrandes n'étoit point tellement éteint, que les Romains en célébrant les saturnales ne mêlassent à leurs dissolutions et à leurs débauches beaucoup de purifications préparatoires, dans la vue, disoient-ils, d'écarter les pestes, les famines et les autres calamités. Les cierges, que l'on s'envoyoit en présent, pouvoient même n'être qu'un reste de l'usage des torches de Syrie et du feu du nouveau période. Les figures de terre cuite qu'on se donnoit mutuellement étoient une figure expiatoire que chacun offroit pour sa tête au dieu des enfers (1). Les gâteaux que les Cyréniens s'envoyoient pouvoient avoir le même objet s'ils portoient quelques empreintes, ou ils pouvoient être une commémoration de la vie frugale des premiers hommes, ainsi qu'il se pratiquoit dans une multitude d'autres fêtes établies en mémoire de l'ancien état du genre humain. On vouloit peut-être se rappeller par-là la manière dont on vivoit dans les ancien-

---

et nous remarquerons encore que les anciens, en de certains tems qui étoient toujours annuels, périodiques et cycliques, croyoient que la divinité descendoit sur la terre, et étoit alors présente dans son temple; c'est, comme on a vu, ce qu'ils nommoient *Epiphanie*, apparition ou manifestation. Le grand prêtre des Hébreux entroit, ce seul jour, dans le sanctuaire, et la divinité redoutable se manifestoit à lui. Cet usage n'avoit d'autre principe que l'attente commune à toutes les nations d'un juge sévère qui devoit juger les hommes à la fin des tems, image qui se retraçoit aux hommes à la fin de tous les périodes. Le temple de Pluton en Elide ne s'ouvroit qu'une fois l'année, et même alors il n'y avoit que le seul sacrificateur à qui il fut permis d'y entrer. *V. Pausanias in Elid. cap. XXV.*

(1) Lucien. Cronosol. Macrob. Saturnal. Livre I, chapitre 7 et 11.

nes saturnales, où l'on ne se nourissoit que des fruits de la terre. (1).

IX. Un autre usage des saturnales qui n'a été ni moins répandu, ni moins durable, c'est l'élection d'un roi qui se faisoit dans chaque maison pour y régner pendant la fête. Cet usage contredisoit ouvertement les mœurs de l'âge d'or prétendu, où tous les hommes étoient égaux : il ne faut donc point regarder cet usage comme commémoratif, mais comme une suite de cette anarchie qui devoit s'établir à la fin des périodes, et qui devoit préparer un nouvel état de société. C'étoit dans le même esprit qu'en faisant cesser toute législation, on s'en représentoit une nouvelle par l'élection d'un roi postiche. C'est une des idées théologiques des anciens que tous les périodes passés avoient eu chacun leur dieu, et que tous les périodes futurs auroient le leur ; on s'imaginoit que les changemens des périodes faisoient des révolutions dans le ciel comme ils en faisoient sur la terre dans l'esprit des hommes. Ce système avoit dominé dans tout le paganisme et domine encore aujourd'hui dans l'Indoustan ; de-là toutes ces révolutions dans les familles des dieux grecs, romains, égyptiens ; de-là toutes ces renaissances des dieux des bramines ; on pourroit dire aussi que de-là sont venues toutes les révolutions politiques sur la terre qui ont eu pour principe les préventions des hommes sur l'effet des renouvellemens de périodes. Voilà ce qui procura l'encens de la flatterie à Auguste,

(1) C'est vraisemblablement de la même source que part l'usage que nous avons de servir des gâteaux sur nos tables à la fête des rois ; et les fêtes, qui chez les anciens avoient été établies pour leur rappeller la vie frugale de leurs ancêtres, sont devenues pour nous des occasions de bonne chère ; l'usage d'élire un roi dans les saturnales est visiblement l'origine de celui d'élire un roi de la féve.

parce qu'on crut que son règne alloit amener un nouvel ordre de choses (1). En un mot l'usage d'élire un roi aux saturnales doit être regardé comme un usage cyclique, adopté par sa nature à la fin et au retour des périodes, et ces fêtes adoptées par un grand nombre de nations qui n'ont fait que changer leur nom et altérer quelques-uns de leurs détails, ont toujours eu pour objet une fin et un renouvellement. Les anciens célébroient ces fêtes assez généralement avant le solstice d'hiver (2). Dans l'Europe moderne cet usage s'est comme incorporé à la fête de l'Epiphanie qui suit de près le nouvel an. C'est un usage déplacé, ainsi qu'une infinité d'autres que l'on suit sans connoître ni leurs motifs, ni leur origine. Nous avons vu ci-devant que cette fête se confondoit avec les fêtes chroniques du solstice d'hiver : c'étoit aussi dans les jours du solstice d'hiver et aux fêtes de Noël que l'on élisoit autrefois les abbés, les évêques et les papes, comme nous choisissons à la fête de l'Epiphanie un roi de la fève. Ces différens usages, toujours les mêmes pour le fond, quoique pratiqués en différens motifs, ramènent toujours au dogme ancien de la manifestation du grand juge qu'on attend à la fin des siècles. Les excès qu'un reste de paganisme conserva dans l'Europe chrétienne jusqu'au XIVe. et XVe. siècle dans ces jours de renouvellement, ont déterminé à supprimer toute la solemnité des usages qui accom-

(1) *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ;*
Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.

VIRG. EGLOG. IV.

(2) Les Tartares célèbrent au nouvel an une fête dans laquelle ils s'habillent de neuf ; ce jour-là on va dans une plaine du côté de l'Orient ; on y tire de l'arc, et celui qui adresse au but est roi pendant un jour. V. hist. des Huns, tome II, p. 71.

pagnoient le jour de l'an ; parmi nous il n'a presque plus rien qui le distingue des autres fêtes de l'année ; peut-être dans cette réforme est-on tombé d'un excès dans un autre. A ne consulter que le sentiment naturel, et à voir ce qui se passe encore chez tous les peuples du monde au jour de l'an, ce jour semble porter avec lui le principe d'une grande solemnité. Il faut avouer que l'indifférence actuelle que nous avons pour le jour du renouvellement de notre année, peut aussi venir de la mauvaise disposition de notre année civile, qui, comme nous le ferons voir, commence en un jour qui n'a rien de cyclique ni d'astronomique. Les nations qui le placent aux jours des solstices ou des équinoxes ont un usage plus raisonné et plus naturel ; mais ce qui fait bien voir comme les usages triomphent des nouveaux systêmes, c'est que chez nous la célébration de la nouvelle année semble s'être réellement maintenue au solstice d'hiver, et que les fêtes qu'on y célèbre ont toujours rapport à une renaissance ou renouvellement. Quoi qu'il en soit, l'élection d'un roi dans de certaines fêtes avoit chez quelques peuples une issue très-funeste pour celui qui avoit été élevé à cette dignité postiche ; chez les Perses, après l'avoir traité en roi, on le pendoit après la fête (1) ; il est vrai qu'on ne prenoit alors qu'un criminel pour remplir une place si périlleuse ; mais cet usage a néanmoins quelque chose de si cruel, qu'il ne pouvoit avoir sa source que dans quelque superstition ou dépravation religieuse. Ne seroit-ce point dans la vue d'augmenter le prix de la victime destinée à être

---

(1) *V. Vossius de Idol. lib. II, cap. 29. Strabo lib. Athenæ. lib. XIV, cap. 10. Dion. Chrysost. in Orat. de regno.*

sacrifiée à la fin du période, que le roi, ou, pour ainsi dire, le dieu de la fête, étoit livré à la mort?

Nous trouvons le même usage chez un grand nombre de peuples. Les Albaniens qui habitoient les bords de la mer Caspienne entre la Scythie et l'Hircanie, sacrifioient un homme à la lune après l'avoir bien traité pendant un an. Les Mexicains entretenoient toute l'année un homme dans les délices et l'honoroient comme un dieu, après quoi ils finissoient par l'égorger et par le manger, dans la persuasion de manger une divinité, mystère abominable, et digne d'un pays où la férocité s'étoit exaltée jusqu'au fanatisme (1).

X. Aux fêtes des saturnales chez les Romains on en avoit uni plusieurs autres qui entroient aussi dans le système que nous venons de développer. La terre sous le nom d'*Ops*, qui est la même que *Cybele* et que *Rhea*, n'étoit point oubliée; elle se trouvoit intéressée dans ces fêtes commémoratives; c'est elle que l'on célébroit dans les fêtes nommées *Opalies*.

Les ancêtres et les morts sous le nom de dieux *Lares*, de *Manes*, de *Penates*, avoient aussi leurs fêtes; on les nommoit *Compitalia*. Leur commémoration faisoit une partie d'une fête dont l'objet étoit entièrement funèbre. On célébroit encore les *Laurentalia* sur les bords du Tibre, en l'honneur d'une nourrice de Romulus, ou, suivant d'autres, d'une fameuse courtisane; mais l'absurdité de ces motifs fabuleux jointe aux indécences qui se pratiquoient à ces fêtes, doit faire penser que cette solemnité avoit plutôt rapport à la nature, à la terre et à la succession des tems et des êtres, que l'on considéroit quelquefois sous l'emblême de la génération, et qui introduisoit une

(1) *Natalis Comes lib. I.* Hist. génér. des voyages.

foule d'abus (1). On sait d'ailleurs que les *Jeux floraux*, qui se confondoient avec les fêtes de cette nourrice ou de cette courtisane, étoient des fêtes qui se célébroient la nuit, et qui par conséquent devoient avoir une origine lugubre.

Enfin toutes les fêtes que les Romains célébroient au mois de décembre rappelloient des idées funèbres et dépendoient du même systême Les *faunales* se célébroient aux nones de décembre; on s'imaginoit qu'alors *Pan* ou *Faunus* qui sont la même divinité, quittoit l'Italie pour se rendre en Arcadie; c'étoit un dieu chronique, et c'étoit particulièrement le dieu de la terreur. On célébroit encore une fête en son honneur en février, dernier mois de l'année civile des Romains (2). Les *Juvenalia*, les *Angeronica*, les *Brumalia*, étoient encore des fêtes, qui comme on le fera voir, avoient toutes rapport à un point de vue affligeant : en un mot avant le solstice d'hiver toutes les cérémonies ne peignoient que la fin des tems et la destruction de la nature, et elles retraçoient ensuite leur renouvellement et leur renaissance : le mystique y étoit toujours confondu avec le phisique, et le tout étoit obscurci par des allégories dont on ne vouloit point expliquer le vrai sens au peuple. Enfin les saurnales étoient des fêtes funèbres et apocalyptiques,

(1) Nous n'entrons pas ici dans les détails de ces fêtes romaines, par ce que nous aurons occasion par la suite d'en parler plus au long, et de faire voir comment ces fêtes avoient été déplacées par les vices qui regnoient dans le calendrier romain.

(2) Pan étoit un dieu dont on craignoit le passage, comme on peut le voir par ce que dit Horace, livre III, ode 18. Les Phéniciens le représentoient sous l'emblême du serpent circulaire, ce qui prouve qu'il étoit le dieu du tems, et parconséquent un Saturne sous un autre nom. Les Egyptiens le nommoient Phanes, et les Grecs Phainon.

et des suites de l'impression que l'ancienne destruction du monde avoit faite sur les hommes.

Nous avons vu des saturnales chez les Grecs; on les nommoit *Chronies* : nous les retrouvons encore dans les *Ermées* de l'isle de Crete, chez les Rhodiens on les célébroit au 17 d'octobre, et l'on y tuoit un homme. Nous les voyons chez les Babiloniens, chez les Perses, les Arméniens et les Scythes. Les peuples d'occident, dit Théopompe, appellent l'hiver *Saturne*, l'été *Venus*, le printems *proserpine*. Les Phrygiens dans l'idée que Saturne dormoit pendant l'hiver, et veilloit pendant l'été, célébroient deux fêtes, l'une en l'honneur du sommeil, et l'autre en l'honneur du réveil de ce dieu, qui pour eux étoit visiblement l'emblême de la nature. Cette idée est encore prouvée par le sentiment des Paphlagoniens qui disoient que Saturne étoit lié pendant l'hiver, et qu'au printems il étoit délié et commençoit à remuer; en conséquence ces peuples jeûnoient pendant l'hiver, paree que la nature est alors dépouillée de ses fruits (1).

En un mot, une infinité de fêtes et d'usages tant anciens que modernes nous prouvent que les fêtes de Saturne ont été chez un grand nombre de peuples dee commémorations du déluge, que chaque nation a modifiées à sa manière, et dont l'esprit et les motifs se sont altérés et confondus, souvent au point de devenir totalement méconnoissables.

XI. L'écriture dit qu'après le déluge Noé offrit un sacrifice qui fut agréable à Dieu. Josephe ajoute

---

(1) *V. Meursius lib. III. Fasold. n.* 9. *p.* 1. *Athenæ, lib. XIV, cap.* 10. *Plutarch. de Iside et Osiride.* Eusebe nous apprend que les Babyloniens croyoient que c'étoit Saturne qui avoit envoyé le déluge sur la terre, et qui avoit averti Sisuthrus de se sauver dans une barque.

au texte que le motif de Noé étoit la crainte qu'il eut que Dieu ne couvrit tous les ans la terre d'un nouveau déluge, et qu'il lui demanda d'épargner les restes du genre humain, et de rétablir le calme dans la nature, afin qu'il pût peupler la terre et cultiver (1). Quoique ce soit là une addition au texte de la bible, la réponse favorable que Dieu fait à Noé dans l'écriture, montre que ce que dit Josephe n'est point à rejetter. En effet cette crainte étoit bien naturelle : et Josephe a raison d'y insister plusieurs fois; car il fait voir les enfans de Noé en partie retenus sur les montagnes par la crainte, ils n'en descendirent pour aller dans la plaine que pour y bâtir une tour qui pût les mettre à couvert d'un nouveau déluge. Quel qu'ait été le motif d'un entreprise que Dieu punit, on doit presumer que les premières générations qui ont suivi le déluge ont vécu dans la terreur. Aussi voit-on dans l'écriture même qu'apres la submersion et l'incendie de Sodome, les filles de Loth cruient encore le genre humain détruit. C'est à cette même terreur qu'on doit peut-être attribuer la construction des énormes pyramides d'Egypte et des caves profondes dans lesquelles Ammian Marcellin nous dit que les anciens Egyptiens conservoient les monumens de leur histoire et de leur religion, comptant sans doute les soustraire par là aux efforts de la nature au cas d'une nouvelle submersion de leur pays (2). Quoi qu'il en soit, c'est dans le seul endroit de l'écriture qui vient d'être rapporté, que l'on peut voir qu'elles ont été les suites du déluge, et que l'on trouve un monument de l'im-

(1) *V. Joseph. antiquit. Judaïc. lib. I, cap. 3, parag. 7, et cap. 4.*

(2) *Ammian. Marcel. lib. XXII.*

pression que cet événement fit sur l'esprit des hommes. On ne trouve ailleurs rien qui en retrace le souvenir.

XII. Diodore de Sicile nous parle des commémorations (1) annuelles qui se faisoient dans l'isle de Samothrace en mémoire du déluge qui avoit submergé toute l'isle à l'exeption du sommet des montagnes. Les anciens habitans y avoient marqué le terme de l'inondation et de la hauteur des eaux par des autels où ils alloient sacrifier tous les ans et rendre graces aux dieux qui les avoient sauvés. Le détail qui s'est conservé de ce délugé donne lieu de croire qu'il étoit arrivé par l'éruption du Pont-Euxin dans l'Archipel en forçant son passage par les montagnes qui en faisoient un lac. On a cru que ce déluge étoit différent de celui dont parlent toutes les autres nations; je le répete encore, les déluges ne sont point des événemens assez communs dans la nature pour que l'on soit en droit de les multiplier; ainsi ce déluge de Samothrace n'a point été un événement assez peu considérable pour n'intéresser que cette isle; elle n'a pu être submergée sans que l'Asie mineure, la Grece et les isles de l'Archipel beaucoup plus exposées à l'irruption des eaux, ne fussent en même tems inondées. D'ailleurs pour que le lac du Pont-Euxin débordât d'une manière aussi furieuse, on doit supposer que cet effet doit être attribué à des pluies violentes et extraordinaires qui firent déborder tous les fleuves qui se jettent dans la mer, tels que le Danube, le Boristhène, le Niester, le Tanaïs et le Phase. Il semble même que c'est le sentiment de Diodore, puisqu'il dit que la mer de Pont, autrefois renfermé comme un lac, fut pour

(1) *Diodor. Sicul. lib. V.*

lors tellement grossie par les eaux des fleuves qui s'y jettent, qu'elle s'éleva avec violence par dessus ses rivages, et se répandit sur les campagnes d'Asie. Ce n'est point là, comme quelques-uns l'ont pensé, une crue lente et insensible que la décharge journalière des fleuves auroit faite dans un bassin sans issue; de cette façon toutes les nations voisines eussent été averties de l'effet que devoit avoir cette crue d'eaux; alors, ou elles auroient travaillé à leur donner un écoulement, ou du moins elles auroient reculé leurs habitations à mesure que l'eau faisoit insensiblement reculer ses rivages; et dans ce cas, personne n'auroit péri. Il y a donc toute apparence que cette inondation de Samothrace n'a été qu'une suite secondaire des effets du déluge sur toute l'Europe, sur la Russie, sur l'Arménie, et sur toutes les vastes contrées dont les eaux se déchargent encore aujourd'hui dans le Pont-Euxin. De plus, ce déluge est sans date dans l'histoire, ce qui prouve sa haute antiquité: les suites de ce déluge sont d'ailleurs les mêmes quant aux impressions qu'elles firent sur les hommes; les infortunés qui échappèrent à sa fureur, en se retirant sur les sommets des montagnes de l'isle, y devinrent errans et sauvages, et oublièrent tous les arts. Ce fut, selon Diodore, un fils de Jupiter qui les rallia par la suite, et qui les fit vivre en société; on voit des colonies en sortir pour s'établir d'abord en Phrygie, qu'Hérodote présumoit n'avoir été anciennement qu'une mer ou qu'un marais (1), ainsi que les plaines d'Ephèse et du Méandre. Enfin, on voit dans l'isle de Samothrace, des fêtes, des mystères et des orgies qui rendirent cette isle fameuse et révérée. Cérès lui donna le bled lorsque Cadmus cherchant Europe,

(1) *V. Herodot. lib. II.*

aborda

aborda dans cette isle, où il épousa Hermione ou Harmonie.

Il semble que la fable de ce Cadmus qui cherche Europe, pourroit s'expliquer naturellement, en disant que c'est l'orient qui cherche l'occident. Les Asiatiques ont pu croire après le déluge, que l'Europe étoit perdue en tout ou en partie; aussi voyons-nous que toutes leurs navigations et leurs recherches se sont tournées de nos côtés aussi-tôt qu'ils ont osé voyager sur les mers. Cette idée nous donne encore l'explication de toutes les fêtes qui se célébroient à l'occasion de l'arrivée de Cadmus et de son mariage avec Harmonie aussi-tôt après qu'il eut touché aux isles de l'Europe; mariage qui ne semble avoir été qu'un traité de commerce entre l'Europe et l'Asie qui se reconnoissent, et qui se communiquent réciproquement les secours nécessaires à la vie; c'est de la joie et de la solemnité de ces noces allégoriques, que parle Diodore, et où il dit que tous les dieux voulurent assister, que chacun fit son présent; que les uns donnèrent la religion, les autres les arts, d'autres l'agriculture, etc. (1).

Concluons delà que le déluge de Samothrace n'est qu'une partie d'une révolution plus générale: et les fêtes annuelles qui en rappelloient le souvenir sont des preuves des anciennes impressions que cet événement avoit faites sur les hommes.

VIII. Le même Diodore de Sicile nous dit que (2) l'isle de Lesbos et le continent de l'Asie mineure furent détruits et dépeuplés par le déluge de Deucalion.

(1) *Diodor. Sic. lib. V.* Platon dit qu'après le déluge la rareté des hommes étoit si grande qu'ils se félicitoient chaque fois qu'ils se rencontroient. *V. Plato de Legibus lib. III.*

(2) *Diodor. Sic. lib. V, parag.* 49.

Comment un déluge de thessalie a-t-il pu faire une impression si marquée sur l'Asie ? s'il n'eût point été le même que celui de Samothrace, auroit-il pu ne pas causer un ravage universel dans tout l'Archipel et dans toutes les contrées maritimes correspondantes ? Les funestes effets de ce déluge ont donc été trop vastes et trop affectés aux mêmes contrées pour en faire deux déluges differens (1).

C'est peut-être encore à ce même déluge que l'on doit attribuer le culte que les Rhodiens rendoient au Soleil auquel leur isle étoit particulièrement consacrée; c'étoit suivant Pindare, en mémoire de ce que cette isle étoit autrefois sortie des eaux. Diodore de Sicile nous dit qu'au déluge les anciens habitans réfugiés sur les hauteurs, virent insensiblement leur isle se dessécher par l'effet des rayons du soleil, ce qui la rendit habitable et féconde. Ils croyoient aussi que c'étoit dans leur isle que les géans avoient pris naissance, tradition qu'il faut joindre à la fable qui prétend que les premiers habitans de cette isle furent (2) changés en rochers à cause de leur méchanceté, ce qui n'exprime que le ravage des eaux d'une manière allégorique. Le culte du soleil joint à ces traditions semble nous en indiquer l'origine.

En un mot tout semble nous prouver que tous les déluges que les traditions des Grecs ont multipliés, sont le même déluge considéré diversement par les habitans de diverses contrées qui en ont senti les influen-

---

(3) Platon au troisième livre des Loix, en parlant en général des effets du déluge sans nommer ni Deucalion, ni le Pont-Euxin, dit qu'après le déluge les peuples de la Phrygie habitèrent long-tems le sommet du mont Ida et n'osèrent descendre dans la plaine.

(2) Pindar. *Olymp.* 7. *Diodor. lib. V*, *parag.* 54. *Ovid. metam. lib. VII*, *fab.* 9.

ces. Xénophon compte cinq déluges; celui de Samothrace, dont nous parle Diodore de Sicile, fait le sixième. Aussi rien ne paroît plus naturel que de croire que le déluge d'Ogygès, celui de Deucalion, ou de la Phocide, celui d'Achéloüs et de l'Arcananie, celui de la Béotie, enfin celui de Samothrace, ont été une seule et même révolution; on peut en dire autant du déluge d'Hercule et de Prométhée, de celui de Protée, et du déluge Pharaonien en Egypte. Toutes ces inondations peuvent se réduire au déluge de Noé, dont l'écriture nous a transmis les effets dans la génèse.

XIV. Les Américains de la Floride et des Apalaches qui, de même que les Rhodiens, adorent le soleil, attribuent au déluge le motif de leur culte. Le déluge arriva, selon eux, parce que le soleil suspenpendit sa course, alors le lac Théomi déborda et inonda toute la terre, à l'exception du mont Olaymi que le soleil épargna parce qu'il y avoit son temple: par-là plusieurs des habitans furent sauvés du naufrage; c'est en mémoire et en reconnoissance de l'asile que leurs ancêtres y avoient trouvé, que les Floridiens vont quatre fois l'année en pélérinage sur cette haute montagne pour offrir au soleil du miel et des fruits de la terre. Durant ces quatre fêtes on allume des feux sur les montagnes, les prêtres veillent pendant la nuit et vivent dans la retraite, ils entrent seuls dans le temple dont le peuple n'ose approcher. Cette fête a d'abord un ton lugubre, mais elle se termine par des processions ou des courses que font les habitans en tenant des branches ou des rameaux à la main; on rit, on danse, on se livre au plaisir, et l'on donne la liberté à six oiseaux en mémoire de l'ancienne délivrance (1).

(1) V. cérém. relig. tome VII.

Les Caraïbes de l'isle de S.t Domingue avoient un pélérinage tout semblable vers une caverne où la tradition portoit que le soleil s'étoit autrefois caché avec la lune, et qu'ils en étoient ensuite sortis ainsi que les hommes : d'où l'on voit que cette caverne étoit pour ces sauvages le lieu consacré à des commémorations dont le motif s'étoit peu à peu corrompu (1).

Les Japonois nous fournissent un exemple frappant de commémoration dont le motif s'est corrompu de la même manière dans le grand pélérinage qu'ils font dans la province d'Isje (2). Ces peuples prétendent que cette province est le premier séjour de leurs ancêtres et des premiers hommes. Les dévots y vont une fois l'an, mais tous y vont au moins une fois dans leur vie pour obtenir la bénédiction du ciel en ce monde et la félicité éternelle dans l'autre. Le terme du pélérinage est un temple qu'ils appellent *le temple du grand dieu ;* il n'y en a point de plus saint et de plus fameux au Japon ; cependant il n'y a rien de plus simple et de plus pauvre que ce temple, qui est construit de bois et couvert de chaume : tout son ornement est un miroir qui représente à l'esprit du Japonois l'œil la pénétration et la pureté de l'intelligence suprême. Les Japonois, cette nation riche, puissante et policée, ont plus qu'aucune autre cet esprit commémoratif dont nous cherchons les traits épars chez tous les peuples. S'ils entretiennent ce temple d'une façon si simple, c'est pour qu'il serve de monument de l'extrême pauvreté des premiers hommes : ils n'ont presque point de fêtes ni d'usages qui ne rappellent sans cesse cette antique indigence du genre humain. Non loin de ce temple,

(1) Hist. génér. des voyages, tome XII, édit. in-4.
(2) Kempfer. hist. du Japon, liv. I, chap. 6.

sur une colline, est une caverne que les pélerins ne manquent point de visiter; c'est-là, leur dit-on, que leur grand dieu s'est autrefois caché lorsqu'il priva le monde, le soleil et les étoiles de leur lumière: là on leur montre une idole assise sur une vache, qu'ils appellent la grande représentation du soleil. On sent bien qu'une tradition de cette nature ne peut ainsi que celles des Caraïbes, être prise à la lettre. Le soleil ne s'est jamais caché dans une caverne; mais il y a tout lieu de croire qu'une telle fable a pris son origine dans l'usage primitif de faire ces commémorations dans des cavernes et d'y représenter les événemens par des emblêmes et des allégories. On peut juger que cet usage n'est point encore tout-à-fait perdu et corrompu au Japon; cette vache et l'idole qui l'accompagne seroient pour les Egyptiens et les Grecs une *Io*, une *Isis* avec son *Osiris* ou son *Horus*, tué par *Typhon*; au Japon cet emblême n'est encore que la représentation du soleil autrefois éteint et obscurci par un effet de la colère de l'être suprême. Remarquons encore que le lieu de cette représentation est un lieu séparé et distingué du temple où il n'y a nulle idole et nulle image, et que l'idolâtrie, suivant toutes les apparences, doit en partie son origine à l'introduction des objets symboliques destinés à rappeller la mémoire des événemens de la nature; c'est à un tel abus que l'on peut rapporter l'absurdité de toutes les traditions et légendes de ces dieux tantôt heureux et tantôt malheureux, tantot morts et tantôt renaissans; la divinité a dû naturellement se perdre et se confondre dans cette multitude de figures symboliques placées dans les temples, personnifiées et divinisées par les progrès de l'ignorance.

Il est encore important de faire remarquer que ce pélérinage des Japonnois a de plus pour objet les biens

de la vie future; c'est dans cette vue que les vrais dévots le font à pied et en mendiant; tout le monde se purifie et fait pénitence; tout y rappelle à l'homme qu'il n'est qu'un pélerin sur la terre, vérité qui avoit dû faire une profonde impression sur les habitans du monde au tems des grandes révolutions de la nature. Voilà pourquoi chez les Japonnois, comme chez tous les autres peuples où nous trouvons des usages relatifs aux événemens passés, nous les verrons aussi toujours relatifs aux événemens futurs.

Nous parlerons ailleurs plus en détail de cet esprit des anciens pélérinages, aussi bien que du culte sur les montagnes, que les anecdotes qui précèdent nous annoncent comme ayant pour objet le souvenir des anciennes révolutions de la terre. Continuons de suivre ici la chaîne de ces commémorations chez tous les peuples où les motifs en sont le moins oubliées et obscurcis.

XV. Les habitans du Brésil ont conservé la mémoire constante du déluge dans leurs chansons funèbres. Suivant leurs traditions, un étranger ennemi de leurs ancêtres, les fit tous périr dans une grande inondation dont il ne sauva que deux personnes (1). leurs chansons roulent d'ailleurs sur des victoires ou sur la mort de leurs ancêtres; on ne peut point affirmer positivement que ces chansons aient le déluge pour objet, mais on peut le présumer vu qu'elles célèbrent aussi la vie future des bons et la destruction de leurs ennemis. Ces chansons se chantent dans de certaines fêtes que célèbrent les Caraïbes aussi bien que les Brésiliens, et que l'on peut comparer aux orgies; on y danse

(1) Voyez histoire générale des voyages, tome XIV, édition in-4.

en faisant mille contorsions ; les femmes et les enfans prennent part à ces extravagances ; on se repose ensuite après s'être violemment agité, on prend un air plus calme, on chante sur un ton plus doux, on forme une danse figurée et mesurée, tantôt en cercle, tantôt séparément et deux à deux ; les prêtres qui président à cette cérémonie, soufflent à la fin sur les danseurs, et leur disent d'un air grave, *recevez tous l'esprit de force*, et tout le monde va se réjouir et régale les prêtres. Cette fête, indépendamment de ce qu'elle peut avoir de commémoratif et de conforme aux orgies, comme le dit Corréal, ressemble encore aux anciens mystères dans lesquels on se faisoit initier pour se régénérer. Cet *esprit de force* que le prêtre souffle sur les assistans, semble indiquer une régénération.

Nous ne dirons rien des habitans de la Trinité, de Cubagua, et de la nouvelle Andalousie, qui conservent la tradition d'un ancien embrâsement du monde, causé par le soleil irrité ; il faudroit d'ailleurs connoître leurs usages commémoratifs ; c'est chez tous les peuples la vraie pièce justificative de leurs histoires et de leurs traditions (1).

XVI. Nous verrons en parlant des géans, les grandes actions de tous les dieux de l'Indostan : nous nous contenterons ici de dire que toutes les fêtes annuelles des Indiens ont rapport aux exploits de ces dieux ; les unes célèbrent un dieu qui a triomphé des géans ; d'autres nous retracent le souvenir d'un autre dieu qui a soutenu le monde ébranlé, et qui a rétabli la nature ; dans une autre solemnité, nous voyons le soleil et la lune battus par un dragon. Les prières journalières des Indiens et l'hymne que les Bramines chantent avant l'aurore, pré-

(1) Cérém. relig. tome VII.

sentent l'histoire allégorique d'un dieu qui vole dans les cieux avec une vîtesse infinie, et qui pendant mille ans combattit contre un crocodile, qu'il tua; cette hymne célèbre ses malheurs, ses combats et sa victoire; c'est un Apollon persécuté et enfin victorieux (1).

Les Malabres célèbrent au mois d'août une fête funèbre et lugubre, qu'ils appellent *Ona*, dans laquelle ils déplorent la perte de l'âge d'or, et chantent la descente d'un dieu qui amena la pauvreté, l'adversité et les maux sur la terre. Ces fêtes sont de vraies bacchanales et de vraies saturnales (2).

Dans le même mois, on célèbre une autre fête dans l'Indostan; il y est question d'un dieu vainqueur d'un ennemi terrible, et qui ouvroit des abîmes. Les usages qui s'y pratiquent ressemblent à ceux des *Palilies*: on s'y régale de crême, de fruits, de fromage, et tout est orné de feuillages et de verdure.

Une des fêtes les plus riches de ce pays, est celle dans laquelle on fait la commémoration du secours que *Vistnou* donna à la terre qui s'enfonçoit dans les eaux, et qu'il soutint en la métamorphosant en tortue. Toutes ces histoires nous présentent un abus visible des emblêmes primitifs; mais l'abus que l'on y fait aussi des dogmes primitifs qui en étoient l'objet, n'est pas moins étonnant et ridicule (3).

C'est dans la ville de Jagannat, située sur le golphe de Bengale, que l'on fait la commémoration annuelle de cette dernière anecdote. On accourt en cette ville de plus de trois cent lieues, en se prosternant de toise

---

(1) Cérém. relig. tome V.

(2) *Oni* en Hébreu signifie *douleur*, *affliction*.

(3) Voyez cérémon. relig. tome VI, et lettres édifiantes, tome XIII.

en toise, ce qui rend le voyage très-long et très-fatiguant; quelques-uns des pélerins, pour le rendre plus rude se chargent de chaînes; en un mot, cette fête attire un concours incroyable (1). On y fait une procession composée quelquefois de cent cinquante mille personnes, qui escortent le char de la divinité dont cette solemnité représente la descente; ce char est une machine immense chargée de mille figures extravagantes, de monstres à plusieurs têtes et à plusieurs bras, de géans et de bêtes de toute espèce : le tout est surmonté de la figure du dieu. Ce char est posé sur des roues énormes sous lesquelles les dévots frénétiques et enthousiastes se font écraser aux yeux d'une multitude qui applaudit à leur zèle, et qui demeure convaincue que le dieu récompensera dans une autre vie ces pratiques barbares et insensées. Nous dirons ici avec Plutarque, que si les typhons et les géans eussent établi un culte sur la terre, ils n'en eussent pu choisir de plus abominable. Voilà cependant quel a été le fruit du dogme de la descente d'un dieu qui devoit venir juger les hommes à la fin des périodes. On peut dire que le genre humain s'est fait plus de maux par sa superstition, que tous les déluges et tous les embrâsemens de la terre n'ont été capables de lui en faire; la nature s'est réparée, mais l'esprit humain ne l'a jamais été, parce qu'il a lui-même entretenu une plaie dont il a rendu la guérison incurable. Cette superstition des Indiens est d'autant plus insensée, que, quoique l'objet de leur fête soit visiblement le souvenir de la destruction du monde, cet évènement est tellement défiguré chez ces peuples par des emblêmes, des allégories et des fables, que l'on n'y comprend rien, et que

(1) Histoire générale des voyages, tome X. Lettres édifiantes, tome XII.

l'on peut dire que le fond de la solemnité leur est totalement inconnu, et qu'ils sont gratuitement les dupes et les victimes de leur désespoir et de leur fanatisme. D'ailleurs on ne peut pas concevoir que chez les premiers hommes, même chez ceux qui ont été témoins des révolutions de la nature, la terreur ait pu produire des excès plus terribles; devenus très-malheureux, ils n'en ont été que plus religieux et plus soumis à la providence qui les frappoit; mais il est étonnant que leur postérité heureuse et paisible ne se soit rendue malheureuse que par la superstition et par un renoncement total à la raison.

CHAPITRE VI.

De la fable des Géans, ou de la Gigantomachie, sous laquelle on a voulu peindre les révolutions de la nature.

I. Nous venons d'exposer des institutions et des usages qui ont un rapport visible avec le déluge; nous avons décrit des fêtes qui ont été évidemment consacrées à la mémoire de ce grand évènement; on ne peut donc contester que les anciens n'en aient conservé un religieux souvenir et que cette terrible catastrophe ne soit originairement entrée dans le plan de leur culte, ou même ne lui ait servit de base, et qu'elle n'ait été l'objet d'une tradition suivie depuis les premiers hommes du monde renouvellé jusqu'au tems où nous avons retrouvé ces fêtes chez les Grecs, les Syriens, les Juifs, les Américains, &c. Ce ne sont point ces nations qui, par la suite des tems, ont pu établir ces

sortes de fêtes; elles n'ont pu en tenir les motifs et les usages de leurs ancêtres qui avoient été les témoins des désastres du monde. Il est vrai que les livres ne nous ont point transmis l'histoire de ces premiers hommes, ou du moins ils ne nous ont point appris quelles ont été les impressions profondes que les déluges ont faites sur le cœur et l'esprit de ceux qui ont échappé à ces affreux fléaux; ils ne nous ont point fait connoître le caractère de leurs premières institutions; mais les fêtes et les usages que nous venons de retrouver ne peuvent être sortis que d'une tradition continue dont les lueurs ont percé au travers de l'obscurité des siècles. Ce sont-là les monumens et les pièces authentiques de la véritable histoire de ces premiers âges du monde renouvellé; ce sont eux qui peuvent nous aider à remplir le vuide ténébreux qui a précédé les tems historiques. Pourroit-on contester de pareils titres lorsque d'ailleurs ils se fondent sur les reflexions simples que nous devons faire actuellement sur le caractère des hommes échappés aux crises de l'univers? en effet rien de plus naturel à l'homme que d'avoir été vivement frappé du spectacle effrayant de son séjour bouleversé; rien de plus conforme à son esprit que d'être occupé de ces révolutions terribles pendant un grand nombre de siècles, d'avoir même prolongé ses peines beaucoup au-delà de ses maux réels, et de nourrir en lui-même ses dispositions mélancoliques. Tel est le caractère de l'homme craintif et malheureux; il est bien étonnant que ceux qui les premiers ont entrepris d'écrire l'histoire des sociétés, n'en ayent point cherché les premiers élémens dans cette source et n'aient point consulté, soit les anciennes traditions sur le renouvellement du monde et des sociétés, soit leur propre caractère pour juger de l'état et des sentimens de l'homme à la suite de ces évène-

mens destructeurs. La longueur du tems qui s'est écoulé entre la renaissance des sociétés et les premiers ecrivains, pourroit rendre raison de leur silence ou de leur méprise; mais il en est plusieurs autres, tels que le style allégorique et l'écriture symbolique et hiérogliphique des premiers tems, qui, lorsqu'ils ont cessé d'être d'un usage commun, ont donné lieu à l'oubli ou à la corruption de l'histoire de tous les âges antérieurs, et des faits dont ils devoient conserver le souvenir. Les tableaux de l'histoire sont alors devenus muets et inintelligibles; on y a vu toute autre chose que ce qu'ils représentoient; le passé n'a plus été que le champ de la fable; l'histoire a disparu, ou il n'en est plus resté qu'un souvenir confus; et quoique les usages destinés à en perpétuer la mémoire ayent été soigneusement conservés, leurs motifs ont été, ou totalement oubliés, ou du moins changés et défigurés.

L'examen que nous avons déjà fait d'un petit nombre de fêtes en mémoire du déluge que l'antiquité nous fait connoître, est une preuve des causes particulières d'oubli de ce grand évènement. Avec combien de fables ces fêtes ne sont-elles point confondues? à combien de faits étrangers et modernes les usages primitifs ne sont ils pas appliqués? presque tous les peuples du monde ont ces usages, et tous les expliquent diversement, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui les ramènent à un principe commun, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme le seul véritable.

Nous avons de plus remarqué que ces fêtes primitives sont liées avec une théologie exprimée dans un langage allégorique, que nous appellons mythologie. Les malheurs du monde y sont communément représentés par des symboles et des images, dans lesquels on ne voit que les aventures heureuses et malheureuses

des dieux, leurs guerres, leurs combats, leurs victoires, et les biens ou les maux qu'ils ont faits aux hommes. Nous avons cependant entrevu la liaison de ce style avec les faits ? il faut donc nécessairement se familiariser avec lui pour découvrir, s'il se peut, jusqu'à quel point le souvenir des révolutions anciennes s'étoit imprimé et perpétué chez tous les peuples ; cette voie que nous sommes obligés de prendre n'a point ce ton d'autorité et de conviction que l'examen des usages précédens peut avoir. Les usages dans lesquels le souvenir du déluge est empreint d'une manière simple et naturelle, sont très-rares ; et je ne crois pas qu'on en trouve beaucoup d'autres que ceux qui font l'objet des chapitres qui précèdent. Mais lorsque les traditions altérées, les légendes et les fables seront confrontées avec les usages qui y auront rapport, on trouvera le moyen de les rapprocher au moins du ton de la vérité que l'on trouve dans les traditions pures et simples. Au reste, je serai réservé sur ces légendes. Je n'entreprends point ici d'expliquer toute la mythologie, ce vaste champ de conjectures dans lequel l'esprit humain ne cessera point de s'égarer ; je me contenterai de choisir les sujets que le concert des anciens et des modernes a déjà raprochés de mon objet ; j'abandonnerai non-seulement les fables et les légendes qui ne seront point liées aux usages, mais les usages eux-mêmes lorsqu'ils ne seront point évidemment liés au peu de faits par lesquels nous avons commencé nos recherches.

II. Les Egyptiens et la plupart des Orientaux (quels que soient des uns ou des autres ceux qui en sont les inventeurs) avoient, dit l'auteur de l'histoire du ciel, une allégorie ou une peinture des suites du déluge, qui devint célèbre et que l'on trouve partout (1) : elle re-

(1) V. Histoire du ciel, de M. Pluche ; tome I, chapitre I, parag. 15.

présente le monstre aquatique tué, et *Osiris* ressuscité; il sortoit de la terre des figures hideuses qui entreprenoient de le détrôner; c'étoient des géans monstrueux dont l'un avoit plusieurs bras, dont l'autre arrachoit les plus grands arbres, un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne, et le lançoit contre le ciel; on distinguoit chacun d'entr'eux par des entreprises étonnantes et par des noms effrayans; les plus connus de ces géans étoient *Briarée*, *Othus*, *Ephialtes*, *Encelade*, *Mimas*, *Porphirion* et *Rœchus*. Osiris reprenoit enfin le dessus, et après avoir été maltraité il se délivroit heureusement de leurs poursuites. Pour montrer combien ce tableau est historique, notre auteur traduit les noms particuliers que l'on a donné à chacun de ces géans. *Briarée*, dit-il, signifie la sérénité renversée; *Othus*, les saisons dérangées; *Ephialtes*, les nuées épaisses; *Encelade*, le passage des torrens; *Porphyrion*, les fractures de la terre; *Mimas*, les pluies; *Rœchus*, le vent.

Si cet auteur ne nous présente point ici une de ses illusions ou de ses méprises, il faut avouer que la fable des géans et de leurs combats contre les dieux, est un des plus grands monumens des révolutions de la terre que l'antiquité nous ait transmis. Quoique souvent je ne croie point devoir adopter les idées de cet écrivain, je me rendrai ici à ses conjectures qui sont fortifiées par le témoignage des anciens et appuyées par un concours d'étymologies assez justes; d'ailleurs la commémoration des géans et de leurs entreprises se trouve liée à presque toutes les institutions religieuses des anciens peuples. Dans presque toutes les fêtes on pleuroit sur les malheurs que les dieux avoient jadis éprouvés, et l'on se réjouissoit ensuite de leurs victoires. En Egypte dans les sacrifices on chargeoit Ty-

phon d'injures (1), en même tems qu'on chantoit les louanges d'Osiris, et l'on accabloit de coups des figures énormes et effrayantes que les Grecs, dit Diodore, ont par la suite appellées des *Géans, fils de la terre* (2). Ces figures énormes étoient exposées à l'entré des temples; avant d'y entrer on les maudissoit à cause des maux qu'on prétendoit qu'ils avoient fait au monde; et l'on n'alloit à ces temples que pour implorer contre eux l'assistance des dieux (3).

III. Je ne serai donc dans ce chapitre que le commentateur de l'auteur de l'histoire du ciel. Ainsi nous allons rechercher ce qu'ont été les géants, ce qu'ils ont fait, quel a été leur sort, ce qu'en ont pensé les anciens peuples de notre hémisphère, et même ceux du nouveau monde; faisons même, s'il le faut, un nouvel examen de leurs noms. Considérons aussi la part qu'ils ont eue dans les commémorations religieuses; dévoilons, s'il se peut, les fables par les usages, les usages par les faits : confrontons le connu avec l'inconnu pour vérifier l'un et pour jetter du jour sur l'autre.

Dans Hésiode les premiers géans sont appellés *Hécatonchires*, fils du ciel et de la terre; il les nomme

(1) Plutar. *de Iside et Osiride.*

(2) Diodor. *lib. I, sect.* 1, *parag.* 14.

(3) Norden, le plus récent et le plus exact des voyageurs qui ont décrit l'Egypte, dit avoir vu un assez grand nombre de ces colosses ou figures énormes; il en décrit deux sur-tout qu'il a trouvées à Luxor qu'il suppose avoir été l'ancienne Thèbes : il leur donne cinquante pieds de hauteur. Voyez *les voyageurs modernes*, tome II, pag. 184 et suiv. L'on peut attribuer la même origine à ces colosses ridicules, que l'on voit encore à l'entrée de quelques-unes de nos églises, à qui l'on a donné le nom de saints, et qui ne sont propres qu'à faire peur aux petits enfans. On a trouvé des usages semblables en Amérique.

Cottus, *Briarée*, *Gygés* (1). Ils avoient chacun cinquante têtes et cent bras ; le ciel n'en put supporter la vue, et à mesure qu'ils naquirent il les cacha dans les sombres demeures de la terre, et les chargea de chaînes ; la terre indignée de les voir traiter ainsi, engagea ses autres enfans à les venger ; Saturne fut le seul qui osa l'entreprendre ; il détrôna le ciel son père, le mutila, et de son sang que la terre reçut dans son sein, il en naquit encore d'autres géans, avec les furies et les nymphes *Mélies*. Le Ciel détrôné fit des reproches à ses enfans, il les nomma Titans, parce qu'ils avoient suivi les conseils de la terre leur mère, et leur annonça qu'ils en seroient un jour punis. En effet, Jupiter, fils de Saturne, l'ayant encore à l'instigation de la terre détrôné à son tour, les Titans refusèrent de se soumettre à lui, et lui déclarèrent la guerre ; cependant quelques-uns reconnurent Jupiter ; celui-ci défit les autres à l'aide des Cyclopes, *Brontes*, *Steropes*, *Argès* (2), qui lui donnèrent le tonnerre

(1) *Cottus* désigne dans la langue Phénicienne un monstre effrayant qui écrase, qui brise, qui abat, qui extermine, soit que sa racire soit *Khath*, ou *Catath* ou *qatat* ou *qut*, qui tous reviennent au même sens. *Briarée* est expliqué, par Pluche, par la *sérénité renversée* ; on ne peut guère lui trouver un autre sens ; cependant il seroit plus naturel de l'appeller *l'ennemi de la sérénité*, de *Beri* et de *Ar* ennemi ; la finale de *Briareus* est latine, et Pluche n'auroit pas dû y avoir égard, ni y voir le mot phénicien *barus*, renversé. *Gygès* est expliqué par Vossius et bien d'autres par *feu*, *embrâsement*, *ce qui brûle* ou *celui qui brûle*. Ce doit être aussi la racine du géant *Eycon* et du monstre *Ægide* qui, suivant la fable, mit toute la Phrygie en feu. En grec le mot Phrygie désigne un pays brûlé.

(2) Les noms des trois cyclopes d'Hésiode signifient tonnerre, foudre et éclair ; ce poëte les fait enfans du ciel et de la terre ; Homère les dit enfans de Neptune et d'Amphytrite. Leur principal séjour étoit le mont Etna en Sicile. Ce sont les éruptions de ce volcan qui ont donné lieu à la fable qui y place Vulcain et les fabricateurs de la foudre. Peut-on ne pas reconnoitre ici une physique allégorique ?

et

et la foudre ; il fut encore secondé par ces mêmes géans que le ciel effrayé avoit autrefois renfermés sous terre ; appelés au secours de Jupiter ces géans couvroient à chaque instant les Titans de trois cent pierres qui partoient à la fois de leurs mains ; ils les poussèrent jusqu'au fond du Tartare, et les y renfermèrent dans un cachot d'airain, affreuse demeure contenue dans les abymes de la terre et de la mer.

Après la défaite des Titans parut encore Typhée (1) fils de la terre et du tartare, monstre à cent têtes de serpens ; ses langues étoient noires ; un feu ardent partoit de tous ses yeux, et toutes ses bouches proféroient des sons intelligibles, semblables aux mugissemens des taureaux, aux rugissemens des lions, qui faisoient retentir les montagnes de sifflemens effrayans. Il seroit devenu souverain des dieux et des hommes, si Jupiter n'eût arrêté ses efforts ; ce dieu armé de son tonnerre, fait retentir la terre et les cieux ; la mer s'agite, et les flots se poussant impétueusement les uns contre les autres, viennent se briser contre les côtes ; la mer gémit, le ciel s'enflamme ; Pluton est effrayé dans les enfers, et le bruit de la foudre de Jupiter rapporte la terreur jusque sous le tartare dans le ténébreux séjour

(1) *Typhée* en grec signifie la fumée du feu, les vapeurs enflammées ; *Typhon* en phénicien signifie cuisson, brûlure. *Truphon*, dragon, monstre, ennemi caché. *Tsuph*, inonder. Les Egyptiens et les Grecs ont fait allusion à toutes ces significations en parlant de Typhée et de Typhon qui sont les memes. Typhon étoit fils des vapeurs de la terre : on le représentoit sous la forme d'un monstre, on le plaçoit sous terre ; on disoit qu'il avoit brûlé diverses régions. Les Egyptiens donnoient encore à la mer le nom de Typhon ; les Hébreux appelloient la mer-rouge *Suph* ou *Tsuph* qui ne sont que le même mot en des dialectes différens. Les Egyptiens disoient que la mer étoit une suite de l'embrâsement du monde et une maladie contre nature. Le déluge se dit en arabe *al-tu-fan*. Pline dit que sous Typhon il parut une grande comete qui présagea les calamités dont le monde alloit être accablé. *Hist. natur. lib. II*, *cap.* 15. *V. Vossius lib. II*, *cap.* 75. *Plutarch de Iside et Osiride.*

des Titans ; il part de l'Olympe et brûle toutes les têtes du monstre qui tombe sous ses coups redoublés ; le feu dont elles sont embrasées se communique à la terre qui fond comme l'étain dans les fourneaux ; enfin ce monstre est précipité dans le tartare.

De Tiphée sont venus les vents nuisibles aux mortels et différents de *Notus*, de *Borée* et de *Zéphir* (1). L'origine de ceux-ci est divine, et leur utilité répond à l'excellence de cette origine ; mais les autres soufflant sur la face de la mer, font périr les navires et les nautonniers. Rien ne peut garantir de leur rage ceux qui ont le malheur d'en être surpris, ils se répandent avec une égale fureur sur la terre où ils détruisent les ouvrages des hommes, et leurs tourbillons impétueux gâtent, renversent et corrompent tout. Typhon, dit-il ailleurs, est un de ces vents terribles et furieux ; et Astrée, autre géant, est le mari de l'Aurore, et le père des vents bienfaisans.

IV. Telle est dans Hésiode cette fameuse anecdote que tous les poëtes après lui ont mise à la tête de leur théoganie comme un des premiers évènemens du monde. Il ne faut point ici beaucoup d'imagination pour appercevoir dans ce tableau une physique allégorique de quelque grand changement survenu à la terre. En effet qu'est-ce que la théoganie d'Hésiode ? Sinon une phy-

(1) *Notus* est le vent du midi ; *Borée* le vent du nord, *Zéphir* un vent doux ; l'éloge que le poëte fait ici de Borée ne peut être justifié que dans la langue phénicienne, où *Bor* signifie pureté, sérénité ; c'est en effet le propre du vent du nord de nétoyer et de purifier l'air ; ce n'est donc point à tort que nous cherchons dans les langues orientales l'explication de toutes ces nouvelles mythologies. *Notus*, vent du midi, si on peut le dériver de *Natah*, multiplier, augmenter planter, a pu désigner un vent propre à la végétation et au développement des semences. *Zéphir* vient de *Trephirah*, le point du jour. C'est le vent doux du matin, celui qui fait éclore les fleurs, il signifie aussi maturité.

sique confuse dans laquelle les phénomènes, les météores, les élémens, le feu, l'air, le vent, l'eau, la terre, le ciel, les rivières et les mers sont personnifiés, et sont mis dans un ordre apparent de génération, suivant les idées de la physique ancienne, et dans le style des tems allégoriques,

Au milieu de ces peintures physiques on voit encore les peintures morales et les générations méthaphysiques de l'odieux destin, de la parque noire, de la mort, de la misère, du chagrin, de la douleur, de la vieillesse, du travail, de la famine, de la guerre, &c.; chacun de ces maux y occupe son rang, et ce livre d'Hésiode tout entier ne nous offre que le tableau du mal moral et du mal physique qui se disputent l'empire de l'univers. Il ne faut point être prévenu pour n'appercevoir dans cet ouvrage qu'une histoire physique du monde; mais il faut bien de la prévention et de l'aveuglement pour y voir, comme ont fait quelques auteurs, des êtres réels, des peuples révoltés, des invasions de barbares, et des principes vaincus et détrônés. La confusion et les contradictions qui se trouvent dans Hésiode, ramènent toujours à la nature: on y voit non-seulement les géans soulevés contre les dieux, mais les géans opposés aux géans eux-mêmes; tantôt ces géans attaquent les dieux, tantôt ils les défendent; Briarée, dit Hésiode, fut leur protecteur. Homère dit que, lors de la conspiration des dieux contre Jupiter, Briarée seul monta à son secours; et que par sa contenance fière et terrible, il épouventa et dispersa Pallas, Junon, Neptune; ailleurs on voit ce géant le juge et l'arbitre entre le soleil et le dieu de la mer qui se disputoient la possession de Corinthe. Cependant ce même Briarée est aussi représenté comme un ennemi des dieux; c'est le même, dit Homère, que le redoutable *Egéon* qui sortit du sein de la mer pour com-

battre les dieux, en vomissant contre eux des torrens de flamme, et Neptune le précipita dans la mer (1). D'où vient ce contraste, sinon de ce qu'il n'y a aucun des élémens qui ne soit tout à la fois bon et mauvais (2) ? Rien n'exprime mieux que cette fable le soulèvement de toute la nature contre elle-même; tantôt le feu est opposé au feu, l'eau est en guerre contre l'eau, le vent combat le vent; et souvent Hésiode connoissoit en partie le style dont il se servoit puisque souvent il en donnoit l'interprétation physique. Dans Homère on voit un autre contraste, mais qui part toujours de la même source; ce ne sont point les géans qui attaquent Jupiter, ce sont les dieux qui se soulèvent contre lui; et ce sont ces dieux qu'il combat et qu'il terrasse à l'aide des géans (3). Que veut dire ce nouveau langage, sinon qu'au tems d'Homère les élémens étoient divinisés et personnifiés, et que c'étoient eux encore qui se soulevoient contre l'auteur de la nature ? Il en est de même des fables contradictoires des autres poëtes dans lesquelles tous les dieux et toutes les déesses accourent et partagent les travaux et la victoire de Jupiter; enfin on voit quelques dieux qui, suivant quelques poëtes, le secondent, tandis que, suivant d'autres, ils l'attaquent et le combattent; tantôt on voit Hercule faire des prodiges de valeur en faveur de Jupiter et défendre les dieux contre les géans;

---

(1) Mythologie de Bannier, tome IV, p. 354.

(2) Borée et Briarée ne paroissent avoir qu'une même racine commune. C'est tantôt le vent du nord qui dissipe les nuages et rend au ciel la sérénité, tantôt c'est un vent violent qui renverse et détruit tout. On peut voir comment Ovide a personnifié Borée, et le tableau qu'il fait de ce personnage figuré lors de l'enlevement d'Orithie. *Métamorph. lib. VI, fab.* 9.

(3) *V. Homer. Iliad. lib. I et XIV.*

tantôt on le voit dresser son arc contre le soleil, contre Junon, contre Pluton et les autres immortels; ce qui est fondé sur ce que le soleil est tantôt le bienfaiteur et tantôt l'ennemi des hommes. On peut ignorer combien les peuples ont respecté cet astre, cependant lorsque ses chaleurs étoient nuisibles, les Egyptiens lui donnoient le nom de l'odieux *Typhon*; les Grecs lui donnoient aussi le nom de *Titan* qui désignoit chez eux les cruels enfans de la terre, et qui a pu désigner le feu, puisque dans la langue celtique, *tan* signifie encore feu, et maison de feu. Pline nous dit que les Atlantes, peuples de la Lybie, maudissoient le soleil à son lever et à son coucher, parce que sa chaleur brûle et ruine leur pays. Strabon dit la même chose des Ethiopiens (1).

V. Si nous suivons le soleil ou Apollon dans toute la conduite, souvent contradictoire, que la mythologie lui attribue, nous le voyons tantôt prêter son secours à Jupiter; tuer le serpent *Python*, que le limon déposé par le déluge avoit fait éclorre, et qui ravageoit la terre; tantôt on le voit tuer le géant Titye, autre fils de la terre; ailleurs on le voit se soulever contre Jupiter, et exterminer les Cyclopes qui avoient fabriqué les foudres de ce dieu, pour se venger de la mort d'Esculape, ou de la chûte de Phaëton. Hésiode nous présente ces Cyclopes comme des êtres semblables aux dieux; Homère en fait des géans cruels, des antropophages (2).

(1) *Plutarch. de Iside et Osiride. Vossius de Idol. lib. II, cap 24 Plinii hist. natu. lib. V, cap. 8. Strabo, lib. XVII. Diodor. Sicul. lib. I.* Il faut se rappeller ici ce qui a été dit ci-devant de Saturne qui étoit regardé tantôt comme un dieu bienfaisant, tantôt comme un dieu exterminateur et malfaisant.

(2) Apollon institua les jeux pythiens en mémoire de sa victoire sur

Nous voyons la même contradiction dans la conduite que la fable attribue à Minerve : tantôt elle est appellée *Gigantophonte*, pour avoir tué plusieurs géans; tantôt elle se ligue avec Neptune et Jupiter qui est alors secouru par Briarée.

VI. Pour peu que nous y fassions d'attention, nous retrouverons encore les images de la nature dans les exploits de cet Hercule si fameux dans l'antiquité (1). Lors de sa conception la nuit est trois fois plus longue qu'à l'ordinaire. Ses travaux consistoient 1°. A tuer le lion de Némée dans les montagnes d'Arcadie et de l'Argolide où l'Inachus prend sa source pour se répandre dans les plaines. 2°. Il tue l'hydre de Lerne en Argolide, dont les têtes renaissent. *Lerne* ne désigne ici qu'une rivière et des marais. 3°. Il tue le sanglier d'Erimanthe en Arcadie, qui n'est autre chose qu'une rivière. Il combat les Centaures, enfans de Néphélé, ou des nuées qui pour protéger ses fils faisoit pleuvoir durant le combat. 4°. Il attrape à la course la biche aux cornes d'or. 5°. Il chasse les oiseaux du lac Stymphale près de Némée, aux sommets de l'Arcadie et de l'argolide; ces oiseaux désoloient la compagne, il les fait fuir à l'aide d'un tambour d'airain. 6°. Il nétoye les étables d'Augias en y faisant passer le

---

le serpent Python. *V. Ovid. lib. métam. I, fab.* 8. Il tua les Cyclopes. *V. Euripid. Alcest.* A la mort de Phaëton, le soleil accablé de tristesse se cacha, et fut un jour entier sans se montrer. Le monde ne fut éclairé que par la lueur de l'incendie que Phaëton venoit de causer. *Métam. lib. II, fab.* 2 *et* 4. La terre, lors de cet embrasement, s'écrie qu'elle va rentrer dans l'ancien chaos. *Métamorphós. Lib. II, fab.* 1.

(1) Le nom d'Hercule, en grec ΗΡΑΚΛΗΣ, ne viendroit-il pas du mot hébreu *Rachal* traficant, *ha-rocel* marchand, ou de *ha-rokc-el*, esprit divin ou de dieu? *Hr-Khal-Rokh* chez les anciens Persans signifie héros, homme preux et vaillant.

fleuve Pénée. 7°. Il amene dans le Péloponese le Mitaure de Crète, et institue les jeux olympiques sur les bords du fleuve Alphée en Elide. 8°. Il va au secours des dieux attaqués par les géans à Pallene en Macédoine vis-à-vis la bouche du Péné, dans le golphe Thermœus. Il tue le vautour de Prométhée. 9°. Il enlève en Thrace les cavalles de Diomède qui se nourrissoient de chair humaine : il part ensuite avec Jason pour l'expédition de la toison d'or. Il enlève la ceinture de l'amazone Hyppolite. 10°. En Espagne il enlève les vaches de Gérion, et tue les trois Gérions. En Afrique il tue Antée, et Busiris en Egypte, et élève les deux fameuses colonnes de Calpe et d'Abila, au détroit de Gibraltar; ce qui signifie, dit-on, qu'Hercule rapprocha l'Espagne de l'Afrique, en remplissant de terre l'intervalle qui les séparoit; ou plutôt qu'il les sépara en coupant l'isthme, et en ouvrant une communication entre les eaux de la Méditerranée et de l'Océan. Il dessèche la vallée de Tempé et découvre les plaines de la Thessalie en perçant les monts Ossa et Olympe. Au contraire il inonde la Béotie en bouchant les passages des eaux. D'Espagne, suivant quelques-uns, il passe dans les Gaules, d'où il se rend en Italie; il vient combatre les géans aux champs Phlégréens près de Cumes; c'est l'endroit où est placé le Vésuve; de-là il passe en Sicile qu'il remplit de ses exploits. 11°. Il tire Cerbère des enfers, et avant d'y descendre il se fait initier aux mystères d'Eleusis institués par Orphée qui avoit été lui-même aux enfers. 12°. Il va en Afrique où il enlève les pommes d'or du jardin des Hespérides. Il assiste à la fameuse chasse du sanglier de Calidon, et pour obliger les Calidoniens il détourne le fleuve Achéloüs, ce qui a donné lieu à la fable

de son combat. Il desséche l'Etolie. Hercule secourt les dieux contre Typhée et les géans; les dieux le secourent à leur tour en faisant tomber une pluie de pierres sur ces géans; dans une autre occasion il combat Appollon et remporte la victoire sur lui; fatigué des rayons du soleil, il décoche ses flèches contre lui. Homère dit qu'Hercule blessa Junon d'une flèche au sein, et Pluton à l'épaule; enfin, aux jeux olympiques il combattit Jupiter lui-même. Diodore dit qu'Hercule vint au secours d'Osiris lors du déluge, et remédia aux désordres que le Nil avoit faits en Egypte; ce déluge arriva à l'entrée de la canicule, ruina sur-tout la basse Egypte dont Prométhée étoit le gouverneur. Pausanias dit qu'Hercule fit un lit au fleuve Olbius qui descend de Némée pour se rendre en Arcadie; près de Trésene, il sort de terre une source pour le désaltérer. Enfin, suivant Athénée, il fut tué par Typhon, et ressuscita par la suite.

VII. Il est aisé de voir que dans ces tableaux confus, la mythologie n'a voulu représenter que les malheurs de la nature, les combats des élémens et les maux du genre humain réparés par le dessèchement des marais; par le cours que l'on fit prendre aux fleuves en ouvrant des montagnes et en creusant des canaux. Ces images, souvent contradictoires, nous montrent par-tout un désordre et des révolutions dont les poëtes n'ont eu que des idées peu claires; en effet, il y a lieu de croire que peu d'entr'eux aient connu l'objet qu'ils décrivoient: ils ne suivoient dans leurs peintures que le langage d'une ancienne tradition dont le sens étoit déjà devenu inintelligible; ils l'ont encore rendu plus méconnoissable, en y ajoutant les idées enfantées par leur propre imagination; cependant, il faut convenir que, quand même ils auroient composé ces tableaux avec une entière

connoissance de cause, et produit à dessein cette foule de contrastes, ils n'auroient pas pu mieux nous dépeindre ce qu'ailleurs ils appellent *chaos*, et ce qu'en d'autres termes ils décrivoient sous ce nom, comme la peinture du premier état de la nature avant l'existence et l'organisation présente de notre globe. Pour nous convaincre de cette vérité, écoutons le début d'Ovide, qui nous représente la confusion primitive des élémens. Selon lui, la terre, la mer et l'air étoient confondus: la terre n'avoit ni consistance, ni solidité, ni forme déterminée; l'eau n'avoit point les propriétés que nous lui voyons; l'air étoit privé de lumière; les êtres n'avoient point de figure, ils se nuisoient sans cesse les uns aux autres; le froid luttoit contre le chaud, le sec contre l'humide, la dureté contre la molesse; tout gravisoit sans avoir de poids, etc. (1).

Personnifions tous ces différens caractères de la nature; donnons un corps et des noms symboliques à tous les phénomènes qui en dérivent, et nous connoîtrons bientôt par l'analogie de ce spectacle avec celui que nous offrent les géans, que ces deux tableaux n'en font qu'un; ils n'ont rapport qu'à un seul état de la nature dans un tems de désordre et de révolution dont il s'étoit conservé un double souvenir, l'un simple mais confus à cause de la longueur des tems; l'autre plus détaillé et plus connu, mais rendu presque inintelligible par la nature du langage et du style figuré. C'est sur le premier souvenir, que les anciens ont fondé tous leurs systêmes sur l'origine des choses. Le chaos tumultueux qui précède la création dans tous les systêmes de cosmogonie, n'est qu'une chimère qui n'eut jamais d'exis-

---

(1) Ovid. metam. lib. I, fab. 1.
Ante mare et terras, etc.

tence que dans la cervelle de ceux qui avoient oublié ou ignoré l'antiquité, et confondu les phénomènes du renouvellement du monde avec ceux de sa production. Comment a-t-on pu chercher l'histoire de la création dans toutes les cosmogonies payennes ? Comment des hommes qui n'avoient aucunes idées nettes du déluge même, et qui en ignoroient totalement l'époque, pouvoient-ils se souvenir d'un fait infiniment plus ancien et plus incompréhensible que lui ? Si les auteurs payens peuvent nous prouver une création, ce n'est pas par les détails qu'ils nous en ont donnés, mais par leur sentiment intime qui s'efforçoit de remonter au premier auteur des choses, tandis que leur imagination et leur langage les égaroient sans cesse. Comme les hommes ne peuvent et ne pourront jamais deviner par eux-mêmes les détails de ce premier de tous les évènemens, pour le placer à la tête des annales du monde ; et comme il leur a été impossible de se représenter les opérations surnaturelles d'un Dieu créateur et architecte de l'univers, autrement que par des rapports et des analogies grossières, tous les anciens n'ont pu dépeindre cet acte sublime et incompréhensible de la toute-puissance, qu'avec des couleurs souillées par les idées que leur fournissoit encore un souvenir ténébreux et corrompu des grands désordres arrivés lors de la destruction de l'ancien monde.

Telles sont les sources profanes de ces ténèbres, de ce chaos, de ce mélange primitif des élémens, et de cet état de confusion qu'on a supposé avoir précédé la naissance du monde ; de-là toutes ces histoires frivoles et ridicules de combat du bon et du mauvais principe ; des bons et des mauvais génies ; des géans contre les dieux, d'Oromaze et d'Arimane, de Typhon et d'Osiris ; en un mot de-là toutes les fables que l'on

place tantôt aux premiers instans de la nature et tantôt au tems de son renouvellement. Cette indécision fait assez connoître que la création tumultueuse des anciens n'est autre chose que le renouvellement du monde; c'est encore à quoi revient le dogme de quelques philosophes qui ont prétendu que la discorde avoit été la mère et le principe des choses (1), dogme blasphématoire si on l'applique au véritable acte de la création, mais raisonnable et naturel, si on l'applique, comme on le doit, à l'ancien acte du renouvellement du monde, et au renouvellement perpétuel de toutes les créatures.

VIII. Je ne m'arrêterai point ici à rapporter les unes après les autres les différentes cosmogonies des Chaldéens, des Egyptiens, des Atlantes, des Orphiques d'Hésiode, et de divers autres peuples ou sectes de philosophes : on reconnoîtra leurs méprises pour peu qu'on les relise d'après le point de vue où nous venons de nous placer. Mais arrêtons-nous un moment sur la cosmogonie phénicienne de Sanchoniaton; elle a cela de particulier qu'elle ne présente qu'un seul fait que l'on croit être celui de la création, et elle nous montre les premiers tems qui l'ont suivie sans qu'elle fasse aucune mention du déluge, ce dont quelques modernes lui ont fait un très-grand crime.

Le commencement de l'univers, dit cet auteur, étoit un air ténébreux, privé de toute clarté, mais infini

---

(1) Voyez Plutar. *in Agesila.* Il dit que le sentiment des physiciens est que, si la guerre et la discorde étoient bannies de la nature, tous les corps célestes s'arrêteroient, tout demeureroit suspendu, il n'y auroit ni mouvement, ni génération dans cette harmonie trop parfaite. V. Lucien dans son traité *de la manière dont il faut écrire l'histoire.* V. *Ovid. metam. lib. I, fab. 8.*

Cumque sit ignis aquæ pugnax, vapor humidus omnes
Res creat, et discors concordia fœtibus apta est.

et presque éternel; l'esprit amoureux de ses propres principes donna lieu à ce qu'on appelle *desir* ou *amour*, et produisit une fange humide qui fut la semence de tous les êtres; les premiers êtres n'eurent aucun sentiment, mais ils en produisirent d'autres intelligens. Parmi les premières productions de cette fange humide furent le soleil, la lune, les étoiles et tous les astres; leur lumière ne fut pas plutôt répandue dans l'univers, que l'excessive fermentation de la mer et de la terre embrasée produisit les vents et les nuages; ceux-ci retombèrent sur la terre en pluies violentes et l'inondèrent; les eaux ensuite attirées une seconde fois par un ardent soleil, s'élevèrent en l'air, se brisèrent les unes contre les autres, ce qui produisit des éclairs et des tonnères si terribles que tous les animaux capables d'intelligence, mais qui jusqu'alors avoient été engourdis, se réveillèrent avec la frayeur et la crainte, et commencèrent tous à se mouvoir dans la mer et dans l'air; leur premier sentiment fut la terreur, et leur génie fut extraordinairement borné. L'auteur donne ici le nom et le détail des vents; un d'eux s'étant allié avec la nuit, produisit l'homme et la femme *Vie*; ils eurent deux enfans *Genos* et *Genea*, c'est-à-dire *race* et *génération*, qui se trouvant brûlés par la chaleur du soleil levèrent les mains au ciel; leurs enfans furent *Phos*, *Pur*, *Phlox*, flamme et lumière, d'eux naquirent les géans *Cassius*, *Liban*, *Antiliban* et *Brathys*, qui donnèrent leurs noms aux montagnes, &c. Mais n'allons pas plus loin, voilà ce fragment phénicien (1) tel qu'il nous a

(1) *Euseb.* V. *præparat. evangelic. lib. I, cap.* 10 Rien ne montre mieux la profonde ignorance qui regnoit chez les anciens que les noms qu'ils ont donnés aux premiers hommes; est-ce bien les connoître que de les appeller *premier-né*, *race*, *génération*, *etc.* Si nous les suivions

été conservé. Nous y voyons une création sur laquelle on reproche à l'auteur de n'avoir pas connu la révolution arrivée autrefois à la terre, tandis qu'il est tout simple de voir que Sanchoniathon, comme presque tous les auteurs qui ont décrit la cosmogonie, n'a fait que confondre ces deux événemens; peut-être même n'a-t-il voulu parler que du dernier qui étoit en effet le seul dont il pût avoir quelque idée : il est vrai qu'il présente l'homme comme un être nouvellement produit; mais ce n'est pas-là le langage de tous les autres payens qui ont parlé du déluge? Ovide en suivant Deucalion et Pyrrha, ne leur fait pas moins créer de nouveaux hommes avec des pierres; dans un autre endroit ce poëte dit que dans les premiers tems à Corinthe il naquit des hommes des champignons que produisit la terre humide (1). N'est-ce pas du limon que les eaux du déluge avoient déposé sur la terre que les peuples des régions basses et marécageuses ont dit que l'homme avoit été reproduit? Les Egyptiens, selon Diodore, croyoient être nés du limon du Nil. D'autres peuples ont cru être sortis des étangs; dans le langage des peuples qui habitoient des montagnes, ils se disoient sortis des

---

plus loin, nous verrions que leurs histoires ne nous donnent pas plus de lumières sur les inventeurs des arts, et nous trouverions que l'inventeur du labourage se nommeroit laboureur, etc.

(1) Voyez métamorphos. liv. I, fab. 7, et liv. VII, fab. 20, où il dit :

Hic ævo veteres mortalia primo
Corpora vulgarunt pluvialibus edita fungis.

et liv. I fab. 8, il dit :

Cætera diversis tellus animalia formis
Sponte suâ peperit.

Le mot *Adam* lui même signifie limon. Les Orientaux prétendent que le limon dont Adam fut formé fut préparé par une longue pluie.

pierres et des cailloux; ceux qui habitoient depuis longtems des cavernes et des forêts ont prétendu être nés des arbres et des cavernes (1). Toutes ces diverses traditions sentent trop le terroir pour qu'on puisse faire fonds sur aucune d'elles. On y voit toujours que tantôt le desordre causé par le déluge a été pris pour une création, et tantôt que la création antérieure a été confondue avec la révolution qui suivant la nature des lieux a été tantôt un inondation, tantôt une incendie, tantôt l'un et l'autre à la fois.

Sanchoniathon a donc eu raison de ne parler que d'un seul fait; quoique sa théorie ne soit pas sans défaut, elle vaut encore mieux que celles où après avoir parlé, comme Ovide, d'une création tumultueuse, on fait ensuite mention du déluge, ce qui n'est qu'un double emploi d'un seul et même fait (2). Cette méprise, commune à beaucoup d'anciens, nous explique une énigme du IVe. livre d'Esdras chap. 7. L'auteur apocryphe après avoir annoncé toutes les horreurs de la fin du monde qu'il croyoit prochaine, dit que *bientôt le monde va rentrer dans le chaos des sept jours comme il est arrivé dans les anciens jugemens.* L'auteur regardoit, suivant toute apparence, la création du monde que l'on trouve dans la génèse, comme le jugement dernier du monde plus ancien que celui-ci. Le dogme de la pluralité successive des mondes n'est pas inconnu des Rabbins; d'ailleurs l'auteur dont il s'agit, a pu se méprendre sur divers passages de l'écriture dans lesquels le commencement des tems, le déluge et les géans

---

(1) V. histoire générale des voyages, tome IV, p. 159, et tome XII, p. 219.

(2) Hésiode ne parle, ni du déluge de Deucalion, ni de celui d'Ogygès.

ne sont pas aussi parfaitement distingués qu'ils le sont ailleurs. (1).

Moyse dans la génèse en parlant de la création, nous dit que la terre étoit informe et toute nue, *inanis et vacua*; les ténèbres couvroient l'abyme, et l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. Il ajoute ensuite que le premier jour Dieu créa la lumière et la sépara des ténèbres; le second jour il créa le firmament, et sépara les eaux qui étoient au-dessous du firmament de celles qui étoient au-dessus, et il appella le firmament *ciel*; le troisième jour il sépara les eaux de l'aride, rassembla ces eaux dans la mer, et l'aride fut appellé *terre*. Le quatrième jour il fit le soleil et la lune, pour servir à marquer les tems, les saisons, les jours et les années. Il fit aussi les étoiles, et il les plaça dans le firmament pour y luire, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer les lumières d'avec les ténèbres. Le cinquième jour il créa les poissons et les oiseaux; le sixième jour il créa les animaux reptiles et quadrupèdes et autres bêtes de la terre; enfin il créa l'homme pour être le roi de tous les animaux, il les créa mâle et femelle, et il les bénit, assignant à l'homme et aux animaux les herbes des champs pour leur servir de nourriture. Le septième jour fut celui du repos et de la fin des ouvrages de Dieu. Moyse dit que telle est l'origine du ciel et de la terre, et qu'ils furent créés au jour que Dieu fit l'un et l'autre. Il ajoute qu'en ce tems-là il ne pleuvoit point sur la terre: il n'y avoit point d'hommes pour la labourer, il y avoit seulement une fontaine qui s'élevoit de terre pour l'arroser. Dieu fit ensuite un jardin qui étoit arrosé par un fleuve qui se parta-

(2) Job. chap. VI. Le livre de la sagesse, chap. XIV.

geoit en quatre canaux ; là il donna à l'homme des fruits à manger, et enfin il lui donna une compagne pour combler tous ses vœux.

Dans la cosmogonie des Chaldéens ou des Babyloniens, Bérose rapporte qu'originairement l'univers n'étoit qu'eau et obscurité ; il étoit peuplé de monstres qu'il dépeint sous la forme des anciens symboles effrayans ; on en voyoit la peinture dans le temple de Bélus. Ce Bélus ayant rétabli la nature, les animaux et les monstres moururent parce qu'ils ne purent supporter la clarté du soleil.

Les Egyptiens plaçoient le débrouillement du chaos au lever de la canicule, tems auquel ils plaçoient aussi le déluge ; ils avoient en cela à peu près les mêmes idées que les Juifs qui prétendent que le monde a été créé au premier jour du premier mois de leur année civile ; ils disent qu'à pareil jour les eaux du déluge furent dessèchées, et que Dieu exerce tous les ans sur l'univers un jugement. Ainsi chez les Egyptiens et chez les Juifs chaque premier jour du nouvel an étoit tout à la fois commémoratif de la naissance du monde et de son renouvellement, et il paroît qu'il rappelloit aussi le souvenir du renouvellement futur et du jugement dernier. Dans le livre d'Enoch il est dit que le déluge et la chute des géans sont arrivés au même tems (1).

Les Péruviens disent qu'autrefois il vint du nord un homme extraordinaire nommé *Choun*, sans os et sans muscles, qui abaissoit les montagnes, qui combloit les vallées, qui se faisoit des chemins par des endroits inaccessibles. Ce fut cet homme qui créa les

(1) Voyez Basnage, histoire des Juifs, livre IV, chapitre 12 parag. 9.

premiers

premiers Indiens et leur assigna pour vivre les herbes des champs et les fruits sauvages. Les sauvages de l'Amérique septentrionale ont une idée du déluge, et le commencement du monde ne date chez eux que de ce tems-là. Ce qu'ils racontent de la création du monde n'est qu'un mélange de fables dans lesquelles on entrevoit des idées du déluge (1).

Les Japonnois ont admis un chaos qu'ils placent à la tête de leur mythologie, et les historiens Chinois prétendent que les eaux qui couvroient encore sous le régne de Yao les plus belles provinces de l'empire de la Chine étoient des restes du chaos et de la naissance du monde (2).

IX. Non-seulement la plupart des compagnies ont confondu la création du monde avec sa destruction, mais encore elles ont représenté l'homme nouvellement formé comme misérable, et son séjour comme le théâtre des révolutions et de la misère. Diodore de Sicile représente les arbres, les plantes, les bêtes, et l'homme lui-même comme sortant de la fange échauffée par le soleil, et nous montre les premiers hommes comme brutes et foibles, et tout le reste de la nature comme mourante et misérable. Héraclite dans Plutarque rendoit compte de la formation du monde en disant que le feu ayant été éteint, la masse de cendres restante avoit formé la terre. Le même Plutarque parle ailleurs (3) de ces premiers âges de l'univers comme d'un tems de tempêtes et de révolutions dans la na-

(1) Voyages de Coréal, tome I. La Potherie, hist. de l'Amérique septentrion. Cérém. relig. tome VII. Recueil des voyages de la Borde, p. 6 et 7.

(2) Kempfer. livre III, chap. 1.

(3) *Diodor. Sicul. lib. I, cap. 2. Plutarch. de Fortun. roman. parag. 1.*

ture, et de misères pour les créatures. Rien de plus touchant que le tableau que fait le même auteur du genre de vie des premiers habitans de l'univers, dans son traité *s'il est permis de manger de la chair*, où il introduit un homme du premier âge du monde, qui dit aux hommes des derniers siècles : « O que vous êtes » chéris des dieux, vous, qui vivez maintenant! que » votre siècle est heureux! la terre fertile vous produit » mille richessses, toute la nature n'est occupée qu'à » vous procurer des plaisirs; au lieu que notre nais- » sance est tombée dans l'âge du monde le plus triste » et le plus dur; il étoit si nouveau que nous étions » dans l'indigence de toutes choses; l'air n'étoit pas en- » core bien établi, ni le soleil lumineux et affermi; » les rivières sans un cours réglé désoloient la terre, » tout étoit marais, ou bourbier ou forêts sauvages; » les champs stériles ne pouvoient être cultivés; notre » misère étoit extrême; nous n'avions ni invention, » ni inventeur, et la faim ne nous quittoit jamais, » nous déchirions les bêtes pour les dévorer, lorsque » nous ne trouvions ni mousse, ni écorce; lorsqu'on » pouvoit trouver du gland, hélas, nous dansions » de joie autour du chêne en chantant les louanges de » la terre : nous n'avions point de fêtes et de plaisirs » que ceux-là, et tout le reste de notre vie n'étoit que » douleur, pauvreté et tristesse (1) ».

X. Nous ne nous sommes étendus sur ces cosmogonies, que pour montrer par leurs rapports avec tout ce que la fable raconte des combats des dieux et des géans ou du bon ou du mauvais principe, que ces combats n'exprimoient chez les anciens que l'état de la nature lors du changement ou de la destruction de l'an-

(1) Plutar. *ibid.* sect. 1.

cien monde et de son renouvellement. Les Scandinaves qui avoient conservé quelque souvenir du déluge, placent à cette époque la guerre des géans dont le sang noya tous les hommes, et l'apparition d'un autre monde qui fut formé du cadavre du géant *Junner*; le ciel fut formé de son crâne; la mer et les rivières de son sang et de son urine; les nuées de sa cervelle; les montagnes de ses os; les pierres de ses dents. Le soleil fut alors formé des feux de l'abîme, et avant ce tems cet astre ne savoit pas où étoit son palais, la lune ignoroit ses forces, et les étoiles ne connoîssoient point la place qu'elles devoient occuper (1).

Telle est la peinture du déluge et de ses suites dans l'Edda ou dans la mytthologie des Scandinaves; elle nous présente à peu près le meme tableau que celui sous lequel les Chaldéens représentoient l'origine du monde, lorsque le dieu *Bel* détruisit le monstre *Omorca*, qu'il coupa en pièces pour former de chacune le iecl, la terre et l'homme. Cet accord entre des peuples si éloignés, n'est pas moins instructif pour notre sujet qu'il étonnant et singulier. Mais ce qu'il y a encore de plus instructif dans les traditions du nord, c'est que la fin du monde doit arriver par des évènemens semblables. L'ennemi du monde et les géans, plongés dans l'abîme, qui habitent depuis le déluge les sombres extrémités du monde, en sortiront un jour pour détrôner les dieux, ils rompront leurs noirs cachots; leurs efforts pour briser leurs liens produiront les secousses de tremblemens de terre. Lorsqu'ils seront déchaînés ils

(1) V. Elda, fables 2, 4 et 31. Dans les fab'es 16 et 17. Il est question de Loxe, ennemi des dieux, du loup *Fenris* qui mangera le soleil, et du grand serpent dont les replis embrassent le monde. Dans l'apocalypse, l'ange doit à la fin des tems delier le grand serpent qui fera la guerre aux saints.

plongeront le genre humain dans toutes les misères imaginables. Ils ne feront de son séjour qu'un lieu de larmes. L'arc-en-ciel sera le pont par lequel ces géans monteront à la demeure des dieux; ils les attaqueront eux-mêmes, ils leur livreront les plus sanglans combats; le ciel ne sera pas moins malheureux que la terre; les dieux et les hommes périront à l'exception d'un très-petit nombre qui vengeront enfin l'univers, et qui le renouvelleront après avoir exterminé les géans. On ne peut voir d'images plus grandes et plus tristes; jamais la poésie grecque n'a si fort échauffé son imagination pour peindre les anciens géans, que celle de ces climats glacés pour peindre les géans futurs. Tout concourt donc à prouver que cette allégorie des géans n'est que l'emblême des destructions arrivées, et de celles que l'esprit effrayé a voulu prédire et prévoir. On ne trouve point chez les Grecs de prédictions semblables sur les géans futurs; mais les Egyptiens et les Orientaux en annonçoient de semblables dans un langage allégorique. Plutarque, qui ne parle jamais des titans, des géans, de Tiphon, et des malheurs des dieux, que comme des emblêmes des révolutions arrivées autrefois dans le premier principe des choses, rapporte que les démons, mis en fuite, habitoient depuis ce tems dans un autre monde, et reviendroient après neuf périodes de la grande année (1).

On voit aussi dans son traité d'Isis et d'Osiris qu'il doit venir un tems fatal, où Typhon, Arimane, Pluton rameneront encore de nouveaux malheurs; après quoi ils seront exterminés, le monde et les hommes seront renouvellés; ce qui doit, selon lui, arriver au bout de neuf mille ans. La doctrine des peuples du

(1) Traité des oracles qui ont cessé.

midi étoit donc la même, ainsi que le langage figuré dont on se servoit pour l'exprimer : et les géans ne sont réellement que les phénomènes et les causes inconnues des révolutions du monde. On peignoit les tristes instans des crises de la nature avec l'appareil guerrier et militaire; ce style même n'est pas encore tout-à-fait perdu parmi nous. La fin des tems, le jugement dernier nous sont encore représentés comme un grand jour de bataille, de carnage, qui sera annoncé aux quatre coins du monde par le son de la trompette. Joignons à toutes ces considérations qui démontrent la justesse des conjectures de l'auteur de *l'histoire du ciel*, quelques remarques sur les détails de cette guerre des géans, et sur les lieux divers où la mythologie a placé la scène de ces combats.

XI. Dans Ovide et dans tous les poëtes on voit les géans déraciner les montagnes, les lancer contre les dieux, les entasser les unes sur les autres. Les Grecs ont chanté particulièrement le mont Ossa entassé sur le mont Pélion, et renversé ensuite sur les corps des géans. Ces montagnes sont en Thessalie, c'est-à-dire dans ce pays où nous avons vu que le souvenir du déluge s'étoit le mieux conservé ; où l'on se souvenoit encore que la rupture de ces deux montagnes avoit changé la face de cette contrée, et avoit procuré un écoulement aux eaux du déluge pour se rendre dans la mer. Cette rupture heureuse qui délivra le pays est e[illegible]ans le langage allégorique par Neptune, q[illegible]coup de son trident sépare l'Ossa de l'Olympe, pour écraser les géans sous ses débris. Ovide nous présente ailleurs le mont Ossa comme volcan (1). Ailleurs Jupiter armé

(1) V. *Metam. lib. II, fab.* 1; *lib. V, fab.* 6; *lib. I, fab.* 4. *Virg. georgic. lib. I, vs.* 281.

de foudres, poursuit le cruel Typhée, et l'écrase sous le poids de la Sicile : Etna se trouve sur sa tête ; les efforts du géant pour se délivrer produisent des tremblemens de terre, et son haleine enflammée est la cause de l'incendie de ce volcan. Selon d'autres c'est Encelade ou Typhon qui mugissent sous ce nom terrible ; ou bien c'est-là que Vulcain et les Cyclopes fabriquent la foudre et les météores dont Jupiter punit les mortels. Remarquons en passant que l'attelier de Vulcain est encore placé tantôt à Lemnos, tantôt dans les isles Lipares, isles qui ont été ou qui sont encore des volcans. Les isles et les montagnes sont les armes communes des géans et des dieux. Dans Homère ce sont les montagnes des Arimes ou de Syrie qui ont écrasé Typhon, parce que la Palestine qui en fait partie, est un pays rempli de bitume et de feux souterrains (1).

Les autres poëtes ne s'éloignent pas de ces traditions, ils ne font que placer ailleurs la scène des combats et de la mort des géans, mais ils ont toujours choisi pour cela des lieux sulphureux [illegible]marquables par des volcans ou des feux souterrains ; tels sont les environs de Cumes ou de Vésuve que Diodore appelle le *pays des géans*, les champs Phlégréens dans la Campanie, un lieu d'Arcadie, d'ou, suivant Pausanias, il sort des vapeurs enflammées, et Pallène en Macédoine. En un mot, com[illegible]ort bien remarqué le scholiaste de Pindare, [illegible]agne qui jette du feu est censée avoir accablé [illegible]eureux Typhon, ou suppose qu'il y est dévoré par les flammes. Voilà pourquoi Pindare appelle toute la contrée de Naples, de Sicile, de Cu-

(1) *Diodor. Sicul. lib. V, parag.* 6. *Strabo lib. X.* dit que Polybotes défait par Neptune fut enseveli dans l'isle de Cos. V. le *voyage d'Otter, tome I, page* 40. *Joseph antiquit. Jud. lib. V, cap.* 2.

mes, de Pouzzole, de Bayes, celle du voisinage de l'Etna, et toutes les isles de cette mer, le domaine de Typhon (1). On a aussi feint que les géans avoient été précipités dans tous les lacs ou marais dont il sortoit des vapeurs nuisibles, comme le lac Serbonide entre l'Egypte et l'Arabie; les Egyptiens disoient que ses exhalaisons étoient *l'haleine de Typhon*. On a fait parcourir à ce géant la Phrygie, la Thrace, la Lydie, la Cilicie, la Béotie, enfin l'Europe, l'Afrique et l'Asie, jusqu'aux Indes où tout fut consumé par son venin. C'est lui qui en se précipitant sous terre l'entr'ouvrit et creusa la vallée d'Oronte en Syrie, et suivant Strabon, il en sortit le fleuve qui s'y trouve. C'est à l'aspect des géans que plusieurs fleuves effrayés se sont cachés sous terre: delà les fables de l'Achéron fleuve d'Epire, qui roule ses eaux pendant quelques tems sous terre. Les monts Hæmus, le Caucase, le Cassius sont autant de tombeaux dans lesquels les dieux ont enseveli Typhon.

Il en est donc du fond de ces détails comme du fond de la doctrine; ce n'est jamais que l'histoire de la nature, et l'on doit y ramener de même tout ce qu'on rapporte des autres monstres qui ont autrefois désolé le genre humaain; tels que la cruelle Egide qui fut tuée par Minerve, la Chimère de Bellérophon; (2), les Gorgones, le serpent Pithon, tous les monstres

(1) V. *Piad. Pyth. Apollonius Rhodicus Argonaut. lib. II. Diodor. lib. IV. parag.* 6. *Pausanias in Arcad.*

(2) *Bellérophon* paroît visiblement dérivé de *Baal*, dieu ou seigneur, et de *Rophe*, restaurateur, guérisseur. Dieu-restaurateur. *Chimère* semble pareillement venir de *cham*, *chamam*, être chaud, échauffer. *Chamar*, rougir; *chamer*, un âne, un bufle, une chèvre. *Camar*, s'allumer, faire du bruit en brûlant. *Chemer*, rougeur; *chom* chaud, noir, brûlé; *chum*, chaleur; *Aor*, feu, lumière; *Har*, montagne.

exterminés par Hercule, et les grands changemens que ce dieu a faits sur la terre. Tout ce que la fable nous présente de terrible en ce genre a au moins un fond de vérité qui est le seul objet que nous devons chercher; à cet égard l'imagination de l'homme n'a rien inventé, il a copié la nature, il a suivi d'anciennes traditions, et il ne les a défigurées ou ornées que par son langage et son style, à cause de la confusion que le tems a dû mettre dans les traditions. Le combat des géans et des dieux est, suivant Platon, un emblême théologique sous lequel on a voulu peindre le problême du bien et du mal. Plutarque nous dit que c'est méconnoître la nature sublime et immortelle de la divinité, et pousser l'impiété à son comble, que de prendre à la lettre l'histoire de la guerre des dieux et de leurs malheurs; il ajoute que ce langage n'est point faux en lui même, et qu'il nous décèle la mémoire des grands accidens arrivés autrefois à la nature, dont on fait journellement la commémoration dans les lamentations et les sacrifices. Ainsi les auteurs les plus sages du paganisme ont regardé ces histoires et ce langage comme des peintures allégoriques. L'aigle de Prométhée tué par Hercule, n'est, suivant Diodore, que le déluge vaincu et réparé: quel est parmi les auteurs anciens et modernes celui qui n'a pas vu dans Pithon né des boues du déluge et tué par Apollon, la victoire du soleil sur les mauvaises exhalaisons, soit du déluge, soit du chaos (1)? Pline nous dit que la Chimère, fille de Typhon et d'Echidne, n'est qu'un volcan de la Lycie qui ne s'éteint jamais. Plutarque regarde de même la Chimère comme un fait physique, c'est-à-dire comme

(1) *Plato de repub. lib. II, n. 8. Plutarch. de Iside et Osiride. Diodor. lib. I, parag. 1.*

une révolution causée par la mer et par un volcan dans la Lycie, qui est voisine de la Phrygie; les poëtes l'ont dépeinte sous les traits d'un monstre qui vomissoit des flammes. Quant à Python, il fut tué par Apollon auprès du Céphyse, ce même fleuve qui a produit le déluge de la Phocide et de la Béotie; ce fut sur le mont Parnasse que Deucalion se réfugia pour se soustraire à l'inondation. Ce fut en mémoire de sa victoire qu'Apollon fonda les jeux pythiens. Ce dieu tua, dit-on, ce monstre qui poursuivoit sa mère Latone, et qui la força de se réfugier dans l'isle de Délos; ce fut-là, suivant quelques traditions, le premier lieu que le soleil, éclaira après la retraite du déluge d'Ogygès; cette isle autrefois flottante, devint alors ferme et stable (1). Les querelles de Jupiter et de Junon qui, suivant la fable, sont cause en partie de la production de Typhon et des géans, n'étoient en Béotie que des allégories du déluge qui étoit arrivé. Plutarque dit ailleurs que l'expulsion de Typhon est la retraite de la mer et que la victoire de Horus est la terre séchée et découverte. Enfin cet auteur ne voit dans toute cette partie de la mythologie qu'une théologie emblématique du bon et du mauvais principe, et que des allégories des météores et des phénomènes, soit de la création, soit du renouvellement du monde, ou de quelque grande révolution arrivée autrefois. Varron nous explique la fable des malheurs de Cérès et de Proserpine causés par pluton et par Neptune, en disant qu'on a voulu peindre par-là un tems où la terre fut frappée de stérilité (2).

(1) *Latone*, selon Vossius, signifie ténèbres. V. *Vossius de idol. lib. II, cap.* 5. *Delos* signifie manifestée, et plus anciennement elle se nommoit *Astérie*, ce qui signifie *cachée*, dans les langues orientales.

(2) V. *Plutarch. de Iside et Osiride. St. Augustin. de Civitate Dei, lib. VII, cap.* 21.

XII. Parcourons encore quelques autres traditions des Indes et de l'Amérique ; leur tournure différente ne fera que donner un nouveau poids à l'interprétation que nous avons donnée à celle des Grecs. On regardoit au Mexique les flammes et les étincelles des volcans comme les ames des méchans que les dieux faisoient sortir de l'abîme pour punir et tourmenter les hommes. Ne trouve-t-on point de l'analogie entre le sentiment des Grecs qui plaçoient les géans sous les volcans et l'opinion des peuples du nord qui croyoient que les géans sortiront un jour de leur prison pour faire le malheur du monde ? le mont Hécla étoit pour les Irlandois une porte des enfers comme le mont Etna pour les Grecs. Les Péruviens plaçoient les guerres des géans et leur destruction aussitôt après le deluge ; la terre alors se couvrit, disent-ils, de serpens ; et ce ne fut qu'après la défaite des uns et des autres, que les hommes retirés dans les montagnes osèrent descendre dans les plaines et les habiter (1). Cela ne ressemble-t-il pas à la fable du serpent Python, produit du limon diluvien, qui fit de la terre une habitation dangereuse et malsaine ?

Les habitans des Philippines ont la tradition d'une querelle de la lune avec le soleil ; la lune frappée dans le combat, accoucha de la terre qui se brisa en morceaux en tombant ; il en sortit alors des géans qui la remplirent de trouble et de confusion et qui s'emparèrent des mers, des fleuves et des terres. Ne voit-on pas dans cette étrange histoire la querelle de Jupiter et de Junon, et la production de Typhon et des géans qui en

(1) Voyage du Nord, tome I, p. Voyage de le Gentil, tome I, p. 116. Conquête du Mexique, liv. III, chap. 4.

fut la suite ? on y voit aussi la création de la terre et sa ruine sous une même époque. Les mêmes insulaires croyent encore que la lune accouchera un jour d'une autre terre lorsque le soleil aura brûlé celle que nous habitons (1).

Les habitans de l'indostan ont une tradition qui porte que les montagnes se révoltèrent contre les dieux ; alors elles volèrent en l'air, elles cachèrent le soleil ; elles bouchèrent les portes des villes et les écrasèrent ; un dieu accourut pour leur faire la guerre, il parvint à leur couper les aîles, alors elles tombèrent et furent précipitées de toutes parts ; la terre en fut couverte et ébranlée (2). Voilà, suivant la mythologie du pays, l'origine des chaînes des montagnes, des isles, des écueils et des rochers. Dans ce récit il ne faut que donner des noms allégoriques aux montagnes déjà personnifiées, et aux forces actives de la nature, pour voir comme les Grecs le combat des Typhon, des Ancelade et des Ephialtes contre les puissances du ciel. Au reste rien de plus ancien aux Indes que cette façon de s'exprimer. Il faut reconnoître que d'un bout du monde à l'autre et dans tous les siècles il n'y eut qu'une seule mythologie ; c'est une vérité que les traditions que nous venons de rapporter décèlent de toute part ; ainsi pour expliquer cette mythologie universelle, on ne pourra mieux faire que d'en confronter les parties éparses chez tous les peuples ; cette seule confrontation suffit pour en donner l'explication.

Les pseaumes nous montrent sur les montagnes des peintures fort analogues à celles des habitans de l'in-

---

(1) On peut joindre à cette fable celle du lion de Némée et du taureau de Marathon, monstre qu'on disoit descendu de la lune, et qui fut défait par Hercule.

(2) Lettres curieuses et édifiantes, tome XIII.

dostan, quoiqu'elles aient sans doute rapport à tout autre événement que les anciennes révolutions du monde. Dans le pseaume CXLIII. qui a pour titre *contre le géant Goliath*, David dit : » Seigneur abaissez vos cieux, » descendez, frappez les montagnes et elles se réduiront en fumée; faites briller vos éclairs et vous les » dissiperez; envoyez vos fleches contre elles, et vous » les remplirez de trouble; faites éclater du haut du ciel » votre puissance, délivrez-moi des grandes eaux ». Dans le pseaume XVII. on voit cette magnifique peinture : » La terre s'est émue et a tremblé, les fondemens des montagnes ont été ébranlés; le Seigneur » s'est mis en fureur contre elles, sa colère a fait élever la fumée, et le feu s'est allumé par ses regards, » des charbons ont été embrâsés; il a abaissé les cieux, « et il est descendu; il a volé sur les ailes des vents; » les nuées se sont fondues par l'éclat de sa présence; » il a tiré ses fleches contre elles et il les a dissipées; » il a fait briller partout ses éclairs, et il les a troublées et renversées; les sources des eaux ont paru, et » les fondemens des vastes corps de la terre ont été découverts; mais il m'a pris et m'a sauvé de l'inondation des eaux ». Il est vrai que ce langage de David est ici appliqué à ses ennemis, mais qui est-ce qui ne sent point que toutes ces peintures énergiques sont tirées de la nature, et font une allusion perpétuelle aux anciennes révolutions du monde et aux images communes que toutes les nations s'en sont faites?

XIII. Le langage dans lequel on personnifioit les météores pour les faire agir et combatre, étoit encore usité en Egypte au tems de Plutarque; pour exprimer une éclipse de soleil ou l'effet des nuages, on disoit tantôt que *Typhon avoit donné un coup sur l'œil d'Horus*, tantôt on disoit qu'*il le lui avoit arraché*, et qu'*il*

le lui avoit ensuite rendu (1). Tout ce qui arrivoit d'extraordinaire dans la nature, météores, tremblemens de terre, maladies contagieuses, tout étoit l'ouvrage de Typhon, comme tout ce qui arrivoit de bien étoit l'ouvrage d'Osiris. Plutarque nous apprend encore qu'après que Typhon eut mis toute la nature en combustion, et couvert de maux la terre et la mer, Isis fit des commémorations religieuses de ces calamités; elle les représenta par des images, afin que leur souvenir servît d'instruction aux hommes, les portât à respecter les dieux, et fût un motif de consolation dans les tems de misère. Ce que plutarque dit ici de l'Egypte et du motif des fêtes qui y furent instituées par Isis, peut être appliqué à toutes les autres parties du monde, et aux usages religieux et commémoratifs qui y ont été établis: le paganisme doit nous montrer partout des institutions destinées à perpétuer le souvenir des révolutions du monde.

En effet n'est-ce pas les victoires de Jupiter sur les géans dont on célébroit la mémoire aux jeux olympiques, les plus grands et les plus solemnels de la Grece, et dont l'institution étoit d'une antiquité si reculée que les Grecs eux-mêmes en ont toujours ignoré la date? n'est-ce point par les jeux pythiens que l'on avoit éternisé la mémoire de la défaite du serpent Python et du triomphe d'Appollon après le déluge? Dans les jeux Néméens on célébroit les travaux d'Hercule et les services qu'il avoit rendus au monde. Les hymnes d'Appollon chantoient les victoires de Jupiter; et dans les grands Panathénées le voile de Minerve représentoit les géans terrassés (2).

(1) *In Iside et Osiride.*

(2) *Plutarch. in Theseo. Proclus in Timœum Platonis.*

XIV. Voilà donc une tradition constante et soutenue du souvenir des malheurs du monde : aussi malgré l'éclat et la solemnité de ces jeux et de ces fêtes, a-t-on remarqué qu'ils ressembloient plutôt à des jeux funèbres qu'à des réjouissances ; en effet de quelle source pouvoient venir ces combats d'athletes qui se faisoient dans tous ces jeux ? leur objet primitif avoit été sans doute de représenter d'une façon sensible les combats des dieux. Il est vrai que la politique sut tourner ces combats en exercices utiles à la société et favorables au progrès des arts ; mais il y a tout lieu de croire qu'ils n'avoient pas toujours eu ces objets. A Delphes on représentoit tous les neuf ans la défaite de Python ; les habitans venoient assiéger une cabane de feuillages qui représentoit la retraite de ce monstre ; un jeune homme y mettoit le feu, après quoi (1) tout le peuple fuyoit à Bathos dans une vallée de l'Arcadie où les habitans de cette contrée prétendoient que le combat des géans s'étoit livré, parce que ce lieu est rempli d'eaux minérales ; on y alloit sacrifier aux tempêtes, aux éclairs et au tonnerre ; on y contrefaisoit ces météores et ces phénomènes par un grand bruit. Les danses guerrières de Castor passoient pour avoir été instituées après la guerre des géans. On peut en dire autant de la Pyrrhique. Athénée parle d'une danse que l'on nommoit *l'incendie du monde*, *Kosmou Ekpurosis* (2). Les danses guerrières des prêtres de Mars n'avoient suivant les apparences d'autres motifs que les combats des géans. Dans une fête d'Egypte qui se célébroit à Pampremis après l'équinoxe d'automne, lorsque le soleil commence à se retirer vers le midi, les prêtres de

---

(1) *Plutarch. de Oracul.*
(2) *Athenæ. lib. XIV, cap. 7.*

Mars après avoir promené ce dieu dans une procession solemnelle, vouloient le faire entrer dans le temple; alors des hommes armés de massues se présentoient pour l'en empêcher, les prêtres et le peuple munis d'armes offensives leur livroient un combat dont l'avantage restoit toujours au dieu (1).

On voit encore au Japon des fêtes de la même nature que celles de Pampremis. On promène en certains jours plusieurs idoles escortées de gens à pieds et à cheval armés de toutes pièces, et portant chacun un dieu sur le dos; on se bat à coups de pierres, de fleches, de lances et de cimeterres, et la victoire coûte toujours beaucoup de sang aux vainqueurs et aux vaincus (2).

Tous ces différens usages ne semblent devoir se rapporter qu'aux anciens combats des dieux dont les légendes de tous les peuples de la terre sont remplies, il n'y a rien qui ait été plus dans le goût de l'antiquité que de les présenter par des scènes réelles. C'est sans doute dans les bacchanales anciennes qu'il faut chercher les premières traces de ces combats figurés; ont y célébroit périodiquement le retour de la naissance de Bacchus qui après avoir été déchiré et brûlé par les géans, étoit revenu à la vie en vainqueur et en conquérant; on le représentoit par un jeune enfant que l'on escortoit, et le peuple armé de toutes pièces, de lances, de thyrses, de massues, se répandoit dans les campagnes et sur les colines, en poussant des cris et des hurlemens comme dans un véritable combat. L'auteur de *l'histoire du ciel* a bien fait voir que ces cris barbares qui n'avoient aucun sens chez les Grecs,

---

(1) *Herodot. lib. II. Pausanias in Arcadia, cap. 29. Natalis Comes, lib. VI.*

(2) Charlevoix, Hist. du Japon, livre préliminaire, chap. 13.

n'étoient les uns que des cris de douleur, et que des invocations par lesquelles on imploroit le secours de la divinité. S'il s'est trompé c'est en prenant ces combats figurés pour des représentans des anciennes chasses, tandis qu'ils représentoient les combats livrés autrefois aux ennemis de la nature (1). Pluche ne s'est égaré que lorsqu'en examinant les usages il a perdu de vue le principe qu'ils ont leur source dans l'histoire générale de la nature, dans l'histoire universelle du genre humain, et non dans celle du peuple ou d'une seule contrée, telle que l'Egypte; il auroit montré plus de sagacité s'il eût fait voir que non-seulement les Grecs avoient corrompu les usages de l'Egypte, mais que l'Egypte elle-même avoit corrompu ses propres usages, parce qu'elle n'en connoissoit plus ni le sens, ni le motif. C'est ce qu'on apperçoit à chaque ligne du traité de Plutarque [illegible] Isis et Osiris. On voit qu'en Egypte l'histoire d'Osiris et de Typhon étoit appropriée aux phénomènes du Nil et du climat d'Egypte, et que ce qui auroit dû être fête du déluge n'étoit plus que la fête du débordement du Nil. Au reste les Egyptiens ne sont

---

(1) C'est dans le même esprit sans doute que, dans les tems d'orages, les Thraces lançoient leurs flèches contre le ciel. Hérodote, lib. IV, nous dit qu'un peuple de la Lybie alloit faire la guerre aux vents, lorsqu'il en étoit incommodé. *Aul. Gell. lib. XVI cap.* 4. Suivant Strabon, les Cimbres prenoient les armes contre les inondations de la mer, et les Celtes septentrionaux, au risque d'être engloutis, lui alloient tenir la tête, lorsqu'elle se débordoit, et marchoient contre elle armés de lances et d'épées, dans la vue d'épouvanter les flots. *Strabo*, *lib. VII.* Un grand nombre de peuples ont affecté de pousser de grands cris et de faire du bruit au tems des éclipses, pour chasser, disoient-ils, l'ennemi ou le dragon qui vouloit dévorer le soleil ou la lune. En 1663, dans le grand tremblement de terre qui se fit sentir au Canada, les sauvages, armés de toutes pièces, déchargeoient leurs fusils et leurs arcs contre les montagnes, pour écarter les mauvais esprits qui vouloient sortir de dessous terre pour s'emparer de leurs pays. V. *le traité de l'opinion*, *tome IV*, *p.* 368.

pas

pas les seuls qui se soient trompés ; il n'est presque aucun peuple qui de l'histoire générale de l'univers n'en ait fait son histoire propre et particulière ; c'est delà que vient cette monotonie qu'on a remarquée dans l'histoire mythologique de tous les peuples.

Mais revenons aux bacchanales et aux orgies ; si nous examinons ce qui se passoit dans ces fêtes, tout nous convaincra qu'elles n'avoient pour objet que de représenter un souvenir funèbre ; en effet lorsqu'il périssoit quelqu'un dans le tumulte et les combats qui s'y livroient, la fête n'en paroissoit que plus complette, et l'on pensoit que la fureur des puissances ennemies des hommes étoit appaisée par la mort de ces victimes qui payoient de leur vie le salut de l'univers ; ces infortunés tenoient lieu de la victime que l'ennemi du monde exigeoit à la fin des périodes avant de permettre qu'on en recommençât un autre. Car tel étoit l'égarement des anciens que ces géans et ces monstres que l'on combattoit figurativement et dont on frappoit les statues dans les sacrifices, avoient aussi usurpé les tributs dûs à la divinité. En Egypte on sacrifioit quelquefois à Typhon, au rapport de Plutarque ; le géant Tytie avoit un temple dans l'isle d'Eubée, suivant Strabon, et l'on célébroit en l'honneur des Titans des fêtes que l'on nommoit *Titannies* ; il est vrai qu'on ne les invoquoit que pour qu'ils ne fissent point de mal ; mais ce culte explique encore l'esprit des institutions anciennes (1).

Les Grecs avoient de grandes et de petites bacchanales ; les grandes s'appelloient *Dionysia*, et se célébroient dans les villes vers le printemps ; les petites se nommoient *Lenea*, et se célébroient en pleine campagne vers l'automne. Ces deux fêtes étoient accompagnées de

---

(1) *Arnob. lib. V. Plutarch. in Iside, etc.*

spectacles, de jeux, de disputes ou de combats entre les poëtes, et l'on distribuoit des prix aux vainqueurs; d'où l'on voit que c'est la religion qui chez les Grecs a donné naissance aux théâtres et aux pièces dramatiques; leurs spectacles ont commencé par des chants lugubres et des représentations tumultueuses et peu régulières; à mesure que le goût s'est formé on a donné plus de régularité et de décence à ces spectacles, et le génie des Grecs leur fit perfectionner et égayer les institutions grossières et lugubres de leurs ancêtres. Pausanias (1) dit que ce sont les géans qui, les premiers, ont sacrifié aux Muses sur le mont Hélicon; cette tradition fortifie tout ce qui a été dit ci-dessus, et nous prouveroit de plus que le chant et la poésie ont eu pour premiers objets l'histoire des révolutions du monde; les malheurs du genre humain qui en furent les suites nécessaires, et enfin sa délivrance.

Dans les bacchanales les initiés se couvroient de peaux de bêtes, ils se barbouilloient le visage de sang, et par la suite avec de la lie de vin; ils se couvroient le visage de masques dans des tems postérieurs; ils tenoient dans leurs mains des thyrses ou des demi-piques couvertes de feuilles de lierre; ils dansoient et couroient au son des cistres, des cors et autres instrumens bruyans. Les uns représentoient Silène, Pan, les Satyres (2). Les hommes et les femmes ainsi travestis couroient le jour et la nuit avec une indécence et des extravagances dignes de gens ivres ou insensés; ils alloient dans les champs et sur les montagnes qu'ils remplissoient de

---

(1) Pausan. in Beot.

(2) Le mot *satyre* paroît venir de *sathar* cacher, et signifie dans ce cas les *cachés*, les *déguisés*. On peut aussi dériver ce nom de *Seiroth*, *velus*.

leurs hurlemens. Les femmes surtout se distinguoient par leurs emportemens ; transportées de fureur elles appelloient à grands cris le Dieu *Evoi Bacche*, *o Iacche*, *Io Bacche*. Ces femmes que l'ont nommoit bacchantes, étoient suivies des Canephores qui portoient sur leurs têtes des corbeilles couvertes de pampre et de lierre. On portoit aussi des torches dans ces fêtes qui étoient nocturnes. Il paroît encore que ces fêtes avoient pour objet de représenter l'ancien état du genre humain pauvre, nud ou vêtu de peau, sans subsistance, et perpétuellement occupé à combattre les bêtes farouches ; elles rappelloient qu'on étoit parvenu enfin à une vie plus heureuse, plus raisonnable et policée ; c'est là-dessus qu'étoit sans doute fondée l'histoire de Bacchus que l'on regardoit comme bienfaiteur du genre humain comme un conquérant, comme l'inventeur du labourage, du vin, et du culte des dieux.

XV. Le culte des animaux si répandu dans l'univers et surtout en Eygpte, nous ramène toujours à la guerre des géans. Quelqu'ait été l'esprit primitif de ce culte, la tradition nous apprend qu'il avoit eu pour objet les dieux intimidés et travestis en animaux pour échapper à la fureur des fiers enfans de la terre. Ce fut sur cette idée que fut fondé le culte de toute l'Egypte où l'on prétend que les dieux poursuivis se réfugièrent. On adora ces dieux sous la forme qu'on supposa qu'ils avoient choisie ; on leur éleva des temples et des autels, et l'on s'abstenoit de manger les animaux dont les corps avoient autrefois servi à masquer les divinités. Les villes même firent gloire de porter les noms de ces animaux (1).

(1) *Bubaste* signifie *diane* ou *chatte*. *Mendes* signifie *bouc*, Pan ou Bacchus.

Si nous quittons les antiquités grecques et égyptiennes pour passer aux Indes, nous y verrons presque toutes les cérémonies et les fêtes avoir pour objet les anciennes révolutions de la nature représentées par des allégories plus ou moins faciles à expliquer. La prière du matin que récitent les bramines tous les jours avant l'aurore n'est qu'une hymne de reconnoissance envers le dieu qui les éclaire, et une commémoration d'un combat qu'il eut à soutenir autrefois contre un monstre qu'il vainquit enfin, après l'avoir longtems combattu et en avoir reçu beaucoup de maux (1). Toutes leurs fêtes ont pour objet divers autres commémorations de ce genre. Tantôt comme, on a vu, c'est un dieu qui a soutenu le monde en se transformant en tortue; tantôt c'est un autre qui a tiré le monde d'un abîme dans lequel un géant l'avoit précipité; un autre a tué un monstre, la terreur de l'univers; un autre a renversé les montagnes pour écraser les Titans; un autre a secouru le monde dans un tems où la mer débordée mouilloit les montagnes des Gattes; il fit percer un van par une fourmi, et la mer écoulée comme par un crible rentra dans son bassin. Tels sont encore aujourd'hui les objets des plus grandes solemnités de l'Indostan: on voit qu'il seroit inutile de leur chercher une origine ailleurs que dans le souvenir universel que tous les peuples ont conservé des révolutions de la terre. C'est pour en perpétuer la mémoire que la plupart de leurs fêtes et de leurs usages religieux ont été institués.

(2) Au Japon, l'histoire des premiers tems du monde ne contient que la relation des combats des dieux contre des géans, des dragons et d'autres monstres qui dé-

---

(1) V. cérém. relig. tome VI.

(2) V. Kempfer, lib. III, chap. 1.

soloient alors la terre : plusieurs villes et villages de l'empire ont pris leurs noms de ces actions mémorables arrivées dans leur voisinage ; on conserve dans les temples les épées et les armes de ces dieux. On trouve beaucoup moins de ces histoires à la Chine, parce que la religion de ce pays guidée par la politique, s'est toujours écartée de plus en plus de la superstition.

Le suffrage de tous les peuples, et l'accord de leurs différens usages concourent donc à nous prouver que la fable des géans n'est que l'histoire allégorique des anciennes révolutions de la terre. Comme la gigantomachie ne retrace pas moins la terre enflamée et détruite par les volcans qu'inondée par les eaux des fleuves et des mers, on sera peut-être embarrassé à la vue de ce spectacle qui n'est pas celui que le déluge nous présente vulgairement. En effet on n'est accoutumé à considérer cet événement que comme une inondation universelle qui seule a détruit le genre humain, sans qu'aucun autre fléau y ait eu part. Je ne m'arrêterai point ici à montrer la fausseté de ce préjugé; il est aisé de prouver que le feu n'a pas moins contribué que l'eau à la ruine de notre globe; une multitude de monumens feront voir à tout physicien attentif les effets qu'ont produits et que produisent encore journellement les embrâsemens souterrains; d'ailleurs il est naturel de penser que dans les révolutions de la terre l'éruption des eaux et les pluies extraordinaires ont été accompagnées de tous les phénomènes et météores, tels que les orages, la grêle, les tonnerres, les éclairs, les tremblemens de terre, les marées violentes, les chûtes des montagnes, &c. Toutes les causes ont pu concourir à la fois à la destruction de la terre, et agir diversement dans les différens pays où elles se font sentir. De-là ont pu venir ces traditions sans nombre et si diverses qui

nous ont transmis les ravages du déluge. Il est vrai que le tableau que nous présente la génèse sur le déluge ne nous montre point ce fracas ou cette multitude de causes réunies contre le genre humain ; cependant si nous regardons ce livre de plus près, nous y verrons que Dieu dit à Noé qu'à l'avenir la semaille et la moisson, le chaud et le froid, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne cesseront plus de se suivre. Que conclure delà, sinon qu'au déluge le cours des saisons, l'ordre de la nature, et même la marche de l'univers a cessé pour un tems, si même elle n'a été totalement changée par cette révolution ? Je laisse aux personnes instruites à voir les rapports des effets de ces changemens avec les anecdotes de la fable des géans et avec les autres que nous donnent les différens peuples du monde. C'est aux naturalistes et aux physiciens à rechercher les suites naturelles et nécessaires d'une cessation ou d'un changement dans le systême de l'univers ; nous en parlerons encore dans le livre sixième où nous ferons voir les effets physiques de cette terrible catastrophe.

Fin du premier Livre.

L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE PAR SES USAGES.

LIVRE SECOND.

De l'esprit funèbre des fêtes anciennes ; des sectes anciennes ; de la vie sauvage.

CHAPITRE PREMIER.

Du ton triste et lugubre que l'on remarque dans les solemnités, les fêtes et les jeux du paganisme.

I. Nous avons vu jusqu'ici que les plus grandes solemnités de l'antiquité avoient pour objet la mémoire du déluge, et les grandes révolutions de la terre ; nous allons retrouver cette même vérité dans le ton lugubre et funèbre que nous verrons percer au travers du tumulte et de la joie de la plupart des fêtes anciennes ; nous nous convaincrons que tristes dans leur origine, elles ne sont égayées que par l'oubli des causes réelles qui les avoient fait instituer ; alors nous cesserons d'être surpris en rencontrant des pleurs au milieu des réjouissances. On se forme vulgairement du paganisme l'idée d'une religion de plaisirs, de gaieté et de disso-

lution ; rien ne paroît plus contradictoire avec ce sentiment, que l'opinion que les payens avoient eux-mêmes des jours solemnels consacrés par leur religion. En effet les Romains regardoient leurs jours religieux comme des jours funestes et de mauvais augure (1). Ils étoient tous regardés comme des jours distingués des autres et pour ainsi dire mis à part, parce qu'ils ne présageoient rien que de malheureux. Si dans ces tems l'on se reposoit, si l'on n'entreprenoit ni voyage ni affaire en ces jours ; ce n'étoit point par respect pour eux ni pour les dieux, c'étoit uniquement par crainte et par une attente de toute sorte de malheurs.

Une opinion aussi extraordinaire a été commune à presque tous les peuples de la terre ; les fêtes les plus solemnelles chez les Japonnois sont réputées les jours les plus malheureux de l'année ; si l'on s'y réjouit, ce n'est que pour s'ôter de l'esprit ce que ces jours annoncent de funeste ; il semble que les Japonnois ne les ont appellé *jours de visite et de félicitation*, que parce qu'il est naturel de se visiter dans un jour de danger, et de se féliciter d'avoir eu le bonheur d'y survivre ou d'en être délivré (2). Le même usage se trouve à la

---

(1) *Religiosi dies dicuntur tristi omine infames*, dit Aulugelle, *lib. IV*, *cap.* 9. *dies religiosi dicti sunt*, *quod propter ominis diritatem relinquimus ibid.* Cet auteur dérive le mot *religio* de *relinquo* ; je préférerois de le dériver de *religere*, relire, revoir, rappeller, ressouvenir. Chez les anciens Persans, toutes les fêtes étoient appellées des *mémoriaux*. V. *Selden de Diis Syriis in præfat.* Les commémorations d'objets heureux donnoient des fêtes de joie, les commémorations d'objets malheureux donnoient des fêtes lugubres. Suivant nos principes, le paganisme ne devoit avoir que des objets tristes en vue dans ses commémorations. En hébreu, *godes* signifie *jour sanctifié*, jour séparé. Le mot latin *feria*, ainsi que *feralia*, peut venir de *fero*, et annonce des fêtes mortuaires. V. *Macrob. lib. I*, *cap.* 15 *et* 16.

(2) V. *Kempfer*, *lib. III*, *cap.* 4.

Chine, les jours de fête y sont aussi des jours de visite et de félicitations (1).

II. La religion des Grecs n'avoit rien de plus pompeux et de plus solemnel que la célébration des jeux publics connus sous le nom de jeux olympiques, de pythiens, de néméens, et d'isthmiques; cependant St. Clément et Eusebe appellent ces jeux des assemblées mortuaires, *sépulchrales conventus* : en effet la plupart de ces jeux ne se célébroient en partie que la nuit; et quoiqu'ils eussent eu, comme on a vu, pour objet les victoires de Jupiter sur les géans, d'Appollon sur Python, d'Hercule sur le lion de Némée, les juges qui présidoient à ces jeux n'y paroissoient qu'en habit de deuil, les couronnes que l'on distribuoit étoient d'ache ou de pin, arbres funèbres, et la musique ne faisoit entendre que des sons lugubres et lamentables (2).

---

(1) Les Chinois rapportent que vers les premiers tems du monde les hommes, n'ayant encore aucune commodité de la vie, étoient sujets à beaucoup de maladies, et qu'ils étoient entre autres persécutés par un insecte ou reptile nommé *iang*; que les hommes en se rencontrant se demandoient les uns aux autres s'ils n'étoient point incommodés des *iangs*, et que c'est de-là que vient la formule dont ils se servent encore aujourd'hui pour s'informer de la santé de leurs amis : *Couci-iang*. Quelle maladie avez-vous? comment vous portez-vous? à quoi on répond *Vou-iang*, je suis sans iang, je me porte bien.

(2) Les jeux olympiques sont d'une antiquité si reculée que leur origine étoit inconnue aux Grecs mêmes. En hébreu *olam* signifie tems, siecle, éternité, d'où l'on a pu dériver olympe. Le vainqueur à ces jeux étoit appellé *périodique*, et la course *période*. Suivant Pausanias, Jupiter les institua, après avoir triomphé des Titans; il dit ailleurs que Jupiter et Saturne y combattirent, et que l'empire du monde fut le prix de la victoire. Les jeux olympiques furent, selon lui, institués, lorsqu'il y avoit à peine des hommes sur la terre. Voyez Pausanias, *lib. V*, *cap.* 6, 7, 8, 10 *et lib. VIII*, *cap.* 2. Pendant ces jeux, tous les soirs, au soleil couchant, les femmes alloient pleurer et se frapper la poitrine sur un cénotaphe d'Achille, ce qui annonce le ton lugubre de solemnité. V. Pausanias, *lib. VI*, *cap.* 23. Les *jeux pythiens* furent, comme on a vu, institués en mémoire de la victoire d'Apollon

Si nous jettons les yeux sur les bacchanales et les orgies dont le nom ne semble annoncer que la dissolution et la joie, nous trouverons que ces fêtes instituées pour renouveller la mémoire des malheurs du monde, décéloient partout un ton lugubre et funèbre, ainsi que toutes les solemnités en l'honneur de Bacchus (1).

Nous voyons la même tristesse régner dans les fêtes de Cérès en Grèce et en Sicile, dans celles de Cybèle et d'Athys en Phrygie (2), dans celles de Vé-

---

sur le serpent Python. On n'y chantoit primitivement que des élégies, dont le chant étoit triste et funebre, et des lamentations. V. Pausan. *lib. X*, *cap.* 7. Les Amphyctions égayèrent ces jeux par la suite et en retranchèrent les instrumens lugubres. Les *jeux néméens* furent institués en mémoire de la victoire d'Hercule sur le lion de Némée. Les vainqueurs étoient couronnés d'ache verte, qui ne servoit qu'aux cérémonies funebres. Les *jeux isthmiques* furent, suivant Plutarque, institués par Thésée en l'honneur de Neptune, à qui l'isthme étoit consacré. On y faisoit la nuit un sacrifice à Pluton; l'on y célébroit des mystères et des cérémonies funebres, dans lesquels on étoit couronné de pin et d'ache, deux plantes mortuaires. On dit que ces jeux funebres avoient été institués par Sisyphe, en mémoire de Milicerte qui s'étoit précipité dans la mer avec Isis sa mère. V. les mém. de l'académie des inscript. tome V, p. 44.

(1) Bacchus est dérivé de *bakein*, crier, hurler; racine *bacah* pleurer, *bacath* pleurs. *Le Jalemon* étoit chez les Athéniens une chanson lamentable et de deuil. La fable de Bacchus et d'Erigone ne nous présente que des objets tristes et lugubres : elle se pend de désespoir de la mort de son père *Icare*. *Icar*, laboureur, ouvrier; racine. Il invente la culture de la vigne dans l'Attique, et est tué comme un empoisonneur, par ce que l'on fut surpris de voir les effets du vin qui enivre. *L'aletis*, c'est-à-dire la vagabonde, étoit une chanson lugubre sur les malheurs d'Erigone : on la chantoit aux fêtes appellées *Eorées* ou fêtes des saisons.

(2) Diodore dit que le culte d'Atys étoit célebré en Phrygie par de grandes lamentations, liv. 3, chap. 5o. Après la mort d'Atys, Cybèle parcourut la terre en forcenée. Le pin, arbre funebre, lui étoit consacré. Son nom paroît venir de *Khebel*, douleur, douleur de l'enfantement, dévastation. KHABULAH ou *Khabaloh* en chaldéen signifie ruine, désolation, destruction; tout le monde connoît le culte effrayant que

nus et d'Adonis en Phénicie, enfin dans toutes celles d'Osiris et d'Isis en Egypte, pays qui se distingua toujours par le lugubre de ses cérémonies et de ses solemnités religieuses (1).

Les mystères et les fêtes des anciens, qui ne sont aujourd'hui connus que par leurs extravagances ou leurs infamies, n'étoient donc dans l'origine que des fêtes consacrées à la tristesse. Nous ne devons donc point être surpris si S. Clément d'Aléxandrie et Eusèbe les appellent des *fêtes de morts et de cercueils*. En effet si la fin de ces solemnités et de ces mystères présentoit le spectacle de la joie quelquefois la plus dissolue, ils commençoient communément par la tristesse la plus profonde, par le deuil le plus funèbre, par les larmes les plus amères, par les lamentations les plus tristes et par les hurlemens les plus effrayans; tout y peignoit la mort, les tombeaux, les désastres; on y pratiquoit des jeûnes, des austérités, des macérations, des humiliations; mais à la fin tout revenoit à la joie, tout peignoit une nouvelle vie, une renaissance, de resurrection de renouvellement.

Tel étoit le systême de toutes les solemnités payennes. On y pleuroit toujours sur le sort des dieux et des hommes, ce qui faisoit dire au philosophe Xénophanes: *Si les êtres que vous adorez sont des dieux, pourquoi les pleurez-vous? Si vous les pleurez, pourquoi les re-*

---

lui rendoient les Corybantes ou Galles, qui, après s'être mutilés, dansoient avec des cris, des hurlemens, au son du tambour.

(1) En Egypte, non-seulement les jours des mystères d'Isis, mais encore tous les jours de l'année étoient consacrés à des chants lamentables ou à des cérémonies funebres. Les prêtres, qui desservoient le temple de Phyles, dans la haute Egypte, étoient obligés de faire des libations journalières dans les 360 urnes qui entouroient le tombeau d'Isis et d'Osiris, et de chanter des lamentations en leur honneur. *Diodor. Sicul. lib. I, sect.* 1.

gardez-vous comme des dieux (1) ? Les emblêmes et les allégories qui représentoient les malheurs du monde ayant été une fois personnifiés, il ne fut plus question dans toutes les fêtes de l'antiquité que d'un homme ou d'un Dieu qui avoit enduré les plus grands maux et qui en avoit enfin triomphé. Voilà le point de vue sous lequel nous devons envisager les Osiris (2), les Atys, les Cérès et les autres objets des solemnités de l'antiquité. Nous ajouterons encore que la vue des malheurs des dieux étoit un motif de consolation pour les affligés; quelque malheureux que l'on fût en Egypte, on savoit qu'Osiris l'avoit été bien davantage, et sa fable devoit être un soulagement aux peines de ceux qui aimoient mieux la croire et la prendre à la lettre que d'appeller le courage et la raison à leur secours.

III. Nous ne détaillerons point ici les motifs particuliers de toutes les fêtes lugubres, nous allons continuer à suivre les traces de cet esprit de tristesse qui se décèle dans presque tous les usages du paganisme; ce tableau général nous fera mieux connoître les détails lorsque nous voudrons les examiner séparément.

Ce n'est pas seulement dans les fêtes, mais encore dans les usages domestiques et économiques des anciens, que nous trouverons un ton de tristesse. Les anciens peuples de Phrygie et de Paphlagonie, dans les tems où l'on ne labouroit encore qu'avec les mains, ne jet-

(1) Plutarque *in Iside et Osiride*.

(2) L'Osiris égyptien paroîtra visiblement n'être que la nature personnifiée, si l'on combine les circonstances qui suivent. Osiris, disoit-on, étoit mort le 17 du mois d'athys, qui répond à la mi-novembre; alors le jour est plus court que la nuit, et la nature semble s'éteindre. Osiris regna 28 ans, son corps est déchiré en 14 parts. Avant le solstice d'hiver, on fait la recherche d'Osiris, c'est-à-dire qu'on laboure; on ensévelit Osiris, c'est-à-dire qu'on enterre la semence; il ressuscite, c'est-à-dire que la semence germe.

toient les grains dans la terre qu'en pleurant, le tems des semailles étoient pour eux un tems de deuil et de tristesse, cet acte ressembloit à une cérémonie funèbre. C'étoit la même chose en Egypte au tems de la récolte; la moisson faite, on dressoit une gerbe dans un champ, et les laboureurs disposés en cercle au tour de cette gerbe, invoquoient Isis en pleurant. D'où l'on voit que l'agriculture rappelloit aux larmes ainsi que les solemnités. Plutarque fait une remarque importante sur ces cérémonies lugubres qui se pratiquoient aux tems des moissons; il dit que ces pleurs qui n'avoient originairement pour objet que de gémir sur le triste état et sur la foiblesse de la nature qui ne produisoit qu'avec peine, ont eu ensuite pour objet les dieux mêmes qu'on invoquoit; mais que l'ignorance est parvenue à tout confondre, ensorte qu'on a pleuré à la mort et la renaissance des dieux, au lieu de pleurer la mort et la renaissance des tems, des saisons et des fruits, et l'on a attribué aux dieux mêmes les accidens de la nature, ce qui a rempli la religion de mensonges et d'absurdités (1).

Athénée nous apprend qu'au tems des moissons les Maryandiniens avoient des chansons plaintives dans lesquelles ils pleuroient un nommé *Borcus* ou *Borcon* qui disparut en allant chercher à boire à ses moissonneurs, et ils feignoient de le chercher en pleurant. Le même auteur dit que les hymnes à Cérès et à Proserpine se nommoient *Ouloi*, gerbes, parce qu'on demandoit à ces déesses d'envoyer beaucoup de gerbes (2).

On ne peut s'empêcher de rappeller ici un passage

---

(1) Plutarque, *de Iside et Osiride*, *parag.* 36. *Diodor. lib I*, *sect.* 1.

(2) V. *Athenæ lib. XIV. cap.* 3.

du pseaume CXXV. dit *des dégrés* qui, comme on a vu ci-devant; se chantoit à la fête des tabernacles. Le psalmiste dit: *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua.* On voit par ces expressions que les Juifs pour gémir sur leur captivité pratiquoient les mêmes usages que les autres peuples de la terre pour gémir sur la désolation du monde qui seule avoit dérangé les saisons, et altéré la fertilité de la terre: effets que l'on ne peut attribuer à la captivité.

Ainsi la Grèce, l'Egypte, l'Asie et la Palestine nous offrent un tableau dans lequel nous voyons tout le monde en larmes, surtout dans les renouvellemens des saisons, des années et des périodes; on se rappelloit alors quelles avoient été la pauvreté et la misère des premiers hommes. Lorsqu'on célébroit les fêtes de Cybèle à Rome, sous le nom de *Jeux Mégalesiens*, les Galles portoient cette déesse en procession, et les offrandes qu'on lui faisoit étoient de choses simples destinées à représenter la nourriture des hommes dans les anciens tems où ils ne vivoient que de laitage et des herbes que la terre produisoit sans culture. Cette procession se faisoit au son d'un grand bruit d'instrumens en mémoire de Jupiter caché sur le mont Ida pour le soustraire à Saturne son père (1). Dans les fêtes de Cérès et de Proserpine, c'est-à-dire au tems des semailles et de la récolte, on se rappelloit encore par les alimens et les offrandes la vie frugale des ancêtres indigens; on cueilloit les herbes des champs, on arrachoit les bourgeons des arbres. Les Siciliens plaçoient les fêtes de Cérès et de Proserpine en différens tems de l'année, à cause des différentes façons que l'on donne au labour et au bled. On célébroit la mémoire de la

(1) V. *Ovid. Fast. lib. XIV, et Diodor. lib. V, art. 4.*

recherche de Cérès au tems des semailles, et celle de l'enlèvement de Proserpine au tems de la récolte (1). La première de ces fêtes duroit dix jours; l'appareil en étoit éclatant, mais dans tout le reste le peuple affectoit de se conformer à la simplicité du genre de vie des premiers âges. On observoit la même chose en Grèce et en Italie; on ne vivoit alors que des fruits de la terre pour se rappeller que ces ancêtres n'avoient autrefois vécu que de glands, de feuilles d'arbres et d'herbes: dans les fêtes de Cérès on portoit des figues séches, des laitues, des pavots, des gâteaux, des grenades, de la laine et diverses autres productions pour retracer la mémoire des premiers tems.

Comme la divinité s'étoit multipliée par la multitude des noms et des emblêmes sous lesquels on la désigna, on voit que les mêmes pratiques s'observoient aux fêtes de divinités très-différentes; c'est pour cette raison que l'on faisoit de semblables commémorations à Athènes dans la fête dite *Planteria* en l'honneur de Minerve Agraule, jour qui étoit réputé si malheureux que tous les temples étoient fermés. Aux fêtes d'Adonis les différentes productions de la terre étoient portées en procession et ensuite jettées dans la rivière ou dans la mer. Dans ces jours funestes et malheureux on étoit couronné de myrthe et de narcisses; on couroit la nuit avec des torches à la main et en criant comme des forcenés, et l'on erroit de côté et d'autre pour représenter, disoit-on, les courses de Cérès cherchant Proserpine

(1) *Diodor. lib. V, parag.* 4. *Cérès* semble visiblement dérivé de *Kharas*, labourer, travailler à la terre. *Carath* signifie couper, arracher. *Proserpine* se dit en grec *Peruphone*. le fruit couvert ou caché; racine *Saphan*. *Perephatte*, le fruit péri, perdu. *Phathath*, rompre, briser. Ainsi l'histoire de Cérès et de Proserpine ne semble être que le travail du labour personnifié.

enlevée par Pluton ; en Egypte c'étoit Osiris qu'on affectoit de chercher de la même manière en pleurant et vêtu de deuil pour imiter les recherches d'Isis ; ou peut-être ces courses avoient-elles pour objet de représenter la vie inquiète et vagabonde des premiers hommes embarassés de trouver leur subsistance. Il n'est donc point surprenant si les Boétiens, comme le dit Plutarque, appelloient toutes les fêtes de Cérès odieuses et funèbres (1). Cérès elle-même étoit appellée triste, *Achuia*, parce qu'elle ne cessoit d'être représentée comme désolée de l'enlèvement de sa fille, de même que la Vénus de Phénicie, la Solambo de Babylone, pour la perte de leurs Adonis.

Aux fêtes des saisons à Athènes on chantoit des chansons lugubres dans lesquelles on rapportoit les avantures d'Erigone, vagabonde et réduite à la mendicité. En Egypte on ne se présentoit jamais aux temples pour y prier les dieux qu'avec quelques herbes sauvages à la main en mémoire des ancêtres qui n'avoient point eu d'autre nourriture. Dans les jours mêmes qui sembloient destinés à la joie, tels que sont les jours de noces, les Grecs et les Romains rappelloient aux époux les anciennes misères des premiers habitans du monde ; à Athènes ont leur présentoit du gland et du pain, et à Rome on leur faisoit manger du gâteau de fromage d'une espèce particulière (2),

(1) V. *Pausanias in arcad. lib.* 8, *cap.* 1 *Plutarch. in Alcibiad, idem in Iside et Osiride*, *parag.* 36.

(2) V. *Diodor. Sicul. lib. I*, *sect.* 2. *Potter Archæologia. lib.* 4. *cap.* 18. *Dionys. Halicarnass. lib.* 2, *cap.* 8, *parag.* 4. Chez les Romains, c'étoit la comésion de ce gâteau entre les époux que l'on nommoit *confarreatio*, qui faisoït la partie sacramentale du mariage, et qui donnoit le seau de l'authenticité à cette cérémonie. *Bodin.* I. 34. *Ovid. fastor.* 4.

on

on leur servoit des oignons, des noix, des pommes de pin, des grains de pavot, du lait et du miel; on leur rappelloit qu'autrefois les hommes s'étoient nourris des glands de la forêt de Dodone.

IV. Au nouvel an des anciens Perses on apportoit au roi dans des vases d'argent des grains et des légumes, le roi en mangeoit lui même, et en offroit aux assistans. Le Japon va nous expliquer le motif de cette cérémonie; en effet le jour de l'an les Japonois s'envoyent réciproquement de petits coquillages, et ils le font pour se rappeller la pauvreté de leurs ancêtres; à leur grande fête appellée *Mateuri*, qui se célèbre le neuf du neuvième mois de leur année, ces insulaires ont une solemnité qui ressemble assez aux bacchanales et aux saturnales par le tumulte qu'on y fait. Cette fête semble consacrée à retracer le souvenir de la misère primitive: on y promène de vieux chevaux, de vieilles armes, de vieux souliers que l'on porte en triomphe, et l'on y fait effusion d'une espèce de bière commune que l'on vuide avec une cuiller d'or dans des vases de terre non vernissés, pour en présenter aux magistrats en mémoire de l'indigence des ancêtres. Il n'est point de grandes solemnités où l'on ne fasse usage de cette boisson par le même motif. Dans cette même fête on représente un temple construit de bambou, couvert de chaume, muré de planches et entouré de branchages, qui mériteroit à peine d'être comparé à une grange, tant il est simple et chétif; par-là on se propose de représenter l'architecture des pauvres ancêtres. On peut raprocher de cet usage celui qu'observoient les Romains pour la cabane de Romulus que l'on conservoit avec le plus grand soin et que l'on réparoit avec du chaume et des roseaux. Il faut aussi se rappeller que dans la fête des tabernacles

les Juifs demeuroient dans des berceaux et des branchages. Les mêmes Japonnois ont conservé le temple d'Isse, le plus révéré qui soit au Japon, dant toute sa pauvreté primitive. Nous retrouvons au Tonquin (1) des usages analogues à ceux qui viennent d'être rapportés. Au nouvel an on est obligé de manger d'une espèce de noix particulière, et la superstition ayant corrompu cet usage, les Tonquinois empoisonnent quelquefois ces noix qui font mourir les enfans à qui ils les donnent. En Europe tout le monde sait qu'au jour de l'an on donne aux enfans des gâteaux, des dragées et d'autres friandises, présens qui dans l'origine peuvent avoir eu les mêmes motifs lugubres que les anciens, mais adoucis par le tems et par l'ignorance des intentions antiques.

Je ne sais si c'est à cet esprit commémoratif qu'on doit rappeller l'usage des prêtres du Tonquin qui à tous les renouvellemens de lune font mémoire de leurs ancêtres autrefois morts de faim. Je crois pouvoir soupçonner que c'est-là le principe originaire du culte des ancêtres établi généralement au Japon et à la Chine (2), culte qui paroît avoir bien du rapport avec celui que l'on rendoit quelquefois aux *Pénates*, aux *Lares*, aux *Lemures*, d'autant plus que les usages actuels de l'orient y correspondent tout-à-fait. Au treizième de la septième lune, c'est-à-dire vers la mi-août, les Japonnois ont une fête des morts. On suppose que dans ces jours, les morts viennent habiter leurs anciennes demeures sur la terre; toutes les maisons sont

(1) V. Kempfer. lib. III, cap. 5. et liv. IV, chap. 6. Dionys. Halicarn. lib I, cap. 18. Tit. Liv. lib. V. Valer. Maxim. lib. IV. cap. 4. Voyages de Tavernier tome V. lib. 4.

(2) Cérém. relig. tome 6.

ornées pour les recevoir, on va au-devant d'eux, on leur parle, on les complimente comme si on les voyoit devant ses yeux; pendant la nuit, les villes et les campagnes sont éclairées de flambeaux; le lendemain on congédie les morts avec un compliment, on les conduit hors de la ville; et lorsqu'on est de retour, on fait la visite des maisons, et à coups de bâtons et de pierres on chasse les ames qui auroient voulu rester. C'est aussi dans ce même tems, que l'on fait à la Chine le grand sacrifice en l'honneur des ancêtres. La fête nocturne des *Lemures* se célébroit chez les Romains au mois de mai; on étoit aussi dans l'usage de chasser les ames des morts (1). On célébroit pareillement à Athènes des fêtes funèbres en l'honneur des ancêtres péris dans les eaux du déluge.

V. Les Juifs qui ont si souvent négligé leurs usages pour ceux des étrangers, nous en montrent encore aujourd'hui qui dérivent de la plus haute antiquité, sans pouvoir nous en donner d'explication raisonnable, soit par leur loi qui n'en parle point, soit par leur tradition orale. A la fête de la Pentecôte, qui étoit pour leurs pères la fête de la moisson ou des prémices des grains, ils mangent aujourd'hui du laitage, des gâteaux, de la pâtisserie et d'autres friandises, et sont bien éloignés de penser qu'ils observent en cela un usage funèbre et appartenant aux anciennes fêtes de Cérès; mais ils ne manquent pas de lire pendant cette fête le livre de Ruth, parce qu'il y est parlé de famine et de moisson, de la mort de *Mahalon* et de *Hélion*, ainsi que d'*Orpha*, des voyages et du retour de la triste *Noëmi* (2). De même

(1) *Ovid. fastor. lib. V.*

(2) *Noomi*, belle; pleurer, gémir; *Mahalon*, malade, infirme; *Cileion*, fin, terme, accomplissement; *Ruth Asepha*, détruite, dé-

au premier jour de l'année civile, en septembre, les Juifs mangent du pain levé et du miel; et les Rabbins fondés sur la tradition, conseillent de manger du fenouil et de l'ail (1). On voit encore dans la bible, qu'au commencement de l'année sacrée, en mars, il faut manger des laitues amères et du pain d'affliction. On ne peut point regarder cet usage comme une des commémorations des nations, puisqu'il se rapportoit à la célébration de la pâque et du passage de la mer rouge; il est cependant singulier qu'un précepte aussi funèbre fût joint à la mémoire d'un événement aussi heureux pour les Israélites.

Au 19 du mois *thot*, premier mois de l'année Egyptienne vers l'équinoxe d'Automne, et qui répond au commencement de l'année civile des Juifs, on ne mangeoit en Egypte que des figues et du miel (2). Au 9 du mois *theveth* les Juifs ont un jour de jeûne, de deuil, de tristesse dont ils avouent ne point connoître le motif; peut-être a-t-il pour objet le soltice d'hiver qui tombe vers ce tems-là. Les Athéniens avoient aussi une fête de tristesse appellée *diasic*, consacrée à Jupiter *milichien*. Durant cette fête on s'assembloit hors de la ville et l'on y pleuroit sans autre motif que la crainte de l'avenir (3).

---

capitée; *Raab*, famine; *qetsir*, moisson. On voit que tous ces noms annoncent de la tristesse, et que la solemnité dans laquelle on rappelle l'histoire de Ruth doit avoir eu pour objet primitif une commémoration lugubre et fâcheuse.

(1) Voyez Léon de Modene, part. 3, chap. 5. Cérémonies relig. tome 1.

(2) Plutarque *in Iside*, *etc.* Mémoires de l'académie des inscript. tome 6, p. 85.

(3) Il ya toute apparence que ce surnom de Jupiter est oriental, et vient de *Malac*, roi; s'il vient de *Malach* ou de *Malaq*, il signifie destructeur, exterminateur. *Melchom*, *Milcom*, *Moloch* et *Malec* sig

VI. Enfin pour terminer toutes ces fêtes lugubres, nous rappellerons ici la fameuse fête d'Adonis. Presque tous les anciens ont expliqué sa fable par l'astronomie et la théologie; Vénus *Astarté* fut l'amante d'Adonis, que Mars fit tuer à la chasse par un sanglier, ou qui le rendit impuissant; descendu aux enfers, Proserpine en devint amoureuse, et Caliope décida entre les deux déesses rivales que leur amant demeureroit six mois sur terre et six autres mois sous terre. A la fête anniversaire d'Adonis toute une ville prenoit le deuil et donnoit des marques de la plus profonde tristesse; les femmes seules prêtresses de ce culte, se rasoient la tête et se frappoient la poitrine en courant les rues. Au dernier jour de la fête la tristesse se changeoit en joie, et chacun se réjouissoit comme si Adonis fut ressuscité. Le commencement de la fête s'appelloit *afanismos* disparition; c'étoit alors qu'on se lamentoit sur la mort d'Adonis; et la fin de la fête s'appelloit *euresis* la trouvaille; c'étoit alors qu'on se réjouissoit de l'avoir retrouvé, ou de sa résurrection. Dans la partie lugubre de la fête on faisoit pour Adonis une pompe funèbre réelle, dans laquelle on portoit la représentation d'un jeune homme pâle et mourant. Le cortège étoit accompagné de corbeilles remplies de gâteaux, de fleurs, de branches d'arbre et de toutes sortes de fruits. Le culte d'Adonis étoit établi dans toute la Syrie et l'Assyrie; il n'étoit point inconnu aux Juifs, ils donnoient à Adonis le nom de *Thammus* qui étoit celui du mois de Juin: de-là les Hébreux appelloient le solstice d'été *Tecupha-Thammus*, ou le période de Thammus, parce que c'étoit alors qu'on faisoit la mémoire de sa mort, et que

gnifient roi en différens dialectes; c'étoient des noms que les Phéniciens et les Carthaginois donnoient à Saturne.

l'on célébroit sa fête (1). Le culte d'Adonis étoit établi dans toute la Grèce, on y célébroit des mystères pour les femmes. Dans ces fêtes on ne voyoit aux coins des rues que des représentations de cadavres; les femmes vêtues de deuil venoient les enlever en pleurant, et on celébroit leurs funérailles avec tous les signes de l'affliction la plus profonde et la plus réelle, par des chants lugubres, par des sanglots et des gémissemens. Les jours des fêtes étoient réputés très malheureux; on y portoit des vases de terre dans lesquels on mettoit du bled, des fleurs, des herbes naissantes, des fruits de jeunes arbres, des laitues qui étoient regardées comme la nourriture des morts; après quoi l'on jettoit toutes ces choses dans la mer ou dans quelque fontaine (2).

Il est à propos de remarquer que vers le même tems on célébroit en Egypte la même fête, mais au lieu d'Adonis c'étoient Osiris et Apis qui en étoient les objets. Les cérémonies d'Egypte et de phénicie avoient une grande conformité dans les deux pays. L'Egypte sembloit avertir la contrée voisine de se réjouir, parce que le dieu qu'on avoit pleuré avoit été retrouvé. C'est alors en effet qu'en Egypte on noyoit le bœuf Apis en

(1) Les Assyriens, les Egyptions, les Phéniciens et les Cypriens se disputoient Adonis; son culte étoit fameux à Byblos en Phénicie. Né de la passion que Cyniras conçut pour sa fille Myrrha, il paroît avoir quelques rapports avec l'histoire de Loth et de ses filles, ou avec celle de Cham qui vit son père endormi dans une posture indécente, comme Myrrha vit son père Cyniras; celui-ci éveillé maudit son fils Adonis.

(2) Voyez Plutarque *in Alcibiad.* et les mémoires de l'académie des inscriptions, tome 5, page 98 et suivantes. Macrobe prouve qu'Adonis n'étoit autre chose que le soleil. Voyez *Saturnal. lib* 1, *cap.* 21.

cérémonie, et l'on ne se livroit à la joie que lorsqu'on en avoit retrouvé un autre (1).

VII. Chez les anciens, non seulement les fêtes avoient toujours quelque objet triste à présenter aux hommes, mais on trouvoit encore quelque chose de lugubre, même dans leurs festins et leurs parties de plaisir. Les repas de cérémonie commençoient et finissoient par des chansons consacrées sous le nom de *Linos*, *Elinos*, et *Marenos*. Ces chansons n'étoient que de véritables lamentations en Egypte et en Grèce : elles rappelloient le souvenir du fils unique d'un ancien roi. On ne sait point précisément quel étoit *Linus* qui, aussi bien qu'Orphée, avoit, dit-on, chanté l'origine du monde, les victoires des dieux, et les révolutions qui doivent par la suite arriver à la nature. Ces deux poëtes sont souvent confondus. On voit encore la mort de Linus et celle d'Adonis souvent chantées ensemble. Si nous consultons la fable, tantôt elle nous dit que Linus étoit fils d'Apollon, tantôt qu'il étoit fils de Mercure. Les uns nous disent qu'il fut tué par Apollon pour avoir osé se comparer à lui ; les autres nous apprennent qu'il enseigna la musique à Hercule qui le tua. On prétendoit avoir ses os à Thèbes en Béotie, et les Béotiens célébroient tous les ans son anniversaire sur l'Hélicon, avant que de sacrifier aux Muses. Pausanias regarde le *Linus* des Grecs et le *Maneros* des Egyptiens comme le même personnage. Quoiqu'il en soit, Plutarque nous dit que Linus fut l'inventeur des lamen-

(1) On noyoit ce bœuf, emblême de l'agriculture, pour prévenir l'indécence de sa mort naturelle. Ce bœuf divinisé s'appelloit *Manavis* ou *Menophis* à Memphis ; *Abis* en Phénicie ; *Epaphus* en Grèce. C'est, suivant Nonnus, le même dieu que *Cronus*, *Belus*, *Ammon* et *Zeus*. Suivant les Egyptiens, l'ame d'Osiris passoit dans ce bœuf sacré.

tations funèbres; la plus ancienne musique fut triste et funèbre; et peut-être que le nom de ce poëte, prophête ou musicien, n'est autre chose que quelque titre de chanson ou de complainte sur les anciens malheurs du monde, dont on a fait un personnage ou un héros malheureux (1); d'ailleurs on célébroit les fêtes de Linus et d'Orphée de même que celles d'Osiris, par des cris et des lamentations.

Aux chants lugubres qui commençoient et terminoient les festins, on joignoit encore en Egypte un spectacle très-propre à attrister les convives; on leur montroit un cadavre, un squellete ou un cercueil; souvent les Egyptiens plaçoient celui de leurs pères ou de leurs mères qui demeuroit pendant le repas au bout de la table. Ce spectacle triste dans son origine, ne servit par la suite des tems qu'à avertir les hommes de se livrer au plaisir et de profiter du présent en véritable Epicurien. Cependant les chansons lamentables dont ces repas étoient assaisonnés, indiquent que primitivement ces usages avoient une toute autre vue, et contenoient des institutions sérieuses; ils étoient destinés à avertir les hommes de leur frugalité, de leur sort futur, et à les engager à vivre dans l'union et dans la concorde pendant leur séjour passager sur la terre. Enfin le cadavre qu'on exposoit étoit l'image de la terre, ou d'Osiris suivant d'autres, qui étoit l'emblême de la nature, par lesquels on vouloit rappeller la mémoire

(1) On peut voir sur Linus Pausanias, *lib.* 9, *cap.* 29. Eustach. in *Homeri iliad. lib.* 18. Plutarque *de Music. parag.* 2. Huet. *Demonstr. evang. propos.* 4, *cap.* 8, *parag.* 20 En Phénicien, *Lunoth* et *Lunouth*, ainsi qu'en Hébreu *Thélunoth*, *Thlunoth* signifient complainte, murmure. Quelques auteurs ont regardé Linus comme un Moyse.

de la destruction du monde, et faire souvenir qu'il étoit encore périssable (1).

VIII. Si nous passons en Amérique nous y remarquerons aussi ce ton funèbre. Les Péruviens avoient des temples où le soleil étoit représenté par une pierre appellée *Guacas*, c'est-à-dire larmes ou pleurs; on n'entroit jamais dans ces temples qu'en pleurant, et l'on sacrifioit des hommes à cette divinité lugubre; chaque maison avoit aussi son *Guacas* ou emblême funèbre du soleil. Ces mêmes peuples avoient des fêtes de tristesse consacrées aux jours d'éclipses : le chant y étoit lamentable parce qu'on se croyoit proche de la fin du monde. Les Moxes avoient des fêtes funèbres qui se célébroient annuellement. Parmi les peuples du Mississipi il en est une qu'on a nommé *pleureurs*, parce qu'on y pleure à la naissance des enfans et à la vue de tous les étrangers que l'on rencontre, vû que ces sauvages attendent le retour de leurs ancêtres. Chez un autre peuple des mêmes contrées on trouve des fêtes funèbres que l'on solemnise par des chansons tristes et par des cris effrayants (2). Les Floridiens, comme on a vu, ont conservé le souvenir du déluge; ils en faisoient mention dans des chants lamentables; les Brisiliens avoient aussi des chants de la même nature. On rapporte la même chose des Canadiens; leurs airs sont languissans, et plusieurs de leurs fêtes ressemblent aux orgies, et aux usages qui se pratiquoient aux fêtes de Cérès et d'Isis. Tous les voyageurs nous représentent

(1) Herodote, liv. 2. Lucien, du Deuil. Plutarque, dans le banquet des 7 sages, et dans le traité d'Isis et d'Osiris. Voyages de Paul Lucas, liv. 6, p. 237.

(2) V. conquête du Pérou, tome I, liv. 1, chap. 2. Voyage de Coréal, tome 2, page 362. Voyages du nord, tome 5. Cérém. relig. tome 7.

ces sauvages comme des nations tristes et mélancoliques. Drake ne vit au détroit de Magellan que des hommes et des femmes qui, aux félicitations qu'ils lui faisoient, mêloient des pleurs et des sanglots. Parmi les insulaires de la mer du sud, Dampierre a vu un peuple qui dans ses jours de fêtes, qui se célèbrent ordinairement la nuit, observe des usages particuliers, et par sa façon de s'habiller prétend rappeller les mœurs de ses ancêtres. Aux isles Mariannes les femmes, aux phases de la lune, vont chanter au clair de la lune des chansons lugubres, cet usage s'appelle la *complainte des femmes* (1). Les annales chinoises disent qu'avant Fohi les hommes errans dans les forêts vivoient très-malheureusement, après avoir dormi ils se levoient et soupiroient, puis ils alloient chercher leur nourriture comme les bêtes. Les Groenlandois sont naturellement mélancoliques, quand ils sont seuls ils baissent la tête et soupirent, souvent sans pouvoir en rendre raison. Ils n'ont aucun motif de religion ni de philosophie pour se consoler de leur misère et du climat rigoureux qu'ils habitent (2). Si nous lisons l'Edda, ou la mythologie des Scandinaves, qui faisoit la base de la religion des Celtes septentrionaux, nous n'y verrons qu'un livre apocalyptique et des poésies lugubres et effrayantes qui menacent également les dieux et les hommes des malheurs les plus affreux. Chaque page de cet écrit nous retrace le dogme de la fin du monde et du renversement de la nature; les traits les plus frappans et les plus énergiques nous y peignent sans cesse l'avenir le plus redoutable et le plus triste;

---

(1) Laffiteau, mœurs des sauvages, tome I, p. 228. Hist. géner des voyages. Lettres édifiantes, tome 18.

(2) Hist. géner. d'Islande et de Groenland par Anderson, tome 2, p. 242.

les poëtes de ce climat glacé ne semblent avoir échauffé leur imagination que pour rendre les hommes malheureux par l'attente d'un avenir effrayant. Non contens de représenter une nature toujours prête à expirer, et de prédire tant de maux, ils célèbrent encore une déesse semblable aux Cybèle et aux Astarté, qui ne cessoit de pleurer la mort de son époux ; ils la nommoient la déesse de l'espérance, parce qu'elle se flattoit de le retrouver un jour. Ils célébroient la mémoire et la mort de Balder, dieu puissant que l'on prétend être un Apollon, que les hommes, les bêtes, les arbres, les plantes, la terre et le ciel avoient pleuré ; c'est ainsi que les Pan et les Satyres avoient autrefois pleuré la mort d'Osiris. Ainsi le passé et le futur offroient partout quelque chose de sinistre aux hommes, et toutes leurs institutions religieuses sembloient toujours les rappeller à la douleur et aux larmes. On sait d'ailleurs que cette doctrine effrayante étoit celle des Druides, c'est-à-dire des prêtres de toutes les nations Celtiques qui habitoient autrefois l'Europe.

IX. Nous ne pouvons quitter ce chapitre sans parler des jours que les anciens regardoient comme malheureux. Tous ces jours dans leur origine étoient consacrés par la religion primitive à la commémoration de la destruction du monde et de l'ancienne misère des hommes, ils étoient destinés à leur donner des instructions sur le passé, le présent et l'avenir. Suivant Plutarque, Xénocrate prétendoit que toutes les fêtes ou les jours malheureux où l'on jeûne et se tourmente par des macérations ne sont point consacrés à des dieux bons, mais à des puissances méchantes, à des démons.

Le mardi étoit réputé un jour malheureux en Egypte, parce que c'étoit celui de la naissance de Typhon. Le samedi étoit un jour malheureux, parce que c'étoit

celui qui étoit consacré à Saturne, dieu qui, sous de certains aspects, étoit regardé comme malfaisant. Le cinquième jour étoit regardé comme malheureux : selon Hésiode, en ce jour, les furies de l'enfer se promènent sur la terre ; c'est celui de la naissance de Pluton et des Euménides ; c'est en ce même jour que la terre enfanta Cée, Japet et le cruel Typhée, et toute la race des impies qui conspirèrent contre les dieux. Tous les jours des fins des périodes furent censés malheureux. A Rome les jours malheureux étoient ceux où l'on sacrifioit aux Mânes le lendemain des *Volcanalia*, les Féries Latines, les Saturnales, les Lémuries. Chez les Grecs les fêtes d'Adonis ne passoient pas pour être d'un meilleur augure. Par la suite les divers évênemens arrivés aux états donnèrent lieu à instituer divers autres jours malheureux ; enfin chaque souverain ou chaque particulier s'en faisoit à lui-même ; Auguste n'eût rien voulu entreprendre le jour des nones (1).

Chez les Persans le dernier mercredi du mois Sapher s'appelle le *jour de la trompette*, parce que ce sera ce jour-là que les anges réveilleront les morts pour les rappeller au jugement dernier. On sent bien que dans son principe l'objet de cette tradition n'a été que d'instruire les hommes et de les faire songer à cet événement redoutable. Quoi qu'il en soit, les Persans ne font aucune affaire ce jour-là, ils ne sortent point de chez eux lorsqu'ils peuvent s'en exempter. Bien plus ce triste mercredi a communiqué ses qualités sinistres à tous les autres mercredis qui sont regardés comme des jours malheureux ; jamais les caravannes ne partent ce jour-

---

(1) Plutarque *de Iside et Osiride*, *parag.* 12. *Virg. Georg. lib.* 1, *vs.* 277. Dict. mythol. tom. 2, p. 202.

là, plusieurs Persans ne veulent point ouvrir leurs boutiques ; et cette superstition tient tellement à la contrée que les Arméniens, qui ne suivent point la religion du pays, y sont aussi livrés que les Persans eux-mêmes ; jamais ils ne voudroient dater un acte le mercredi, ni le signer ce jour-là (1).

D'un autre côté chez presque tous les peuples le premier jour d'un nouveau période, d'une nouvelle année, d'un nouveau cycle, a toujours été regardé comme un jour heureux ; il est avantageux à pareil jour de commencer une entreprise, et les anciens réputoient comme un des plus heureux augures lorsqu'un prince commençoit son règne avec un nouveau cycle (2).

CHAPITRE II.

Des sectes anciennes, des pélerinages, du culte des montagnes.

I. L'HOMME que la mélancolie accable fuit la société; un des effets naturels de l'esprit funèbre des religions fut de produire le dégoût du monde ; des hommes à qui tout sans cesse rappelloit les révolutions de la nature, les fléaux envoyés sur la terre par la divinité irritée, enfin les jugemens qu'elle devoit un jour exercer sur le genre humain, durent regarder la vie actuelle comme un passage, et se dégoûter d'une société qui ne

(1) Les voyages de Chardin, tome 9.

(2) Les mémoires de l'acad. des inscript. tome 16, page 240. Hésiode dit que le septième jour est heureux, par ce que c'est celui de la naissance d'Apollon. Nous aurons encore occasion de revenir par la suite sur la même matière.

convient point à des êtres chagrins, dont le plus grand plaisir est de méditer leurs peines et de se nourir des objets qui les allarment. Si les solitaires que le dégoût du monde a fait retirer de la société dans les premiers siècles de l'église chrétienne, n'ont point produit de nations sauvages, c'est que leurs retraites ne furent point éloignées des villes, c'est qu'ils demeurèrent toujours environnés des peuples fixes et civilisés; d'ailleurs le vœu de continence qu'ils ont tous embrassé rendit heureusement leur état stérile; il ne s'est entretenu et perpétué jusqu'à nos jours que par une sorte de génération mystique; mais si la nature eût contribué à sa perpétuité, il n'est pas douteux que le genre humain ne fût rentré dans son ancien état. Les hermites qui ont vécu séparés les uns des autres, n'auroient avec le tems produit que des sauvages, et ceux qui se sont réunis ensemble pour vivre suivant des règles fixes et sous une discipline commune, auroient peu-à-peu formé des peuplades et des nations toutes religieuses qui n'auroient différé les unes des autres que par les variétés de leurs rgèles qui pour elles se seroient changées en usages civils et politiques. La même chose est arrivée dans les premiers tems du monde renouvellé. Les hommes qui se sont le plus écartés les uns des autres, ont produit des familles solitaires que le tems a rendu sauvages; ceux au contraire que quelque heureux climat a su attirer et réunir en plus grand nombre, y ont insensiblement formé de grandes et de puissantes nations; mais toutes nombreuses que ces différentes peuplades ont été, il ne faut les regarder dans leur principe que comme ayant été des ordres d'hommes religieux, soumis à une discipline toute religieuse, en un mot comme des hommes qui n'avoient point d'autre loi ni d'autre code que ceux que la religion leur pres-

crivoit. C'est à cette origine que l'on doit rapporter cette sage morale et cette discipline de police dans lesquelles ces peuples ont tous excellé, et qu'ils ont entretenu pendant tant de siècles ; c'est delà que procèdent suivant les apparences, toutes ces cérémonies légales, tous ces usages gênans et minutieux, et cette abstinence de caprice pour certains animaux dans un pays, et pour d'autres animaux dans un autre. La vie des anciens peuples Indiens, Egyptiens, Hébreux, Chaldéens, Perses et même celle des Crétois et des Lacédémoniens, ne nous paroît si monastique et si remplie de rites, de rubriques et d'usages, que parce qu'elle les dérivoit des premières familles qui s'étoient totalement consacrées à la religion ; le tems nous offriroit le même spectacle si les ordres monastiques d'aujourd'hui en se sécularisant et en renonçant au célibat conservoient cependant toujours leurs usages et leurs règles ; on verroit d'abord des villes et ensuite des peuples entiers asservis à des usages et des habillemens singuliers, à des abstinences diverses ; les uns se nourriroient de chair, les autres de poissons, quelques-uns n'useroient jamais que de l'huile ; enfin tous ces ordres distingueroient les peuples de la terre, et leurs rubriques devenues générales dans une nation, ne seroient plus regardées que comme des usages politiques et civils, de religieuses qu'elles auroient été dans leur principe.

Cette sécularisation des premières familles religieuses converties en nations, n'a donc point entièrement fait perdre aux hommes leurs façons de penser et leurs institutions primitives. Si la multiplication des hommes et leur état fixe et sédentaire a changé peu-à-peu leur façon de vivre, et les a engagés dans une infinité d'occupations nouvelles qui ont fait perdre au vulgaire ses anciennes idées et son esprit primitif, il s'est formé

chez toutes les nations des classes d'hommes particulières qui ont cherché à perpétuer l'ancienne façon de vivre et les dogmes religieux qui en étoient les principes. Toutes les nations ont toujours eu dans leur sein des hommes particuliers qui se sont fait un mérite de mépriser le monde, et dont l'état a été de n'en point prendre sur la terre pour ne s'occuper que de la vie future. Dans les premiers tems c'étoit la religion qui dictoit ces sentimens, par la suite l'ambition a eu lieu de s'en louer, lorsque les hommes ont presque universellement donné l'autorité et le pouvoir à ceux que cette façon de penser distinguoit des autres. Enfin ce genre de vie est aussi devenu l'asyle de la pauvreté et de la paresse, lorsque par la suite des tems le monde s'est vu forcé de nourrir ceux qui avoient fait vœu de renoncer au monde et de ne rien faire pour lui. Ce n'est point ici le lieu de suivre les abus que l'orgueil, l'ambition, l'avarice et la paresse ont fait de ce genre de vie chez les nations sédentaires et civilisées; nous nous en tiendrons à l'esprit primitif qui l'a fait embrasser, nous en ferons voir la suite et la chaîne non interrompue chez les peuples mêmes les plus ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie.

II. Rien n'a plus frappé nos voyageurs modernes que la vie des pénitens Indiens connus sous le nom de *Fakirs*. Les austérités qu'ils pratiquent vont jusqu'au prodige; nuds pendant toute l'année, ils couchent sur la cendre sans autre couverture que le ciel; leur vie n'est qu'un pélerinage perpétuel de Pagode en Pagode; les uns s'ensevelissent tous vivans dans des tombeaux où ils ne reçoivent de l'air et de la nourriture que par un trou; d'autres font des jeunes excessifs presque tous prennent des postures incommodes; ce sont des tortures constantes qu'ils s'imposent pendant des années

nées entières et même pendant toute leur vie, et qu'ils soutiennent avec une patience incompréhensible. Ils pratiquent toutes ces choses dans la vue de faire pénitence, de fléchir le ciel irrité, et de mériter un heureux avenir. En un mot rien n'est plus étonnant que le genre de vie adopté par des gens que l'on nous représente comme les plus ignorans, les plus fourbes et les plus méprisables des mortels, mais que leur manière de vivre extraordinaire fait regarder par leurs concitoyens comme des saints, des prédestinés (1). Les Fakirs, nous dit-on, sont une secte de Banians; ils n'exercent aucun métier, ils ne se marient point, ils méprisent les biens et les plaisirs aussi bien que le travail, ils courent sans cesse les chemins, ils ne vivent que d'herbes et de fruits sauvages, ils ne se logent que dans des masures et des grottes. Les plus saints vont tout nuds, ils se font gloire de la saleté la plus dégoûtante; jamais ils ne font leur barbe, et ne se lavent le corps; jamais ils ne peignent leurs cheveux, et sont comme des sauvages; ils ne vivent que d'aumônes, et sont soumis à un chef qui exerce sur eux l'autorité la plus absolue. En général ils se livrent à des austérités incroyables, et s'infligent des tourmens inouis. On les nomme *Gougis*, c'est-à-dire, *unis à Dieu* (2). Cette description, tirée des voyageurs modernes, s'accorde avec le tableau que Strabon nous a transmis des anciens *Brachmanes*. « Ils mènent, nous » dit-il, une vie très-austère; ils vivent hors des villes » dans les bois, ne mangent point de chair, n'appro- » chent point des femmes; ils couchent sur des peaux,

(1) Tavernier, tome 4, liv. 3, chap. 5 et 6.

(2) Voyez histoire générale des voyages, tome 9 et 10. Strabon, liv. XV.

» ne parlent que de la vie à venir, toute leur vie est » une préparation à la mort : ils disent que le monde » périra, et attendent des jugemens et des peines futures; » plusieurs vivent de feuilles et de fruits sauvages; ils » s'habillent d'écorce; les uns, couchés sur le dos, » demeurent exposés au soleil et à la pluie, et restent » immobiles; d'autres tiennent un bras ou un pied en » l'air; la plûpart vont tout nuds, et quelques-uns » se brûlent pour aller dans une meilleure vie, plus » pure et exempte des maux de celle-ci. »

En effet ce genre de vie surpasse notre nature; ces hommes merveilleux ne s'occupent ni des biens, ni des plaisirs, ni d'une postérité, ni de la société. L'esprit de leurs usages est de ne s'attacher qu'au culte divin et à la méditation des choses célestes; ceux qui embrassent leurs institutions ne tiennent plus à la terre et à la vie mortelle; ils n'ont que leur corps sur la terre, leur esprit est dans le ciel, ils l'habitent déjà comme des intelligences pures, le monde n'est qu'un enfer pour eux. Cette vie et cette façon de penser ne sont point, comme on pourroit le croire, empruntées des doctrines modernes; ce que les Fakirs font aujourd'hui, les Brachmanes le faisoient il y a deux mille ans. Les anciens Brachmanes, dit Porphyre, méprisoient cette vie dans l'espérance d'une autre, et regardant ce monde comme une prison, ils félicitoient les morts et pleuroient sur les vivans (1). Eusebe nous dit que chez les Bactriens et les Indiens il y avoit des milliers d'hommes qui s'abstenoient de viande, de vin et de liqueur fermentée; c'est une loi, dit-il, qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres; leur vie est pure et chaste; ils n'adorent qu'un seul Dieu, ne s'occupent

(1) *Porphyr. de abstinent.*

que de lui seul, et s'abstiennent de toute action impure et criminelle (1). Les Indiens, dit Valère-Maxime, se jettent dans les flammes avec une intrépidité merveilleuse, ils ne craignent point la douleur (2).

Ainsi le genre de vie des pénitens indiens de nos jours remonte à la plus haute antiquité; s'ils pratiquoient il y a deux mille ans les mêmes usages qu'aujourd'hui, c'étoit, suivant les apparences, en conséquence de quelque loi ou discipline établie par leurs ancêtres; et si l'on fait attention à l'attachement singulier des Orientaux pour tout ce qu'ils tiennent de leurs pères, on risquera très-peu d'assurer que les usages des Indiens ont pris leur source dans les premiers âges du monde renouvellé (3). La seule différence qui se trouve entre

(1) *Euseb. præparat. evangel. lib.* 6, *cap.* 10.

(2) *Valer. Maxim. lib.* 3, *cap.* 3, *parag.* 8.

(3) Rien n'est plus étonnant que l'attachement des peuples orientaux pour leurs usages. Platon, dans son *traité des loix*, *liv.* 3, dit que par une loi d'Égypte il étoit défendu de faire aucune innovation ou de rien changer ni dans le chant, ni dans les instruments, ni dans les formes, ni dans les dessins, ni dans la peinture. Aucun artiste ne pouvoit rien faire de contraire à ce qui étoit établi. Ainsi, ajoute-t-il, vous observerez dans ce pays que ce qui a été peint, ou sculpté, ou construit, il y a dix mille ans, semble aussi nouveau que le moderne, par ce que le moderne n'est pas mieux fait que l'ancien, ni l'ancien plus mal fait que le moderne, et que l'art n'a été ni altéré, ni perfectionné. C'est ainsi que Platon parloit il y a environ 2160 ans. Les Chinois montrent le même attachement à leurs usages, et dans cet empire une question est sur le champ décidée dès qu'on peut prouver qu'elle est autorisée par la conduite des ancêtres. Strabon, livre XV, nous dit que les rois indiens ne sortent jamais qu'avec l'appareil d'un camp; les Mogols et tous les princes de l'Indostan, de Siam et du Tonquin observent encore cet usage. Le même auteur parle de l'usage où sont les femmes de se brûler après la mort de leurs époux. Les anciens nous ont aussi parlé de l'adresse des Indiens dans la teinture des étoffes, peinture des toiles, et de leur industrie. Pline dit que les *Seres* ou Chinois sont humains et doux, mais qu'ils évitent les autres nations; ils ne les vont point chercher pour commercer, mais ils les attendent. Hist. nat. lib. 4, cap. 17.

les Brachmanes et les pénitens de nos jours, c'est que ceux-ci sont ignorans tandis que le témoignage de l'antiquité s'accorde à nous dire que les Brachmanes étoient des philosophes savans et respectables; les grands hommes de la Grèce alloient les consulter, de même que les sages de l'Egypte; ils étoient les dépositaires d'une tradition vénérable: ceux d'aujourd'hui ne sont plus que les dépositaires d'une mythologie bisarre et d'une théologie confuse, qui portent néanmoins l'empreinte de la plus haute antiquité; cette mythologie est vraisemblablement chez eux comme chez tous les peuples du monde, le fruit du langage énigmatique de leurs prédécesseurs. Ainsi que tous les docteurs du genre humain, ils ont voilé leur doctrine pour la rendre sacrée et plus respectable au vulgaire; la longueur des tems l'a rendue à la fin inintelligible pour les docteurs eux-mêmes; ainsi que le peuple, ils ont insensiblement perdu de vue le sens spirituel pour prendre à la lettre l'emblême et l'allégorie. Ce que la doctrine des docteurs indiens a toujours eu de plus particulier, c'est le dogme de la *Métempsicose* et toutes les incarnations de leurs dieux; c'est à ce dogme que les peuples de l'Indostan ont l'obligation de ne s'être point jettés autrefois comme les Grecs dans un polythéisme grossier, qui n'avoit sa source que dans la diversité des emblêmes de la divinité, que l'on a considérés comme représentant des puissances et des intelligences distinctes et séparées; au lieu que les Indiens ont presque tous considéré ces emblêmes comme représentant toujours le même être, qui avoit pris successivement diverses formes d'hommes, d'animaux, de plantes, &c. suivant les différens services qu'il a voulu rendre au genre humain. L'origine de leurs premiers pénitens se trouve confondue avec toutes les fables antiques; leurs dieux

eux-mêmes n'ont quelquefois point dédaigné de se déguiser en *Fakirs*, et les légendes de leur mythologie ne parlent que de pénitens fameux, de leurs pélérinages, et de tout ce qu'ils ont fait pour mériter un avenir heureux (1).

III. Les sectes des Bonzes de la Chine, du Japon et des autres contrées des Indes Orientales, n'ont pas vraisemblablement une origine moins ancienne.

Le *Foë* des Chinois n'est que le *Vistnou* des Bramines. Le *Sommona-codom* des Siamois, le *Budom* de Ceylan, Le *Siaka* du Japon, ne sont que le même dieu, ou le même être que l'on prétend s'être transformé jusqu'à huit mille fois, s'être fait connoître sous différens noms, et dont la doctrine s'est répandue depuis les Indes jusques au Japon, et jusques dans les déserts de la Tartarie et des climats glacés de la Sibérie (2). Ce qui a fait douter de l'antiquité de ces doctrines, c'est que chez presque tous les peuples qui croyoient ces différentes incarnations ou incorporations de la divinité, ce dogme a quelque fois servi de voile à différens imposteurs pour tromper les hommes et pour abuser de l'attente vague dans laquelle ils vivent presque tous des tranformations futures. Par là souvent des imposteurs adroits se font passer pour des dieux; mais quoique ces fausses apparitions aient eu souvent lieu dans ces contrées, les diverses doctrines qu'elles apportoient n'ont fait que renouveller d'anciennes idées, et des préjugés antérieurs, et enter de nouvelles fables sur les anciennes; tous ces imposteurs ou dieux transformés ont prêché le dogme de la vie future, la fin du monde, le

(1) Lettres édifiantes, tome XIV.

(2) Hist. génér. des Huns, tome II, p. 225 et suiv. Du Halde, histoire de la Chine, tome III, page 23.

mépris de la vie actuelle. La doctrine de *Foë* est très-sublime; elle anéantit l'homme pour l'unir avec Dieu, elle ordonne d'abandonner père, mère, pour le suivre, de s'oublier soi-même, de marcher à la perfection, et de se rendre en quelque façon insensible, jusqu'au point d'oublier ses membres pour arriver aux récompenses éternelles (1).

Il n'est point étonnant que toutes ces prétendues apparitions de la divinité aient toujours produit la même doctrine chez tous les peuples; elle est fondée sur l'attente indéterminée où les hommes ont toujours été du dieu de la fin des tems: c'est un dogme corrompu, mais apocalyptique dans son origine, et qui a dû chaque fois qu'il a été présenté aux hommes, les effrayer, contribuer à perfectionner leur morale, et les porter au mépris des choses d'ici-bas. C'est cette doctrine que suivent les *Lamas* de Tartarie et du Thibet, les *Talapoins* de Siame, les *Bramines* des Indes, en un mot presque toutes les sectes des contrées orientales qui toutes sont, ou mystiques ou quiétistes. Les Talapoins sont de toutes ces sectes ou ordres religieux ceux qui mènent la vie la plus austère et la plus retirée: ils sont soumis à une hiérarchie régulière, ils vivent dans des monastères où ils se livrent à la prière et à la contemplation pour se rendre dignes du ciel. Cependant quelques voyageurs nous les dépeignent sous des traits bien différens, et nous assurent que ces religieux se livrent à toutes sortes de désordres; et que leur habit les met à couvert des châtimens que la puissance temporelle inflige aux autres citoyens (2). Nonobstant leur doctrine sublime, ces ordres sont rem-

(1) Hist. des Huns, tome II, p. 225. et suiv.
(2) Kempfer, hist. du Japon, livre I, ch. 2.

plis de vices et d'abus, introduits sans doute par les fables et les superstitions ridicules que l'on a mêlées à des vérités morales. C'est un effet de tout langage mystique et plus qu'humain. Dès que l'homme veut sonder les profondeurs inconnues, ou s'élever au-dessus de sa sphère, il est bientôt forcé d'en descendre, et souvent il se jette dans des extrémités opposées; l'humanité est le milieu que l'homme doit tenir; à mesure qu'il a voulu s'élancer au-delà de son être, sa chûte est devenue plus rude et plus rapide.

IV. Quelques-unes de ces sectes s'occupent de sciences occultes et surtout de la recherche du breuvage de l'immortalité. Les Bonzes de la secte de *Lao-kium* dans la Chine, sont fort adonnés à l'alchimie, et travaillent à la pierre philosophale et au remède universel. Ce *Lao-kium* se vantoit d'avoir le secret de prolonger la vie humaine, ce qui fit appeller sa secte la secte des *immortels*; des empereurs de la Chine, ainsi qu'un grand nombre de leurs sujets furent souvent les dupes de ces prétentions merveilleuses, si propres à en imposer à la crédulité des hommes qui voudroient perpétuer leur existence (1). Peut-être que le prétendu breuvage de l'immortalité des Chinois n'a été fondé dans son origine que sur la doctrine de la vie future et de l'immortalité de l'ame, marqué par quelque allégorie qui fut prise par la suite à la lettre; ce sont toujours les vérités qui ont conduit l'homme aux erreurs; des sectes entières livrées à cette folle recherche, semblent nous prouver que cette folie a eu quelque chose de religieux dans son principe. La *Fontaine* de *Jouvence* est une fable universelle et de la plus haute antiquité, elle se trouve,

(1) Hist. de la Chine de De Du Halde, tome 3, p. 19.

suivant les Juifs, dans le pays où Elie et Enoch sont cachés, elle ne sera connue qu'à la fin du monde dont ces deux prophêtes seront les persécuteurs (1).

V. Non-seulement ces sectes orientales se livrent à des extravagances, mais même leur doctrine porte l'homme à des actions cruelles à lui-même et inutiles à la société. Les Fakirs de l'Indostan ne sont point les seuls que l'idée de la vie future porte à se tourmenter avec fureur; au Japon, les *Jambados* sont des espèces d'hermites qui peuplent les montagnes; leur nom signifie *soldats de montagnes*; l'esprit de leur institut est de combattre, s'il le faut, pour la cause des dieux et de la religion du pays. Ils pratiquent les austérités les plus rigoureuses; ils passent leur vie à voyager de montagnes en montagnes; tous les ans ils s'imposent le devoir d'en grimper une fort élévée et remplie de précipices; ils se préparent à ce pélerinage par les jeûnes et la plus exacte continence. Cette secte est de l'ancienne religion des *Camis*, la première du Japon (2). Cette religion prescrivoit une multitude de pélerinages que les religions et les sectes modernes ont adoptés; ils ont pour objet d'obtenir la félicité temporelle et éternelle; nous avons parlé ci-devant du pélerinage d'Isje qui est le plus saint de tous. Le Foë des Chinois qui est le même que le *Siaka* des Japonois, parle, dit-on, dans ses écrits d'un Dieu plus ancien que lui appellé *O-mi-to*, ou *Amida*, en l'honneur duquel on fait des pénitences

(1) Cette fontaine est fameuse dans les livres orientaux. Tous les rois de l'Orient l'ont cherchée avec soin. On la nomme *Ilia-Kedher*, eau d'Elie; elle est, dit-on, située dans la région ténébreuse vis-à-vis du trône de Lucifer.

(2) Kempfer, liv. 3, chap. 6. Charlevoix, hist. du Japon, dans le livre préliminaire, chap. 13.

excessives, on se noye dans des barques percées, on se précipite du haut des rochers, on s'enferme entre quatre murailles, on se fait écraser sous des chariots, le tout pour obtenir les récompenses d'une autre vie. La secte du *Budsde*, qui est plus moderne au Japon, et dont *Siaka* est le fondateur, n'est guère plus sensée; ses disciples s'imposent des austérités, des postures gênantes, et travaillent à l'anéantissement de leurs sens, en vue d'une autre vie où les méchans seront punis, mais reviendront en ce monde après avoir expié leurs péchés. Enfin le dieu de tous ces peuples semble n'être dans leur esprit qu'un dieu cruel et exterminateur.

Tous ceux qui ont été témoins des austérités révoltantes que pratique cette multitude de Fakirs, de Bonzes et de dévôts dont l'Asie est remplie, paroissent avoir peu réfléchi sur ces usages, et s'être peu occupés d'en connoître les motifs et les sources. C'est cependant cette connoissance qui peut seule nous montrer le tableau moral de l'univers; ces macérations de toute espèce que l'Asie ancienne et moderne a pratiquées, n'ont point eu d'autre origine que les impressions qu'ont fait sur les hommes les dogmes antiques et sacrés de la vue d'un grand Juge, de la destruction du monde, d'un jugement dernier, enfin des récompenses et des peines d'une vie future. Mais cette impression a frappé les Asiatiques en raison de la force et de la chaleur de leur climat, qui est cause que ses habitans ont tout porté à l'extrême. La raison apprend à toutes les sociétés que l'on doit aux monarques l'obéissance et le respect; les Orientaux ont substitué la servitude à l'obéissance et l'adoration au respect; la raison nous apprend que le premier de nos devoirs est d'adorer le Créateur, de se soumettre à ses décrets, et de s'humilier devant lui; les Orientaux, esclaves en religion comme en politique,

ont poussé leur religion jusqu'à l'abrutissement et jusqu'à méconnoître la nature humaine. Leurs prières et leurs méditations ne sont que des folies et des extases, leurs humiliations sont des indignités, et leurs pénitences des fureurs.

VI. Le dogme d'un jugement dernier ne s'est pas moins maintenu dans l'ancienne Egypte. Les peuples de cette contrée, dit Diodore de Sicile (1), regardent la durée de la vie comme un tems très-court et de peu d'importance, c'est pourquoi ils appellent les maisons des vivans des hôtelleries par lesquelles on ne fait que passer, tandis qu'ils donnent le nom de demeures éternelles aux tombeaux des morts où l'on demeure toujours; voilà pourquoi les anciens monarques de ce pays ont été assez indifférens sur la construction de leurs palais, pendant qu'ils se sont épuisés à construire leurs tombeaux. Cette doctrine n'étoit point particulière à un certain nombre d'hommes, c'étoit la façon de penser d'un peuple très-nombreux, c'étoit là-dessus qu'étoient fondés toute sa législation, toutes ses coutumes, et tous ces usages tant publics que domestiques, Pour retracer sans cesse à ce peuple le dogme d'un jugement à venir, un tribunal visible après la mort de chaque homme jugeoit ses actions en présence de tout le monde et l'attente d'un jugement semblable retenoit chaque particulier dans l'exacte observation de ses devoirs; ce qui étoit, dit Diodore, très-propre à rendre les hommes plus sages, et plus disposés à former entre eux une société qui fût également avantageuse à tous (2). Le même auteur ajoute que le lac Achéron, que la barque de Caron, la pièce de monnoie qu'on donnoit

(1) Diodor. Sicul. lib. I, sect. 2.

(2) Diodor. lib. I, parag. 2, cap. 54 et 56.

pour le passage de chaque mort, étoient des usages civils qui se pratiquoient auprès de Memphis, que les Grecs ont appliqué aux enfers, et qu'ils expliquoient dans leurs mystères. Il pourroit suivre de ceci que les Grecs ont pris à la lettre les usages civils qui se pratiquoient aux funérailles des Egyptiens, et qu'ils ont dit que la même chose se faisoit dans les enfers : c'est-là ce qui fait dire à Diodore que les Grecs ont corrompu par leurs fictions et leurs fables ce que l'on doit croire de la récompense des bons et de la punition des méchans, et que par-là ils ont livré à la raillerie des libertins un des plus puissans motifs que l'on puisse donner aux hommes pour les engager à bien vivre. Je soupçonnerois que le commun du peuple en Egypte ignoroit le vrai motif des usages ; ses rites étoient des mystères pour lui ; la religion et la politique le retenoient par l'image sans lui rien dire de la réalité d'une autre vie ; ainsi il peut se faire que le peuple Egyptien ne crût pas si généralement une autre vie qu'on se l'imagine communément. Un ordre de prêtres et de prêtresses étoit cependant dépositaire du dogme de la religion Egyptienne ; il étoit destiné à instruire le peuple et à prêcher surtout par ses exemples. Ces prêtres, selon Plutarque, se dévouoient au service des temples et à la contemplation des vérités éternelles ; ils étoient rasés en signe de deuil, vêtus de lin en signe de pureté, soumis à la circoncision et à toutes les cérémonies légales ; ils s'abstenoient de plusieurs viandes, et ne mangoient jamais ni légumes, ni poissons, ni porc, ni mouton, ni féve, ni oignons ; ils n'usoient point de sel, et ne buvoient que très-rarement du vin ; par la privation des plaisirs de la chair, par de fréquentes purifications qu'ils pratiquoient la nuit et le jour, ils cherchoient pour ainsi dire à se déifier et à s'élever au-dessus de la nature hu-

maine, par la haine et le mépris qu'ils portoient pour toutes les voluptés et les délices qui font l'objet des desirs des autres hommes. Ces prêtres si exemplaires se faisoient ensevelir dans leur habit de religion (1).

Nous avons déjà fait remarquer dans une note qui précède (§. II.) l'attachement singulier des Egyptiens pour leurs institutions, ainsi nous ne pouvons douter que ces usages des prêtres Egyptiens ne remontent à la plus haute antiquité; nous devons en conclure que le genre de vie et la police des premières nations du monde renouvellé étoient austères, ressembloient à une régle monacale, et que les prêtres ont ainsi conservé le tableau des premiers âges du monde. Pour connoître l'esprit de ces usages et de la doctrine qui leur servoit de base, il ne faut que rappeller ce que nous avons dit sur les cérémonies, les fêtes et les commémorations des anciens, et nous verrons que ces institutions étoient fondées sur une morale sombre et mélancolique qui portoit toujours les regards des hommes sur une divinité irritée qui, après avoir détruit le monde, reviendroit encore pour le détruire et le juger. C'est ce que l'on peut conjecturer par les livres de Trismégiste et d'autres auteurs Egyptiens, dans lesquels on prétend que les événemens futurs et le sort du monde étoient prédits.

VII. Quoique les Grecs, suivant Diodore, eussent abusé de tous les dogmes qui avoient rapport à l'avenir, et eussent inventé à leur sujet mille ridicules qui avoient décrédité ces dogmes importans et sacrés, on ne laisse pas de trouver parmi eux des hommes qui se consacroient à un genre de vie tout particulier, et qui se livroient entièrement à l'étude et au culte de la religion. L'origine de ces sectes étoit si ancienne que l'on se

(1) Plutar. de Iside et Osiride. Herodote, liv. 2.

flatteroit en vain de trouver la date de leur établissement ou les noms de leurs fondateurs.

Je commencerai par ceux qui ont mené la vie Orphique, auxquels se sont joints par la suite les disciples de Pythagore et ceux de Platon, qui se sont livrés à la contemplation, qui ont fait profession de mépriser les choses terrestres et de ne s'occuper que d'un heureux avenir. La théologie des Orphiques sembloit avoir pour base une naissance de Bacchus sous le nom de retour ou de renaissance d'Osiris (1). De-là cette secte fut appellée *Bacchique*, ce qu'il ne faut point entendre dans le sens vulgaire, vu qu'on a plus reproché aux Orphiques leurs visions que leur licence. Malgré le fabuleux du dogme qui servoit de fondement à cette secte, il pouvoit renfermer une vérité. Les Grecs comme les Indiens ont pu être les dupes de cette attente indéterminée que l'on a vue dans tous les peuples; ce que l'on rapportoit de cette génération d'Osiris n'est ni plus vrai, ni plus faux que la génération du Vistnou; ce dieu qui tous les ans se régénéroit en Egypte, pouvoit bien passer pour s'être régénéré une fois en Grèce. Il est même très-vraisemblable que plusieurs autres dieux des Grecs n'ont point eu une origine différente, et que les mythologies égyptiennes, grecques et romaines n'ont point été différentes de celle qui subsiste encore dans les Indes, et nous montre le passage successif de la divinité dans différens corps d'hommes ou d'animaux. Quoi qu'il en soit, les Orphiques institués en mémoire de cette régénération d'Osiris, avoient pour objet dans leurs mystères de régénérer les hommes, et de les détacher de ce monde en leur révélant ce qu'ils savoient de son origine, de sa nature et de sa fin; ils leur expli-

(1) Diodor. lib. I, sect. 1, cap. 13.

quoient ce que c'étoit que la divinité, qu'elle étoit la religion dont elle vouloit être honorée. C'est de-là qu'Orphée, qui n'est peut-être que le nom d'une secte personnifiée, passa pour l'instituteur du culte des dieux chez les Grecs, des cérémonies religieuses, des expiations, des orgies et des mystères sacrés; c'est encore pour cela que l'on a mis sur son compte la plupart des événemens et des malheurs de l'Osiris égyptien; on lui a rendu, comme à lui, un culte annuel et périodique; on a pleuré sa mort; bizarreries qui indiquent le cahos d'obscurité dans lequel l'ancienne religion étoit tombée (1).

---

(1) Cicéron nous dit qu'orphée n'a jamais existé. *De naturâ Deor. lib.* 1, *cap.* 108. Aristote a prétendu la même chose. Voyez Huet, *demonstrat. evang. propos.* 4, *cap.* 8, *parag.* 19. Cependant Diodore de Sicile nous dit qu'il rapporta d'Egypte ses mystères, ses orgies et toute la fable des enfers. *Diodor. lib.* 1, *sect.* 2, *cap.* 56. Les Grecs le regardoient comme le plus ancien des poëtes; il étoit prêtre, musicien, astronome, philosophe, théologien et prophète; il avoit, dit-on, écrit sur le chaos, la fabrique du monde, et le commencement des choses, et il avoit annoncé le sort futur de l'univers; il avoit civilisé les hommes, et leur avoit appris à vivre en société, à bâtir des maisons, ce qui a fait dire qu'il attiroit les pierres et les arbres par les accens de sa lyre; il descendit deux fois aux enfers, enfin il fut tué par la foudre, ou selon d'autres déchiré par des Bacchantes, et sa tête rendit des oracles. Les Bistonides le pleurèrent, et on le pleura dans la Grece comme Atys, comme Adonis et comme Osiris. Orphée, suivant Plutarque, ne mangeoit ni chair, ni œufs. Voyez le banquet des sept sages, et les propos de table. Pausanias lui attribue l'institution du culte et des mystères d'Hécate à Egine, et de Cérès en Laconie; la statué d'Orphée avoit celle du mystère à côté de lui, et l'on chantoit ses hymnes dans les mistères des anciens. Voyez Pausanias, lib. XI, cap. 30. Mém. de l'acad. des inscript. tome V, p 117. On peut comparer l'histoire d'Orphée avec celle de Musée, et l'histoire de l'un et de l'autre avec celle de Moyse le législateur des Hébreux, dont le véritable nom est *Moüse* ou *Moüsès*, qui est composé des mots egyptiens *Moü*, eau, et *se*, se conserver. Musée passe aussi pour être un des inventeurs de la poésie et de la musique. Il alla, dit-on, en Egypte, et à son retour, il enseigna l'astronomie et la théogonie; il apprit aux hommes que tout avoit eu un commencement et auroit une fin. Il fut tué dans la guerre des géans. On lui attribue l'invention des

Les Orphiques cependant n'en étoient pas moins des hommes austères et rigides, éloignés des plaisirs sensuels; ils ne mangoient rien qui eût eu vie, dans la vue de s'en tenir aux premiers usages des hommes; ils étoient respectés pour leurs vertus éminentes; on les croyoit en commerce avec les dieux, et souvent on les consultoit comme les interprêtes de leurs volontés; s'ils devoient leur origine à l'idée abusive d'une fausse attente, leur vie n'étoit qu'une attente perpétuelle. Ils avoient des écritures et des prophéties qu'il tenoient fort secrettes, parce qu'elles contenoient le destin du monde et des dieux mêmes. Jupiter devoit un jour cesser d'être le monarque de l'univers. Bacchus devoit régner à son tour et détrôner ce dieu comme il avoit détrôné lui-même Saturne, qui avoit auparavant détrôné *Ouranos* ou le ciel; c'étoit alors que l'âge d'or devoit revenir, et que l'on devoit attendre un nouvel ordre des choses. Ainsi le systême des Orphiques étoit apocalyptique et fondé sur la passion que les hommes ont eue de tout tems de connoître un avenir qui les inquiétoit. Quelques-uns ont prétendu avoir connu les anciennes prophéties et les autres ouvrages d'Orphée, mais il y a tout lieu de croire que ces livres sont supposés; cependant comme l'esprit primitif des nations allarmées y régnoit encore, ils servoient à tromper d'autres gens que les Orphiques, qui entêtés des mêmes visions qu'eux, saisissoient évidemment tout ce qui flattoit leur idée (1). Au reste on ne peut douter

---

expiations et des oracles, et les anciens prétendoient avoir le recueil de ses prophéties. Platon dit qu'il promit aux bons des délices éternelles; Musée peut n'être autre chose que le titre personnifié des hymnes sur la terre sauvée des eaux. Borée donna à Musée le don de voler. Pausanias, lib. I, cap. 22.

(1) Voyez les mémoires de l'académie des inscriptions, tome V,

que cet ancienne secte de la Grèce, toute extravagante qu'elle se soit montrée en certains tems, et quoiqu'elle ne parut livrée qu'au culte de Bacchus et de Cérès, n'ait eu en vue de mériter par sa conduite les félicités à venir; de-là cette réponse d'un Lacédémonien à un Orphique qui le sollicitoit d'embrasser sa secte dans la vue de se rendre digne des biens éternels. *Que ne te hâtes-tu de mourir pour en aller jouir et pour t'exempter de la misere* (1)? Autre preuve que les cultes de Cérès et de Bacchus avoient, comme nous l'avons dit, des objets bien différens de ceux que le vulgaire connoissoit. C'est dans les mystères et dans les sectes que l'on peut voir le véritable esprit de la religion payenne, quoi qu'aient pu dire des déclamateurs superficiels pour les faire paroître modernes. Les Porphyre, les Jamblique et les Platoniciens ne disoient rien de leur tems qui ne fût déja fort ancien.

VIII. Les Phytagoriciens forment encore chez les Grecs une secte qui mérite notre attention. Les diciples de Pythagore mettoient tout en commun et ne jouissoient de rien en propre, ce qui les fit appeller *Cénobites;* ils poussoient la charité ou l'amour mutuel à mourir les uns pour les autres; ils s'abstenoient de toute viande, ne buvoient point de vin; ne se nourissoient que d'herbes crues ou bouillies; on les éprouvoit par un silence rigoureux; ils faisoient profession d'un souverain mépris des plaisirs et de tout

page 117, tome XVI, p. 20, tome XXIII, p. 265. *Proclus in Timæum*, *lib. V.*

(2) *Plutarch. Apophteg. laconic.* Les payens disoient de même aux premiers chrétiens : Tuez-vous pour aller trouver votre Dieu. V. hist. ecclés. tome I.

ce

ce qui est capable d'attacher l'homme à la terre; ils alloient vêtus de laine blanche; il ne leur étoit permis ni de rire ni de faire de raillerie ni de faire des sermens; enfin ils se livroient à la contemplation, ils ne révéloient aucun des secrets de leur secte mystique; et l'un d'eux alla jusqu'à se couper la langue plutôt que de parler.

Pythagore, fondateur de cette secte, vécut suivant les uns du tems de Numa, et suivant les autres du tems de Tarquin l'ancien. Sa philosophie avoit pour but le culte des dieux et les cérémonies de la religion. Il enseignoit que l'être suprême est impassible, invisible, incorruptible, et seulement intelligible; il prescrivoit les images et les statues des dieux; il débitoit ses dogmes de vive voix, et masquoit sa doctrine sous des hiéroglyphes, disant qu'il n'etoit ni beau ni honnête que les secrets de la religion fussent divulgués par l'écriture. Il regardoit la volupté comme le plus grand mal, le corps comme la plus grande des calamités de l'ame, et prescrivoit la tempérance et la frugalité comme les moyens les plus sûrs de s'en dégager. Il défendoit l'usage de la viande, voulant qu'on ne vécût que de fruits et de légumes; il ne permit point de sacrifier des animaux aux dieux, et voulut surtout que l'on respectât le bœuf (1). Pithagore étoit outre cela géometre et physicien; il discouroit sur l'origine du monde, sur les principes des choses et sur les productions de la nature. Il apporta aux Grecs le dogme de la métempsycose, et leur enseigna que l'ame immortelle ne fait que chan-

(1) Plutarque, dans la vie de Numa, attribue divers miracles et prodiges à Pythagore. Les Carmes ont regardé Elie et Pythagore comme leurs fondateurs. V. histoire des ordres monastiques, tome, I. *Aul. Gell. lib. I, cap.* 9.

ger de demeure, et passe dans les corps des animaux; il montra que tout change dans l'univers, et que tous les êtres qui le composent sont dans une circulation perpétuelle qui fait que rien n'est stable, que tout naît et se détruit, disparoît et paroît, finit et recommence sans que jamais rien périsse. Il enseigna que la terre avoit été la mer. Le Phénix étoit l'emblême de la nature circulante; elle est comme les empires, sujette à changer, et tous les êtres physiques et moraux croissent, décroissent et se succèdent (1).

Il y avoit encore chez les anciens diverses sectes que l'on peut comparer à des fakirs indiens; ces hommes menoient une vie errante et vagabonde; ils alloient de ville en ville chanter les victoires des dieux, et après s'être condamnés à une pauvreté volontaire, ils mandioient sous le voile de la religion; la Phrygie inondoit l'empire romain de ses prêtres de Cybèle, connus sous le nom de Galles, que les anciens nous ont représentés comme des charlatans et des vagabonds, des fanatiques et des misérables dont on craignoit souvent la fureur. Ils portoient tous la petite image de la mère des dieux; ils alloient quêter pour la déesse; ils jouoient des gobelets et faisoient le métier de prophêtes ou diseurs de bonne aventure. Hiérapolis, comme on a vu ci-devant, étoit la pépinière de ces Galles, et nous avons déjà dit qu'aux fêtes qui s'y célébroient ils se faisoient remarquer par des extravagances souvent cruelles pour eux-mêmes; ils se mutiloient en l'honneur d'Atys.

---

(1) *Ovid metamorph. lib. XV*, *fab.* 2, 3 et 5. Pythagore avoit beaucoup voyagé en Phénicie, en Syrie, en Judée, en Arabie, en Chaldée, en Perse et en Egypte, où il fut initié à tous les mystères. Il adopta une partie de la doctrine des Orphiques, et ne fut que le singe d'Orphée qui, ainsi qu'Homère, avoit déjà parlé de la métempsycose.

Une secte, aussi méprisable aux yeux même des anciens, ne mérite point sans doute qu'on la mette au rang de celles qui nous ont transmis le dogme de l'antiquité; il faudroit pour cela connoître la nature des prophéties que ces Galles alloient débiter de ville en ville; cependant il est difficile de ne les point regarder comme un reste de quelque ordre ancien de pénitens: leur point de réunion à Hiérapolis, leur castration, ou si l'on veut, leur circoncision cruelle en l'honneur d'Atys, sont des choses qui annoncent un fanatisme qui ne pouvoit être qu'une suite des idées funestes causées par les malheurs de la terre; le métier de diseur de bonne aventure, a pu procéder de ces idées apocalyptiques sur lesquelles l'antiquité religieuse avoit fondé une science secrette et mystérieuse. On peut présumer que dans l'origine ces prophêtes n'ont parlé que du destin de l'univers, qu'ensuite ils ont hasardé des oracles sur le sort des empires et des nations, et qu'enfin ils se sont abaissé jusqu'à parler du sort des particuliers et des moindres affaires; par-là ces rêveurs sublimes ou ces imposteurs sont devenus semblables à ces devins et charlatans qui, même aujourd'hui, savent tirer parti de la crédulité du peuple. Les Orphiques étoient aussi regardés comme des devins. Il n'y eut jamais à Rome un plus grand nombre de devins et de Chaldéens que sous les Césars: leur empire étoit alors troublé par des doctrines effrayantes. Les mauvais gouvernemens rendent toujours les peuples superstitieux et inquiets.

X. Ceci nous conduit naturellement à parler des oracles fameux dont l'antiquité nous a conservé le souvenir fondé sur la curiosité inquiète des nations; il y a lieu de conjecturer qu'ils n'eurent dans l'origine d'autre objet que d'apprendre aux hommes ce qu'ils

devoient penser des phénomênes effrayans de la nature; on alloit les consulter lorsque cette nature altérée ou dérangée par quelqu'événement extraordinaire, sembloit menacer le monde de quelque révolution; peut-être la curiosité que les hommes montrèrent par la suite pour connoître l'avenir jusque dans les moindres choses, n'a-t-elle eu pour principes que la sollicitude primitive où les anciennes nations ont été longtems sur le sort de l'univers entier. Il paroît que l'on doit ramener presque toutes les grandes erreurs à une même source; elles ne sont que des suites des impressions de crainte et de terreur que les anciens malheurs du monde ont faite sur les mortels.

Nos conjectures se trouvent confirmées si l'on fait attention que les oracles les plus célèbres de l'antiquité se rendoient dans des lieux remarquables par des phénomênes naturels et par des exhalaisons. Les physiciens savent que les vapeurs annoncent les variations du tems, la pluie, la sécheresse, les orages, la chaleur, le vent; on crut bientôt que ceux qui avoient eu occasion de faire des observations de ce genre, et qui demeuroient dans le voisinage de ces lieux, avoient également une connoissance parfaite de tous les événemens futurs (1). Un berger qui faisoit paître ses chèvres dans le voisinage du mont Parnasse, s'apperçoit d'une grotte d'où sortent des vapeurs qui étourdissent les chèvres qui en approchent; il profite de cette découverte pour prédir l'avenir; tout le monde accourt au-

(1) *Diodor. lib. XVI.* Delà vient sans doute l'opinion où le vulgaire est parmi nous que les bergers sont sorciers. L'habitude qu'ils ont d'être à l'air les met à portée de prédire les variations du tems; on conclud que l'on peut s'adresser à eux, pour retrouver les choses perdues.

près de lui, et voilà, suivant Diodore, l'origine du plus fameux des oracles de la Grèce, qui pendant un grand nombre de siècles a décidé non-seulement des affaires des particuliers, mais encore des intérêts les les plus grands des villes, des peuples, des rois, de la paix et de la guerre et de la religion. Echisle dit que la terre fut la première qui rendit des oracles à Delphes; ensuite que ce fut Thémis, et enfin que l'on crut que c'étoit Apollon qui rendoit les réponses. Ce passage semble indiquer que cet oracle n'annonça d'abord que les variations des saisons, et qu'ensuite on s'adressa à lui pour la décision des procès et des disputes; enfin que l'oracle parla en vers, langage du dieu de la poésie.

Qnoiqu'il en soit, nous voyons que la plupart des oracles se trouvoient placés dans des lieux sujets à rendre des exhalaisons ou vapeurs, et dans des régions remplies d'eaux minérales et thermales, et de souffre. La Béotie étoit la partie de la Grèce où il se rendoit le plus d'oracles, à cause des montagnes et des cavernes qui s'y trouvoient. Plutarque compte vingt-cinq de ces cavernes. L'oracle de Cumes étoit placé dans une contrée sulphureuse, remplie de vapeurs et de bains chauds. Les oracles de Trophonius se rendoient dans un antre d'où l'on sortoit tout étourdi des vapeurs qui y régnoient; et l'on prenoit sans doute pour une communication avec les dieux l'état de vertige et de convulsion où mettoient ces exhalaisons dangereuses: comme ceux qui parloient ne jouissoient point de leurs sens, on crut que c'étoient les dieux qui parloient pour eux et qui s'expliquoient par leurs organes. C'est ainsi que prophétisoit la pythie de Delphes; après s'être assise sur un trépied, et avoir été quelque tems exposée aux vapeurs qui sortoient de l'antre sacré, elle en-

troit en fureur, et l'on prenoit pour des oracles les réponses qu'elle faisoit. L'oracle de Claros opéroit par le moyen d'une fontaine dont les eaux enivroient et étourdissoient. On peut en dire autant de l'oracle de Jupiter Ammon en Lybie, dont le temple étoit auprès d'une fontaine périodique sujette à croître et à décroître. Quant à l'oracle de Dodone où les arbres parloient, on prétendoit sans doute expliquer le bruit singulier que le vent excitoit en agitant les feuilles d'arbres. Suivant Strabon les habitans de Lipari avoient le don de prédire l'avenir, ce qui peut signifier que la qualité des vapeurs et des fumées qui partoient des feux souterrains dont leur isle étoit remplie, les mettoit en état de prévoir les variations de l'air; c'est de-là vraisemblablement que la fable attribuoit à Eole le don de prédire les vents, les tempêtes et les orages (1).

XI. Revenons à nos sectes. Les tems mythologiques de la Grèce nous montrent encore divers personnages que l'on peut regarder comme ayant formé des sectes religieuses. Tels sont ces prêtres connus sous les noms de *Dactyles Idéens*, de *Curetes*, de *Corybantes*, de *Cabires*, de *Telchines*, &c. mais on ne peut donner sur ces sectes que des conjectures hazardées, faute de détails historiques.

Les *Dactyles* passoient pour avoir été les premiers prêtres de Cybèle. Ils étoient poëtes; en dansant ils chantoient la naissance de Jupiter, et ils passoient pour avoir inventé ou renouvellé les arts après le déluge de Deucalion. Les *Idéens*, que l'on confond aussi avec les *Dactyles*, passoient pour être les premiers qui après être descendus du Mont Ida où ils s'étoient refugiés, vinrent s'établir au pied de cette montagne. Ils louoient

(1) Strabo, lib. VI. Pausanias in Beot. cap. 23.

les dieux par leurs chants, ce que leur nom semble indiquer. Les *Curetes* furent également confondus avec les précédens et avec les *Cabires*; on les regardoit comme les anciens ministres de la religion; on les représente comme des hommes livrés à la contemplation; ils étoient, dit-on, en Crète ce que les mages étoient en Perse, les druides dans les Gaules, les Saliens et les Sabins chez les Romains. On leur attribue l'invention de quelques danses sacrées qu'ils faisoient tout armés, au bruit des cris tumultueux, de tambours, des flûtes, des sonnettes; ils frappoient avec des épées sur des boucliers, ce qui les remplissoit d'une fureur divine qui en imposoit au peuple épouvanté : c'est-là, selon Strabon, ce qui leur fit donner le nom de *Corybantes* (1). On les regarde aussi comme instituteurs des jeux Olympiques, dans lesquels, comme on a vu, l'on célébroit la victoire de Jupiter sur les Titans. Le bruit qu'ils faisoient dans leurs danses avoit, dit-on, pour objet de rappeler le bruit que l'on avoit fait autrefois pour empêcher Saturne d'entendre les cris de Jupiter enfant, que l'on vouloit soustraire à sa voracité. Il y avoit de ces Corybantes en Crète, en Phénicie, en Phrigie, à Rhodes, et par toute la Grèce; peut-être a-t-on donné ce nom à tous les prêtres qui faisoient des danses ou des extravagances en l'honneur de leurs divinités, quelles que fussent celles à qui ils s'étoient le plus particulièrement consacrés. Lucien dit que les Corybantes de Ci-

(1) Strabo, lib. X. *Koduptontes bainein* qui remuent la tête en sautant. Cette étymologie grecque doit peut-être le céder à l'orientale qui explique ce mot par offrande et aumône. *Corbanim* signifie en hébreu des gens dévoués au service de Dieu et de son temple. V. *Joseph contra Appion. lib. I. et Basnage, hist. des Juifs, tome VI, p.* 423. Le nom de Curetes peut s'expliquer par *castrati* ou circoncis, en le faisant dériver de *Carath*, couper.

bèle se faisoient des incisions ; les uns couroient échevelés par les précipices, d'autres sonnoient du cor, d'autres hurloient et frappoient sur des tambours et des timbales ; enfin ils se mutiloient en mémoire de Cybèle désespérée de la mort de son Atys. Ils observoient outre cela des jeûnes rigoureux et ne mangeoient pas même du pain ; enfin tous les usages n'étoient qu'une mémoire funèbre de l'histoire de leur déesse et de son amant qu'ils retraçoient dans leurs mystères.

Les Romains avoient leurs *Saliens* ; c'étoient des prêtres de Mars dont les usages étoient assez conformes à ceux des Curetes et Corybantes. Nous n'avons rien de certain sur leur origine ; antérieure à la fondation de Rome, elle étoit inconnue des Romains mêmes. Leur grande fête se célébroit en mars, au renouvellement de l'année civile. Les Saliens étoient gardiens des boucliers sacrés, desquels on faisoit dépendre le destin de Rome ; ils les portoient en triomphe en chantant et en dansant pendant treize jours consécutifs ; ces jours étoient de la plus grande solemnité pour les anciens Romains. Pour juger que l'institution de ces prêtres avoit été dans l'origine fondée sur les idées apocalyptiques, il faut seulement remarquer que pendant les treize jours que duroit cette fête périodique on ne pouvoit rien entreprendre d'important, on ne faisoit ni mariage, ni expédition militaire. D'ailleurs le culte des Saliens avoit pour objet un dieux belliqueux et exterminateur, comme l'indiquent les noms de *Palloriens* et *Pavoriens* que l'on donnoit aussi à ces prêtres.

Les *Bellonaires* étoient encore un ordre de prêtres de la même trempe, ils recevoient leur sacerdoce par des incisions qu'ils se faisoient aux cuisses et aux bras, ils offroient le sang qui en sortoit à leur divinité cruelle en branlant la tête et en faisant des contorsions extraordi-

naires, ils se donnoient la discipline assidument dans leur temple. Ils étoient regardés par les uns comme des devins et des prophêtes, et par d'autres comme des enthousiastes et des furieux; en effet dans leurs accès ils prédisoient la prise des villes, les grandes défaites, et n'annonçoient jamais que le sang et le carnage. C'est de cette espècè d'hommes que nous est venu le nom de FANATIQUE qu'ils ont porté les premiers; il leur fut donné parce qu'ils se tenoient dans le temple dit *Fanum*, où ils avoient leurs visions; peut-être ce nom leur vint-il parce qu'ils étoient les trompettes de la terreur.

Isis, Sérapis et beaucoup d'autres dieux avoient, comme Bellone, des ministres de cette espèce, qui portoient aussi le nom de fanatiques, sans se croire offensés de ce titre, qui n'étoit point pris autrefois dans le sens défavorable qu'on lui donne aujourd'hui.

Nous ne parlerons point ici des *Vestales* de Rome et du Pérou. L'on ne peut douter que leur institution n'ait eu pour objet un acte apocalyptique dont nous parlerons en son lieu.

XII. Pour completter le tableau des sectes religieuses de la plus haute antiquité, il nous reste encore à parler des sectes des Hébreux que l'on peut regarder comme une nation totalement sacerdotale. Mais laissant ici ce que l'histoire nous apprend, nous ne dédaignerons point de consulter les traditions de ce peuple et sa mythologie rabbinique, utile en ce qu'elle est un excellent supplément à la mythologie des autres nations; d'ailleurs il n'en est point dont l'esprit ne soit utile à connoître pour éclairer l'histoire. Les ordres religieux sont, suivant les Hébreux, aussi anciens que le monde. Seth, Enos, Caïnan, Enoch, Noë, Elie ont tous été instituteurs de règles monastiques, dont les sectateurs

sont détachés des choses de ce monde. C'est à ces patriarches qu'ils rapportent l'origine des *Enoséens*, qu'ils prétendent avoir été les mêmes que les *Esseniens*, les *Cinéens*, et les *Cinéséens*, dont il est parlé dans la bible, ainsi que les *Réchabites*. Les Hébreux eux-mêmes n'ont tous été que des moines de l'institution de Noé. Les *Zuzim*, les *Emim*, les *Nephilim*, les *Zomzomim*, les *Enachim*, et tous les *Rephaim* que d'après la bible nous ne regarderons que comme d'anciens géans et des impies, étoient, selon quelques-uns, des gens consacrés à Dieu et remarquables par leurs vertus. Voilà sans doute de grandes fables et de grandes absurdités; mais en faveur de l'historique auquel elles se trouvent jointes, nous ne devons point les dédaigner tout-à-fait. Si l'on nous donne les *Zuzim*, et les *Zomzomim* (1) pour des saints, leur nom signifie en effet des hommes qui méditent, et ce nom n'est point fort éloigné de celui de *Zophasemim* sous lequel Sanchoniathon désigne les premiers contemplateurs des cieux. De même la signification la plus naturelle du mot *Rephaïm* est médecin : Orphée qui, comme on a vu, passe pour l'instituteur des Orphiques, étoit, dit-on, aussi un grand médecin. En cela la mythologie des Réphaïm et des Orphiques se confond et les noms des deux sectes sont les mêmes. Quant à la secte instituée par Seth, on ne nous en apprend rien; on sait seulement qu'il y eut des hommes qui ont prétendu suivre la doctrine de Seth et posséder ses ouvrages qui, ainsi que ceux d'Enoch, étoient apocaliptiques. Les Juifs nous donnent les *Cinéens*, que la Vulgate dit être descendus de *Cin*, pour les enfans naturels ou mystiques de Caïnan; en ef-

---

(1) La racine de ces mots est *Zamam*, penser, réflechir. Deuteron. chap. II.

fet les noms que la vulgate a, pour je ne sais quelle raison, rendus par *Cin* et *Cinéens*, sont écrits dans le texte Caïn et Caïnites; sans doute que les Juifs qui attribuent cette secte à *Caïnan* et la vulgate à *Cin* qui n'est pas un nom réel, n'ont pas voulu que le nom de ces hommes religieux eût rien de commun avec celui de l'odieux *Caïn*; cependant rien n'est plus vrai que cette conformité de nom (1). Quoi qu'il en soit de l'origine de ces Caïnites ou Cinéens si l'on veut, leur secte se perpétua très-long-tems chez les Cananéens et chez les Hébreux sédentaires; ils ne demeuroient que sous des tentes, et menoient une vie pastorale à l'imitation des premiers hommes; la bible les fait Madianites et Arabes d'origine; il paroît qu'ils étoient très-nombreux du tems de Moyse, puisque Balaam parle des Cinéens comme d'un peuple puissant, habitant les montagnes et les déserts, et il prédit que l'Assyrien les feroit un jour captifs (2).

Les *Esséens* appellés aussi *Esséniens* et *Jesséens*, formoient chez les Hébreux une secte dont les vertus ont été louées par les payens eux-mêmes. Il y a tout lieu de croire que leur secte étoit Judéo-Egyptienne, et qu'elle étoit composée d'Egyptiens qui avoient déjà renoncé au culte des idoles, et de Juifs réformés par quelques-unes des philosophies de la Grèce, et surtout par celle des Pythagoriciens auxquels ils ressembloient si fort, que leur secte n'étoit probablement qu'une branche de la leur. Joseph, Philon et Pline sont les premiers qui en aient parlé; l'ancien et le nouveau testament n'en ont point fait mention, ce qui paroît

---

(1) *Qenam*, *Qaïn*, *Qeni*.

(2) Nombres, chap. X, vs. 29, Juges, chap. IV, vs. 11. Nombres, chap. XXIV, vs. 21.

fort étonnant. On voit dans Joseph cette secte toute formée l'an 145 ans avant Jésus-Christ, tenir école dans l'art de prédire, et faire le métier de devins ou de prophêtes; cet auteur cite ailleurs plusieurs de leurs prophéties qui eurent leur accomplissement du tems d'Hérode et des princes Asmonéens. (1). Pline leur donne plusieurs milliers de siècles d'antiquité, et dit qu'ils vivoient sans femmes au milieu des déserts; les commentateurs de la bible les font aussi anciens que Moyse, et ne sont pas moins dans l'erreur que Pline. Il ne s'agit ici, ni de l'origine particulière de cette secte, ni de son nom, mais de l'origine de sa conduite et de sa façon de vivre et dè penser. Comme sa doctrine et sa morale sont les mêmes que celles de toutes les sectes Orphiques et Pythagoriciennes dont nous avons déjà parlé, il y a lieu de croire qu'ils n'en étoient qu'une branche, et que par ce canal la doctrine austère de ces Juifs étoit dérivée des Indes (2).

Les Esséniens se croyoient plus purs et plus saints que les autres Juifs; ils n'entroient jamais dans le temple de Jérusalem, de peur de se souiller avec la multitude, ils se contentoient d'y envoyer leurs offrandes; vû qu'ils n'habitoient point les villes; ils se tenoient dans les déserts et sur-tout dans ceux de l'Egypte, où étoit leur centre commun. Ceux qui demeuroient proche des villes étoient laboureurs, ceux du désert étoient contemplatifs; ils passoient par un noviciat, et faisoient plusieurs vœux; ils ne mangoient jamais

---

(1) *Joseph antiquit. lib. XIII, cap. 5, parag. 9, et cap. 2, parag. 2. lib. XV, cap. 10. Plin. hist. natur. lib. V, cap. 17.*

(2) Les Banians de l'Indostan ne mangent aucune sorte d'animaux: ils ont horreur de la guerre et de toute effusion de sang. Il y a, parmi eux, des sectes qui ont beaucoup de rapport avec les Esséniens.

rien qui eût eu vie (1); ils avoient en horreur toute effusion de sang, et sur-tout celle qui se faisoit dans les sacrifices et à la guerre; ils s'abstenoient de femmes; et réduits à se nourrir des plantes et des légumes qu'ils cultivoient de leurs mains, leur genre de vie étoit aussi simple qu'austère. Ils sortoient vêtus de vieux habits, n'habitoient que sous des cabanes ou des tentes d'où les contemplatifs ne sortoient que le jour de Sabbath; les autres jours ils restoient dans le silence et la retraite; ils chantoient leurs hymnes en dansant; entr'eux tout étoit commun; avant d'entrer dans leur secte, il falloit distribuer tous ses biens à sa famille ou à la communauté sans rien réserver. Tant de rigueurs sur eux-mêmes et le grand respect qu'ils portoient à Moyse ne les empêchoient pas d'être très-superstitieux et très-fanatiques. Un de leurs devoirs vulgaires, étoit de saluer tous les jours le soleil levant, de l'invoquer pour le prier de se montrer, et de ne faire aucune saleté en sa présence; ce qui semble prouver que leur secte étoit un mêlange de Judaisme et de la superstition Egyptienne qui s'étoient mutuellement corrompus et réformés. D'ailleurs les Esséniens étoient des visionnaires livrés au système d'une fatalité inévitable; ils s'abrutirent à force de mysticité; ils s'étourdirent à force d'allégories; ils s'endormirent dans leurs méditations, pour ne jouir que des plaisirs de l'ame; en commerce avec les anges, ils croyoient avoir des visions prophétiques, apprendre par leur moyen la science de Dieu et de la nature, et posséder seuls les secrets d'une théologie mystique qu'ils ne divulgoient pas plus que leurs mystères. Ils se vantoient de leurs connoissances en chymie et en médecine, qu'ils prétendoient acquérir

(1) *Porphyr. de abstinent.*

en méditant leurs livres antiques, dans lesquels ils trouvoient une foule d'allégories. Ils demeuroient fermes et inébranlables dans leur doctrine; ils étoient prêts à sacrifier leur vie à leur liberté et à leur indépendance, et enduroient avec fermeté les supplices que les Romains firent souffrir aux Juifs qu'ils regardoient comme les ennemis de leur religion et de leur empire; ils étoient soutenus par l'espérance d'un séjour bienheureux qu'ils plaçoient dans un pays chaud, situé au-delà de la mer, et bien loin de l'enfer qu'ils plaçoient dans un pays froid. A la fin cette secte se divisa, une branche forma la secte des anges, qui disparut peu-à-peu; une autre branche ne voyant point que le monde changeât, reprit l'usage du mariage; enfin une troisième branche, plus livrée que jamais à ses austérités, à ses vivions, à ses extases, se perdit sans doute dans les déserts ou se réforma avec les chrétiens (1).

Le nom de *Thérapeutes* que l'on a aussi donné au moins à une des branches des Esséniens, est le plus propre à faire connoître leur véritable origine; ce nom est grec et signifie médecin; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il a le même sens en hébreu (2), circonstance qui paroît prouver que les Esséniens étoient une branche de la secte des Orphiques, dont les Pythagoriens n'étoient,

(1) Voyez Basnage, histoire des Juifs, livre II, chapitre 20, 21, 22 et 23, *et Euseb. præparat. evang. lib. XI*, *cap.* 3. *Porphir. de abstinent.*

(2) En Hébreu *Thirepha*, *Thirepheu*, vous guerirez; *hitherapetha*, il s'est guéri; ce qui dénote que le verbe grec *therapenô*, guérir, dérive de l'oriental *rapha* guérir, duquel dérivent encore *riphenth* santé, *rophe* et *barophe* médecin; c'est de ce dernier mot que paroît venir le nom de l'Orphé des Grecs dont ils ont fait un grand médecin. D'où l'on seroit en droit de conjecturer que les *Thérapeutes* et les *Orphiques* ne sont pas des noms différens; en supprimant les préfixes de la grammaire orientale, on a pu dire *Rophiques* et *Thérophiques* dont on a pu faire *Orphiques*.

comme on a vu, que les imitateurs. De plus, on cessera de s'étonner de la bizarrerie de la fable des Juifs qui font une secte religieuse de ces Géans que l'écriture appelle *Rephaïm*, puisque la racine de ce mot est la même que celle des précédens. Ceci indique que l'origine de ces sectes remonte à une prodigieuse antiquité; sur-tout si nous remarquons que toutes les sectes des Indes, de la Chine, du Japon, prétendent de même exceller dans la chymie et la médecine. La raison de cette conformité est si simple : des gens qui abandonnent le monde pour se livrer à la méditation, n'ont eu dans le commencement d'autre étude que celle de Dieu et de la nature; delà ils ont cru en tout tems s'être mis en possession des clefs du ciel et de celles de la nature; en se vantant d'être les médecins des ames, ils se sont aussi peu-à-peu rendus les médecins du corps : double moyen qui leur a souvent servi à tromper les hommes, et quelquefois à leur être utiles. Au reste, sans vouloir faire aucune comparaison injurieuse, je rappellerai ici que beaucoup de nos ordres monastiques qui se sont rendus utiles par leurs bibliothèques et leurs lumières, ne l'ont pas été moins par leurs connoissances médicinales et leurs pharmacies.

L'origine des *Réchabites* n'est pas moins inconnue que celle des Esséniens; il paroît par la bible que c'étoit une secte religieuse qui, par une loi de ses pères, ne bâtissoit point de maisons, ne semoit, ni ne moissonnoit point, ne plantoit point de vigne, et ne buvoit jamais de vin; ils habitoient constamment sous des tentes pendant toute leur vie sur la terre, qu'ils ne regardoient que comme un passage. Si les Juifs attribuent à Enoch et à Elie la fondation de cette secte, c'est d'abord une preuve de sa haute antiquité; en

second lieu toute vie errante et de pélerinage étant une vie d'attente fondée sur une doctrine apocalyptique, les Réchabites ont dû regarder, avec le tems, comme leurs fondateurs et leurs maîtres deux prophêtes dont la venue doit, dit-on, être l'annonce de la fin du pélerinage du genre humain et du commencement de la vie bienheureuse. Il seroit d'ailleurs inutile de chercher quel est le *Réchab* inconnu dont cette secte portoit le nom, il faut s'en tenir aux dogmes et au genre de vie des *Réchabites* pour juger de leur origine et de leur antiquité. C'est ainsi que la fable se joint avec l'histoire pour contribuer à nous prouver que les sectes, ainsi que les pélerinages et la vie errante, ont tiré leurs sources des idées religieuses, et remontent aux tems les plus voisins du renouvellement du monde.

XIII. Nous allons terminer ce chapitre par un tableau général des pélerinages pratiqués par un grand nombre des peuples de la terre; on ne peut s'empêcher d'y reconnoître la peinture de la vie errante et vagabonne des premiers habitans du monde renouvellé, et nous devons les regarder comme les suites du dégoût que les révolutions de la terre avoient inspiré à ceux qui en avoient été les malheureux témoins.

Nous avons déjà eu occasion de parler de quelques pélerinages des Indiens et des Japonois, et des extravagances dont ces peuples superstitieux les accompagnent; nous allons encore trouver le même esprit chez la plûpart des habitans de la terre ancienne et moderne (1). Les Indiens ont sept pélerinages fameux en sept endroits différens qui sont par eux réputés sacrés. Les Chinois font des pélerinages à une mon-

(1) Cérémonies religieuses, tome VI. Lettres édifiantes, tome XII, XIII et XIV. Histoire de la Chine de Du Halde, tome IV.

tagne appellée *Kicou-hoa-chan*, que les pélerins, par dévotion, ne montent qu'à genoux. Quelques Gentils Indiens vont en pélerinage faire leurs offrandes sur le *Pyr-pan-jal*, la plus haute des montagnes du Caucase. Aux sources du fleuve Songari est la plus haute montagne de toute la Tartarie orientale, que l'on nomme *Champ-pe-chan*; les Chinois et les Tartares ont pour elle la plus grande vénération; ils débitent une infinité de fables à son sujet, et se vantent d'en tirer leur origine. Il est aisé de sentir que ces merveilles sont fondées sur une tradition corrompue par les tems, qui a appris à ces peuples que leurs pères réfugiés autrefois sur le haut de cette montagne au tems du déluge, en sont descendus par la suite pour habiter les plaines. Les Chinois ne débitent pas moins de fables sur le mont *Pecha*, qui n'est qu'un amas de montagnes accumulées qu'ils regardent comme les plus hautes du monde. Dans la province de Fokien le mont *Vou-y-chan* n'est pas moins l'objet des respects et des pélerinages des Chinois : en effet, il passe pour être le séjour des immortels; il est rempli d'une multitude de temples et d'hermitages. Les Apalachites ou Floriens sauvages vont à toutes les saisons sacrifier sur le mont *Olaïmi*, pour rendre leurs actions de graces au soleil d'avoir sauvé leurs ancêtres du déluge du lac *Théomi*. Leur sacrifice n'est point sanglant, ils offrent seulement du mahis, des fruits, du miel : il n'y a que leurs prêtres qui osent approcher de la vaste caverne qui sert de temple, et où, dit-on, le soleil se cacha autrefois. Nous retrouverons la même fable et le même pélerinage chez les Japonois, lorsqu'ils vont à la montagne d'*Isje*, qu'ils regardent comme le premier séjour de leurs ancêtres, et où le soleil se cache pareillement. Tout Japonois, comme on a vu,

fait ce pélerinage au moins une fois dans sa vie, et croit à son retour être comblé de graces et de bénédictions, et s'être rendu digne de la félicité éternelle. Les Caraïbes de S. Domingue faisoient, comme on l'a déjà observé, un pélerinage vers une grotte de leur isle, où le soleil et la lune se retirèrent, après avoir détruit les anciens habitans de l'isle (1).

Le dernier mois de l'année Arabe s'appelle *Dhou-thegiat*, ce qui signifie le mois du pélerinage; c'est le dix de ce mois que se célèbre le grand *Baïram* des Turcs, et l'on fait à la Mecque le sacrifice d'un mouton; c'est alors que l'on pratique dans cette dernière ville les grandes cérémonies sur lés pélerins. On sait que les Musulmans sont obligés de faire ce pélerinage une fois en leur vie; on prétend que cet usage est beaucoup plus ancien que Mahomet. Chaque année ce pélerinage attire un concours incroyable à la Mecque. L'usage veut que les pélerins tournent sept fois autour de la *Caaba* ou maison sainte d'Abraham; ensuite ils courent sept fois d'un lieu marqué à un autre, d'abord lentement et puis avec vîtesse; enfin l'on marche et l'on s'arrête en regardant avec inquiétude de côté et d'autre comme pour chercher quelque chose; ce qui se fait, dit-on, pour imiter Agar qui cherche de l'eau pour Ismaël.

On ne peût s'empêcher de remarquer que presque tous les pélérinages des nations du monde ont toujours quelque montagne pour terme; pour peu que l'on y fasse attention, on trouvera que cette circonstance confirme tout ce que nous avons dit jusqu'ici des impres-

(1) Voyez histoire générale des voyages. Histoire de la Chine de du Halde, tome I. Laffiteau, mœurs des Sauvages, tome I, page, 154.

sions faites sur l'esprit des hommes par le déluge et les révolutions de la terre; c'est dans ces idées qu'il faut chercher la source du respect que tous les peuples ont eu pour les montagnes et les lieux élevés. L'écriture reproche sans cesse aux Hébreux la passion qu'ils avoient pour aller sacrifier sur les lieux hauts. On se rappelle le respect que les Samaritains avoient pour le mont *Garizim*, fondé sur ce qu'ils croyoient que le déluge ne l'avoit point couvert. Ezéchiel en parlant des transgresseurs de la loi qu'il nomme calomniateurs, dit *qu'ils ont mangé les montagnes* (1).

Nous voyons chez un grand nombre de peuples le même respect pour les montagnes. Les Perses, suivant Hérodote et Strabon, sacrifioient sur les montagnes les plus élevées aux dieux, aux astres, aux élémens. Les Ethiopiens, dont le pays est rempli de montagnes fort hautes, prétendoient être les premiers des hommes et les premiers instituteurs du culte des dieux; en effet ils ont passé chez les anciens pour les plus religieux des hommes; et peut-être seroit-on fondé à croire que la religion ancienne a pu être un fruit de l'imagination embrâsée de ces Ethiopiens (2). Diodore dit qu'ils regardoient les Egyptiens comme une de leurs colonies qui tenoient d'eux son culte et ses loix, et qu'originairement l'Egypte n'étoit qu'une mer.

Chez les Grecs, toutes les hautes montagnes telles que l'Olympe, le mont Ida, le mont Nisa, étoient un objet de vénération. Le mot grec BOMOS, *autel*, semble dérivé de *Bamah* qui en Hébreu signifie *élevé*. Les Arcadiens alloient annuellement sacrifier sur le

---

(1) *Ezech. cap. XXII. vs.* 9.

(2) Voyez *Strabo, lib. XV. Herodot. lib. I. Diodor. lib. III, cap.* 2.

mont Lycée, la plus haute montagne du Péloponnèse, à Jupiter Lycæus : ce sacrifice étoit accompagné de cérémonies qu'il n'étoit point permis de divulguer, il se faisoit sur un autel de terre. Cette montagne étoit très-fameuse ; le temple étoit fort étroit et resserré, et l'on croyoit que ceux qui y entroient mouroient inévitablement dans l'année. On dit que ce culte avoit été originairement établi par Licaon, roi d'Aarcadie, qui éleva un autel à Jupiter, sur le quel on immoloit des victimes humaines, mais que le dieu le changea en loup pour le punir de sa cruauté. C'est sur le mont Lycée que quelques-uns prétendoient que Jupiter avoit été élevé ; cette montagne est la même que le mont *Geranion* où Pausanias dit que les Mégariens se réfugièrent au tems du déluge de Deucalion (1). Nous trouverons l'explication des motifs de ce culte des Arcadiens dans ce que nous dit Denis d'Halicarnasse ; il nous apprend qu'après le déluge les plaines d'Arcadie restèrent longtems inondées et incultes ; que les Arcadiens refugiés sur les montagnes y menèrent une vie très-dure et très-misérable, et que par la suite ils envoyèrent des colonies dans l'isle de Samothrace, dans la Phrygie et sur le mont Ida (2). Apollodore dit que les plus hautes montagnes de la Grèce se trouvent en Thessalie ; c'est-là, selon lui, que les hommes échappés du déluge se sauvèrent en petit nombre ; Pausanias nous apprend que le mont Parnasse leur fournit un asyle. C'est peut-être sur le même fondement que les Cappadociens et les Daces regardoient les montagnes comme des dieux. L'Atlas étoit un objet de culte pour les Africains. Les Péruviens adoroient les montagnes.

---

(1) *Pausanias, lib. cap.* 40. *lib.* 8, *cap.* 38.
(2) *Dionys. Halicarnass. lib I, cap.* 14.

Selon leur fable et leur tradition, ils s'étoient autrefois réfugiés sur les montagnes; et quand ils voulurent en descendre, le limon et les géans qu'ils trouvèrent dans les plaines les obligèrent de se réfugier dans les cavernes où ils furent contraints de demeurer fort longtems. Le mont *Pora* au royaume d'Arrakan est regardé comme un dieu, il est l'objet de la superstition du pays (1). Le mont *Pirpanjat*, dont nous avons déjà parlé, et que nous avons dit être un lieu de pélérinage et de dévotions pour les Indiens, ne seroit-il pas le lieu où Bacchus livra de si furieux combats aux Egipans? Du tems d'Apollonius de Thyane, c'étoit une retraite de sages qui étoient dépositaires de quelques fontaines merveilleuses, dont les eaux servoient à purifier les Indiens, qui, par ce moyen, obtenoient la rémission de leurs péchés. Les Grecs ont appellé cette montagne *Meros*, les Indiens *Mahameron*. Ces derniers y placent le paradis, et prétendent que c'est de-là que Brama leur a donné la loi (2).

CHAPITRE III.

De la vie errante et sauvage des premiers peuples.

I. Tout ce qui a été dit jusqu'ici nous fait voir l'univers absorbé dans la tristesse et cherchant à la nourrir perpétuellement par ses usages, ses fêtes et ses commémorations. Il fut donc un tems où les malheureux ha-

(1) Voyage de le Gentil, tome I, p. 106. Hist. génér. des voyages, tome IX, p. 65.

(2) Bl. de Veginère dans la vie d'Apollonius, liv. III, chap. 5, et les lettres curieuses et édifiantes, tome IX.

bitans de la terre durent prendre un dégoût total pour leur demeure qui étoit le théâtre des catastrophes les plus terribles, et pour une vie de misère et d'effroi. Mais d'où pouvoient venir cette mélancolie, ces fêtes lugubres, ces usages lamentables, cette vie troublée et inquiette, cette attente accompagnée de terreur, sinon de l'impression faite sur les hommes par les révolutions du monde? Si l'homme eût été heureux, il n'eût eu aucuns motifs pour se plonger ainsi dans la tristesse; son culte n'eût été qu'un culte de joie, de louanges, de reconnoissance pour les bienfaits de la nature, et l'admiration pour les œuvres du créateur; il n'auroit point inventé mille institutions propres à abattre son ame, à empoisonner ses jours par des larmes perpétuelles et à rendre son existence malheureuse.

On voit que chez plusieurs peuples anciens le dégoût de la vie étoit tel qu'ils pleuroient à la naissance de leurs enfans, et se réjouissoient à la mort de leurs semblables. C'étoit, suivant Hérodote et Strabon, l'usage des peuples voisins du Caucase, des Thraces, des Troglodytes (1). En général chez les anciens la naissance étoit regardée comme un mal, et la mort comme un bien; la première étoit regardée comme une punition, et la dernière comme un bienfait des dieux. De là venoit qu'on ne faisoit jamais de cérémonie de deuil à la mort des enfans, que l'on estimoit très-heureux (2). Le cercueil que, comme on a dit ci-devant, l'on présentoit aux conviés dans les festins, n'avoit point d'autre motif que ce dogme funèbre.

Au Mexique on faisoit aux nouveaux nés une exhortation par laquelle on prétendoit les préparer aux pei-

(1) *Herodot. lib.* 5. *Strabo, lib.* 11 *et* 6.
(2) *Plutarch. Consolat. ad Apollon. etc.*

nes et aux misères qu'ils alloient avoir à souffrir dans ce monde (1). Les Chinois sont encore dans l'usage de se faire construire un cercueil long-tems avant leur mort ; les pauvres mêmes n'y manquent pas : on les conserve chez soi, on va les contempler tous les jours et ce meuble est réputé le plus précieux de la maison (2).

II. Avec des idées si lugubres, avec un cœur si pénétré des révolutions du monde et des misères de la vie, il est sans doute étonnant que l'homme échappé aux malheurs de la nature ait songé à perpétuer son espèce. Des principes si chagrins semblent avoir dû naturellement le conduire au célibat. C'est au moins l'effet que le dogme de la fin du monde produisit sur les *Millenaires*, et sur ceux des premiers chrétiens qui donnèrent dans des visions apocalyptiques. Les hérétiques qui proscrivoient le mariage se fondoient sur l'autorité d'un évangile des Egyptiens. Ils disent dans Eusèbe : *Vous êtes surpris que nous prêchions la virginité, et que nous ne nous marions point, mais ne savez-vous pas que nous touchons à la fin des tems* (3) ? ils citoient Saint Paul qui avoit dit que le tems étoit court, et qu'il falloit user du mariage et des femmes comme n'en ayant pas (4). Ils faisoient une fausse application des paroles de Jésus-Christ qui avoit dit : *Malheur aux femmes grosses en ce tems-là ; heureuses les stériles en ce tems-là.* Tertulien (5) recommande la virginité à cause des malheurs dont on est menacé. Les Sybiles en prédisant la fin du monde s'écrient : *ne pariat tunc femina prolem, humani*

---

(1) Hist. de la conquête du Mexique, liv. 3.
(2) Lettres curieuses et édifiantes, tome XV.
(3) *Euseb. démonst. evan.*
(4) Epitre aux Corinth. chap. 8, vs. 25-31.
(5) *Tertull. liber ad uxor.* 1.

generis strages et maxima messis instat. Væ quas illa dies deprenaet ventris onustas pondere (1).

Bien des exemples nous prouvent que les anciens ont attaché une haute idée à la virginité, et l'ont regardée comme une vertu divine ; au moins est-elle surnaturelle, et par conséquent la continence a dû paroître une privation agréable à la divinité irritée contre les hommes et jalouse des penchans de leur nature. Le mérite de cette vertu dut encore paroître plus grand et plus extraordinaire dans les climats chauds de l'orient où la nature semble solliciter les hommes bien plus fortement à la propagation de leur espèce, que dans les contrées plus tempérées ou plus froides. Les Rabbins nous disent que ceux qui se destinoient au service du temple et à l'étude de la loi étoient dispensés de la nécessité du mariage. Bien plus, Moyse ordonne aux prêtres de se séquestrer de leurs femmes pendant plusieurs jours avant les sacrifices et les fêtes. Les prêtres Egyptiens observoient la chasteté et buvoient des liqueurs réfroidissantes, ou même quelquefois se mutiloient. Les Esséniens, les Nazaréens chez les Hébreux, les Gymnosophistes chez les Indiens, les Hiérophantes chez les Athéniens observoient un célibat aussi rigoureux que nos Anachoretes, il en étoit de même des Pythagoriciens et des Cyniques. La loi du célibat étoit prescrite en Perse aux filles du soleil ; et l'on sait avec quelle rigueur les Romains punissoient dans leurs *Vestales* les transgressions opposées à la continence. Chez les anciens Gaulois, l'Isle de Sène étoit gardée par neuf vierges, ou même entièrement peuplée de vierges, dont quelques-unes faisoient de tems en tems de petits voyages sur le conti-

(1) *Oracul. Sybillin. lib.* 2.

ment pour la conservation de leur république virginale (1).

De tels principes étoient sans doute aussi absurdes que dangereux, mais ils étoient des conséquences naturelles des idées qu'avoient dû faire naître dans l'homme ou les révolutions réelles de la nature, ou de fausses terreurs; aussi malgré le silence de l'antiquité on ne peut presque douter que les premiers hommes ne se soient portés à quelques excès, et qu'ils n'ayent peut-être par là rendu la réparation du genre humain très-lente; peut-être notre espèce ne doit-elle sa conservation qu'à un cri involontaire de la nature, qu'à un penchant qui a bravé les spéculations et les idées lugubres de l'homme effrayé des malheurs du monde. Je regarderois comme une suite de ces principes fatals et destructeurs de l'espèce, les usages que nous trouvons encore chez quelques nations sauvages anciennes et modernes. Strabon nous dit que parmi les peuples de la Thrace on voyoit des sociétés de gens qui vivoient sans femmes et qui menoient une vie austère et innocente; c'est dans ce pays que Zamolxis avoit porté le dogme d'une autre vie et de l'immortalité de l'ame. C'est aux mêmes principes que l'on peut attribuer l'origine de ces amazones ou religieuses guerrières, si tant est qu'elles aient jamais existé. En Amérique chez quelques sauvages l'usage veut que le mari se mette au lit lorsque la femme est accouchée. La même chose se pratiquoit chez les Celtibériens, suivant Strabon, et dans l'isle de Corse, suivant Diodore de Sicile. Nos voyageurs modernes parlent d'un peuple de Tartarie qui observe le même usage (2). Pour expliquer

(1) Voyez les mémoires de l'académie des inscriptions, tome IV, p. 508.

(2) *Strabo, lib. VII. id. lib. 3. Diodor. lib. V.* Hist. génér. des voyages, tome 7. Lettres édifiantes, tome 24.

une coutume si bizarre d'après notre systême, il semble que, l'on doit regarder cette conduite du mari comme une sorte de pénitence fondée sur la honte et le repentir d'avoir donné le jour à un être de son espèce. Cette conjecture paroît d'autant plus fondée, que suivant les lettres édifiantes citées dans la note, le mari pendant sa retraite observe un jeûne très-rigoureux et s'abstient même de boire, ensorte qu'il maigrit considérablement.

Nous trouvons encore des preuves plus cruelles et plus extraordinaires de la haine de quelques peuples pour la propagation de leur espèce. Dans l'isle de formose il n'est point permis aux femmes d'accoucher avant trente-sept ans; une prêtresse fait avorter celles qui sont enceintes avant ce tems. A cet exemple on peut joindre celui des femmes qui habitent les bords de l'Orenoque. Le P. Gumilla nous apprend que toutes les exhortations des missionnaires n'ont pu déraciner la coutume où elles sont de faire périr leurs filles en naissant: elles justifient cet usage barbare par la crainte où elles sont des peines que leurs filles auront à éprouver dans le cours de leur vie (1).

Les faits qui précèdent semblent nous prouver qu'il fut un tems où un grand nombre de peuples de la terre ont regardé comme un crime de faire des enfans, et où ceux qui cédoient à ce penchant de leur nature cherchoient à expier leur faute et se punissoient eux-mêmes d'avoir conduit un malheureux de plus sur la terre.

III. Qui sait si dans l'origine la *circoncision* ne procédoit pas des mêmes idées? Les Payens en rapportoient

---

(1) Voyez les voyages de la compagnie des Indes, tome V, page 285, et de la description de l'Orenoque, par le R. P. Gumilla, tome 3.

l'institution à Saturne; mais cette prétendue circoncision n'est dans Sanchoniaton qu'une castration et une mutilation réelle et entière. Chronus, suivant cet auteur, se mutila avec les siens en expiation de ses crimes et à cause des calamités qui affligèrent la terre de son tems; il le fit pour appaiser le ciel irrité (1). La circoncision paroît avoir été plus ancienne qu'Abraham; toute l'antiquité nous apprend que les peuples de la Colchide étoient une colonie d'Egypte ou d'Ethiopie, et qu'ils avoient conservé l'usage de la circoncision. Ces peuples sont les mêmes que l'écriture appelle *Ghasluim*, *Gaslubim* et *Gasloubim*, fils de *Mesraïm*, qui est l'Egypte; ainsi toutes les traditions s'accordent sur l'origine Afriquaine de ce peuple Asiatique; l'écriture remarque de plus que de *Phetrusim* et *Gastouchim*, qui étoient frères, sortirent *Pelistim* et *Gaphtorim*; or ces *Pelistins*, qui sont les Philistins, étoient déjà pleinement établis en Canaan du tems d'Abraham, puisque ce patriarche et Isaac son fils firent une alliance avec un de leurs rois qui régnoit à Gerrare (2). Cependant les Philistins n'avoient point la circoncision. Sur quoi il est bon d'observer que les anciens font sortir les Ibériens d'Espagne de la Colchide, et que les noms d'Ibériens et d'Hébreux ne sont peut-être que la même chose.

Quoiqu'il en soit, nous voyons dans Hérodote la circoncision adoptée par les Ethiopiens, les Egyptiens, les Syriens, les Arabes, les Phéniciens; ce sont les Grecs qui firent perdre cet usage à ces derniers. Les

(1) *Euseb. præparat. evangel. lib. I, cap. 10.*

(2) Genèse, chap. XX, XXII et XXIV. Herodot. lib. II. Strabo, lib. I. Diodor. lib. I, cap. 16, parag. 1 Apollon. Rhodes. Argonaut. lib. IV, vs. 277.

Troglodytes, suivant Diodore, et les Créophages, suivant Strabon, pratiquoient la circoncision, plusieurs même se mutiloient totalement. Les Egyptiens comme les Arabes se circoncisoient à quatorze ans, et même à treize ans. Cependant, Origène prétend qu'en Egypte la circoncision n'étoit pas pour le peuple, mais qu'elle étoit réservée pour les prêtres, les devins, les astrologues, les savans, les aruspices et les prophêtes; le sanctuaire des sciences et du dieu de l'avenir ne s'ouvroit qu'aux circoncis; il falloit l'être pour être initié et pour participer aux mystères (1). Enfin, la circoncision fut de toutes les macérations antiques des nations, la seule que Moyse conserva pour les Hébreux (2). Nous trouvons chez les Mexicains un usage très-semblable à celui de la circoncision; ils faisoient une légère incision aux parties viriles pour en tirer quelques gouttes de sang, ensuite on plongeoit l'enfant dans l'eau; c'étoit un prêtre qui faisoit cette cérémonie et qui annonçoit à l'enfant qu'il ne venoit au monde que pour souffrir (3). Chez les Hottentots, le retranchement d'un testicule est la marque de l'initiation des jeunes gens dans le corps de la société (4).

---

(1) *Strabo, lib. I. Herodot. lib. II. Diodor. lib. III, cap. 17. Strabo, lib. XVI. Huet. Alnet. quæst. lib. 2, cap. 12, parag. 7. Origen. ad Roman. II. 25. Joseph. contra Appion., lib. 2, cap. 5.*

(2) Deuteron. XIV, vs. 1. Aujourd'hui, celui qui circoncit, après avoir coupé le prépuce, le jette dans un vase rempli de sable, et l'abandonne à l'ennemi du genre humain qui a causé la chûte du premier homme. Voyez Basnage, histoire des Juifs, livre VI, chap. 8, parag. 26. Les Juifs circoncisoient jusqu'aux arbres. Voyez Levitic. chap. XIX, vs. 23.

(3) Voyez la conquête du Mexique, liv. 5, chap. 17. Hist. génér. des voyages, tome XII. in-4, p. 558.

(4) Cérém. relig. tome VII. Histoire générale des voyages, tome V, p. 162.

Nous avons vu ci-devant que la castration étoit une pratique familière à ceux qui se consacroient au culte de Cybèle et de la déesse de Syrie. Peut-être la circoncision n'étoit-elle qu'une mutilation feinte et mitigée; mais il est inutile de hazarder ici des conjectures, tandis que nous avons tant de monumens et de faits qui prouvent le dégoût de la vie dont les nations anciennes ont été affectées.

IV. Pour nous assurer de cette vérité, nous n'avons qu'à considérer l'état primitif de toutes les premières familles; jettons ensuite les yeux sur quelques classes particulières d'hommes chez les premières nations; par-là nous pourrons suivre dans presque tous les âges ce dégoût pour le monde que les hommes avoient conçu dans les premiers tems. Quoique je remonte aux premières familles, ce n'est pas pour y chercher l'origine de ces sectes particulières qui ont abandonné les choses de ce monde; ce n'étoit point encore là le tems de ces sectes, tous les hommes étoient alors également misérables et religieux; tous pensoient et agissoient de la même manière, tous vivoient sur la terre sans attache, sans demeures fixes, sans projet pour l'avenir, sans compter sur la durée du monde, et dans une attente perpétuelle de sa destruction. En effet, quel projet former sur une terre malheureuse? Quel goût prendre pour une demeure infortunée? Quelle prévoyance pouvoit-on avoir? Quelle précaution pouvoit-on prendre contre des maux irrésistibles et sans remède? On ne songeoit qu'aux plus pressans besoins; l'on vivoit à la journée; les familles long-tems cachées dans des cavernes, domiciliées sur les montagnes, ou errantes dans les environs, portèrent enfin dans les plaines la même façon de penser. Leur genre de vie, effet d'abord de la nécessité, devint ensuite une vie d'habitude, que la religion entretint en-

core long-tems, et qui s'identifia pour ainsi dire avec les hommes. On avoit erré sur les montagnes, on erra de même dans les plaines : on y devint chasseurs et pasteurs, et l'on conserva toujours le dogme religieux qu'on n'étoit que des pélerins sur la terre, qu'il ne falloit point s'y attacher; en un mot, le genre humain entier étoit un peuple de solitaires et de religieux.

Si nous portons la vue sur quelque nation en particulier, nous y trouverons des traces visibles de cette ancienne vie et de cette façon de penser. Qu'est-ce qu'étoient les Hébreux avant d'entrer en Egypte, sinon une troupe de pasteurs, une troupe de pélerins? C'étoit un titre que leur patriarche se faisoit un honneur de porter. *Il y a quatre-quatre ans que je suis pélerin sur la terre*, disoit Jacob à Pharaon. Le nom même d'*Hébreu*, désigne un passant, un homme qui n'a point de demeure, et qui, comme dit Eusèbe, ne regarde le monde que comme un état passager (1). Au reste, ce nom qui semble désigner le genre de vie de ce peuple, ne lui est point si particulier, qu'il n'ait été de même porté par d'anciennes nations; le nom des Ibériens d'Asie et d'Europe n'a point d'autre étymologie. *Iberi* est dans les anciennes langues le nom du peuple Hébreu; ce n'est pas que je prétende ici faire sortir les Ibériens des Hébreux, mais c'est que ce nom, qui désigne un ancien état du genre humain, a été donné à tous les peuples errans, par les nations qui se sont les premières fixées où domiciliées (2).

(1) Voyez *Euseb. præparat. evangel. lib.* 7, *cap.* 8, *et lib.* 9, *cap.* 6.

(2) C'est-là l'origine des Celtibères, des Cantabres, des Artabres, des Iberniens, des Insubriens, etc. Strabon, comme on a dit, fait venir les Ibériens de la Colchide, et dit qu'ils ont été chassés par les révolutions de la terre, *lib.* 1.

On trouve encore chez les Hébreux d'autres noms qui ont du rapport à cet ancien état des hommes; *Heber* signifie un peuple passant; *Phaleg*, un peuple dispersé; *Rehu*, un peuple pasteur; *Sarug*, un peuple mêlé et confondu; *Abraham* et *Aberaham*, signifie lui-même *un peuple passant*. Il est vrai que le texte l'écrit différemment; mais ce mot lui-même est peu susceptible de l'étymologie forcée qu'on lui donne: d'ailleurs, on le fait assez souvent jouer avec le terme *Aber*, pour faire sentir que les anciens se sont plu aussi à y voir ce sens, fort convenable d'ailleurs à la vie de ce patriarche.

Il faut aussi se rappeller ici ce qui a été dit ci-devant sur le nom *Pelasges*, sous lequel toutes les anciennes nations de la Grèce ont été désignées tant qu'elles ont été errantes et vagabondes : on les appelloit aussi *Pelarges* de *Pelargoi*, cicognes, oiseaux qui changent souvent de demeure. Dans les siècles qui ont suivi le déluge de Deucalion, ces peuples ne purent demeurer fixes et tranquilles, quoique l'antiquité nous les donne pour des peuples très-religieux; un tremblement de terre, une inondation de quelque rivière, quelque maladie contagieuse, et plus souvent encore le caprice suffisoit pour mettre ces anciens peuples aux champs; leur vie n'étoit qu'une émigration continuelle, et l'on peut dire que dans l'antiquité les hommes ne tenoient point au sol qui les avoit vu naître.

Pour se convaincre de cette vérité, que l'on jette les yeux sur ces nations anciennes qui ont peuplé l'Europe, connues sous le nom de *Celtes* ou *Gaulois*. Il paroît que c'est aussi delà que leur nom est venu. Les Grecs nommoient *Keltoi* et *Galatai*, *Galates* (1)

(1) *Keltoi* et *Galatai* sont les mêmes noms; on sait que le *kappa* et le *gamma* des Grecs ont été très-souvent confondus : ainsi *Kelt-*

ceux que les Romains nommoient *Galli*; mais les deux noms Grecs n'en sont qu'un seul en différentes dialectes; l'origine de ce nom est Oriental. *Galah* signifie *aller de côté et d'autre*, *errer*, *décamper*, ou bien de *Gal* ou *Galbat*, *rouler*, *aller çà et là* comme les flots. Aucun nom ne convenoit mieux aux anciens peuples, et sur-tout à ceux du Nord et de la Scythie qui n'eurent presque jamais de demeures fixes, et dont toutes les émigrations, arrivées en différens tems, ressembloient à des inondations. Il paroît qu'il ne faut point donner d'autre étymologie au nom des anciens Scythes connus des historiens de l'antiquité sous le nom de *Getes* et de *Gelons*; peut-être même que ceux-ci ont été les ancêtres de tous les autres. Quoiqu'il en soit, l'histoire ancienne n'est remplie que de transmigrations des peuples, de leurs expéditions, des colonies qu'ils envoyèrent en différentes parties de la terre; en un mot, on voit les nations se chasser et se repousser les unes et les autres comme les flots de la mer (1).

V. Il seroit inutile de multiplier les autorités pour confirmer une vérité si connue et pour prouver que tous les peuples du monde ont été, dans l'origine, errans et vagabonds sur la terre; mais en faveur de cette observation les historiens n'ont point examiné quel étoit le principe primitif de cette vie errante: ils ont bien dit que c'étoit un effet des révolutions de la terre, mais ils n'ont point approfondi cette triste situation du genre humain, ni examiné le caractère

---

toi, *Keltoi*, *Galatai*, *Galtai* ou *Kaltai* sont les mêmes noms des peuples que les Romains ont rendus par *Galli*, et les modernes par Gaulois et Gallois.

(1) Voyez sur ces émigrations les mémoires de l'acad. des inscript. tomes 6 et 18.

de

de ces peuples anciens que l'on a toujours faits ou trop sauvages, ou trop policés; ils étoient malheureux, et parconséquent religieux, car l'un est une suite de l'autre, voilà leurs caractères; et tous deux ont concouru à mettre dans le cœur de l'homme ce dégoût pour la terre qui l'a si long-tems empêché de se fixer et de travailler à son bonheur ici bas. Cette vie errante de tous les peuples a dû retarder infiniment le progrès des sciences et des arts, indépendamment des connoissances que les révolutions de la nature ont dû faire perdre, de la léthargie où les malheurs du genre humain l'ont nécessairement plongé, et de l'indifférence qu'ils ont dû lui inspirer pour tout ce qui pouvoit perfectionner la société. Nous avons déjà prouvé que le dégoût du monde avoit dû pareillement, dans les premiers tems, mettre de grands obstacles à la multiplication de l'espèce et à la réparation du genre humain; on a dû craindre de perpétuer une race d'infortunés, et se reprocher de leur donner la naissance. Mais si ce motif a peu-à-peu diminué ou perdu de sa force, si le cri de la nature l'a fait oublier avec le tems, la propagation et l'éducation des enfans out dû encore rencontrer de grands obstacles dans l'état d'une vie errante : c'est un fait que toute nation errante ne peut avoir qu'une foible population; les Hébreux ne se sont si étonnamment multipliés, que lorsqu'ils ont été sédentaires en Egypte; on n'a trouvé en Amérique de population nombreuse que dans le Mexique et le Pérou, c'est-à-dire, dans les sociétés policées; on en a trouvé pareillement dans quelques isles d'où les habitans n'avoient pu sortir; d'ailleurs cette vaste partie du monde ne contenoit et ne contient encore que des familles éparses, que l'on ne peut appeller des nations. Il ne faut point que l'on nous objecte ici les Scythes

et les Tartares (1), peuples errans, qui, en de certains tems, ont inondé la terre par leurs invasions; on doit presque être assuré que leur pays n'a jamais été peuplé comme ceux qu'habitent des nations fixes et sédentaires. Lorsqu'il s'agissoit d'une invasion, toute la nation se mettoit en marche, et ne laissoit personne en arrière; ainsi ce seroit une erreur de juger de la population des anciens Scythes par la grandeur de leurs armées, peut-être même exagérées par les historiens qui en ont parlé; toutes les fois que ces peuples faisoient des expéditions, ils laissoient leur pays désert; les confédérations de plusieurs hordes réunies pour faire une invasion, dépeuploient de vastes pays pour plusieurs siècles; et l'on ne trouve dans ce pays, ainsi que dans quelques parties de l'Arabie et de l'Afrique, de si vastes déserts, que parce que ces contrées n'ont jamais été cultivées par des peuples sédentaires. Enfin la Scythie ne joue un rôle dans l'histoire que par des intervalles assez longs, parce qu'elle ne pouvoit supporter ou réparer une déperdition d'hommes égale à celle qui se fait dans l'Europe policée, cultivée, et par conséquent peuplée, dont les habitans, depuis tant de siècles, se font la guerre presque sans interruption.

La population n'a été que le fruit de la législation, elle ne s'est augmentée qu'en raison de la sagesse ou de la bonté des gouvernemens et des loix. L'Egypte, la Chaldée, les Indes anciennes et la Chine moderne nous prouvent cette vérité; ce sont là les contrées où le genre humain a formé les premières sociétés permanentes, et où la population est devenue prodigieuse.

(1) Les Scythes et les Tartares sont d'ailleurs des peuples pasteurs, dont par conséquent la subsistance est beaucoup plus assurée que celle des sauvages ou peuples chasseurs.

On s'est trompé quand on a confondu l'extrême population de ces pays avec celle du genre humain postérieur aux révolutions de la terre, dont on s'est fait un tableau aussi faux qu'incroyable; on a imaginé que ces hommes échappés à la destruction de leur demeure, n'ont songé qu'à perpétuer leur race malheureuse, tandis que leurs infortunes devoient les faire penser bien différemment. Ces régions si fameuses ne passent aujourd'hui pour avoir été le berceau des nations, que parce que les premiers âges n'ayant répandu sur la terre que des familles errantes, que des hordes de sauvages, ces peuples, devenus sédentaires et policés, aidés par des législations et des institutions qui secondoient la nature, ont été en état de répandre de nouvelles peuplades sur la terre, qui ont porté partout leurs loix, leur agriculture et leurs institutions tant politiques que religieuses. En effet, comment une grande population auroit-elle été le fruit des premiers tems où les hommes étoient en petit nombre, si indigens, si dépourvus des choses nécessaires à la vie! S'il est démontré que cette population ne peut avoir lieu dans les nations sauvages, comment auroit-elle pu avoir lieu dans un tems où tous les hommes étoient devenus des sauvages? c'est pourtant sous ces traits que toute l'histoire nous montre tous les anciens peuples de la terre; on les voit errans sur les montagnes et dans de vastes forêts, et appaisant leur faim par les alimens les plus grossiers et les plus dégoûtans. On ne fait point assez d'attention qu'avant que la terre pût se couvrir d'habitans même sauvages, il eût fallu que le tems eût permis à la terre de se couvrir de forêts qui servissent d'azile et de demeure aux hommes, et qui leur fournissent par la suite des animaux propres à se nourrir et à se vêtir.

VI. Ainsi c'est une erreur et un défaut de raisonnement qui a fait prendre les idées que l'on a communément sur la population des premiers âges du monde renouvellé; on s'est imaginé que la nature, pour se réparer et se perfectionner, n'avoit besoin que d'elle-même, et ne demandoit point à être aidée; on a cru que l'instinct seul lui suffisoit pour cela; et comme l'on regarde ces tems primitifs comme ceux du règne de la nature, on croit qu'il en étoit alors des hommes, des forêts et des animaux comme ce que nous en voyons aujourd'hui, et que la terre en a toujours été couverte même dès les premiers tems.

Ce raisonnement si faux a produit deux erreurs capitales; la première a été de regarder comme un *état de nature*, ou comme un âge d'or un tems où l'homme avoit au contraire tant de raisons légitimes pour haïr une nature qui lui refusoit tout, qui détruisoit jusqu'à sa demeure, qui l'effrayoit sans cesse, et qui ne satisfaisoit presqu'aucun de ses besoins. Ces circonstances, loin de faire des hommes heureux, devoient les soulever contre la nature, plonger leur esprit et leur cœur dans une profonde mélancolie, et leur rendre leur existence pénible et insupportable. Ces réflexions si naturelles doivent nous faire sentir l'absurdité du systême de quelques philosophes qui nous représentent la vie sauvage comme la plus convenable à l'homme, et la plus propre à rendre heureux des êtres pensans. Ni les sophismes d'une philosophie atrabilaire, ni toute l'éloquence d'un déclamateur irrité contre son espèce, ne prouveront jamais que la vie des bêtes soit celle de l'homme (1). Revenez, ô

(1) Voyez le discours sur l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes, par J. J. Rousseau.

Rousseau, de vos tristes préjugés! employez vos talens plus heureusement que pour replonger vos semblables dans leur antique barbarie. Pourquoi désespérer du bonheur de l'espèce humaine dans l'état de société? La multitude des abus et des erreurs humaines a sans doute effrayé cet écrivain célèbre autant qu'il s'en montre indigné; ce n'est point là l'effet que ce spectacle devoit produire sur un homme de son génie et sur un mortel sensible; il devoit l'animer contre les préjugés, les erreurs et les abus; il devoit l'exciter à en chercher la source, à instruire les hommes par le tableau même de leurs égaremens, à les consoler en montrant que leurs maux ne sont point sans remède. C'est ainsi que la philosophie peut être utile et consolante; l'erreur une fois dévoilée, la vérité l'est pareillement; il n'est presque point d'erreur qui n'ait son origine dans quelque sentiment qui fait honneur aux hommes; ils n'ont souvent péché que par excès de vertu. Consolons l'homme lorsqu'il est malheureux, mais ne nous irritons point contre lui, et ne lui disons jamais que ces maux sont incurables.

La seconde erreur a été de croire qu'il n'est rien de plus facile à l'homme que de suivre la nature, tandis que c'est au contraire le chef-d'œuvre de l'art que de le contenir dans les bornes que la nature lui prescrit: c'est où peuvent à peine parvenir les législations les plus sages. Que de préjugés à éteindre! que d'erreurs à combattre! que d'habitudes à vaincre! toutes choses qui dans tous les tems commandent impérieusement au genre humain.

Le grand obstacle à la population primitive a donc été la vie incertaine, inquiette et vagabonde que les hommes ont long-tems menée sur la terre. La cause de ce genre de vie étoit l'indifférence de leur cœur pour

toutes les choses d'un monde malheureux et périssable. Un dogme salutaire en lui-même et fondé sur une saine philosophie, est devenu pour les humains le plus terrible poison. D'abord les premières familles tremblantes à la vue, au souvenir des malheurs du monde, et dénuées de tout secours, n'ont plus compté que sur ceux du ciel; le présent trop malheureux ne leur a point permis de travailler pour l'avenir; ils n'ont espéré de trouver la fin de leur maux que dans une autre vie, dans le règne du ciel, au sein de la divinité. Avec de pareilles dispositions ces premiers hommes ont dû être aussi justes et aussi religieux qu'ils étoient misérables. La religion par ses sublimes consolations leur rendit leurs peines plus supportables, et le besoin continuel où ils vécurent les uns des autres dut rendre leur morale équitable. La religion les consola, non parce qu'elle leur enseigna les moyens humains d'adoucir leur situation, mais parce qu'elle donna à leur esprit plus d'énergie pour la supporter; l'homme ne voyoit d'espoir que dans l'avenir, sa vie d'ailleurs étoit entièrement provisoire, et ses pas étoient guidés par ses besoins et la nécessité. Tel fut sans doute l'esprit et la conduite des premières générations: il leur arriva ensuite ce qui est arrivé à toutes les institutions humaines; l'esprit de cette vie d'attente s'affoiblit insensiblement et s'éteignit tout à-fait, et cependant le même genre de vie subsista encore long-tems; l'esprit religieux fut très-longtems à se perdre, mais l'habitude de la vie errante se fortifia de plus en plus. Les premières sociétés furent errantes et religieuses; les secondes furent errantes et mélancoliques; les troisièmes furent errantes, farouches et sauvages; enfin les dernières tombèrent dans la férocité et la plus honteuse barbarie.

VII. Voilà vraisemblablement l'origine, non-seulement de tous les peuples errans, mais encore de tous les peuples sauvages qui ont peuplé et qui peuplent encore plus de la moitié de notre globe. Je n'ai rien vu dans leurs caractères et leurs usages qui puisse démentir cette origine : j'y vois des hommes qui dans les premiers tems qui ont suivi la révolution du monde, ont perdu l'esprit de la vie sociale et qui n'y sont point encore rentrés ; j'y vois des gens qui par l'impression que ces catastrophes avoient faites sur eux, ont pensé qu'il ne falloit plus compter sur le monde, ni faire aucun fond sur la durée des choses, et qui sont demeurés les dupes et les victimes de leurs idées mélancoliques qu'ils ont transmis à leur postérité actuelle. C'est de-là que nous voyons chez tous les sauvages une disposition à la tristesse, une vie sans prévoyance, un caractère inconstant, une privation totale des arts et des sciences, des fêtes et des usages lugubres, des dogmes apocalyptiques, des craintes et des espérances vagues, enfin le mélange bizarre mais naturel qui a dû se faire de l'homme sauvage enté sur l'homme religieux.

Pour rendre plus sensibles ces tristes effets des impressions faites par les malheurs du monde, remontons à ces tems où l'approche du royaume des cieux ayant été prêchée aux hommes et ayant été prise par eux dans un sens apocalyptique qui leur faisoit regarder la fin du monde comme prochaine, on vit alors se former des sociétés toutes spirituelles et des peuplades de solitaires et d'hermites qui abandonnèrent les villes pour habiter les déserts afin de ne s'occuper que de la vie future, et qui dédaignèrent jusqu'au soin de leurs corps pour anticiper sur la vie des anges. On sait qu'il y a eu dans la Thébaïde des villes entières, où jusqu'à

dix mille hommes et vingt mille femmes avoient embrassé ce genre de vie (1). Les montagnes de cette contrée aride se remplirent de pieux contemplateurs dont on comptoit jusqu'à quarante mille. Qu'on me permette à présent de supposer que sur cette énorme multitude de solitaires des deux sexes, il n'y en ait eu qu'un par centaine qui dégoûté de son état se soit écarté dans les déserts de ces vastes contrées; je demande si de ces désertions il n'en a pas pu résulter une quantité d'hommes et de femmes suffisante pour avoir depuis seize siècles peuplé l'Afrique entière de nations errantes et sauvages ? Qui sait s'il n'y a pas eu quelques descendans de ces pieux sauvages qui ont mangé de la chair humaine ? Lorsqu'on veut être plus qu'un homme sur la terre, les sentimens de l'humanité ne doivent point tarder à se perdre; la condition humaine est un fardeau que la religion apprend à supporter, mais qu'elle n'auroit jamais dû apprendre à déposer. Il est bien vrai que la vie est un passage, mais tant que ce passage dure, il faut y vivre suivant la nature, il faut y vivre en homme, il faut y remplir les devoirs de l'état présent dans lequel l'Être suprême nous a placés, et dans lequel il veut que nous menions une vie occupée et utile, puisque le cours de la nature et la vicissitude des saisons nous y obligent. Si Dieu renverse quelquefois vos habitations, s'il détruit vos villes, c'est afin que vous les répariez, que vous les reconstruisiez; s'il agite et s'il disperse vos sociétés, c'est pour qu'elles se renouvellent et se rassemblent de nouveau; les récompenses futures ne peuvent être le fruit que de votre patience, de votre persévérance dans la carrière laborieuse où Dieu vous a placés. Vivez donc

(1) Voyez histoire ecclésiastique de Fleury, tome V, page 25.

selon votre état présent, si vous aspirez à être heureux dans l'état futur; il ne vous est point permis d'anticiper sur la vie du ciel sans vous rendre coupables envers les êtres de votre espèce. La vie est un pélerinage, dites-vous, et moi je vous réponds qu'un pélerin est un fainéant inutile, que l'homme n'est point fait pour l'être; je vous dis que pendant son séjour sur la terre, il est un centre commun auquel il doit être uniquement attaché et dont il ne peut jamais avoir de prétextes pour se séparer, il deviendroit alors un déserteur que la société auroit droit de réclamer et que la justice divine punira sans doute pour avoir quitté son poste et négligé ses premiers devoirs.

VIII. De quelque manière que les anciens habitans de la terre aient corrompu les dogmes sur l'avenir, il paroît toujours constant que tous ont commencé par mener une vie errante, et que la plupart d'entre eux sont à la fin devenus totalement sauvages; douter de cette vérité, ce seroit récuser le témoignage de toute l'antiquité, qui nous fait d'un grand nombre de nations anciennes les mêmes peintures que nos voyageurs modernes nous font des sauvages de l'Amérique et des nations les moins civilisées. Diodore de Sicile nous représente les premiers Egyptiens comme des hommes féroces et sauvages, se mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, privés de toutes les commodités de la vie, ignorant même l'usage du feu, des métaux et des armes pour se défendre contre les bêtes (1). Le tableau que l'histoire nous fait des premiers habitans de la Grèce n'est guère plus favorable: ils ne vivoient que de feuilles des arbres et de mauvaises herbes; ce fut, selon Pausanias (2), Pélasgus qui enseigna aux

(1) Diodor. lib. I, parag. 1, art. 3.

(2) Pausanias, lib. 8, cap. 1.

Arcadiens à construire des cabanes, à se vêtir de peaux de bêtes et à se nourrir de glands. Nous avons déjà vu qu'Orphée persuada aux Grecs sauvages de vivre en société et de bâtir des villes; en leur donnant ses mystères, il les attacha par les liens de la religion au nouveau genre de vie qu'ils venoient d'embrasser.

Les Scythes, suivant Hérodote, étoient, comme les sauvages modernes du Canada, dans l'usage d'arracher les chevelures aux ennemis qu'ils avoient vaincus, ils buvoient dans leurs crânes et s'abreuvoient de leur sang. Eusèbe pareillement les donne pour des antropophages; en un mot, les sauvages de l'Amérique septentrionale nous offrent les traits des anciens Scythes (1). Nous voyons les mêmes conformités dans les Thraces. Chez eux les hommes et les femmes se peignoient le visage et le corps, se piquoient la peau et y faisoient des incisions, suivant Hésychius; ils vouloient par-là se rendre plus terribles. Ils avoient plusieurs femmes; à la mort du mari on immoloit sur son tombeau celle qu'il avoit le plus chérie; ils étoient comme les Nègres, dans l'usage de vendre leurs enfans; chez eux, comme chez plusieurs sauvages, les femmes seules travailloient à la terre (2).

Les Indiens, suivant Diodore de Sicile, ne vivoient dans l'origine que de fruits, se couvroient de peaux de bêtes, ignoroient la culture; plusieurs d'entre eux ont encore conservé l'usage de brûler les femmes après la mort de leurs maris; et, suivant Hérodote, ils tuoient les vieillards et les infirmes pour les manger (3). Les Sarmates mangoient leurs parens morts dans

(1) Herodot. Euseb. præparat. evang. lib. I, cap. 4.

(2) Herodot. lib. V. Plato de legibus, lib. VII.

(3) Herodot. lib. III et IV. Valer. Maxim. lib. II, cap. 6, parag. 14.

leurs festins. Les Bactriens exposoient leurs vieillards et les faisoient dévorer par les chiens. Les habitans de la Sardaigne tuoient leurs pères lorsqu'ils étoient vieux, usage qui s'est conservé chez quelques peuples de Tartarie, de Sibérie et d'Amérique. Les Perses abandonnoient les morts et même les moribonds aux bêtes. Les Irlandois, suivant Strabon, mangoient les corps morts de leurs pères; le même auteur rapporte la même chose des Massagetes (1). Chez les Cimbres les grands officiers des rois étoient enterrés avec eux, usage qui leur étoit commun avec les Scythes. Les Chinois, aujourd'hui si policés, habitoient autrefois les antres et les cavernes, ou vivoient perchés sur des arbres; ils se couvroient de peaux ou de feuillages, et ignoroient le labour.

Les Cantabres, suivant Strabon, mettoient en croix leurs prisonniers de guerre, et avoient, comme nos sauvages modernes, une chanson de mort qu'ils chantoient dans ces occasions (2). Nous voyons l'usage de se peindre le corps établi chez un grand nombre de peuples anciens, tels ques les Bretons ou Britons, que les Romains ont appellés *Pictes* (3). Enfin presque tous les peuples de la terre ont sacrifié des victimes humaines, et nous ont donné dans leurs mœurs et leurs usages des preuves d'une férocité, d'une ignorance, ou d'une bisarrerie qui nous montrent qu'ils ont été sauvages dans des tems assez près des nôtres pour que le souvenir nous en soit resté. Je ne parlerai point ici des sauvages modernes de l'Asie et de l'Amérique, dont les mœurs atroces sont dé-

---

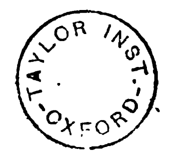
(1) Strabo, lib. IV.

(2) Strabo, lib. II.

(3) En langue celtique *Brithi* signifie se peindre.

crites dans la plupart des voyageurs : elles nous font voir que ces peuples sont encore au même point où nos ancêtres et ceux des nations les plus policées étoient il y a deux mille ans. Nous nous contenterons de dire que ces perversités sont les fruits des abus que les premiers hommes échappés aux révolutions de la terre ont fait peu-à-peu de leurs dogmes sur l'avenir, et de la mélancolie funeste où les a plongés la vie malheureuse qu'ile ont menée. Nous allons voir dans le livre suivant par quelle voie les hommes ont été tirés de cet état déplorable, et par quels dégrés on les a ramenés à l'état de société.

Fin du deuxième Livre.



L'ANTIQUITÉ DÉVOILÉE PAR SES USAGES.

LIVRE TROISIÈME.

Des mystères des anciens ; des oracles des Sybilles ; du culte des astres et de l'astrologie.

CHAPITRE PREMIER.

De l'institution des mystères, de leur objet et de leurs effets. Des mystères d'Eleusis, &c.

I. COMMENT le genre humain devenu féroce, barbare et sauvage a-t-il pu se civiliser ? comment un être insociable a-t-il pu être ramené à la société ? comment est-on parvenu à rassembler des êtres farouches sous les premières cabanes de l'Egypte ? c'est, suivant Cicéron, par le moyen des mystères que cette merveille s'est opérée. Examinons donc ces mystères qui ont procuré de si grands biens au genre humain dispersé et malheureux ; ce sont eux qui ont tiré l'homme d'une vie errante, inquiette et barbare ; ce sont eux qui ont adouci ses mœurs ; c'est d'eux qu'il tient le vrai principe de la vie sociale. « Les mystères, dit le même

» Cicéron, nous ont donné la vie, la nourriture, ils » ont enseigné les mœurs et les loix aux sociétés, ils » ont appris aux hommes à vivre en hommes » (1). Voyons donc comment ces mystères ont opéré ce prodige.

Les mystères étoient ce que la religion des anciens avoit de plus auguste et de plus saint. Ce qui a été dit jusqu'ici semble nous faire entrevoir dans le chaos du paganisme un ensemble, un caractère universel, un esprit commun, à presque tous les peuples. On ne peut douter que tous les mystères n'aient eu la même base; ils doivent, comme toutes les fêtes et les usages religieux anciens, nous présenter le projet de retracer aux hommes la mémoire du monde, et de leur inspirer cet esprit de crainte pour l'avenir, qui s'étoit universellement répandu sur toute la religion primitive du genre humain. Si jusqu'ici nous ne nous sommes point écartés du vrai chemin, nous pouvons encore nous promettre de trouver la solution de ces mystères, et de découvrir la raison du secret impénétrable dont ils étoient voilés; cela servira à confirmer tout ce que nous avons dit dans cet ouvrage, et nous marcherons avec plus de confiance dans la carrière dans laquelle nous nous sommes proposé de suivre l'homme religieux et rempli du souvenir des maux de son espèce dans une antiquité dont il nous reste encore une multitude d'usages et d'opinions à examiner.

Toutes les anciennes nations policées ont eu des mystères; nous en voyons chez les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Perses, les Grecs, les Romains &c. Les peuples du Nord et de l'Amérique sont

---

(1) Voyez *Cicero de legibus*, *lib. II. Idem*, *Orat. in Verrem de supplic.*

les seuls où je n'ai remarqué rien d'analogue. Les mystères étoient des cérémonies religieuses dont l'objet véritable ne pouvoit être divulgué au peuple ; il étoit réservé aux seuls initiés à qui on le révéloit sous le sceau du secret le plus inviolable ; les indiscrets étoient, ou punis de mort, ou bannis, ou exclus de la société ; en un mot ils devenoient de vrais *excommuniés* (1). Les cérémonies pratiquées dans ces mystères étoient exercées par un certain ordre de prêtres, ou par de certaines familles auxquelles ce sacerdoce appartenoit comme un droit d'héritage, à l'exclusion de toutes les autres ; leur droit étoit fondé sur l'usage et sur diverses traditions religieuses et très-anciennes. Les mystères abolis en Grèce sous le règne de Théodose le grand, y avoient subsisté pendant deux mille ans ; en effet leur institution datoit de la plus haute antiquité ; les noms de leurs fondateurs se perdent dans la nuit des tems ; Isis les fonda en Egypte ; Orphée, ce personnage fabuleux, les apporta aux Grecs ; ce fut Musée suivant d'autres ; quelques-uns attribuent les mystères d'Eleusis à Cérès ; d'autres à Ogygès, d'autres à Eumolpe son fils, d'autres à Erechtée, qui délivra l'Attique d'une famine, après avoir reçu de Cérès le secret de l'agriculture et des loix ; enfin d'autres à Triptolême qui passa aussi pour l'inventeur de l'agriculture et du labour.

Outre la partie secrette les mystères avoient aussi la partie publique, ou du moins que le vulgaire croyoit connoître. En Egypte, on célébroit la mémoire d'Osiris et d'Isis ; en Phénicie et dans l'Isle de Chypre, celle de Vénus et d'Adonis ; en Phrigie, celle de Cybèle et d'Atys ; en Grèce et en Sicile, celle de Cérès

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XXI, page 105.

et de Bacchus. Ces divinités étoient dans les mystères comme dans toutes les autres solemnités, l'objet du culte extérieur et public; et comme les anciens nous apprennent eux-mêmes que tous ces différens personnages étoient les mêmes présentés sous des noms et des emblêmes divers, et que leurs fêtes tant publiques que secrettes avoient toutes le même objet; et comme leurs aventures nous auroient fait connoître cette unité de culte, quand même les anciens écrivains ne nous en auroient point informés, il seroit inutile d'en faire un examen détaillé, il suffit d'en connoître l'esprit général.

Dans toutes ces solemnités mystérieuses la partie publique laissoit voir au peuple que l'on y faisoit mémoire des aventures heureuses et malheureuses arrivées à ces dieux, de leurs combats, de leurs travaux, de leurs victoires, de leurs défaites et de leurs triomphes, de leurs chagrins et de leurs plaisirs; tous avoient eu des ennemis puissans, tous avoient succombé sous leurs coups; mais leur mort tragique n'avoit servi qu'à les conduire à la gloire et à les rendre vainqueurs de leurs ennemis et de la mort elle-même. Toute leur étude avoit été de secourir le genre humain, de s'interesser à son sort, de le consoler de ses maux, de le combler de bienfaits, de le civiliser par des loix sages, de lui enseigner les arts et surtout l'agriculture si nécessaire à sa subsistance, en un mot de le faire vivre en société après l'avoir tiré de la vie sauvage et malheureuse qu'il avoit menée antérieurement. On adoroit ces différens êtres comme des dieux immortels, bienfaisans et restaurateurs de la nature, comme les créateurs des sociétés, et comme les inventeurs des arts utiles.

Voilà ce que le peuple savoit ou croyoit savoir. Toutes les fêtes à ses yeux renfermoient trois objets.

1°. Elles présentoient une commémoration de l'histoire

toire de ces dieux, telle que la mythologie la faisoit connoître, et le peuple n'y voyoit qu'un sens littéral; Bacchus pour lui avoit été réellement ou noyé, ou brûlé, ou déchiré par les géans. Cérès avoit été poursuivie par Neptune; elle s'étoit cachée, et son absence avoit produit la stérilité sur la terre; elle s'étoit vraiment reposée à Eleusis sur une pierre que l'on montroit et que l'on appelloit la *pierre triste* (1); elle avoit cherché par tout le monde sa fille enlevée par Pluton, elle avoit pour cela allumé des torches au mont Etna. Dans la célébration des mystères d'Eleusis tout le cérémonial représentoit cette lugubre aventure : les fêtes duroient neuf jours. Le premier étoit consacré aux initiations, le second on alloit se laver dans la mer, le troisième on faisoit divers sacrifices et l'on offroit de la farine; le quatrième on faisoit la procession de Cérès, et l'on portoit des cassettes remplies de gâteaux, de grenades, de pavots; le cinquième pendant la nuit on imitoit la recherche de la déesse; le sixième on faisoit une procession d'Athènes à Eleusis, dans laquelle on portoit *Jacchos*, ou Bacchus, qui tenoit un flambeau; cette procession étoit accompagnée de cris et de danses; le septième étoit destiné à des jeux et des combats gymniques; le huitième étoit encore destiné à des initiations. Enfin le neuvième on faisoit, comme on a dit ailleurs, des effusions d'eau avec des vaisseaux de terre, ou des hydrophories.

Les peuples de Syrie ne voyoient dans leur Adonis qu'un dieu tué par un sanglier. Les Egyptiens dans les mystères d'Osiris prenoient pareillement son histoire à la lettre, et croyoient qu'après avoir été tué par Typhon, son corps fut renfermé dans un coffre après avoir

(1) Ovid. fast. lib. IV, parag. 503.

été démembré en pièces. Le souvenir d'une aventure si lamentable rendoit ces fêtes tristes et funèbres; une partie étoit consacrée aux larmes; et le peuple se livroit ensuite à la joie la plus effrénée, croyant que les souffrances de ce dieu n'avoient été pour eux que le chemin à l'immortalité.

2°. Le second objet qui étoit encore connu du peuple, c'est qu'il devoit à ces dieux l'agriculture, l'usage du bled, du vin, de la charrue et de la découverte des arts. En même tems que le peuple leur rendoit pour ces bienfaits un culte de reconnoissance et de joie, il se rappelloit par différentes cérémonies la vie misérable de ses ancêtres avant ces heureuses inventions; ensorte que cette dernière partie du culte étoit aussi triste que la première partie étoit gaie.

3°. Le peuple croyoit devoir à ces dieux l'état actuel de la société, il leur attribuoit sa police et sa législation; il savoit que ses ancêtres avoient mené autrefois une vie errante et sauvage, sans aucuns principes de gouvernement; c'étoit encore une occasion pour lui de gémir sur le passé et de se féliciter du présent; ce dernier objet de culte étoit regardé comme si interressant, que plusieurs fêtes ou mystères se nommoient *fêtes de législation* (1).

Ces trois objets étoient presque toujours inséparablement unis dans toutes les solemnités. Toute mémoire historique des dieux étoit accompagnée d'usages relatifs à l'agriculture et à la législation, toute fête d'agriculture rappelloit l'histoire des dieux et des loix; toute fête des loix retraçoit le souvenir des dieux et de

(1) *Les Thesmophories* en grec signifient qui porte des loix. *Palilies* indique l'ordre public. *Les Pamilies* modération, circonspection. *Plutarch. de script. symbol. art.* 14.

l'agriculture. Il paroît que cet usage a été commun à toutes les nations civilisées; chaque fête des Juifs rappelloit la victoire de Dieu sur les Egyptiens, le passage de la mer rouge : et cette fête se nommoit aussi la *fête des fruits nouveaux*. La pentecôte étoit la fête de la législation donnée sur le mont Sinaï, et la fête de la moisson. La fête des tabernacles étoit, comme on a déjà vu, une mémoire de la vie errante des Israélites dans le désert, de la récolte des fruits et des vendanges et l'on y faisoit la lecture de la loi.

Les Chinois avoient pareillement des fêtes d'agriculture et de législation; les cérémonies qu'on y observe ont beaucoup de rapport avec celles que les Grecs observoient dans leurs mystères : tout y est exprimé par des signes et des allégories, avec cette différence que chez les Grecs ces signes étoient mystérieux, au lieu qu'à la Chine on les explique aux peuples. En effet le jour de la fête du labourage, les laboureurs en corps vont en cortége chez les magistrats : ils y conduisent en procession une vache de terre cuite, dont les cornes sont dorées; un enfant la suit par derrière, ayant un pied chaussé et l'autre nud, il fouette de tems en tems cette vache comme pour la faire avancer. Ce cortége est suivi de gens déguisés de differentes façons, de musiciens, de danseurs; arrivés chez le magistrat, celui-ci fait aux assistans un discours de morale sur la culture et le travail; ensuite on brise la vache de terre cuite qui est remplie de petites vaches de même matière que l'on distribue au peuple. A la Chine la vache est le symbole de l'agriculture; l'enfant indique le travail et l'industrie sans lesquels l'homme ne peut subsister : c'est là-dessus que roule le discours que le magistrat prononce devant l'assemblée.

Ainsi ce que le peuple savoit de ces fêtes et de ces

mystères ne pouvoit contribuer qu'au bien des sociétés; il n'y voyoit que l'éloge de l'agriculture et le triomphe des loix; il est vrai qu'on le voyoit aussi pleurer sur le sort de ses dieux, mais il se consoloit ensuite; sa tristesse étoit tempérée par la joie et la joie par la tristesse, ce qui le tenoit dans un état mitoyen ou dans une modération dont l'objet étoit de l'empêcher de se porter à aucun extrême; l'habitude le guidoit dans ses alternatives, le sentiment n'y entroit presque pour rien, ou du moins il n'éprouvoit que des impressions passagères qui n'influoient en rien sur sa conduite. Il revenoit à la vérité de ces fêtes fort touché des malheurs des ses dieux, mais fort content de ce qu'ils avoient remporté la victoire sur leurs ennemis; très-soumis à sa police, et content, il retournoit à son travail ordinaire.

Quelle étoit donc la partie de ces fêtes que l'on cachoit au peuple avec tant de soin? quel pouvoit être l'objet de ce secret inviolable? ne vouloit-on pas lui dire que ses dieux n'étoient que de faux dieux, ou n'étoient que des allégories des anciennes révolutions de la terre? vouloit-on lui cacher la funeste catastrophe du déluge? le sentiment des anciens et des modernes paroît favoriser ce soupçon; cependant le déluge étoit un événement connu du vulgaire, il croyoit en connoître les circonstances et la cause? les fêtes consacrées en mémoire du déluge, la commémoration perpétuelle que l'on y faisoit de la vie misérable des ancêtres, nous indiquent que ce n'étoit point l'histoire du passé que l'on vouloit cacher au peuple. D'ailleurs quand on auroit appris au peuple que tous ces dieux ou au moins quelques uns d'entre eux n'étoient point de véritables dieux, toute étrange qu'eût été une pareille révélation, elle n'eût pu faire par elle-même aucun tort

à la législation qui tendoit à maintenir l'homme dans l'état de société. De ce qu'il peut y avoir des faux dieux, le peuple ne pouvoit point en conclure qu'il n'y a point de divinité; en effet c'étoit-là le sentiment de ceux qui étoient revenus des préjugés du paganisme et des merveilles de sa mythologie; peut-être qu'un éclaircissement sur cet article eût causé quelque mouvement passager dans les esprits des peuples, mais il ne pouvoit anéantir l'état de société, objet que la police ancienne avoit perpétuellement en vue. D'ailleurs c'étoit une vérité qui, quoique non prêchée par la religion des payens, étoit universellement, mais tacitement reconnue, et qui se décéloit par une multitude d'actions involontaires (1). Le peuple savoit d'ailleurs que tel dieu étoit adoré dans un pays ou dans une ville, et que tel autre dieu avoit son culte dans d'autres. Si le peuple étoit tombé dans le polythéisme et d'une façon insensible, on pouvoit également le ramener à ses premiers principes par des instructions sagement ménagées; il ne falloit pour cela qu'aider les progrès des connoissances, et dégager aux yeux du vulgaire la divinité des nuages qui l'obscurcissoient: enfin si cette théologie secrette étoit pure et utile au genre

---

(1) Horace, en parlant de Jupiter, en donne une idée bien différente du vulgaire, et le montre comme un dieu unique.

> *Nil majus generatur ipso,*
> *Nec viget quidquam simile aut secundùm.*
> *Lib. I, Od.* 12.

Les payens, selon Tertullien, se servoient comme nous des expressions *Dieu nous voit*, *Dieu nous entend*, *Dieu le rendra*; ce qu'ils disoient en regardant le ciel et non le capitole: c'est ce qu'il appelle le *témoignage d'une ame naturellement chrétienne*. Voyez *Apologet.*

humain, il falloit la lui révéler, et les vues favorables que les anciennes législations ont eu pour le bien des hommes, nous doivent faire présumer qu'elles l'eussent fait si elles eussent jugé cette connoissance utile, ou si l'utilité n'en eût été balancée par quelque inconvénient.

Nous devons donc légitimement soupçonner que la théologie que l'on cachoit si soigneusement au peuple avoit quelque vice secret si ancien, si accrédité, et même qu'elle n'avoit pu ni voulu le supprimer ou le détruire, et qu'elle s'étoit contentée de le cacher à la connoissance du vulgaire. Je dis ici que c'étoit la théologie que l'on cachoit aux yeux du peuple; en effet Macrobe nous a dit ci-devant au sujet de Saturne le dieu des tems, qu'il étoit permis d'en parler au peuple selon le langage des poëtes et des physiciens; ainsi on ne lui cachoit que la partie théologique ou dogmatique du culte.

Les mystères des anciens avoient certainement un vice contre lequel tous les premiers pères de l'église chrétienne se sont élevés avec raison : on leur reprochoit leurs spectacles impurs, leurs images impudiques, leurs symboles honteux propres à faire rougir la pudeur (1). Ces accusations sont fondées et le récit des auteurs payens les justifie. Les mystères secrets étoient

(1) On montroit aux yeux du peuple le *Kteis* et le *Phallus*, représentations du membre viril. C'étoit, selon les apparences, un emblême de la génération des choses, qui rappelloit aux hommes la reconnoissance qu'ils devoient aux dieux pour la fécondité. Voyez *Diodor. lib. I*, *parag.* 2, *cap.* 32. Tertullien dit : *Virile membrum totum est mysterium.* Cet emblême étoit le même peut-être que celui de l'œuf qui en Egypte et en Perse, étoit le symbole du monde, et de l'auteur de la nature qui produit tout en lui-même; on en portoit dans les orgies, dans les mystères d'Orphée. *Macrob. Saturn lib.* 7, *cap.* 14. *Theodoret. lib. I.*

aussi quelquefois souillés par des sacrifices barbares dans lesquels on répandoit le sang humain. Il est vrai que tous ne donnoient point dans cet excès affreux; mais aucuns n'étoient exempts des premiers. Regarderons-nous donc ces abominations et ces impuretés comme la cause du secret des mystères? il n'est pas douteux que ce ne fût une raison de se cacher pour les célébrer; mais nous demanderons pourquoi la police qui tenoit ces choses secrettes dans les mystères, les laissoit-elle voir à la multitude et pratiquer dans d'autres fêtes qui n'étoient point des mystères? pourquoi montroit-on ces indécences dans des cérémonies publiques où les femmes oublioient toute honte et toute pudeur? pourquoi renfermoit-on dans un coffre comme des objets mystérieux ces choses que dans d'autres circonstances on montroit à tous les yeux? en effet plusieurs statues et autres monumens placés dans les temples, dans les rues, dans les cirques, dans les maisons, représentoient des objets infâmes et si monstrueux, qu'il est presque incompréhensible comment la pudeur pouvoit entrer dans les temples et y lever les yeux au ciel (1). Ces pratiques et ces images étoient sans doute très-dignes d'être ensevelies dans les ténèbres; cependant nous ne pouvons point en conclure qu'elles fussent la cause du secret des mystères, puisqu'elles étoient tolérées en tant d'autres occasions: elles étoient, suivant les apparences des abus de quelque usage primitif fondé sur quelque principe innocent ou utile dans

(1) *Varro apud Augustin. de Civitate Dei, lib. 7, cap.* 21. Hérodote, Pausanias, Diodore de Sicile nous attestent la même chose. Sur le linteau qui entoure le cirque si bien conservé que l'on voit dans la ville de Nismes en Languedoc, on voit en bas relief la figure d'un grand nombre de membres virils aîlés. La même ville possede la statue fort indécente d'un hermaphrodite.

son origine : il ne faut point supposer les hommes gratuitement criminels. Mais quel pouvoit être ce principe que l'on cachoit au peuple ? supposerons-nous qu'il étoit encore plus contraire à la police et aux bonnes mœurs que l'abus énorme qu'on faisoit de l'usage des emblêmes ? c'est ce qu'on ne peut concevoir, ni concilier avec les suites et les effets des mystères sur ceux qui étoient admis à leur participation. Recueillons là-dessus le peu que l'antiquité a laissé échapper de son secret en différens tems et en différens lieux.

» Tous les mystères, dit Plutarque par la bouche » d'un inconnu qu'il fait parler, ont rapport à la vie » future et à l'état de l'ame après la mort; ce que l'on » y représente n'en est que l'ombre, c'est une foible » image de toutes les beautés dont la contemplation » est réservée à tous ceux qui ont été vertueux ici-» bas (1) ». Voyons ce philosophe s'expliquer lui-même et dans une occasion où son cœur seul doit parler, puisque c'étoit pour se consoler avec son épouse de la perte commune qu'ils venoient de faire de leur fille. » Le vulgaire s'imagine, dit-il, qu'après la mort » il ne reste plus rien de l'homme, qu'il n'y a pour » lui ni biens ni maux; tu sais bien le contraire; une » tradition de famille nous a transmis comme de main » en main une doctrine bien différente; d'ailleurs ini-» tiés comme nous le sommes aux mystères religieux » de Bacchus, et témoins de ces cérémonies saintes, » nous sommes instruits de ces grandes vérités que » l'ame est incorruptible et qu'il y a un avenir (2) ». Cicéron avoit dit avant lui : » ce sont les mystères » de Cérès qui nous ont appris, non-seulement à

(1) Plutar. de oracul.

(2) Plutar. consol. ad uxor.

» vivre avec joie, mais encore à mourir avec l'espoir » d'un avenir plus heureux (1) ». Isocrate dit aussi que les initiés s'assurent de douces espérances pour le moment de leur mort et pour toute l'éternité (2). On voit dans Aristophane que ceux qui participoient aux mystères menoient une vie innocente, sainte et tranquille, qu'ils mouroient dans l'espérance d'une condition heureuse, que la lumière des Champs Elisées leur étoit promise, et que les autres hommes ne devoient s'attendre qu'aux ténèbres éternelles (3). Diodore dit pareillement que l'initiation rendoit plus religieux et plus juste qu'on n'étoit auparavant. Platon a dit qu'on apprenoit dans les mystères que la vie n'est qu'un lieu de passage et un poste qu'il n'est point permis de quitter sans la volonté de Dieu. Il ajoute ailleurs que les hymnes de Musée qu'on chantoit dans les mystères parloient des récompenses et des plaisirs des bons dans le ciel, et des supplices qui attendoient les méchans (4). Aristide dit que les mystères ne sont point faits pour donner la tranquillité de l'esprit au moment présent, et qu'ils ne peuvent délivrer des accidens de cette vie, mais qu'ils ont pour objet d'améliorer notre sort après la mort, et d'empêcher que l'on ne soit plongé dans les ténèbres et la boue avec les impies. Sophocle avoit publié la même doc-

(1) Cicero de Legibus lib. II.

(2) Isocrates in panegyric.

(3) Aristophan. in Ranis.

(4) Plato in Phædon. Strabo, lib. X. dans Platon, on apperçoit le même langage des initiés et leur espérance d'une félicité sans bornes ; il dit que c'est par les mystères et les purifications qu'on y impose que l'on sera admis dans le séjour des dieux, et délivré des peines de l'autre vie ; aulieu que ceux qui n'auront pas été purifiés seront engloutis dans l'abyme. V. Phædon.

trine; ce n'étoit, selon lui, que les initiés qui pouvoient jouir des plaisirs de l'élisée, le tartare étoit réservé pour le reste des hommes. » Heureux, dit Euripide, » celui qui ayant été digne d'avoir la révélation des » dieux, vit ensuite saintement ». Diogène étoit très-révolté de ce sentiment qui excluoit les autres hommes de la félicité à venir, il le trouvoit capable de mettre le désespoir dans le cœur des nations (1). Lucien, dans son dialogue de la barque, dit que les morts ayant passé le triste fleuve, Mycille étonné de l'obscurité et de tout ce qu'il rencontra, dit à un philosophe: » dis-moi, toi qui as été initié aux mystères d'Eleusis, » tout ce que l'on voit ici ne te paroît-il pas semblable à ce que l'on représente dans les mystères? » Oui, tu as raison, répond le philosophe; en effet, » voici Tysiphone, l'une des furies, qui s'avance, la » torche à la main, pour recevoir cette troupe que » Mercure lui amène ».

Ainsi, s'il en faut croire les anciens, ces mystères étoient en effet ce qu'il y avoit de plus saint et de plus sublime dans la religion; il semblera difficile de recuser leurs témoignages, si l'on considère les rudes épreuves, les expiations, les lustrations, les abstinences et les vœux de continence auxquels il falloit se soumettre pour être admis à la connoissance de cette doctrine. Ce n'étoit que par dégrés et après différens examens de conduite, des mœurs et du caractère, que l'on étoit admis à l'initiation parfaite. Il falloit un an de noviciat avant que d'être *Epopte* ou contemplateur; à la fin les postulans couronnés de myrthe subissoient pendant la nuit leur dernier examen; ils entroient dans le sanctuaire, puis ils passoient rapidement par des

(1) Plutar. *de lect. poetarum.*

alternatives fréquentes de lumière et d'obscurité; on leur montroit mille objets confus, ils entendoient des voix extraordinaires, ils étoient environnés d'une nuit profonde et effrayante, et ce n'étoit qu'après ces épreuves qu'ils parvenoient à voir l'objet de leur recherche ou de leur attente; le Demingue leur expliquoit ce qu'ils voyoient, et on les conduisoit à la suite de leurs allarmes dans une prairie agréable.

(1). L'Hiérophante ou chef des choses sacrées vivoit dans le célibat; il s'oignoit avec de la cigüe, et même il en buvoit pour être plus sûr de son fait.

On n'admettoit point tout le monde indifféremment à l'initiation des mystères, on crioit à haute voix pour écarter les profanes. Les homicides, même involontaires, les enchanteurs, les scélérats, les impies, les épicuriens en étoient exclus. Néron ayant osé s'y présenter, respecta la voix du crieur et se retira (2). « Il » n'y a, dit Porphire dans Eusèbe, que ceux qui » ont réglé toutes leurs démarches et les actions de » leur vie pour le salut de leur ame, qui puissent par- » ticiper et être initiés aux mystères secrets de la » religion » (3).

Voilà le sentiment uniforme de toute l'antiquité sur l'objet et la fin des mystères. En vain a-t-on voulu en de certains tems ne voir dans cette doctrine qu'une philosophie moderne élevée depuis pour justifier la religion payenne. Il faut s'aveugler volontairement pour refuser d'entendre ici la voix de l'antiquité : elle nous dit que cette doctrine d'une autre vie est une tradition

---

(1) *Meursii Eleusinia.* Biblioth. choisie de le Clerc, tome VI, et les mémoi. de l'acad. des inscript. tome XXI, page 92.

(2) *Sueton. in vitâ Neronis, cap.* 34.

(3) *Euseb. præparat. evang. lib.* 4, *cap.* 8.

soutenue dans tous les tems et chez tous les peuples policés. Ce qu'elle avoit de particulier et ce en quoi elle différoit prodigieusement du christianisne, c'est qu'elle n'enseignoit qu'en secret et à l'oreille d'un petit nombre d'initiés, ce que la religion chrétienne publie à haute voix, et a proclamé ouvertement dans toutes les parties de la terre. Eusèbe ne se dissimule point lui-même cette fin religieuse des mystères, quoique d'ailleurs il se déchaîne contre eux avec véhémence; mais puisqu'en parlant aux initiés il leur dit que leur partage dans l'autre vie sera très-différent de celui qu'ils s'y promettent, et qu'ils n'y trouveront que des feux éternels, il supposoit donc que les mystères les avoient entretenus de cet avenir heureux ou malheureux réservé à ceux qui auroient bien ou mal vécu sur la terre (1).

Lorsque l'Empereur Julien, ce grand adversaire du christianisme, voulut lui opposer la doctrine sublime des Platoniciens que pour cette raison il étudioit, ce fut à Hiérophante d'Eleusis qu'on le renvoya pour acquérir des lumières (2). Les mystères étoient dans le sanctuaire où le dogme de l'autre vie s'étoit con-

---

(1) *Euseb. præparat. evang. lib. 2, cap. 3.* D'ailleurs les anciens avoient des mystères achérontiques (*sacra acherontia*). Ce nom seul indique leur objet; il vient de *Khoron*, la fin, ce qui suit la demeure dernière.

(2) Voyez les mémoires de l'académie des inscriptions, tome XXI. page 104, ou *Eunapius in Maxim.* Il y a aussi lieu de croire que les mystères des Atheniens n'avoient pas reçu leur nom du bourg d'Eleusis, mais que ce nom vient de l'objet de ces mystères, qui étoit d'obtenir le salut qui vient de Dieu; rien de plus fréquent dans les pseaumes que ces expressions. *El-jsei, Deus salutis meæ. Eloi-isei*, qui signifie la même chose, ou *Eli-isa*, mon Dieu est mon salut. Enfin je crois que *Eleusis* signifie le salut de Dieu, salut divin, dont sont pareillement venus le nom d'*Ilissus*, rivière dans laquelle se faisoient les purifications usitées dans ces mystères, et enfin le nom d'*Elisée* qu'on donnoit au séjour des bienheureux. Voyez pseaumes 18, 3, 49.

servé; c'étoit d'eux que procédoit vraisemblablement cette philosophie morale et religieuse qui commençoit déjà à se répandre plus de trois siècles avant notre ère chrétienne, et qui, tôt ou tard, auroit produit quelque révolution dans la religion payenne, si son renversement n'eût point été réservé à une autre cause. Cette philosophie étoit le fruit du desir de savoir, et de cette ardeur inquiette que les grands génies de la Grèce ont eue de connoître la nature de l'univers, celle des dieux et le sort de leur propre ame; on n'ignore pas que les motifs de leurs voyages en Egypte, Chaldée et aux Indes, étoient de s'éclairer et d'arracher aux prêtres leurs secrets. C'est de-là qu'est venue cette philosophie sublime et quelquefois outrée et romanesque, qui s'efforçoit d'approfondir toutes les questions, et même celles que la nature a interdites à l'homme: on voulut connoître l'origine de l'univers, son antiquité, sa durée et sa fin. C'est aussi delà qu'est venu le caractère silencieux et mystérieux des premières sectes de la philosophie; la fille devoit tenir de sa mère: on ne communiquoit qu'avec peine ce qu'on avoit eu tant de peine à obtenir, et que d'ailleurs on avoit promis de ne point réveler. Il fallut sept ou huit siècles pour nous fournir quelques mots échappés qui forment le puissant témoignage que nous venons de produire.

Enfin une nouvelle preuve que les mystères devoient avoir quelque rapport avec la vie future, c'est que tous les héros, tels qu'Orphée, Thésée, Hercule, Bacchus, Ulysse, Enée, ne sont descendus aux enfers qu'après s'être fait initier aux mystères.

Si ce sont les dogmes de l'immortalité de l'ame et ceux qui annoncent les récompenses et les châtimens d'une autre vie, qui faisoient l'objet des mystères, il est difficile de concevoir la raison pour laquelle on a

caché cette doctrine qui a toujours été regardée comme le principal lien de la société, et comme le frein le plus capable de contenir les passions des hommes. Le dogme de l'avenir semble avoir été dans tous les tems la base de toute législation civile et religieuse; le paganisme ne pouvoit méconnoître un sentiment si universel; peut-on se figurer que le peuple l'ignorât, tandis qu'on lui peignoit sans cesse les Champs Elisées, le Tartare, le Styx, l'Achéron, Pluton, Minos, Eacus et Rhadamantes, les furies vengeresses, les supplices des criminels célèbres ? Le peuple sçavoit par cœur les descriptions des poëtes, et par conséquent il en sçavoit autant que les agrégés aux mystères. Comment donc Plutarque nous dit-il, comme on a vu tout-à-l'heure, que le vulgaire n'imaginoit rien après la mort ? comment Platon a-t-il pu dire, cinq cent ans avant lui, que c'est une opinion du peuple qui subsistoit encore dans toute sa force, qu'après la dissolution du corps l'ame se dissipoit et cessoit d'être ? Il ajoute que ce que l'on dit de contraire à cette opinion dans les mystères, est une vérité aussi importante que difficile à comprendre et étonnante pour le vulgaire. D'un autre côté, quelle contradiction ne trouvons-nous pas dans les écrits des anciens ? Cicéron dit en public, dans son oraison pour Cluentius, que tout ce qu'on dit de l'autre vie n'est qu'une fable, et qu'au-delà de la mort il ne faut rien attendre; mais il parle bien différemment dans son cabinet et dans ses ouvrages philosophiques. Les enfans même, suivant Juvenal, ne croyent pas aux enfers, *nec pueri credunt*, &c. Platon trouvoit tout ce qu'on disoit de l'autre vie si contraire à la religion et au bon sens, et si opposé au bonheur de l'homme, qu'il vouloit qu'on n'en parlât qu'en bien et jamais en mal, et que l'on supprimât de ce dogme

tout ce qu'il renfermoit de contraire à la bonté de Dieu (1). Mais comme le dogme de l'autre vie doit nécessairement être considéré sous deux aspects inséparables, on cacha le bon au vulgaire et l'on supprima totalement le mauvais, qu'il ne falloit que rectifier. Croire aux enfers à la façon du peuple, c'étoit n'y rien croire; voilà pourquoi Plutarque qui croyoit à la vie future, se moquoit de l'enfer des poëtes. Diodore de Sicile et Cicéron vont nous expliquer eux-mêmes ces contradictions. Les Grecs, dit le premier, ont mêlé tant de fables au dogme de la vie future, qu'ils lui ont ôté toute sa force. Le second nous dit que les descriptions vulgaires, c'est-à-dire poëtiques, que l'on faisoit de l'enfer, étoient triviales et si ridicules, qu'il n'y avoit que des enfans ou des femmelettes qui en fussent effrayés. Lorsque St. Paul parle du jugement futur, Félix en est épouvanté ainsi que de la résurrection : il traite cet apôtre d'insensé. Le même St. Paul prêche la résurrection devant l'aréopage; les uns s'en moquent; les autres remettent à l'entendre à une autre fois (2). Pline nous montre que les anciens regardoient la résurrection comme un dogme insensé (3). Telle étoit donc à cet égard l'ignorance et l'indifférence du peuple, qu'il eût regardé comme un insensé ou comme un impie celui qui lui auroit révélé le vrai secret des mystères; il faisoit consister sa religion à ne la point connoître; delà ce propos d'un des interlocuteurs de Platon, qui dit : « Nous n'estimons point

---

(1) Plato in Pædon. Idem de repub. lib. 3. Cicero pro Cleuentio. Juvenal. Satyr. 2, vs. 152.

(2) Actes des Apôtres, chapitre XVII, vs. 32, et chapitre XXVI vs. 24.

(3) *Lêródês logos*. Anilis fabula, puerile deliramentum, lib. 2, cap. 7, et lib. 7, cap. 55.

» qu'il soit religieux d'examiner la nature de l'Etre » suprême et de l'univers, ni de faire une étude pro» fonde de la nature des choses » (1). Le sentiment public et dominant étoit qu'il n'y avoit plus rien après la mort, comme on le voit en plusieurs endroits de Séneque, qui parle alors comme le peuple (2).

Voilà sans doute le nœud de l'énigme; les peuples et les initiés aux mystères connoissoient également une vie future ou un autre état après la mort; mais les peintures fabuleuses et contradictoires que l'on avoit faites de cet état, faisoient que depuis long-tems le peuple n'y croyoit plus; ce qu'il en savoit lui paroissoit puérile; les initiés au contraire y croyoient toujours, parce qu'ils en avoient des idées plus pures et plus raisonnables. Les peuples ayant été disposés par des principes primitifs à croire une autre vie, il paroît bien étrange qu'on ait affecté de les laisser dans une erreur où les fables les avoient fait tomber, et que l'on ait si long-tems négligé de redresser leurs idées. Pourquoi la police, d'accord avec la religion, a-t-elle caché au vulgaire pendant une longue suite de siècles des vérités si utiles, si importantes à connoître? Cherchons donc quel pouvoit être le motif de cette conduite; est-ce par haine pour la religion? est-ce dans la vue d'établir sur ses ruines le matérialisme ou le polythéisme? on ne peut le penser, puique les initiés, comme on a vu, étoient des hommes plus religieux, qui détestoient les erreurs du peuple, et qui n'avoient que du mépris pour son aveuglement. Est-ce par l'ambition jalouse de posséder exclusivement la vérité?

(1) Plato de Legibus, lib. 7.
(2) Senec. Epist. XXIV, XXX et LIV, et consol. ad Marciam. cap. XIX.

Le

Le secret étoit-il uniquement l'effet de cet esprit mystérieux, commun à tous les anciens, et qui paroît avoir été si fort de leur goût ? Je ne crois pas que les conjectures puissent nous rendre raison du secret des mystères ; la doctrine qu'on y conservoit étoit assez grande et assez sublime pour que le gouvernement eût des vues si retrécies ; et malgré le crime que l'on peut faire à la police, je crois qu'il y auroit de l'injustice à penser que ses vües n'eussent pas eû pour objet dans l'origine l'utilité du genre humain et le bien des sociétés. Il s'agit donc de connoître qu'elles ont pu être ses vues, et comment elles pouvoient avoir assez d'apparence de sagesse pour avoir fait prendre un parti si étrange à des législations, d'ailleurs si sages et si raisonnables.

CHAPITRE II.

Des vrais motifs du secret des mystères. Ils avoient pour objet de cacher au vulgaire le sort du monde et sa destruction future.

I. POUR expliquer l'énigme du secret des mystères que l'on voiloit avec tant de soin au peuple, il faut encore remonter au premier état des hommes après les révolutions de leur séjour. Il est vrai que le tableau que nous allons présenter est moins fait d'après l'histoire écrite que d'après les monumens de la nature ; mais c'est précisément ce qui le rend plus ressemblant et ce qui le doit rendre plus croyable. D'ailleurs l'histoire transmise par les usages des hommes nous offre des monumens très-conformes à ceux que la nature nous fournit.

Nous avons donc vu l'homme plongé dans la mélancolie la plus profonde, occupé du souvenir de ses maux, plein de dégoût pour le monde, ne regardant plus la terre que comme un séjour malheureux, et comme une vallée de larmes qui ne méritoit point son attachement et son amour; nous l'avons vu soupirer après un avenir que devoit suivre la destruction du monde actuel : celui-ci devoit faire place à un autre où il seroit content, fortuné et à couvert des maux auxquels sa nature l'expose. Cette morale étoit grande, sublime et digne dans tous les tems de l'homme religieux; mais lorsqu'il se trouve d'ailleurs, comme il l'étoit alors, accablé du poids de ses misères, ces sentimens si grands sont moins ceux de la religion que ceux du désespoir; ces idées ne sont plus que les effets d'une passion chagrine dont les suites, comme on a vu, deviennent funestes à la société; le dogme de l'avenir dans des esprits ainsi disposés, loin d'être utile est nuisible, et n'est plus qu'un poison lent qui mine et qui détruit peu-à-peu l'esprit de société.

Tel a été le sort des hommes; cet esprit mélancolique les a conduits insensiblement, comme on a vu, à cette vie errante, sauvage, barbare et déraisonnable où toute l'antiquité se souvient d'avoir langui, et où tant de nations se trouvent encore plongées. Ce n'est qu'à l'aide du tems, qui peu-à-peu a affoibli ces idées, que quelques familles ou peuplades guidées par leur vie errante, sont arrivées dans des climats plus doux, plus tranquilles, plus heureux, et s'y étant arrêtées, ont présenté le spectacle d'une nation fixe et sédentaire. Mais que l'on ne s'imagine pas que cet état ait pu se former de lui-même et tout d'un coup; le goût de la vie errante, fortifié par l'habitude et par des idées religieuses, a dû dissoudre plusieurs fois les

peuplades que le hasard seul avoit formées ; il a dû présenter des obstacles fréquens à la stabilité des premières sociétés ; enfin quelque génie puissant s'étant apperçu de la source du mal, a travaillé de concert avec le tems à détourner l'esprit des peuples des idées sombres et farouches que leur chagrin et leur religion excessive leur inspiroient. Il semble que le moyen le plus naturel qu'un législateur dût prendre eût été de multiplier les instructions, de faire servir la religion elle-même à reprimer la religion, et d'inspirer aux peuples des maximes plus douces, plus raisonnables et plus tranquilles. Il est sans doute impossible de dire pourquoi cela ne s'est point fait ; il faudroit pour cela connoître les circonstances où l'homme étoit alors, le dégré de sociabilité dont il étoit devenu susceptible, et même le détail de ses erreurs, la nature de ses opinions ; nous sentirions peut-être alors que les moyens que nous imaginions étoient impraticables, et que la police n'a pu trouver de moyen plus efficace pour attacher l'homme à son état présent, que de lui faire perdre de vue ou de lui voiler l'avenir.

II. Pour parvenir à cette fin, il ne fallut qu'inspirer aux hommes du goût pour la culture des terres, premier moyen qui dut les rendre entièrement sédentaires ; l'occupation que l'agriculture leur donna, l'aisance et l'abondance qui en furent les suites les attachèrent au sol, et le travail affoiblit peu-à-peu en eux les idées tristes dont ils avoient été presqu'en naissant pré-occupés ; ce que la religion avoit de plus lugubre ne fit plus l'unique objet des méditations, on pensa à d'autres choses qu'à l'avenir, et la religion elle-même fut remise en dépôt à quelques hommes qui en furent plus particulièrement chargés. Ce fut alors que la police et la religion, presque toujours alliées ensemble dans

ces tems anciens, se virent en possession d'administrer les instructions aux sociétés, et de diriger le culte de la manière la plus convenable aux besoins de la société et aux objets vers lesquels on voulut tourner les esprits.

L'institution des mystères doit donc être regardée comme un des plus grands ressorts qui après avoir lié l'homme à la société et l'avoir rendu agriculteur, le fixa dans sa demeure et forma des nations policées. Il est vrai que cette institution n'a pas moins contribué à l'ignorance des peuples à l'égard de la religion; mais ce malheur seroit arrivé tôt ou tard quand bien même l'homme fût resté dans sa vie errante et mélancolique; la politique en lui cachant les dogmes religieux n'a fait que prévenir l'effet du tems. Il falloit pour faire oublier à l'homme ses effrayantes chimères et les objets lugubres qui l'occupoient, le ramener à l'ignorance; c'étoit peut-être le seul moyen de le changer et d'en faire un être nouveau. En effet, nous voyons que tous les peuples qui n'ont point eu de mystères ont été les seuls qui aient persévéré dans une vie errante, farouches, et qui soient restés sauvages et barbares jusqu'à nous.

Cicéron, et toute l'antiquité avec lui, a donc eu raison de dire que c'étoient les mystères qui avoient tiré l'homme d'un état farouche et barbare pour le civiliser; pour adoucir ses mœurs, et pour l'amener aux vrais principes de la société (1). Il n'est point de peuple chez qui les mystères furent en plus grande vénération que chez les Athéniens; ils s'y célébrèrent pendant plus de deux mille ans avec une pompe très-propre à entretenir le respect qu'on avoit pour eux;

(1) *Cicero de Legibus, lib.* 2.

les magistrats y présidèrent long-tems. C'est sans doute à ces circonstances que l'on peut attribuer la douceur, la politesse, la vivacité, la gaieté et cet esprit d'urbanité qui distingueront toujours les Athéniens des autres peuples de la Grèce. Les mystères, dit Epictète, ont été établis pour régler la vie de l'homme, et pour en écarter les désordres.

Il est vrai que l'antiquité ne nous dit point que la vie sauvage des premières nations ait été une vie religieuse, et que leurs désordres aient été les fruits de leur tristesse. Mais écoutons Denis d'Halicarnasse. » Qu'on ne s'imagine point, nous dit il, que j'ignore » qu'il y a des fables utiles aux hommes : les unes » sont destinées pour représenter les œuvres et les » effets de la nature par un sens caché et allégorique, » d'autres ont été inventées pour consoler les hommes » dans leurs malheurs, pour adoucir leurs peines, pour » les délivrer des troubles de l'esprit et des craintes, » pour leur ôter des opinions nuisibles et déraison- » nables, enfin pour quelque autre utilité ou conve- » nance. Je sais ces choses aussi bien qu'un autre (1) ». Ce passage est assez important pour être considéré de plus près; on y voit d'abord que les fables, c'est-à-dire le voile de la religion, avoient été inventées par des vues d'utilité relatives au bien de tout le genre humain; on y voit qu'avant leur invention le cœur de l'homme étoit obsédé de troubles et de craintes, et que son esprit étoit rempli d'opinions nuisibles et déraisonnables, contraires à son bonheur et à sa tranquillité; d'ailleurs Cicéron nous a dit que les mystères avoient produit une vie heureuse et tranquille. Les désordres qu'ils ont fait cesser n'étoient donc point de la nature

(1) *Dyonys. Halicarnass. lib. 2, cap. 7.*

de ceux que nous montre la vie sauvage telle que nous la voyons en Amérique. Les sauvages anciens ont dû être différens des sauvages modernes ; le désordre des premiers étoit plus dans leur esprit que dans leur conduite domestique ; leur genre de vie étoit moins déréglé du côté des mœurs, que troublé par des erreurs et des opinions extraordinaires ; aussi quels sont les moyens que l'on a pris pour régler la vie des hommes ? d'une part, on s'est servi du travail, de l'autre on s'est servi du secret et du silence. Par le travail on a rendu l'homme sédentaire ; par le secret on lui a fait oublier ses erreurs et ses opinions anciennes. En un mot, c'est par les mystères que l'homme s'est trouvé heureux et policé.

III. Examinons maintenant quelles pouvoient être ces terreurs et ces opinions des premiers hommes. Elles devoient être tout à la fois nuisibles et religieuses ; elles étoient dangereuses, puisque la police crut devoir les supprimer ; elles étoient religieuses, puisque la religion les a conservées et les a communiquées à quelques hommes choisis : d'ailleurs elle exigeoit que tous les citoyens y participassent à quelques égards. Enfin c'étoit un point de religion chez les Athéniens de faire initier aux mystères les enfans au berceau, et tous les mourans, et la négligence à cet égard passoit pour un sacrilège (1). Il y avoit, selon toute apparence, quelque partie cérémonielle ou vulgaire que l'on communiquoit à ces sortes de personnes, et l'on ne leur révéloit point les secrets importans réservés pour les seuls initiés (2).

(1) Voyez les mémoi. de l'acad. des inscript. tome XXI, page 102, et Terent. in Phormion, act. I, scen. 1.

(2) Diodore de Sicile dit positivement qu'en Crète les mystères se célébroient à la vue de tout le monde, que les initiés étoient reçus pu-

Nous appellerons cette doctrine importante, que l'on cachoit au vulgaire, *la science de l'avenir.* En effet, nous avons fait voir que les dogmes de l'immortalité de l'ame et de la vie future faisoient partie des mystères. Cependant si le dogme de la vie future eût été l'unique objet de cette science des initiés, et s'il n'y eût été question que des récompenses et des châtimens que les hommes recevront dans l'autre vie, comment supposer qu'on eût voulu faire un secret d'un dogme que la religion regarde comme propre à exciter une crainte salutaire, et à contenir les passions des hommes, et par conséquent à les rendre plus sociables? Cette partie de la science de l'avenir n'eût vraisemblablement point été mise sous le secret, si elle n'eût pas été jointe à quelques autres opinions dangereuses. Aussi voyons-nous en effet que le dogme de la vie future avoit transpiré de toutes parts, et que cette partie des mystères n'étoit plus un secret.

Quelle étoit donc la partie vraiment dangereuse des mystères? un passage de Denis d'Halicarnasse doit nous la faire découvrir. Peu de lignes après l'endroit que nous venons de citer, il dit: « qu'il n'y a que « des philosophes qui puissent sans se choquer rece- « voir l'intelligence du sens et du secret des fables, « tandis que le vulgaire seroit choqué de ce qu'on

---

bliquement, et que l'on ne cachoit rien à ceux qui vouloient s'en instruire. *Diodor. lib.* 4. Il est difficile de prendre à la lettre ce récit de Diodore; des mystères que l'on révèle à quiconque veut les entendre ne sont plus des mystères : il faut donc entendre ce qu'il dit des cérémonies et non des dogmes secrets. Il peut se faire qu'on expliquât les cérémonies relativement à l'histoire connue de Jupiter, de Cérès, etc. On y joignoit peut-être quelqu'instruction morale; d'ailleurs on a tout lieu de croire qu'il y avoit un nombre d'initiés à qui l'on ne disoit pas tout. Voyez les mémoires de l'académie des inscriptions, tome XXI, page 104.

« lui diroit des malheurs arrivés aux dieux en prenant « les choses à la lettre ». Ce passage au premier coup d'œil paroît avoir peu de rapport à notre sujet, il paroît même inintelligible. Le peuple n'ignoroit pas les malheurs arrivés à ses dieux? toutes les nations payennes en étoient instruites; la plûpart de leurs fêtes, comme on a vu, retraçoient leurs infortunes; le peuple les célébroit par ses larmes, il n'avoit garde d'en être scandalisé quoiqu'il prit leurs histoires à la lettre; mais les philosophes n'y voyoient que l'histoire de la nature, une théologie obscure et cachée; selon lui les guerres d'Osiris et de Typhon, les calamités dont elles accablèrent le monde, n'étoient que les combats des intelligences supérieures (1). Les guerres des dieux et des géans n'avoient, comme on l'á prouvé, pour basse qu'un dogme pareil, puisque Platon comdamne le langage des poëtes qui ont chanté les victoires et les défaites de ces dieux; il dit » que ces » discours sont durs à entendre, et qu'il n'en doit » point être question dans une ville policée; que la » divinité est bonne et la source unique de tout bien, « et qu'enfin il n'en faût parler que selon ce qu'elle « est, sans lui attribuer les malheurs du monde, dont « la cause, telle qu'elle puisse être, est ailleurs que » dans la divinité (2). »

Il ne faut donc point non plus prendre à la lettre ce que dit Denis d'Halicarnasse, mais il faut lui donner le seul sens qui peut rendre raisonnable celles de ses impressions où l'on peut soupçonner du mystère. L'histoire des dieux avoit non-seulement rapport

(1) Plutar. de Iside et Osiride. Idem de Oraculis, etc. Euseb. præparat. evang. lib. I, cap. 10, et lib. 5, cap. 1.

(2) Plato de Republic. lib. 2.

au passé, comme le dit Denis d'Halicarnasse et bien d'autres avec lui, mais encore elle avoit rapport au futur. Les dieux avoient été autrefois malheureux, c'est ce que le peuple sçavoit; mais ils devoient encore l'être un jour, c'est ce que le peuple ne sçavoit pas; et c'est ce qu'on vouloit lui cacher. Tout le monde en Grèce sçavoit, par exemple, qu'Uranus avoit été détrôné par Saturne; que Jupiter avoit été autrefois attaqué par les géans; mais comme nous le verrons bientôt, ce n'étoit que par les mystères que l'on sçavoit que Jupiter seroit enfin chassé du ciel par un autre dieu. Pour quitter le style allégorique, tout cela signifie que les mystères avoient non-seulement rapport aux anciens malheurs de l'univers dont le peuple sçavoit au moins une partie, mais encore qu'on y annonçoit ses malheurs à venir; et c'étoit-là ce qui rendoit la science de l'avenir dangereuse et nuisible à la société. Le faux Esdras semble nous fournir un exemple de l'esprit mystérieux qui cachoit aux hommes le sort future du monde. Dieu lui dit : *mon jugement approche, je ne l'ai dit qu'à toi et à un petit nombre d'hommes semblables à toi* (1).

IV. Le dogme de la vie future dans les premiers âges du monde renouvellé, n'étoit point un dogme simple, il étoit uni inséparablement avec un systême apocalyptique qui, menaçant tous les jours les hommes de la fin de l'univers et de la descente d'un dieu qui devoit venir les juger, les tenoit toujours dans une attente redoutable, et en remplissant les esprits de terreurs et d'opinions extravagantes, empêchoit les sociétés de se rallier, de travailler à leur bonheur et de songer à l'avenir. On voit qu'il étoit nécessaire de dé-

(1) *Esdras, lib. 4, cap. 8, vs. 61.*

rober un pareil systême à la connoissance des hommes, lorsqu'on voulut les engager à former des établissemens solides sur la terre : c'est-là, comme nous dirons par la suite, la cause du silence profond que l'on voit règner dans les livres de Moyse sur le dogme de la vie future et sur l'immortalité de l'ame, silence dont tant de gens ont voulu se prévaloir contre ce dogme ancien.

Non-seulement il étoit d'une politique sensée et favorable à la société, comme étoit vraisemblablement dans son origine celle de notre ancien hémisphère, de cacher au peuple un systême insociable et dangereux par les inductions que les hommes en tiroient; peut-être même la politique eût-elle mieux fait de les supprimer totalement, vû que la folie de ce systême est égale à son danger. Si l'on n'a point pris ce parti; si au contraire on l'a transmis dans les mystères comme un point essentiel de la religion, cela prouve combien l'esprit des hommes en a été affecté; ceux qui ont d'ailleurs assez de force de génie pour oser entreprendre de rendre les hommes heureux sur la terre en les rendant sociables, nous montrent invinciblement par-là qu'ils ont été eux-mêmes intimement convaincus de ces opinions.

V. Jugeons par quelques anecdotes particulières arrivées bien des siècles après l'institution des mystères, du danger qui résulta de ces dogmes de l'avenir que l'on n'avoit point osé totalement supprimer ; ce secret fatal étant venu à percer porta le trouble dans les sociétés, et devint funeste pour ceux qui en furent instruits. Lorsque la doctrine de l'immortalité de l'ame et de la vie à venir eut été répandue par les ouvrages de Platon, la beauté de ce systême le fit accueillir avec le plus grand empressement ; les philosophes le médi-

tèrent et le répandirent à leur tour. Que résulta-t-il de cette découverte ? Cléombrote d'Ambracie ne sait pas plutôt que son ame est immortelle, qu'il monte sur une tour, et se précipite pour arriver plus promptement à la vie future (1). A Cyrène, Hégésias, philosophe, ayant tenu école sur la matière, ses disciples se tuèrent pareillement pour sortir de cette vie malheureuse et passagère, et pour parvenir à celle que leur maître leur promettoit (2). Enfin cette sublime doctrine se changea en moins d'un siècle en une maladie épidémique si dangereuse que Ptolomée Philadelphe défendit de l'enseigner de peur qu'elle ne dépeuplât ses états : alors les poëtes de sa cour entrant dans les vues de ce prince n'oublièrent rien pour décrier cette opinion et la rendre ridicule, afin que les peuples n'en fussent plus les victimes (3). Cependant la doctrine de Platon n'avoit rien qui pût conduire à ce délire meurtrier : elle est bien éloignée d'ordonner ou de conseiller aux hommes d'attenter à leurs jours : au contraire, elle enseigne que la vie est un passage, mais qu'il n'est point permis à l'homme de quitter son poste sans la volonté de Dieu ; c'étoit aussi une des leçons que l'on donnoit dans les mystères. Cicéron parlant de même des misères de la vie et de la félicité de l'avenir qu'il appelle une véritable vie, arrêtoit les transports de ceux qui vouloient se hâter d'y parvenir, par ces mots remarquables : » Ceux, » dit-il, qui sont vraiment religieux doivent conserver » le plus qu'ils peuvent leurs ames dans leurs corps ; » il ne faut point quitter la terre sans l'aveu de celui » qui nous y a fait naître, de peur qu'il ne semble

(1) Lucian. in Phi'ophat.
(2) Valer. Maxim., lib. 8, cap. 9, parag. 6.
(3) L'argument du dialogue de Phedon, par Dacier.

» que nous voulions nous débarrasser du fardeau de
» l'humanité que Dieu nous a imposé (1) ».

Lorsqu'on réfléchit qu'au tems de Platon et de Ptolomée la nature entière étoit calme et paisible, et que cependant un grand nombre d'hommes ont porté jusqu'à la frénésie le dégoût de la vie; si l'on se transporte ensuite aux premiers tems du monde renouvellé, que l'on juge à quels excès le dogme de la vie future a dû porter le genre humain accablé de ses misères, effarouché par la terreur, et consterné par le chagrin; on sent que la police primitive, lorsqu'elle eut acquis quelque pouvoir sur les hommes, n'a point eu d'autre parti à prendre que celui que nous venons de voir prendre à Ptolomée Philadelphe.

VI. Rien ne prouve mieux les effets dangereux du dogme de la fin du monde, que le spectacle des nations chez lesquelles ces idées apocalyptiques n'ont point été supprimées ou voilées par la police; on ne les retrouve que dans l'Amérique et chez les peuples du Nord. A la fin de chaque siècle la religion annonçoit aux Mexicains la fin du monde, ce qui se faisoit sans feinte et sans mystère; le peuple alors, comme on a vu, brisoit ses meubles et ses ustensiles de ménage qu'il jugeoit désormais inutiles. La dernière nuit de ce siècle étoit consacrée aux larmes et à la désolation. Cette politique qui permettoit que l'on annonçât au peuple sa destruction, étoit bien moins sage que celle de l'Egypte où l'on cachoit au vulgaire le motif de la veillée ou de la fête des lumières; on s'efforçoit alors de changer la nuit en un beau jour (2). On peut en dire autant des jeux séculaires des Romains. A Athènes

(1) Cicero somnium Scipion.
(2) Herodot. lib. 2.

le cinquième jour des fêtes Eleusiennes étoit précédé d'une veillée funèbre : on y représentoit la recherche de Proserpine avec des flambeaux, et l'on affectoit d'imiter la tristesse de Cérès ; c'étoit, disoit-on, le jour le plus solemnel de la fête ; on rappelloit dans cette nuit l'enlèvement de cette déesse par Pluton ; et c'étoit le Lampadophore qui conduisoit alors la procession, il représentoit le soleil.

Au Pérou, les éclipses annonçoient au peuple l'instant de la fin du monde ; et nous verrons que chez nos anciens le même motif étoit bien la raison secrette de leurs extravagances en ces occasions, mais il étoit caché sous des allégories que le peuple n'entendoit plus ; on lui avoit laissé ses usages, mais on avoit eu l'adresse de lui en cacher peu-à-peu les motifs, et d'en dénaturer les principes ; presque toutes les fêtes des Egyptiens, des Grecs et des Romains nous montrent la vérité de cette conjecture. Tout ce que les Grecs rapportoient sur les malheurs de leurs dieux, et sur leurs guerres, en un mot toute cette partie de leur mythologie n'avoit pour objet que l'avenir ; on attendoit un jour fatal où les géans devoient attaquer les dieux de nouveau, les vaincre, et remplir l'univers de désordres et de maux ; la nature entière avec les intelligences qui la gouvernent, devoient un jour succomber. Peut-on, après cela, s'étonner si des pays où de tels systêmes étoient publics, connus de tout le monde, ont été plongés dans la barbarie ?

VII. Varron distingue trois théologies, la *mythologique*, la *physique*, et la *civile* ; la première est celle des poëtes et du peuple dont on pouvoit parler publiquement et sur les théâtres ; la seconde traite des dieux, de leur nature, de leur essence, de leur éternité, de leur durée ; on ne doit en parler que sur les bancs de

l'école et non en public et au barreau ; c'est la connoissance de l'univers. Enfin la troisième n'a pour objet que l'extérieur du culte, les sacrifices, c'est la religion civile (1).

Ainsi nous ne manquerons point de secours pour justifier le sens que nous avons donné aux différentes expressions de Denis d'Halicarnasse. Cicéron nous dit que les mystères expliqués et rappellés à un sens raisonnable font plus connoître la nature des choses (*natura rerum*) que celle des dieux (2). Que faut-il donc entendre ici par la nature des choses, sinon quelque théologie relative à l'univers, qui embrasse toutes les choses qui ont rapport non-seulement à sa forme et à sa disposition, mais encore les importans problêmes de son origine, de son antiquité, de sa durée et de sa fin; c'étoient sans doute ces questions obscures et interressantes qu'il étoit dangereux de faire connoître au peuple, et que, devenu par la suite plus éclairé, il estimoit luimême qu'il n'étoit point religieux d'approfondir (3). Cette étude de l'univers conduisoit d'ailleurs à rendre raison des phénomènes et des révolutions physiques, et à chercher ensuite le principe du bien et du mal, qui a été le problême de tous les âges et l'écueil contre lequel tous les hommes ont échoué, soit qu'on ait fait un dieu seul dispensateur d'une justice terrible, et l'arbitre unique des destins de l'univers, soit qu'on lui ait donné, comme les mages, un adversaire pour le combattre et détruire perpétuellement son ouvrage.

Cependant il paroît que ce n'étoit point cette ques-

---

(1) *Prima theologia accomodata est ad theatrum, secunda ad mundum, tertia ad urbem. Varro apud August. de Civitate Dei, lib. 4, cap. 8.*

(2) *Cicero de naturâ deorum lib. I.*

(3) *Plato de legibus, lib. 7.*

tion particulière que la religion vouloit cacher au peuple pour n'en parler qu'aux initiés, il auroit fallu pour cela traiter de l'essence et de la nature de la divinité; ce que, suivant Cicéron, l'on ne faisoit point dans les mystères, et sans doute pour de bonnes raisons, vu que l'homme ne peut atteindre jusques-là par les lumières naturelles. Peut-être pensoit-on d'ailleurs que le dogme des deux principes n'étoit point en lui-même contraire à la tranquillité des sociétés; c'est apparemment pour cette raison que nous trouvons ce dogme si universellement adopté des anciens peuples. En effet qu'importoit aux vues de la police de ces tems-là comment on expliquoit le principe du mal, pourvu qu'on ne prédît point ce mal et qu'on ne jettât point l'épouvante dans la société par l'attente de nouveaux malheurs; ce devoit donc être, selon les apparences, cette seule attente dont les mystères étoient essentiellement dépositaires. Nous avons déjà vu qu'ils étoient dépositaires de la destinée des hommes après la mort, ils l'étoient encore de la destinée de tout l'univers; et leur secret sur *la nature des choses* que pouvoit-il être, sinon que tout étoit périssable et que tout devoit périr un jour?

Les voyageurs modernes nous apprennent que les lettres de la Chine parlent très-peu de la vie future; mais toutes les sectes Indiennes qui se sont établies dans cet empire, entretiennent leurs sectateurs du sort des hommes dans l'autre vie, ce qui donne lieu à une foule de pratiques, d'abstinences et d'austérités auxquelles les dévots se soumettent. Les Bonzes donnent au peuple des spectacles de ce qu'on sera après sa mort; les uns s'y voient pauvres, malades, infortunés; d'autres s'y voient ministres, rois, empereurs; sur quoi un auteur chinois se plaint que ces spectacles disposent le peuple à la révolte, vû que ces préventions lui font

prendre les armes, le rendent hardi et téméraire, lui font chercher la mort comme l'introduction à une meilleure vie. En effet on dit que ces séditions religieuses ont fait périr des millions d'hommes en ce pays; ces fanatiques mouroient en criant aux bourreaux: » Frap-» pez, nous mourons contens, nous allons entrer dans » un séjour délicieux où Foë doit nous rendre heu-» reux (1) ». Que peut la police sur des hommes que le fanatisme enivre au point de courir à la mort?

Les lamas, ou prêtres du Thibet, font au peuple un mystère de la religion (2). Au Japon la religion du Sintos, qui est la plus ancienne de ce pays, est un secret pour le peuple; les prêtres ne parlent qu'à leurs disciples de l'origine du monde; ceux-ci, en s'initiant, s'engagent à ne rien révéler (3). On voit donc que la science de l'univers est au Japon, comme ailleurs, un objet mystérieux; le voyageur qui nous apprend ces particularités, ne dit point qu'on y parle de la fin des choses, il ajoute au contraire que les Sintoïstes ont peu d'idées de l'immortalité de l'ame et d'un état futur. Si ces peuples ont toujours été dans l'état où on nous les représente, ce qu'on ne peut guère supposer, ils ont eu sans doute une science ou théologie bien plus complette; il vaut mieux croire qu'on a si bien conservé le secret, que les prêtres eux-mêmes l'ont à la fin oublié. Il n'en est point de même des nouvelles sectes étrangères établies au Japon; elles font toutes des pénitences, des austérités et des pélerinages en

(1) Histoire générale des voyages tome VI, in-4o, page, 522, 329, 340.

(2) Histoire générale des voyages, tome 7, page, 127.

(3) Kempfer, livre 3, chapitre 1.

vue

vue de la vie future, et elles se livrent à des extravagances dont j'ai déjà tracé le tableau révoltant (1).

VIII. Consultons maintenant la philosophie lorsqu'elle s'est livré à l'étude de la nature, et par ses opinions jugeons un peu des mystères dont elle avoit en partie arraché le secret. On voit que les sectes des philosophes se réunissoient à croire que l'univers changeroit après une certaine révolution d'années; on varioit dans les calculs que l'on osoit en faire, mais toutes les sectes ont donné des tableaux frappans et terribles de ce qui devoit arriver dans les derniers tems, et de l'âge qui d'or qui devoit renaître. Le sage Platon prédisoit le dépérissement du monde et sa fin; le grave Séneque faisoit ses délices de cette contemplation funèbre; chacun donnoit des garans de sa conduite apocalyptique; les uns citoient des prêtres Etrusques ou des Druides; d'autres des prêtres d'Egypte ou de Chaldée; d'autres s'appuyoient même du sentiment des barbares. Aussi est-il arrivé que les premiers empereurs de Rome voyant leur capitale et leur empire troublés par ces systêmes qui commencèrent à se répandre parmi le peuple de leur tems, et à se montrer à visage découvert, chassèrent de Rome et d'Italie les philosophes, ainsi que les mathématiciens et les chaldéens, comme des gens qui troubloient le monde par leurs systêmes, leurs calculs et leurs prédictions (2). L'esprit qui détermina la conduite de ces princes étoit le même que celui qui avoit fait instituer les mystères; ils croyoient devoir sévir contre ceux qui les divulgoient. Nous

(1) Histoire du Japon de Charlevoix, discours préliminaire, chapitre 13.

(2) Suétone dit que, sous Caligula, des Maures et des Egyptiens célébroient pendant la nuit des mystères infernaux.

nous étendrons ailleurs sur les systêmes effrayans de ces philosophes, il nous suffit ici de les annoncer et de dire que ces systêmes avoient leur source dans les mystères.

Nous avons parlé ci-devant de la secte des Orphiques; on peut aussi la regarder comme une secte philosophique et même comme la plus ancienne de toutes: les sectes postérieures n'ont fait que l'imiter en bien des choses, elles ont adopté ses idées, et elle-même s'est souvent alliée avec les Pythagoriciens et les Platoniciens. Mais cette secte des Orphiques ayant été particulièrement consacrée au culte de Bacchus, et en ayant administré les mystères, nous devons la consulter comme la dépositaire des secrets de la religion ainsi que de la philosophie. C'étoit un point de leur croyance que le règne de Jupiter sur les dieux et sur les hommes devoit cesser un jour, et qu'alors ce seroit Bacchus qui régneroit à sa place et qui rameneroit l'âge d'or (1). Ils adoptoient d'ailleurs, ainsi que le peuple, ce qu'on débitoit des anciens règnes et des guerres des dieux; ils poussoient même la succession des dieux plus loin que les autres; ils disoient que *Phanès* avoit été leur premier souverain; que la nuit lui avoit succédé; que son règne avoit été suivi par celui d'*Ouranos*, qui fut détrôné par Saturne, et celui-ci par Jupiter. Ces révolutions et ces successions à l'empire du monde n'étoient donc point un systême qui fût particulier aux Orphiques; tout le paganisme étoit instruit des règnes successifs des anciens dieux, de leurs guerres, de leurs attentats les uns sur les autres, ainsi que de toutes les calamités que leurs discordes avoient répan-

(1) Mémoire de l'académie des inscriptions, tome 28, page 265. Proclus in Timæum, lib. 5.

dues sur la terre. Mais cette autre révolution qui menaçoit le dieu régnant, n'étoit point une notion vulgaire; il est vrai qu'on entrevoit une idée semblable dans Hésiode, et qu'on la voit plus clairement dans Eschyle, mais le premier n'en parle qu'avec une restriction qui détruit la prédiction même. Jupiter, suivant Hésiode, devenu souverain des dieux, épousa *Métis* qu'il rendit mère de Minerve; mais les destinées ayant annoncé que le fils qu'elle mettroit ensuite au monde seroit souverain des dieux et des hommes, Jupiter le renferma au dedans de lui-même pour prévenir cet accident (1). Quant à Eschyle qui en parle dans la bouche de Prométhée d'une manière très-claire, celui-ci dit à Mercure : « Vous autres ministres des nouveaux » dieux, énivrés de la gloire de servir votre tyran » (Jupiter), vous le croyez assis sur un trône iné- » branlable; j'en ai déjà vu deux qui ont été chassés, » et bientôt je verrai tomber le troisième. Vous croyez, » vous autres dieux nouveaux, que le palais où vous » faites maintenant votre séjour est exempt de chagrins, » tandis que j'en ai déjà vu chasser deux souverains, » et que je sais que le troisième qui y règne aujour- » d'hui en sera honteusement chassé à son tour (2). » Il est certain que le poëte fut accusé d'avoir révélé » dans les pièces le secret des mystères, et qu'il courut » risque de la vie ».

Les mystères des Orphiques avoient donc un objet d'attente assez semblable à celui des peuples du Nord qui s'imaginoient que l'empire de leurs dieux ne subsisteroit pas toujours, et périroit avec l'univers qui

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome 18, page 8 et 10, tome 23, page 266.

(2) Eschyl. Prometh. vers. 960.

prendroit ensuite une face heureuse. Cette doctrine est tout-à-fait conciliée par cet oracle du destin dont parle Ovide (1), qui dit que Jupiter n'ignoroit pas qu'un jour le feu embrâseroit le ciel, la terre et les mers, et consumeroit même le palais des dieux. Cette doctrine des Orphiques ressemble d'ailleurs à celle des Indiens sur les changemens de forme et sur les générations déjà si multipliées de leur dieu Vistnou, qu'ils prétendent devoir encore revenir un jour sous la forme d'un cheval qui n'aura pas plutôt mis le pied sur la terre qu'elle s'enfoncera sous les eaux. Malgré l'absurdité de ce systême Indien, il ne laisse pas d'être plus vraisemblable que celui des Orphiques, en ce que les incarnations du dieu Vistnou, ne présentent point des dieux différens, mais le même dieu sous diverses formes. On peut encore comparer ce systême de la destruction de l'univers et des dieux mêmes, avec ce que nous avons rapporté ci-devant de la mythologie des Scandinaves contenue dans l'Edda, par laquelle les dieux sont menacés de devenir à la fin des tems les victimes de leurs puissans ennemis.

Les Orphiques et tous les anciens n'ont multiplié les dieux qu'en se perdant dans le labyrinthe de l'écriture emblématique des premiers âges dont ils ont personnifié tous les signes ; ils ont fait autant d'êtres différens de tous les attributs et de toutes les situations allégoriques qui avoient rapport au même être ou au même sujet : telle est la véritable origine du Polythéisme ; en effet c'est une vérité dont les sçavans modernes et même quelques anciens se sont apperçus, que tous les dieux rentrent les uns dans les autres, et qu'ils se confondent perpétuellement. On le remarque

(1) Ovid. metam. lib. I, fab. 9, v. 5..

facilement dans ce systême des Orphiques où l'on nomme *Phanès* le premier souverain des dieux (1), et où Bacchus devoit être le sixième. Mais Phanès et Bacchus sont les mêmes selon Diodore de Sicile ; Bacchus, dans la doctrine des Orphiques, n'étoit qu'Osiris régénéré ; mais Osiris, qui pour les Egyptiens étoit l'être suprême, pouvoit-il être autre chose que Jupiter, dieu souverain chez les Grecs ? Bacchus qui détrône Jupiter n'étoit donc qu'Osiris qui détrône Osiris. C'est donc pour se délivrer de ce chaos théologique que les Orphiques et tous les anciens mystiques avoient imaginé toutes ces idées de générations et de successions des dieux, adoptées par quelques spéculateurs et même par des philosophes qui ont donné ces rêveries pour des mystères sublimes ; mais ces rêveries absurdes n'étoient pas l'ancien objet des mystères ; on y expliquoit la succession des choses, et les malheurs du monde, et non la succession et les malheurs des dieux. Ainsi, pour donner du sens aux six successions ou dynasties des Orphiques, nous dirons qu'ils pensoient que le monde avoit déjà passé par quatre périodes différens ; qu'on vivoit dans le cinquième qui devoit faire place à un sixième (2).

(1) Saturne, comme on l'a dit ailleurs, étoit aussi appellé Phainon.

(2) M. l'abbé Souchai, dans sa dissertation sur les hymnes des anciens, insérée dans les mémoires de l'académie des inscriptions, tome XII, page 3, entrevoit, dans les hymnes d'Orphée des caractères de théurgie, science obscure qui prétendoit par des invocations faire descendre les dieux dans leurs simulacres, et changer les idoles en divinités. La théurgie savoit aussi l'art de forcer les dieux à être favorables aux prières, par le moyen des rites, des parfums, des fumigations et des offrandes dont ces prières étoient accompagnées. Pausanias dit que les hymnes d'Orphée étoient les plus religieuses et les plus saintes de toutes. Ce n'étoient que des prières que les initiés faisoient aux dieux pour les rendre favorables, et pour écarter les maux. Toutes les hymnes des poëtes sont indignes de la divinité ; celles d'Orphée sont des

Cette chronique des Orphiques ressemble encore à celle des Bramines qui disent que le monde a été détruit et renouvellé six fois, et qu'il le sera encore lors de la descente de Vistnou.

IX. Nous allons encore porter le flambeau dans les ténèbres de cette physique et de cette théologie embrouillées, en considérant une particularité des mystères. Plutarque nous apprend que dans les mystères d'Osiris on disoit aux initiés qu'Osiris étoit le dieu des morts, qu'il régnoit sur eux, et que ce dieu étoit le même que Pluton (1). Cet auteur s'explique en disant qu'Osiris étoit le dieu des bienheureux, de ceux qui, dégagés des liens du corps, après avoir vécu sur la terre, iront dans un lieu où ils seront sans passions et sans formes possibles, et où ils adoreront ce dieu suprême, l'aimeront comme la bonté unique, et le contempleront sans jamais en être rassasiés. La conséquence que nous pouvons tirer de ce langage, c'est qu'Osiris étoit dans les mystères Egyptiens le dieu de la vie future, et qu'ainsi aux yeux des initiés, il devoit nécessairement se confondre avec Pluton qui étoit regardé comme le dieu de l'autre vie, comme le dieu de la fin des choses, enfin comme un dieu qui, de même que Saturne, présidoit à la fin des périodes. Il en devoit être en Grèce de même de Cérès et de Proserpine, dont l'histoire se gravoit sur les tombeaux (2).

Mais quelle sensation cette doctrine Egyptienne

---

invocations vives et pressantes, par lesquelles on croyoit dans le paganisme que les dieux, obéissant à la voix des hommes, alloient en effet se manifester.

(1) *Plutar. in Iside et Osiride.* Mémoires de l'académie, tome 5, page 9.

(2) Mémoires de l'académie, tome 4, page 660.

devoit-elle faire sur ceux qui regardoient Osiris et Pluton comme des êtres fort différens, et qui n'avoient pour le dernier que des sentimens de répugnance et d'adversion ? Le même Plutarque nous dit qu'il y avoit des personnes pour lesquelles Osiris et Pluton tenoient lieu du bon et du mauvais principe des Perses qui opposoient de même leur Oromaze et leur Arimane : ils croyoient qu'ils étoient alternativement vainqueurs ou vaincus; mais ils pensoient qu'au bout d'un tems fatal et prédestiné qu'ils estimoient de neuf mille ans, Osiris devoit pour jamais triompher de Pluton; que celui-ci seroit détruit et anéanti, et qu'alors les hommes changeroient de nature, et deviendroient parfaitement heureux.

Quoi de plus contradictoire que ces deux théologies ! Dans l'une, Pluton combat Osiris, celui-ci détruit Pluton ; et dans l'autre, Osiris et Pluton ne sont qu'un seul et même dieu. Aussi Plutarque nous dit qu'il répugnoit beaucoup aux initiés d'apprendre que le grand, que le saint Osiris fût un dieu infernal et souterrain, et que cet article des mystères étoit un des plus redoutables et des plus cachés, qu'on le déguisoit avec tout le soin possible, et qu'on ne le disoit même aux initiés qu'en courant (1). Mais doit-il être pour nous bien difficile d'appercevoir la source de ces contrastes qui étoient réellement de nature à effrayer les initiés, et qui nécessairement devoient à la fin embrouiller les théologiens eux-mêmes ? C'est qu'on avoit multiplié les êtres en considérant la divinité, tantôt relativement au monde présent, tantôt relativement au monde futur; c'est qu'à l'égard du

(1) Plutarque *in Iside et Osiride.*

monde futur, on avoit encore soudivisé la divinité, tantôt sous l'aspect de la vie heureuse qu'elle destine aux bons, tantôt sous l'aspect de la vie malheureuse qu'elle réserve aux méchans. Enfin on l'avoit encore partagée et opposée à elle-même, en la considérant successivement dans le passé qui n'est plus, dans le présent qui s'écoule et se détruit, et dans le futur qui absorbera et renouvellera toutes choses, et qui se dévorera lui-même.

Envisageons toutes ces diverses situations de la divinité comme ayant été la matière d'autant de drames théologiques et de spectacles figuratifs; représentons-nous la multitude et la diversité des formes, des noms et des attributs qu'on a dû lui donner d'après les circonstances, et nous verrons dans la divinité un acteur, qu'on me permette ce terme, chargé tour-à-tour de tant de noms et de tant de rôles différens, qu'à la fin on a méconnu son véritable nom, et que l'on n'a pu se rappeller l'unité et la simplicité de sa nature et de son caractère. Tour-à-tour la même divinité sembloit bonne et mauvaise, étoit aimée et haïe: revêtue du nom et des qualités de Pluton, elle étoit le mauvais principe; sous le nom d'Osiris, elle étoit le bon principe et la bienfaitrice des hommes. Autant de rôles on faisoit faire à la divinité, autant elle faisoit naître de sensations opposées dans les spectateurs; ils voyoient toujours plusieurs êtres lorsqu'il n'y en avoit réellement qu'un seul; et c'étoit cet être unique qu'on aimoit et qu'on détestoit, qu'on louoit et qu'on maudissoit alternativement; et ce qui est encore plus étrange, c'étoit cet être unique qui se haïssoit lui-même, qui se combattoit, qui se détruisoit, qui se reproduisoit, et qui, par une suite de la

même illusion, sembloit alternativement heureux, et malheureux, vainqueur et vaincu (1).

X. Ramenons donc enfin la doctrine des Orphiques, et celle que l'on enseignoit dans tous les mystères à sa simplicité. Si nous lui ôtons ce grand appareil de guerres, de combats, de détrônemens succcessifs des dieux, et si nous la dépouillons de ces généalogies et de toutes ces successions mystiques et illusoires, il ne restera plus rien qu'une science apocalyptique sur la durée du monde, sur ses révolutions passées, et sur les changemens qu'elle seroit encore obligée de subir. C'étoit-là en effet le véritable objet et l'unique secret des mystères; c'étoit-là ce qui faisoit appeller *Teletes* les doctrines cachées que l'on y enseignoit. Ce mot signifie *les choses de la fin*, parce qu'elles étoient relatives à la fin du monde et à sa destruction. Voilà pourquoi S. Clément d'Alexandrie a dit que ce qui s'enseignoit dans les grands mystères intéressoit l'univers (2). Voilà pourquoi l'on s'imaginoit que la conversation des mystères étoit de la plus grande importance pour le genre humain (3). Voilà pourquoi tous les mystères avoient d'ailleurs un cérémoniel astronomique; en effet un des

(1) L'oracle d'Apollon à Claros dit que l'être suprême s'appelle *Jupiter* au printems, *Soleil* en été, *Jao* en automne, et *Pluton* en hyver. V. *Huet. demonstr. evang.* p. 141. Janus, racontant dans Ovide les noms divers qu'il portoit, en plaisante lui-même, et dit *nomina ridebis*, vous rirez des noms que je porte, de *Patulcius*, de *Clusius*, etc. C'est ainsi que la grossiére antiquité, voulant marquer mes différens emplois, m'imposa ces noms divers.

Alterno voluit rudis illa vetustas
Nomine diversas significare vices.

Ovid. Fast. Lib. I, parag. 129.

(2) *Clemens Alex. in Stromat. V.*

(3) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XXI, page 1044.

prêtres dans les cérémonies s'appelloit le *créateur du monde*, un autre s'appelloit le *soleil*, un autre jouoit le rôle de la *lune*. Dans les mystères de Mithras chez les Perses, les différens ordres des initiés portoient les noms des signes du Zodiaque et de diverses constellations du ciel (1).

L'illustre Warburton (2) a prétendu comme nous que l'objet réel des mystères étoit de révéler aux initiés le dogme de la vie future, de l'immortalité de l'ame, et des récompenses et des peines d'une autre vie; il ajoute que ces mystères avoient de plus pour objet de détromper du polythéisme et de révéler l'unité de Dieu et sa nature. Mais tout ce que nous avons dit jusqu'ici prouve d'une façon décisive que c'étoit moins la nature des dieux que la nature de l'univers et son sort futur que l'on y apprenoit à connoître; d'ailleurs toutes les expressions figurées qui y étoient d'usage, et tous les symboles qu'on y employoit et qui sont par la suite devenus eux-mêmes mystérieux et inintelligibles, n'avoient été dans l'origine que le langage des mystères et non leur objet; ce langage lui-même dans l'origine n'étoit peut-être point particulier aux seuls mystères; c'étoit, suivant les apparences, le langage vulgaire et l'écriture commune au tems de leur institution; ils doivent remonter à ces âges où il n'y avoit point d'autre style que celui des comparaisons et des allégories, et point d'autre écriture que celle des emblêmes, des symboles et des hiéroglyphes. Que signifioit ce serpent dont on voyoit presque toujours Sa-

(1) Euseb. præparat. evang. lib. 5, cap. 12.

(2) dissertations sur l'union de la religion, de la morale et de la politique tirées de l'ouvrage de Warburton sur la divinité de la mission de Moyse, et traduites de l'anglois par Silhouette, tome I, dissert. V.

turnie, Osiris, Isis, Sérapis et tant d'autres dieux liés, entourés ou accompagnés ? que vouloit-on désigner par ce serpent que dans les mystères de Mithras et de Sabasius, on faisoit passer dans le sein des initiés et que l'on retiroit par dessous leurs vêtemens ? on s'en couronnoit la tête aux orgies, on les entortilloit autour des thyrses, on en mettoit dans les corbeilles des bacchantes. Le serpent fut le symbole de la vie et du renouvellement continuel des êtres; la physique ancienne s'imaginoit que ce reptile se rajeunissoit périodiquement de lui-même en se dépouillant de sa peau; par-là il étoit devenu le symbole de la durée des êtres et de la régénération du monde; il désignoit le tems sujet à des périodes réglées; enfin il désigna le dieu du tems (1).

L'œuf mystérieux des orgies étoit le symbole du monde; il étoit l'emblême de la génération active et passive. A Thèbes on le plaçoit dans la bouche de la divinité pour désigner qu'elle avoit créé le monde. Chez les Druïdes c'étoit un serpent qui produisoit et qui façonnoit cet œuf, et qui ne l'avoit pas plutôt formé, que jaloux de sa production il cherchoit à la dévorer; doctrine bizarre par laquelle on voulut sans doute montrer qu'un seul et même être étoit l'auteur et le destructeur de toutes choses, qu'il ne les créoit que pour les détruire, et qu'il ne les détruisoit que pour les reproduire de nouveau; que le commencement et la fin de toutes choses se touchoient (2). Quelle que fut leur doctrine, elle étoit funèbre puisque ces symboles se gravoient sur les tombeaux. Les dames Ro-

(1) Vossius de Idol. lib. I, part. I, cap. 3 et 5. Sanchoniath. apud Euseb. prœparat. evang. lib. I, cap. 10.

(2) Montfaucon, antiquité expliquée, tome 2.

maines vêtues de blanc, et des torches à la main, portoient l'œuf en procession dans les fêtes de Cérès qui étoient des jours de jeûne, de continence et de tristesse (1). Chez les Persans modernes, au premier jour de l'année on se donne mutuellement des œufs dorés, peints et ornés singulièrement; c'est, dit-on, parce que l'œuf marque le commencement des choses; ils prétendent tenir cet usage des anciens Perses, et il y a tout lieu de le croire (2). En Moscovie et en plusieurs autres endroits de l'Europe ces œufs se donnent au tems de pâques, et sont regardés par le peuple comme un symbole de la résurrection. C'est chez eux comme chez nous un usage très-ancien dont les motifs ont pris un ton moderne (3).

Nous avons déjà fait voir que le *Kteis* et le *Phallus*, ces symboles indécens, signifioient ainsi que l'œuf la succession des êtres par la voie de la génération. Tantôt ces objets servoient à représenter Dieu comme le principe de toute génération, tantôt c'étoit la génération des êtres émanés de ce dieu. Chaque renouvellement de période étoit regardé comme une génération de la nature (4). Le *Lingam*, cette figure infâme que les femmes de l'Indostan portent dévotement au cou, ne paroît être, comme le Phallus des Grecs, qu'un symbole de la génération des êtres (5).

---

(1) Varro de re rustica, lib. I, cap. 2.

(2) Les voyages de Chardin.

(3) Cérémonies religieuses, tome 5.

(4) Dans les baccanales et dans quelques mystères on portoit un van qui, suivant Servius, désignoit la purification de l'ame. *Servilius ad Virgil. Georgic. lib. I, vs.* 166.

(5) Le *lingam* est une espèce d'amulette représentant les parties de la génération des deux sexes entrelacées, que les dévots du dieu *Ischuren* portent à leur coup, après l'avoir acheté des prêtres.

Chez les Béotiens, la fête des noces de Jupiter et de Junon étoit regardé comme la fête du renouvellement du monde après le déluge (1). Les Romains avoient aussi une fête des noces des dieux, qui se célébroit après le retour de l'année solaire, c'est-à-dire en janvier. Le mois qui correspondoit à celui de janvier s'appelloit *Gamelion*, ou mois de mariage chez les Grecs. En Egypte c'étoit toujours au retour des soltices et des équinoxes qu'on célébroit la grossesse et la délivrance d'Isis (2). Ce langage nous paroît aujourd'hui mystérieux et surnaturel, il ne l'étoit point autrefois pour les anciens; ils tiroient avec innocence et simplicité leurs expressions et leurs symboles de la nature, pour peindre et pour expliquer ses plus grandes opérations. Les poëtes ont cherché à les expliquer par des fables obscènes; et ce n'est que lorsque les mœurs ont cessé d'être simples que le sens de ces symboles est devenu obscure et mystérieux : la licence en abusa alors de toute manière, et les mystères se sont rendu coupables d'une foule d'abominations qu'on leur a justement reprochées. Ce seroit une erreur de mesurer la dépravation des mœurs, chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, sur les excès auxquels ces symboles les portoient; la religion et surtout l'esprit des mystères qui consacroient ces usages pouvoient aussi bien faire taire la pudeur et la vertu que la raison et les mœurs, et vaincre la répugnance de l'ame aussi bien que celle du bon sens. Il n'est point en effet de sacri-

(1) Euseb. præparat. evang. lib. 3, cap. 2.

(2) *Plutarch. de Iside et Osiride.* C'est d'après quelqu'idée semblable que les Juifs prétendent que les femmes stériles, dont il est parlé dans la bible, sont devenues fécondes au jour de l'an. *Othonis Lexicon*, p. 46 et 253.

fice que l'homme ne soit prêt à faire en faveur de la divinité. Si on doutoit de cette vérité, que l'on jette les yeux sur les prostitutions religieuses et sur les sacrifices humains dont nous voyons l'antiquité souillée ; la même superstition ou religion dépravée qui faisoit offrir à Carthage des enfans à Moloch, faisoit que les femmes Babyloniennes se prostituoient dans les temples, et que les Romains et les Grecs deshonoroient leurs mystères. Mais la corruption qui s'introduisit avec le tems dans les nouveaux mystères ne détruit point ce que nous avons dit des anciens, et prouve seulement qu'on en abusa et que leur objet fut méconnu.

XI. Ainsi ne nous arrêtons point aux abus qu'on a fait de ces différens symboles : tenons-nous en à la doctrine qu'ils représentoient ; tout s'accorde à nous confirmer quelle étoit la nature du grand système des mystères sur tous les êtres de l'univers ; ils faisoient envisager la nature comme un grand fleuve qui s'écoule perpétuellement, qui reçoit sans cesse de nouvelles eaux, mais qui doit tarir un jour par la volonté de l'être suprême ; ils faisoient considérer le tems et ses périodes comme une suite de générations tous les jours créées et détruites dont la chaîne étoit entre les mains de l'éternel. Enfin la science de l'univers et de son sort futur étoit l'objet principal de ces fameux mystères, science importante et sublime qui eût été utile aux hommes si elle n'eût point cherché à lire dans l'avenir ; c'est en cela qu'elle étoit vicieuse en elle-même et dangereuse relativement à l'état de l'homme en société ; c'est ce vice qui a fait perdre aux hommes le fruit de tout ce que cette doctrine contenoit d'ailleurs de bon et d'estimable, et des découvertes que l'on faisoit dans les mystères sur l'immortalité de l'ame.

Regardons donc les mystères comme le dépôt funèbre de la mélancolie religieuse des premiers hommes ; ceux qui en ont fait un secret méritent les louanges du genre humain ; mais ils les mériteroient encore plus, s'ils les eussent entièrement supprimés, et sur-tout s'ils eussent osé éclairer les hommes sur ce qu'ils devoient savoir, en même tems qu'ils osèrent leur cacher ce qu'ils devoient ignorer. Au reste, il faut encore remarquer que ceux qui ont institué les mystères se sont peu mis en peine que l'homme crût ou non à l'éternité du monde ou de la nature ; la morale n'en a pas moins profité ; il est vrai que d'un autre côté l'homme est devenu polythéiste et idolâtre ; mais comme la morale est de toute religion, chez les anciens elle eut toujours les vertus sociales pour objet. Les anciens législateurs, en cachant à la société des objets redoutables, voulurent qu'on fût vertueux pour l'amour de la vertu et l'intérêt de l'association ; ils ne bannirent point la gloire ; mais Cicéron dit qu'elle n'est pas la fin de la vertu (1). Les barbares, tels que les Thraces, qui conservèrent le dogme de l'immortalité de l'ame, s'en servirent pour le bien de la société ; cette nation belliqueuse, dans la vue d'entretenir sa bravoure, prétendoit que la valeur et l'intrépidité conduisoient seules à l'immortalité. Le même esprit se trouve chez les Scandinaves qui disoient qu'après la mort le palais d'Odin n'étoit ouvert qu'à ceux qui périssoient dans les combats. Les Celtes, suivant Strabon, intrépides jusqu'à la fureur, ne craignoient que la chute du ciel.

La législation doit régler les mœurs des sujets et ne jamais se rendre complice de leurs opinions ; si elle fait usage de leurs dogmes religieux, ce doit être pour

(1) *Cicero de Officiis.*

les tourner au profit de la société. Eusèbe nous dit que chez les Seres il y avoit une loi qui défendoit le meurtre, le vol, l'adultère et tout culte idolâtre; « ensorte, dit-il, que dans cette vaste région vous » ne voyez ni temple, ni voleur, ni courtisanne, ni » meurtrier, et Mars ne les excite point à la guerre » et au carnage » (1). Les Chinois modernes ont des temples et des superstitions tolérés par le gouvernement, qui est toujours entre les mains d'un ordre d'hommes dont l'étude de Confucius et de la morale fait l'unique religion. Au Tonquin la religion de l'état ou du gouvernement n'a ni temples, ni prêtres, ni forme de culte public; elle ne décide rien sur le sort futur des ames ni sur leur immortalité : ainsi qu'à la Chine, le roi seul offre un sacrifice au souverain du ciel (2). Suivant Kimpfer la religion du Sintos, la plus ancienne du Japon, croit à un avenir, mais ne croit point à l'enfer : selon cette religion les méchans reviennent à la vie pour expier leurs crimes; il n'y a point, nous dit-on, de religion plus douce et plus paisible, elle rejette toute mortification, comme désagréable aux dieux; elle n'a ni rites, ni liturgie, ni formulaire des prières publiques; ses fêtes se passent en visites et en réjouissances; ses sectateurs s'imaginent que les dieux se plaisent infiniment à voir les hommes contens et se livrant aux divertissemens : le seul objet des Sintoïstes est d'être heureux en ce monde, cependant leur religion est la moins nombreuse du Japon (3). Dans ce même pays la religion de Siuto est une secte de philosophes moralistes, disciples de Confucius;

(1) *Euseb. præparat. evang. lib. IV, cap.* 10.
(2) Histoire générale des voyages, tome IX in-4, page 119.
(3) Kempfer, hist. du Japon, livre 3, chap. 3.

elle

elle enseigne que le souverain bien de l'homme consiste dans le plaisir que l'esprit trouve à mener une vie sage et vertueuse; que nous sommes obligés de suivre la vertu, parce que la raison ne nous a été donnée par la nature que pour nous conduire conformément à ses lumières, et pour que nous montrions ce qui nous distingue des autres créatures. Cette secte veut que l'on soit juste, poli, bon citoyen et que l'on conserve sa conscience pure; elle n'admet qu'un seul Dieu maître de l'univers, et sans observer de culte déterminé, elle se borne à le remercier des bienfaits que les hommes en reçoivent. Les *Siutos* honorent les ancêtres comme les lettrés Chinois; ils ont la plus grande indulgence pour toutes les autres sectes. Cette religion ou secte, ajoute notre voyageur, eût été à la fin la dominante du Japon, sans l'arrivée des idoles, qui furent apportées dans cet empire au premier siècle de notre ère; mais elle fut obligée de céder à l'enthousiasme qui se répandit alors; et par la suite elle fut presque totalement détruite avec le christianisme (1). Une secte si tolérante et si douce n'étoit point faite pour plaire à des insensés qui croient se rendre agréables à leurs dieux en détruisant tous ceux qui ne partageoient point leur ivresse.

XII. Pour completter l'histoire des mystères, nous dirons encore deux mots sur les Hébreux, relativement à l'esprit de l'ancienne police, qui avoit pour maxime de cacher l'avenir aux hommes. C'est une singularité qui a été depuis long-tems remarquée, que la loi des Juifs ne parle nulle part du sort avenir des hommes; toutes les récompenses qui leur sont promises s'ils font le bien, et toutes les peines dont ils sont menacés

---

(1) Kempfer, hist. du Japon, livre 3, chap. 7.

s'ils font le mal ou s'ils transgressent la loi, sont purement temporelles et charnelles. Le peuple Israëlite, le dernier des anciens peuples qui soit devenu fixe et sédentaire, auroit-il été, comme les autres nations, dans le cas d'avoir besoin d'une législation qui ramenât vers la terre des esprits tournés vers le ciel? la promesse du pays de Canaan ne tiendroit-elle pas lieu de la promesse de la vie future que la religion chrétienne fait aux justes? ne lui est-elle pas même semblable ou si analogue qu'on a dit souvent qu'elle en étoit la figure? Toutes les descriptions que Moyse fait aux Hébreux de ce pays comme d'une terre où couloit le lait et le miel, ne sont-elles pas les mêmes que la mythologie payenne faisoit de son âge d'or ancien ou du régne futur de Saturne? La terre des Cananéens, des Hévéens, des Héthéens, vers laquelle le législateur des Hébreux les fait tendre sans cesse, ne signifie-t-elle pas, par un hasard singulier, *la terre de l'héritage, la terre des vivans*, et peut-être même *la terre du tems*, ou *de l'éternité?* ces expressions ne semblent-elles pas caractériser la vie future? ces observations sont si relatives à la nature de la loi des Hébreux, et si conformes à l'esprit général de la police ancienne de tous les peuples, qu'on doit au moins les présenter, quoiqu'elles ne soient point suffisantes pour résoudre la question; ce qu'on peut seulement en conclure, c'est que cet esprit de réserve et de mystère sur la doctrine de l'avenir, fournit une nouvelle preuve de son antiquité, à laquelle jusqu'à présent l'on n'avoit point encore fait d'attention.

Au reste ce silence de la loi des Juifs sur l'avenir est d'autant plus difficile à expliquer qu'on ne le trouve point dans les livres prophétiques; il est souvent question des récompenses et des peines éternelles, et encore

plus de la destruction future du monde, événement tout-à-fait inconnu dans les premiers livres de la bible. La génèse assure positivement à Noë qu'il n'y aura plus de déluge, que l'harmonie du ciel et de la terre ne sera plus troublée, que le genre humain ne sera plus frappé d'une plaie universelle (1). Il semble que les premiers livres de l'écriture sainte cherchent à les épouvanter; ce sont deux esprits très-différens qu'on chercheroit vainement à concilier par les voies ordinaires; il n'y a que la foi qui puisse concilier les écrits d'une nation chez qui tout jusqu'à l'histoire est hors des règles ordinaires.

On peut faire une observation de même nature au sujet des Rechabites, secte particulière chez les Juifs, dont nous avons déjà parlé; elle ne labouroit point, ne semoit point et n'habitoit point des maisons; elle se contentoit de vivre sous des tentes, et sans demeure fixe, elle erroit de côté et d'autre dans la Phénicie. Demandons-leur avec Jérémie (2) les motifs de leur genre de vie; c'est, nous répondront-ils, pour nous conformer à une loi de nos ancêtres, et afin de vivre long-tems sur la terre, lieu de notre pélerinage. Une telle réponse renferme une contradiction des plus manifestes; vivre en pélerin et avoir envie de vivre long-tems, sont deux choses dont les principes ne paroissent point s'accorder: on ne vit en pélerin que parce que ce monde n'est point digne de notre attache, et parce qu'on soupire après un autre monde plus digne de notre affection. La doctrine des Rechabites s'étoit donc altérée; enfantée dans son origine

(1) Voyez Genèse, chapitre VIII, vs. 21 et 22, et chapitre IX, vs. 11 et 15.

(2) Jérémie, chap. XXXV.

par le dégoût du monde, ils avoient conservé leurs usages, mais les motifs étoient changés pour eux. Ce changement fut-il le fruit d'une sage politique ? c'est ce que nous n'entreprenons point de décider.

Une remarque que nous pouvons encore faire sur les Hébreux, et que nous devons joindre à celle que nous avons déjà faite sur la différence de l'esprit de leur loi et de celui de leurs autres livres sacrés, c'est que leurs historiens nous ont appris que l'on n'a commencé que fort tard à lire aux peuples les prophètes et les agiographes ou historiens sacrés, et que jusqu'aux Macchabées on ne lui avoit jamais lu que la loi de Moyse (1). Cette tradition, qui n'est point contredite par les livres sacrés, indiqueroit que la police des Hébreux avoit tenu jusqu'alors une conduite toute semblable à celle des autres nations. Mais étoit-ce par le même motif ? c'est ce que l'histoire ne nous dit point, et à quoi elle semble même fort opposée.

Si les fables des Rabbins étoient dignes de notre attention, nous résoudrions aisément ces problèmes. Ils nous disent que le fameux paraphraste Jonathan, qui vivoit environ un siècle avant la ruine du temple par Titus, ayant fait un *targum* ou commentaire sur la loi, voulut aussi entreprendre d'en faire un sur les agiographes, et qu'il en fut empêché par une voix du ciel qui lui défendit par la raison que l'avenir y étoit déterminé (2). Suivant Josephe, Théopompe ose traduire des choses divines, il veut les communiquer au vulgaire, il est frappé de Dieu ; le poëte Théodecte eut le même sort (3). Quelles fables puériles ! cepen-

(1) *Buxtorf. in bibl. Rabin. pap.* 283. Hist. des Juifs de Prideaux, tome 2, page 256, tome 6, liv. 18, page 12.

(2) Histoire des Juifs de Prideaux, tome 6, livre 15, page 22.

(3) Joseph. antiquit. Judaïc. lib. XII, cap. 2, parag. 13.

dant quelle conformité avec l'esprit mystérieux que nous avons développé dans ce chapitre ! On tireroit peut-être plus de parti de la mythologie ou des fables des Hébreux, que de leur histoire même, mais s'il n'est point sensé de le faire, tirons au moins de cette mythologie tout ce qu'elle a d'analogue avec celle des nations dont elle est, comme on a vu, un excellent supplément.

Il y a un peu plus de ressemblance entre les mystères anciens et les mystères modernes : voici en quoi ils se ressemblent et en quoi ils diffèrent. Les uns et les autres ont le bonheur du genre humain, en un mot le salut pour objet ; mais chez les anciens c'étoit le salut dont on faisoit mystère au peuple : au lieu qu'aujourd'hui loin d'en faire un secret on le préche à haute voix, et le mystère n'est plus que sur les voies incompréhensibles dont la divinité s'est servie pour opérer le salut du genre humain. On trouve encore cette différence bien remarquable, que chez les anciens ce qui étoit mystère pour le peuple ne l'étoit point pour les hiérophantes et les initiés, au lieu qu'aujourd'hui le prêtre avoue humblement qu'il ignore les voies de Dieu, et croit avec simplicité des mystères qu'il ne comprend pas et qui sont autant au-dessus de sa portée qu'au-dessus de celle du peuple à qui il les annonce.

CHAPITRE III.

Des Sybilles, de leurs oracles, et de leurs livres mystérieux.

I. APRÈS avoir examiné les mystères du Paganisme comme ce que les nations avoient de plus sacré et de plus respectable, nous y avons trouvé cet esprit funèbre et apocalyptique qui a fait le caractère des anciens, et qui étoit celui de tous les peuples de la première antiquité. Nous avons vu que ces mystères, ainsi que presque tous les usages et fêtes, avoient pour objet de conserver la mémoire des anciennes révolutions du monde, et de confier sous le sceau du secret à quelques hommes choisis le sort qui attendoit encore l'univers à la fin des tems. Nous ne nous écarterons point de notre sujet en portant nos regards sur les Sybilles; le secret des mystères nous conduit naturellement à parler de ces personnes mystérieuses dont les livres étoient pareillement enveloppés du secret le plus impénétrable (1). Ce secret n'auroit-il point été fondé sur les mêmes principes et sur le même esprit? la doctrine des Sybilles auroit-elle été par hasard la même que celle des mystères? les uns et les autres auroient-ils été réputés dangereux au peuple par les mêmes raisons? Ce que l'on sait vulgairement des Sybilles semble déjà nous annoncer que l'examen que nous en allons faire ne sera point un écart ou une digression. Il nous ramènera

(1) Plutarch. in vitâ Fabii Maximi, et Dionys. Halicarni, l. IV. cap. 14.

à notre premier objet, et nous procurera l'avantage de connoître le véritable point de vue sous lequel il faut continuer d'envisager l'antiquité.

II. Les livres sybillins ou les ouvrages des Sybilles ont été révérés chez tous les anciens; le respect que l'on avoit pour eux ou pour ce qui en portoit le nom, s'est conservé et peut-être même augmenté dans les premiers siècles de notre ère chrétienne; les connoissances dont le progrès se fait sentir quoique lentement, ont enfin dépouillé ces livres fameux de toute leur autorité; on ne regarde plus les ouvrages des Sybilles qu'ont eu les anciens, ainsi que ceux qui nous restent, que comme des ouvrages supposés en divers tems, par différens motifs, à la vérité, mais dont l'objet fut toujours de tromper les autres ou de se tromper soi-même, sous le voile de la religion que l'homme a toujours respectée.

Nous nous épargnerons ici beaucoup de recherches sur la personne des Sybilles que les anciens eux-mêmes n'ont jamais parfaitement connue. Autant que l'on peut entrevoir dans leurs récits, les Sybilles étoient des femmes qui couroient le monde en débitant des oracles et des prédictions que l'on avoit soin de recueillir (1). Jamais les anciens n'ont été d'accord ni sur leur nombre, ni sur le tems où elles vivoient. Au tems d'Euripide, de Platon, d'Aristophane et d'Aristote, elles passoient déjà pour très-anciennes, et si l'on excepte quelques esprits forts de ces tems, le gouvernement et le peuple regardoient leurs oracles de même œil que ceux d'Orphée, de Musée, de Bacis (2). Les anciens

(1) Pausanias, lib. 22.

(2) Les prophéties de Musée annonçoient les guerres et les combats. Hérodote nous dit que Xerxès, ayant vu que les Grecs étoient mena-

qui ne les avoient jamais vues, et qui nous ont dit que quelques-unes d'entre les Sybilles avoient vécu mille ans, ne nous prouvent par-là que leur obscure antiquité (1).

Les Grecs expliquoient le nom de Sybilles par *conseil* et *dessein de Dieu*, et désignoient par-là des personnes saisies de l'esprit de Dieu, des enthousiastes. Sybille étoit le même mot que *Theobule*, prononcé Siobule en dialecte Eolique (2). Mais Pausanias a dit que ce nom venoit d'Afrique, et dans ce cas l'étymologie Grecque donnée par Varron ne seroit d'aucune valeur. Ainsi il faut consentir à ignorer la signification du mot *Sybille*, qui n'est peut-être d'ailleurs que le titre de quelque recueil d'oracles et de prophéties que l'on aura personnifié, et dont on aura donné le nom aux prêtresses qui en étoient dépositaires dans les tems antérieurs à l'histoire.

Les Sybilles ont été connues des Romains dès les premiers tems et sous les rois; une fable vouloit que leurs livres eussent été rapportés à l'un des Tarquins par une vieille inconnue qui disparut aussitôt (3). Cela ne prouve rien, sinon que les Romains n'en connoissoient pas l'origine. Quoi qu'il en soit, ces livres furent dès-lors regardés comme ce que les Romains avoient de plus sacré; on les confia à la garde des ci-

---

cès par ces prophéties se détermina à passer en Europe. *lib.* 7. Platon parle des Sybilles dans Théage et Phedre, Aristophane dans la comédie des Oiseaux, et ailleurs. *Aristot. XXX, quæst. I.* Euripide cité par *Lactantius de falsâ religione, lib. I, cap.* 6. *Plutarch. de Oraculis. Pausanias, lib.* 9, *cap.* 31.

(1) Ovid. metam. lib. XIV, fab. 5.

(2) Varro apud Lactantium, lib. I, cap. 6.

(3) Dionys. Halicarnass. lib. 4, cap. 4, parag. 1 et 2. Horat. carmen sæculare, vs. 70.

toyens les plus distingués auxquels on donna pour adjoints des ministres publics : ces dépositaires avoient cette charge à vie, ils jouissoient de privilèges honorables et de l'exemption de toutes charges civiles et militaires, excepté cependant de la fonction de célébrer les jeux séculaires. Leur ministère étoit un ministère de paix; ils ne doivent point eux-mêmes lire ces livres sans ordre du gouvernement et sans leurs adjoints : un d'eux fut puni du supplice des parricides pour les avoir montrés et communiqués à un étranger ; ce fut là le supplice dont on punissoit toute infidélité à cet égard, ce qui nous prouve le fanatisme, la superstition ou la prudence excessive des Romains (1).

Ces livres sybillins, enfermés dans un coffre de pierre et déposés dans un caveau du temple de Jupiter Capitolin, n'en étoient tirés que pour être consultés dans des circonstances critiques et sur les besoins de la république. Ils subsistèrent ainsi pendant cinq ou six siècles; enfin ils furent consumés dans l'incendie du capitole qui arriva pendant les guerres civiles de Sylla et de Marius. Cette perte fut infiniment sensible aux Romains; et la religion les ayant rendus nécessaires, il fallut envoyer des ambassadeurs dans toutes les anciennes villes fameuses par leurs oracles pour s'en procurer d'autres; on alla à Samos, à Ilion, en Italie, à Erithrée, en Ionie, en Grèce, en Sicile, en Afrique, on en rapporta mille vers, et après en avoir fait l'examen le plus soigneux pour en séparer l'apocryphe, on cacha de nouveau ces oracles (2). Cette seconde édi-

(1) Dionys. Halicarnass. ibid. Valer. Maxim. lib. I, cap. 1, parag. 13.

(2) Tacit. annal, lib. VI, parag. 12. Sueton. in vitâ Augusti, cap. 31.

tion ne peut sans doute avoir le mérite de la première. Combien ne s'étoit-il pas forgé de nouveaux oracles sous le nom des Sybilles pendant le cours de cinq ou six cens ans, qu'il fut très-difficile de distinguer des anciens? Il résulta encore un autre mal qui eut de plus grandes suites, c'est que cette nouvelle recherche s'étant faite en beaucoup d'endroits, donna lieu à la publicité de ces livres jusqu'alors inconnus; l'incendie du capitole et les soins qu'on se donna pour réparer la perte que cet accident avoit causée, excitèrent la curiosité et firent rechercher ces oracles par les particuliers comme par le gouvernement, peut-être même qu'ils furent divulgués par l'indiscrétion des envoyés du Sénat; enfin il y en eut des copies ou des fragmens vrais ou faux; l'univers fut inondé de livres prophétiques qui servirent, suivant Suétone, de fondement à des espérances et à des terreurs également vaines; ensorte qu'environ 64 ans après la recherche dont on vient de parler, Auguste étant souverain pontife, l'an treizième avant l'ère chrétienne, fit faire des perquisitions chez tous les particuliers où l'on en trouva deux mille volumes qui furent brûlés. Ce prince ne borna pas là ses soins, il fit encore faire une revision des livres sybillins, et après les avoir châtiés et épurés, il cacha cette troisième édition dans deux coffres dorés qu'il plaça sous la base de la statue d'Apollon palatin. Cet acte de police ne put néanmoins empêcher qu'il ne parût encore des oracles sybillins de tous côtés; d'ailleurs les poëtes et les historiens les ont cités sans aucun voile; par-là ils devinrent aussi connus du peuple que des savans.

De ce qu'après l'incendie du capitole le sénat Romain envoya chercher de nouveaux vers sybillins dans tous les endroits où il y avoit des oracles, il faut con-

clure qu'originairement ces oracles avoient été ce qu'étoient alors les Sybilles ; d'ailleurs Pausanias nous apprend que les Sybilles s'étoient autrefois assises sur le trépied à Delphes ; à Claros, &c., et y avoient prophétisé (1).

Tacite nous dit que Tibère dans les premières années de son régne fit supprimer un livre des Sybilles ; il fit encore faire une exacte recherche chez tous ceux qui avoient de ces livres ; on en brûla un grand nombre, et l'on décerna les peines les plus sévères contre ceux qui garderoient de ces livres que le gouvernement s'obstina toujours à regarder comme sacrés et redoutables. Ce même prince refusa de faire consulter les livres des Sybilles sur une inondation, voulant que le peuple ignorât les secrets de la religion comme ceux du gouvernement (2). Malgré toutes les précautions, les soins de la police devinrent inutiles ; l'avide curiosité en triompha toujours ; il sembloit au contraire que la sévérité des loix ne fît que l'irriter ; les oracles des Sybilles parurent sortir du sein de la terre pour se révéler à l'univers ; tout le monde payen les connut ou crut les connoître ; et peu après une partie du monde chrétien encore dans le berceau les trouvant dans le plus haut point de leur publicité et de leur renommée, ne dédaigna point de les adopter, de les étudier et de les révérer. Lactance nous dit que les oracles de la Sybille de Cumes n'avoient point été connus, mais avoient été réligieusement gardés sans aucune communication (3). En un mot les vers des Sybilles furent les seuls monu-

---

(1) Pausanias, lib. X, cap. 12.

(2) Tacit. annal. lib. VI, parag. 12, et lib. I, parag. 76.

(3) Lactant. de falsâ religione, lib. I, cap. 6, et de naturâ Dei, cap. 23.

mens de l'antiquité payenne qui eurent l'avantage glorieux d'être également chers à deux religions ennemies dont l'une étoit expirante et dont l'autre naissoit. Le mal de leur publicité étoit devenu sans remède, les empereurs ne se lassèrent point d'en défendre la lecture, ce fut toujours en vain, et les transgresseurs leur fournirent les moyens de signaler leur cruauté despotique ; ils firent une guerre sanglante aux livres prophétiques de toutes les nations, et ces livres se multiplièrent, parce que sous les princes méchans les peuples cherchent dans la religion et dans l'avenir des remèdes à leurs maux présens. Les livres de Trismégiste, ceux d'Hystaspes eurent le même sort que ceux des Sybilles : ces derniers furent toujours cités par quelques chrétiens pour convaincre les payens de la vérité de leur doctrine. Le règne de Constantin ayant procuré une pleine liberté au christianisme dans l'empire Romain, cet événement qui sembloit devoir être favorable aux Sybilles fut l'époque de leur décadence ; et lorsque l'exemplaire de leurs oracles qui se gardoit à Rome dans le temple d'Apollon, et qui avoit toujours été regardé comme authentique, eût été brûlé par Stilicon l'an 405, après y être demeuré pendant cinq cent dix-neuf ans, les copies multipliées qui s'étoient répandues cessèrent dès-lors d'être autant considérées, comme si ces livres n'eussent été importans que par les obstacles et par le secret dont on avoit voulu les voiler. Le sang froid prit donc la place de l'enthousiasme qu'on avoit eu pour les Sybilles ; cependant un respect d'habitude a conservé leurs oracles jusqu'à nos jours pour être l'objet de notre curiosité et de notre critique. Telle est l'histoire des livres des Sybilles (1).

(1) Dans notre siecle même, on a vu des vestiges de l'ancienne vénération de nos pères pour les Sybilles ; on en voyoit, il y a quelques

III. Nous ne mettrons point en problême si les livres sybillins que nous possédons sont ceux des anciens ; ce problême est tout résolu, ils sont incontestablement l'ouvrage de cet esprit apocalyptique qui avoit saisi quelques-uns des premiers chrétiens ; ils ont dû être composés à différentes reprises dans les dernières années du second siècle de l'église. On a lieu d'être convaincu que les détails évangéliques qu'on y trouve aujourd'hui n'étoient point dans les oracles des Sybilles payennes ; tout ce qui concerne Jésus-Christ dans ces Sybilles modernes est si détaillé et si exactement décrit, qu'il seroit ridicule de penser que les Déiphobes, les Démophiles, les Daphné, les Amaltée en aient été mieux instruites qu'Isaïe, Jérémie, Daniel et tous les prophêtes Hébreux. Cependant il faut présumer que malgré les interpolations ces oracles des Sybilles que nous avons encore n'ont point été changés pour le fond ou pour l'esprit général. En effet comment ces nouvelles Sybilles auroient-elles pu faire en ces tems-là l'impression qu'elles firent, si elles n'eussent point eu une grande analogie avec les anciennes ? Ceux qui ont cherché à tromper les payens pour leur bien n'ont pu se promettre d'y réussir qu'en contrefaisant parfaitement le génie et le caractère de leurs Sybilles : ils ont réussi sans doute, puisqu'on les accusoit moins

---

années, la peinture dans l'église paroissiale de St-Severin à Paris. Dans la prose qui se chante aux messes des morts, on dit encore ces parolles remarquables :

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favillâ,
Teste David cum Sybillâ.

Ce qui a été changé en 1735, dans le nouveau bréviaire du diocèse de Paris ; on a substitué ces mots *Crucis expandens vexilla.*

d'en avoir supposé de fausses que d'avoir altéré les anciennes, et d'y avoir inséré des blasphêmes contre les dieux du paganisme. Examinons donc ces nouveaux oracles sybillins, et tâchons d'y retrouver l'esprit qui fit parler les anciens; en ôtant à ceux-ci tout ce qui sentira la nouveauté et tout ce qui nous présentera un esprit étranger au paganisme, nous les considérons suivant l'ordre dans lequel on nous les montre dans les huit livres où nous les voyons recueillis.

Le premier livre est précédé d'une introduction sur l'unité de Dieu et sur ses grandeurs : on y fait de vifs reproches aux hommes de leur stupide idolâtrie, de leur aveuglement et de leurs crimes; on les invite à la pénitence en leur annonçant la fin du monde (*finem ævi*) et la venue du dieu monarque (*Deum regem*) qui condamnera les idolâtres au feu de l'enfer, et qui fera entrer les saints au paradis. La Sybille entre ensuite en matière par l'histoire de la création du monde telle qu'on la voit dans la génèse. Adam, Eve, le serpent, la pomme, rien n'y est oublié; la terre se peuple, les arts s'inventent, les géans irritent le ciel par leurs crimes; Dieu, ou, pour mieux dire, la Sybille s'irrite, elle prédit le déluge; elle pleure néanmoins sur le genre humain qui va périr; elle ne se console que parce qu'elle sera la nourrice d'un autre genre humain et d'un peuple sacré. Enfin le déluge arrive; elle se sauve avec Noë son beau père dans l'arche; les eaux couvrent la terre, le soleil s'éteint, le tonnère gronde, les nations périssent. La colombe et le corbeau annoncent la retraite des eaux; la Sybille sort avec Noë et ses enfans; Dieu leur parle, et leur ordonne de vivre en paix et en justice jusqu'au jugement qu'il annonce; les hommes lui obéissent pendant

quelque tems : c'est-là le règne antique de l'âge d'or, c'est celui de la race des justes sauvés du déluge.

Hinc nova progenies, hinc ætas aurea prima.

Après ces singulières prophéties ou plutôt ce tableau du passé, la Sybile prédit différens règnes de princes bons et mauvais; ces derniers seront détruits par *Sabaoth* qui cependant n'exterminera pas tout le genre humain. Dieu viendra ensuite; c'est Jésus, c'est le Christ, dont elle décrit les souffrances et les misères ainsi que toutes les grandeurs et les miracles. Ce livre qui commence par la génèse finit par l'évangile et parle toujours en Style prophétique. Il apprend que S. Jean prêchera dans le désert; qu'Hérode persécutera l'enfant qu'on mènera en Egypte, qui, parvenu à l'âge viril, guérira les aveugles et les boiteux, les sourds et les muets, il délivrera les possédés, il ressuscitera les morts, multipliera les pains, il changera l'eau en vin; sa passion et ses souffrances ne sont pas moins bien détaillées, on n'y oublie pas même le fiel, le vinaigre et l'éponge. Les ténèbres couvriront le monde, mais au bout de trois jours Jésus réssuscite; peu après il monte au ciel. Les Juifs sont accablés de maux, et Jérusalem est détruite. C'est par où finit ce premier livre Sybillin qui, comme on voit, n'est qu'un extrait fidèle de l'écriture.

Le livre suivant n'a rapport qu'au dernier âge du monde, il en donne les signes et la description. Ces signes seront des tremblemens de terre, des tonnères, des guerres, des pestes, des famines, des crimes affreux, et le désordre le plus complet dans le monde moral comme dans le monde physique. C'est alors que Dieu, que la Sybille appelle *Concussor terræ*, frappera Rome aux sept collines, et la terre sera réduite en une telle

solitude qu'un homme sera étonné de rencontrer une autre homme.

Si quis ut in terris hominis vestigia cernat
Miretur. . . .

Dieu rassemblera ensuite les hommes épars pour les faire vivre dans la justice et dans la paix sur la terre dont la stérilité sera égale à la félicité de ses habitans. la Sybille retourne ensuite sur ses pas ; elle voit encore des signes terribles dans le ciel et sur la terre : elle voit les vierges combattre et répandre leur sang pour la cité céleste. La peste et mille fléaux ravagent cependant le monde ; elle ne voit par-tout que désolation, elle n'entend que des gémissemens. Tous ces maux arriveront pour que la femme ne perpétue plus son espèce (*ne pariet fœmina prolem*) parce que le grand jour de la ruine du genre humain approche.

Humani generis strages et maxima messis
Instat.

Alors les faux prophêtes paroissent, ils font la guerre aux saints, les dix tribus arrivent, elles précèdent le grand juge qui va descendre ; il viendra au moment où l'on y pensera le moins, et le *Thesbite* sera avec lui. Malheur alors aux femmes enceintes ! des ténèbres universelles couvriront le monde ; des fleuve de feu tomberont du ciel sur la terre ; les montagnes et les rivières, la terre et la mer ne feront qu'un seul bucher ; les astres brûleront eux-mêmes, et le ciel ébranlé. . . . Mais arrêtons-nous ; on ne peut rendre l'affreux tableau que la Sybille présente ici, il est aussi terrible qu'inconcevable ; et l'esprit s'égare à la vue du triste enthousiasme et de la frénésie extravagante dont la Sybille ou ceux qui la font parler ont dû être possédés.

Enfin

Enfin c'est à la suite de tous ces maux que les anges font le jugement, et que *Sabaoth-Adonaï* ressuscite tous les hommes. Alors notre Sybille voit Abraham, Isaac, Jacob, Moyse, Josué, Elie, Jonas et Daniel marcher à la tête des justes. Elle décrit les vertus qui doivent faire parvenir à la félicité, et fait une peinture très-longue, quoique assez raisonnable, de tous les crimes qui conduisent aux flammes éternelles. Rien ne sera comparable au bonheur des bons; il n'y aura plus sur la terre ni froidure, ni hiver; le vin, le lait, le miel y couleront éternellement; la terre produira tout sans culture; les hommes exerceront toute sorte de vertus sans être capables d'aucuns vices, les biens seront en commun, on vivra dans une égalité parfaite; il n'y aura plus de gouvernement, d'autorités ni de rois; Dieu seul sera le grand monarque de ce royaume (*magnus rex maximi regni*). Dans une seconde partie la même Sybille reprend le langage du premier livre; elle reproche aux hommes leur idolatrie, elle se répand en invectives contre les divinités payennes: elle prédit la ruine de Rome et avertit de l'approche du grand juge, (*judicis æterni*) et elle s'écrie: » Pourquoi, » ô hommes, pourquoi vous amusez-vous à bâtir des » villes? le jour fatal arrive, bientôt vous sentirez l'o» deur fatale du souffre ».

Le troisième livre beaucoup plus diffus que le second, ne lui cède en rien pour la frénésie; la genèse y est encore rappellée avec toute l'histoire des Hébreux. La Sybille se dit aussi la bru de Noë, elle passe en revue tous les tems mythologiques qui ont suivi le déluge; elle voit les guerres des Titans, Saturne, l'âge d'or et le partage du monde entre Jupiter, Neptune et Pluton. Elle voit ensuite (toujours d'un œil prophétique) la guerre de Troie et les différentes monarchies

du monde, elle voit l'éthiopie, l'Egypte, l'Assyrie, la Perse, la Médie, la Grèce; Rome sur tout fixe ses regards et excite sa colère, elle voit ses destinées, ses accroissemens, ses victoires, son invincible empire qui engloutira tous les autres, mais elle voit aussi sa fin qu'elle prédit en termes énergiques. Elle parcourt ensuite le monde en furieuse; elle interpelle tous les peuples et toutes les villes par leurs noms et leur annonce à chacun quelque fléau: Samos ne sera qu'un monceau de sable, Délos sera submergée; Smyrne sera renversée; Rhodes sera ébranlée; les Phéniciens n'auront plus d'empire; la Grèce sera consumée par le feu; les Thraces périront, &c; enfin sa rage n'oublie aucun des coins du monde, elle dévore tout dans sa fureur: elle emploie pour cela tous les agens physiques qu'elle décrit dans le plus grand détail: tremblemens de terre, comètes, éclipses, météores, monstres, prodiges de tous les genres, pestes, guerres, famines, stérilité, sécheresse, tout fut prodigué: et le dénouement de toutes ces tragédies est un nouvel âge d'or, une nouvelle race d'hommes, un peuple de saints, un roi qui descend du ciel pour apporter une paix éternelle sur la terre et pour faire paître les loups avec les agneaux.

Le quatrième livre, après avoir fait les plus vifs reproches aux impies, et donné des éloges aux justes, auxquels la terre restera en partage, suit le plan du précédent. La sybille passe en revue les empires futurs: elle s'arrête sur tous les peuples du monde; elle finit par les inviter à la pénitence en leur annonçant l'incendie général, la résurrection, et le jugement dernier.

Dans le cinquième livre, la Sybille se dit sœur d'Isis, et prévient qu'elle va annoncer des jours lugubres: elle prédit aux Grecs Alexandre, aux Romains Enée, Romulus et Rémus, César, Octave, Antoine et Cléo-

pâtre, en les désignant chacun d'une façon mystérieuse, ainsi que Tibère, Néron, Galba, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurele, au-delà duquel elle ne va point. Elle désole l'Egypte, renverse encore Rome et Babylone; elle vole dans la Thébaïde, dans les Gaules et chez les Bretons pour leur annoncer des jours lamentables de-là elle revient en Ethiopie, d'où elle passe aux Indes pour avertir de l'embrâsement final du monde, pour donner l'oroscope de l'univers et le thême astrologique de sa durée. La Judée seule sera épargnée, Canaan sera le siège du nouvel âge d'or. Mais l'Italie sera brûlée, il n'y aura plus de soleil pour elle; Babylone et l'Asie formeront une mer, et la Méditerranée deviendra un continent aride. Enfin, après avoir volé de l'orient et de l'occident, et du septentrion au midi, la Sybille s'élève dans le firmament, elle disperse le soleil, la lune et les étoiles, et plonge le zodiaque avec toutes les constellations dans un nouveau chaos.

Le sixième livre est beaucoup plus court que les autres, il n'a rapport qu'à Jésus-Christ, et n'est qu'un évangile en vers, mêlé de quelques prophéties contre les Juifs.

Le septième livre est sur le ton du troisième et du cinquième La Sybille débute par annoncer un autre déluge; elle menace particulièrement la Phrygie, l'Ethiopie et l'Egypte; elle prédit encore la ruine de Troie, la submersion de la Sardaigne, et la désolation des Gaules réduites en désert; Rome est cependant l'objet principal de sa fureur, et l'incendie général est son terme fatal. Ces calamités horribles font place à l'âge d'or, qui ressemblera à l'ancien (*ut fuit tempore prisco*) et l'on verra alors des cœurs innocens et purs qui jouiront de la suprême félicité sur une terre qui produira tout d'elle-

même. Enfin, l'on trouve une description aussi séduisante du nouvel âge, que celle de la destruction du monde avoit été effrayante et insensée.

Le huitième livre est très-conforme aux autres. La seconde partie a cela de singulier, qu'après avoir parlé de Jésus-Christ, de la Vierge, de la fin du monde et de la vie future sous l'image de l'âge d'or, elle prêche une morale sublime et vraiment évangélique en un style peu commun aux autres Sybilles.

IV. Nous ne nous arrêterons point à faire de longues réflexions sur ces tristes recueils : on ne peut les lire sans frémir, et l'on devine bientôt quelles ont été les raisons pour lesquelles les empereurs Romains ont fait tant d'efforts, et quelquefois ont répandu tant de sang pour les arracher à ceux qui les publioient, et pour les dérober à la connoissance des peuples de leur empire, que de pareilles lectures pouvoient rendre fanatiques. Indépendamment des dieux et de leur culte public que ces livres détruisoient, ils portoient le trouble dans la société, et la remplissoient d'un esprit funèbre qui tendoit à la dissoudre. Comment en effet des sociétés pouvoient-elles subsister avec des idées aussi sombres et des expectatives aussi terribles ? Toute doctrine apocalyptique est, par sa nature et par ses effets, le fléau du genre humain. Il faut avouer que le christianisme a condamné ces égaremens de quelques-uns de ses membres; mais l'on ne peut se dissimuler que ces illusions ont été très-fatales au christianisme lui-même : la frénésie de quelques chrétiens devenoit un crime pour tous, et ils furent censés coupables envers le paganisme dont leurs livres détruisoient les dieux imaginaires; ils l'étoient encore envers la société. Les Romains irrités faisoient retomber sur leurs têtes tous les maux que ces chrétiens Sybillistes annonçoient

à leur patrie. On voit par Tacite que vers l'an 64 on les traitoit moins comme des criminels que comme des ennemis du monde (1).

Les idées lugubres des prétendues Sybilles trouvoient dans les payens même des esprits disposés à les recevoir : en effet, l'attente de la destruction étoit un sentiment presque universel chez eux, les philosophes eux-mêmes n'en étoient point exempts. L'an 139 avant Jésus-Christ, le préteur chassa de Rome et de l'Italie tous les astrologues, et ne leur donna que dix jours pour sortir, parce qu'ils abusoient des esprits foibles par les pronostics qu'ils tiroient des astres (2). Lucien console César qui n'avoit pu faire les funérailles de ses braves soldats tués à Pharsale, par la raison que le feu qui doit embrâser le monde les réduira en cendres, et qu'ils auront l'univers pour bûcher et pour cercueil (3). Ovide console l'impératrice Livie de la mort de Drusus, en lui disant que tout est périssable, et que voilà qu'on annonce déjà que le ciel, la terre et la mer vont périr. Séneque paroît avoir fait de ces évènemens sinistres l'objet chéri de ses méditations ; on trouve un ton lugubre dans la plûpart de ses ouvrâges ; on y voit une tête échauffée qui ne se repaît que d'horreurs, et qui s'en occupe avec une joie et une fermeté vraiment stoïque : ce qu'il y a de plus extravagant dans ses peintures, c'est qu'il dit que ces choses ne tarderont point à arriver (4). Plutarque nous montre que de son tems, par une folie épidémique, on aimoit à s'entretenir de la fin du monde, et chacun cherchoit

(1) Lucian. in Philopatri et Taciti annal. lib. XV, parag. 44.
(2) Valer. Maxim. lib. I, cap. 3, parag. 2.
(3) Lucani Pharsal. lib. 7.
(4) Senec. quæstion. natur. lib. 3 de Beneficiis, lib. 4, de Consol. ad Marciam. epist. 91.

l'époque de l'embrâsement de l'univers dans les œuvres d'Orphée, d'Hésiode et d'Héraclite (1). En effet, Lucien, dans ses *philosophes à l'encan*, représente Héraclite épouvanté à la vue du prochain incendie de l'univers; et son *philopatris* est un tableau complet de la frénésie de son tems. La philosophie n'étoit devenue d'elle-même qu'une curiosité superstitieuse pour tout ce qu'il y avoit de frappant et d'extraordinaire dans la nature. Tout étoit magie, astrologie, prédiction; il n'est donc point surprenant si les philosophes furent si souvent chassés de Rome par les empereurs qui les confondoient alors avec les Chaldéens, les sorciers, les astrologues, et qui les enveloppoient dans la même disgrace. Jamais on n'avoit été plus soigneux de remarquer les phénomènes de la nature; les comètes, les éclipses, les météores, les tremblemens de terre, les inondations réveilloient toutes sortes d'idées sinistres dans des esprits préoccupés de la fin des choses. Les payens avoient l'injustice d'accuser les chrétiens de tous les maux qui leur arrivoient. Si le Tibre se débordoit, si le Nil ne fécondoit pas l'Egypte, si le ciel refusoit de la pluie, si la terre trembloit, s'il y avoit une peste, on crioit aussi-tôt : jettez les chrétiens aux lions; on les regardoit comme les plus odieux des hommes, comme les ennemis des mœurs, des empereurs, des loix, des dieux et de toute la nature (2). En effet, on ne peut nier qu'un grand nombre de chrétiens ne fissent leurs délices de leurs funèbres espérances (3) : delà ce goût

(1) Plutar. de Oracul. quæ cess. parag. 9.

(2) Tertull. Apolog. Arnob. adversus Gentes, lib. I. Lactant. de mort. persecutor. parag. 1. Idem, lib. V, cap. 9. Institut. Taciti Annal. lib. XV, cap. 44.

(3) Histoire ecclés. de Fleury, tome I, livre 4, parag. 2, tome II, liv. 7, parag. 15.

pour le célibat et ces opinions sur le mariage, sur la résurrection, sur la fin du monde; delà ces hérésies, et sur-tout celle des Millenaires qui souillèrent la pureté de l'église, et qu'il n'y a que le tems et l'expérience qui aient pu faire disparoître.

Mais laissons-là ces lugubres erreurs du paganisme et du christianisme, et les tristes évènemens qui en ont été les suites, pour revenir à nos Sybilles anciennes dont nous cherchons l'esprit : il fut caché au peuple pendant bien des siècles, comme l'a été celui des nouvelles; il fut l'objet de la vigilance perpétuelle des gouvernemens, long-tems avant qu'il y eût des évangiles et des chrétiens Sybillistes. Par quel endroit les oracles des Sybilles payennes pouvoient-ils être dangereux ? peut-on les soupçonner d'avoir eu ce ton funèbre et apocalyptique que nous venons de voir dans les modernes ? leurs poésies pouvoient-elles représenter les mêmes images, et avoir rapport à des objets aussi sinistres ? Nous sçavons déjà par le témoignage de tous les anciens, que les livres des Sybilles étoient des prophéties que ces femmes avoient composées dans l'enthousiasme et durant les accès d'une fureur divine (1). Ces livres ont donc eu cela de commun avec les oracles des Sybilles modernes. Leur objet étoit la science de l'avenir, mais de quel avenir s'agissoit-il ? étoit-ce de celui qui a rapport aux évènemens purement humains, tel que le sort des villes, la fortune des particuliers, le destin des empires, ou est-ce de l'avenir qui intéressoit le monde physique et le genre humain en général ? Etoit-il question de la fin et de la destruction totale de tous les êtres. Pour

(1) Virg. æneid. lib. 5 et 6. Varro de re rusticâ, lib. I, cap. 1. Diodor. lib. 4, parag. 23. Cicero de Divinatione, lib. 2.

peu que nous examinions les auteurs anciens, nous verrons que la science des Sybilles payennes devoit avoir ces deux objets en vue. C'est une Sybille qui dans Virgile conduit Enée aux enfers, qui lui montre le Tartare, et qui le fait entrer dans les Champs Elisées; elle lui dit qu'elle est la gardienne de la porte des morts, et qu'elle a appris des dieux quels sont les châtimens réservés aux méchans; elle lui fait en effet un long et horrible détail de tous les supplices que souffrent les impies; elle lui rappelle les guerres et les forfaits des Titans que les dieux ont plongés dans l'abîme; elle lui fait l'énumération de tous les crimes qui conduisent à cet affreux séjour. « Quand j'aurois » cent bouches, lui dit-elle, cent langues et une voix » de fer, je ne pourrois parcourir tous les crimes et » tous les supplices (1) ». La Sybille conduit ensuite son héros dans les plaines de l'Elisée, séjour des bienheureux; elle lui montre les délices réservées à peu de personnes; par la bouche d'Anchise elle lui révèle les mystères les plus sublimes de la nature, l'origine des ames et des intelligences, leur sort, leur révolution, leur retour à la vie au bout de mille ans; elle lui découvre ensuite les destins de Rome, ses guerres, ses combats, ses défaites et ses victoires, l'éternité de son empire. Enée voit aussi le destin de tous les grands hommes que Rome verra naître de son sein. C'est là que le poëte, avec cette dextérité

---

(1) *Virg. æneid. lib. V.*

Sed me cum lucis Hecate præfecit avernis,
Ipsa Deûm docuit pœnas. . . . vs. 565.
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

qu'on a tant admirée, fait prédire Auguste et son glorieux empire; c'est lui qui, selon le poëte, fait renaître le siècle d'or; c'est lui dont l'empire sera éternel et sans bornes; c'est ce héros que les dieux ont si souvent promis aux Romains; déjà les natious effrayées par les oracles qui l'annoncent, attendent, en frémissant, la venue de leur vainqueur (1).

Si Virgile, dans ces prophéties antidatées de douze cent ans, n'a point tout-à-fait suivi son imagination, et s'est au moins conformé au style vulgaire des Sybilles romaines, c'est-à-dire, environ vingt-deux ans avant l'ère chrétienne, il faut avouer que leur doctrine avoit en bien des choses le même esprit qu'ont eu les Sybilles postérieures. Mais seroit-il possible de ne voir ici qu'un pur effet de l'imagination du poëte, puisque, dans tous les tems de la république qui l'avoient précédé, les livres Sybillins étoient déjà censés contenir les destins de Rome, puisqu'on ne les cachoit que pour cette raison, et puisqu'on ne les consultoit que dans la vue de s'instruire sur cet objet (2)? Virgile ne suivoit donc en cela que l'esprit d'une tradition ancienne et connue.

VI. Examinons en effet les circonstances dans lesquelles on avoit recours aux livres des Sybilles; voyons quel usage les Romains en ont fait dans tous les tems depuis leur fondation jusqu'au siècle de Virgile; ce moyen sera peut-être plus sûr pour connoître le caractère de ces livres mystérieux que tout ce que les auteurs en ont écrit. On les consultoit lorsque l'état avoit

---

(1) *Ibid. vs.* 798.

(2) *Tit. Liv. decad. I, lib.* 10, *decad. III, lib.* 2. On appelloit les livres des Sybilles, *libri fatales*, les livres des destinées, *fata populi Romani*, les destins du peuple Romain.

reçu quelque grand échec à la guerre; lorsqu'on craignoit quelque invasion étrangère; lorsque la ville étoit agitée de séditions ou déchirée par des guerres civiles; enfin lorsqu'on vouloit entreprendre quelque expédition importante. De plus, on les consultoit pour les tremblemens de terre, pour les météores, pour les pestes et les famines, pour les stérilités, les inondations, et pour toutes les calamités publiques; on les consultoit enfin à l'occasion des prodiges, des monstres et de tous les présages extraordinaires. Tous les historiens sont si remplis de ces faits, qu'il est presque inutile de les citer (1).

On demandera peut-être si les Sybilles anciennes parloient réellement de tous ces genres d'évènemens civils, politiques et physiques dont les Sybilles modernes sont tellement occupées, ou si ce n'étoit que l'inquiétude et la crainte qui faisoient recourir à ces livres qui n'avoient d'autre mérite que d'être secrets et mystérieux ? Cette question me paroît ici déplacée; rien ne paroît plus simple et plus naturel que de penser que les Sybilles traitoient de ces divers évènemens, puisqu'on ne les consultoit que dans les circonstances critiques. D'ailleurs, c'étoit le sentiment universel des anciens que les livres des Sybilles annonçoient des guerres, des combats et des révolutions. Les guerres des Grecs et des Asiatiques, le siège et la ruine de Troye passoient pour avoir été prédits (2). On avoit un oracle Sybillin qui avoit prédit la grandeur des

(1) Plutar. in vitâ Fabii Maximi. Dionys. Halicarn. lib. IV, cap. 34, parag. 5. Valer. Maxim. lib. I, cap. 1, lib. 8, cap. 15. Tit. Liv. decad. I, lib. 3, 9 et 10. Taciti Annal. lib. I, parag 76, lib. XV, parag. 44. Macrob. Saturn. lib. I, cap. 7. etc.

(2) Pausanias in Phocid. cap. 12.

Macédoniens et leur future décadence (1). Les Athéniens se consolèrent sur le destin inévitable de la perte d'un combat navale à Agospotamos, parce qu'ils crurent la voir prédire par une Sybille (2). La bataille de Chéronée passoit de même pour avoir été prédite. Les Argiens et les Lacédémoniens faisoient aussi valoir de semblables prédictions des Sybilles dans de semblables occasions de victoires ou de défaites. Une Sybille avoit prédit aux Lesbiens qu'ils perdroient l'empire de la mer (3).

Enfin les Sybilles passoient encore pour avoir prédit les révolutions physiques comme les révolutions politiques, puisqu'à l'occasion d'un tremblement de terre qui fit de grands ravages dans la Carie, dans la Lycie et sur-tout dans l'isle de Rhodes sous Antonin, les payens ne manquèrent pas de publier que la prédiction de la Sybille s'étoit accomplie (4). Il est vrai que les auteurs qui nous rapportent ces témoignages, qui tous, à l'exception du dernier, sont relatifs à des siècles antérieures à l'ère chrétienne, ont vécu dans notre second siècle, et qu'ils ont pu parler d'après l'esprit des Sybilles modernes, qui dès-lors faisoient du bruit dans le monde. Mais puisque Rome réduite en monarchie ne faisoit des efforts pour supprimer les prédictions des Sybilles, que parce qu'elles annonçoient toutes sortes de révolutions physiques et politiques propres à allarmer les nations; pourquoi Rome, dans l'état Républicain, avoit-elle eu la même politique, si les Sybilles anciennes n'eussent point parlé sur le même

(1) Idem in Achaïc. cap. 8.

(2) Idem lib. X, cap. 9.

(3) Plutar. in vitâ Demosth.

(4) Pausanias, in vitâ Demosth. Idem; in Corinth. cap. 7. Strabo, lib. I.

ton, et puisque c'étoit précisément dans les tems de crise que le gouvernement les consultoit ? Il est donc comme démontré que les livres des anciennes Sybilles ne pouvoient être que des livres apocalyptiques du même genre que les modernes, et dangereux comme eux par les mêmes endroits. C'est donc ici le lieu de disculper ceux des chrétiens qui se sont trop livrés à ce goût aussi funeste que mélancolique : ce ne sont point eux qui l'ont apporté dans ce monde, quoique quelques-uns d'entr'eux aient forgé des oracles Sybillins, ce goût subsistoit bien des siècles avant eux. Une sage police l'avoit heureusement réprimé pendant des siècles ; elle avoit obligé la religion au secret, et sans l'incendie du capitole arrivé quatre-vingt-trois ans avant l'ère chrétienne, ni les payens, ni les chrétiens un siècle après eux, n'eussent point été frappés et troublés par ces prédictions que le tems seul a convaincu de mensonge.

Les ouvrages des Sybilles anciennes étoient donc des livres apocalyptiques et funèbres qui prédisoient aux anciennes nations les révolutions futures du monde politique ainsi que du monde physique ; leur doctrine embrassoit tous les tems, tous les périodes et les âges qui se sont succédés ; enfin la vie future et la destruction du monde en étoient le terme. C'est ainsi que l'on doit en juger par l'emploi de la Sybille qui conduisoit Enée, et par les instructions qu'elle lui donna ; c'est sans doute parce que les livres Sybillins avoient rapport à la fin et au renouvellement des tems, que les officiers qui en étoient les gardiens, présidoient seuls aux fêtes de la fin et du renouvellement des siècles, c'est-à-dire, aux jeux séculaires : c'étoit une fonction naturellement dévolue à un ministère tout-à-fait apocalyptique.

VII. L'églogue de Virgile adressée à Pollion, est encore un monument précieux de la doctrine des anciennes Sybilles; elle est d'environ trente-huit ans antérieure à notre ère; elle annonce la fin d'un période et le renouvellement des choses. « Enfin, dit le poëte, » le dernier âge prédit par la Sybille arrive, un nou- » veau cercle de siècles va recommencer; Astrée » revient sur la terre; le règne de Saturne va renaître; » la terre, les mers, le ciel, tout témoigne sa joie » dans l'attente du siècle d'or qui va paroître. Le » monde ne sera plus le théâtre des crimes; il n'y » aura plus de guerres; la justice et la paix rendront » les hommes éternellement heureux ». On ne peut point encore accuser Virgile de ne suivre ici que son imagination; dès le tems des guerres de Marius et de Sylla, c'est-à-dire, plus de douze ans avant la naissance de Virgile, un bruit se répandit déjà dans l'Italie qui annonçoit une nouvelle race d'hommes, un renouvellement du monde, et la fin prochaine du période de la grande année (1). Les Toscans qui expliquèrent cet oracle, dirent qu'il devoit y avoir huit races d'hommes à chacune desquelles Dieu avoit marqué le tems de sa durée; et que la fin de chaque âge étoit annoncé par différens prodiges sur la terre et dans le ciel, que chaque race commençoit par être d'abord très-religieuse et chérie des dieux, et qu'ensuite elle ne faisoit que dégénérer jusqu'à la fin. Le détail de Virgile ne diffère dans ce système qu'en ce qu'il fait entendre par cette nouvelle race qu'il fait prédire à sa Sybille, moins une race d'hommes, ou un nouveau genre humain, qu'un prince qui devoit faire le bonheur du monde. D'ailleurs, le système des Etrusques sur

(1) Plutar. in Sylla.

ces différens âges et sur la fortune particulière de chacun d'eux, étoit très-ancien. Platon reconnoît aussi que chacun de cet âge commence par un siècle d'or durant lequel toutes les vertus sont cultivées, la nature est dans toute sa vigueur et sa beauté, et il dit qu'il va toujours en déclinant, et finit par un siècle de fer pendant lequel la nature, affoiblie et corrompue, conduit tous les êtres à une fin générale par des maux physiques et moraux qui couvrent la face de la terre de calamités et de crimes. Nos Sybilles modernes ont parlé sur le même ton; c'est d'après le déluge, c'est-à-dire, après l'ancien renouvellement du monde qu'elles placent l'âge d'or, et c'est après le futur changement du monde qu'elles en placent encore un autre, en donnant pour signe de l'approche de la fin des tems et de ce nouvel âge, les crimes des hommes et les désordres de la nature.

Ce systême n'est guère qu'une fausse application du cours de la vie humaine au cours imaginaire des périodes que les hommes ont inventés pour mesurer les tems; il n'a servi qu'à allarmer le genre humain; lorsque son esprit s'est troublé et prévenu à la vue de certains phénomènes et de certaines calamités, il a cru alors être à la fin d'un de ces périodes, c'est-à-dire, à la fin du monde. Ceci servira à nous expliquer la raison pour laquelle on consultoit les livres des Sybilles à Rome, lors des phénomènes frappans; c'est qu'il falloit recourir aux livres prophétiques de la fin des tems, lorsqu'on voyoit les signes qu'on croyoit en être les avant-coureurs.

VIII. Mais quel est donc ce prince ou ce monarque que Virgile annonce, et dont la promesse est toujours inséparablement unie à ce cyclisme apocalyptique? Virgile et tous les poëtes de son tems en font une

application continuelle à Auguste; mais ce qui doit être regardé comme un effet de la flatterie, ne doit pas nous empêcher de reconnoître encore dans cette promesse un dogme Sybillin plus ancien qu'Auguste et que les poëtes qui lui en ont fait l'application. C'est encore un fait très-constant que les anciennes Sybilles annonçoient un nouveau roi et un nouvel empire, en même-tems qu'elles annonçoient un nouveau monde; c'est un de leurs oracles qui se trouve clairement consigné dans plusieurs ouvrages de Cicéron qui, comme on sait, furent tous composés entre l'an 60 et 45 avant l'ère chrétienne (1). On voit dans Tite-Live, Salluste, Suétone et Plutarque, que tous ceux qui jouèrent alors un grand rôle dans la république et qui aspirèrent à l'empire, se prévalurent de cet oracle, et que leur parti le leur appliquoit. Catilina, Lentulus, César, Auguste enfin et bien d'autres après lui s'en prévalurent (2). Les Romains, ces fiers républicains, d'abord étonnés de ce que cet oracle leur annonçoit un roi dont le nom étoit odieux, dégradés, avilis et fatigués de leurs divisions, ne furent ensuite que plus disposés à se soumettre à leurs vainqueurs et à leurs tyrans, à qui ils prodiguèrent bassement des hommages, des titres et même des cultes divins; la folie régnante dans ce siècle fondée sur l'attente où l'on étoit de l'accomplissement des oracles Sybillins, fit alors renaître les apothéoses anciennes que depuis long-tems l'on ne connoissoit plus sur la terre: delà toutes ces généalogies divines, ces éloges pompeux et ridicules, en un mot ces flatteries idolâtres, par les-

(1) Cicero de Divinatione, lib. 2, Epistola ad Atticum.

(2) Tit. Liv., lib. 4, cap. 1. Sallust. Catil. parag. 47. Plutar. in vitâ Ciceronis, Cæsaris et Augusti.

quelles Rome subjuguée s'efforça de cacher sa honte et de justifier sa bassesse ; delà ce vil enthousiasme des poëtes et cette éloquence servile des orateurs qui contribuèrent à encenser et à corrompre les tyrans, et qui achevèrent d'énerver l'esprit de leurs concitoyens.

Les historiens modernes n'ont jamais fait assez d'attention aux maux que ce dogme Sybillin accumula sur Rome ; ils n'ont point senti combien il eut de part à la révolution qui se fit dans les idées des sujets de cette fière république, qui, nourris autrefois dans la haine de la royauté, se prosternèrent à la fin aux pieds des monstres les plus inhumains. Mais ce n'est point ici le lieu de suivre les effets de ce dogme ; c'est son caractère qu'il faut démêler. Il ne faut pour cela que nous distraire l'esprit de toutes les applications que les Romains, toujours indécis et incertains, ont cherché à en faire pendant plusieurs siècles ; il ne faut juger de ce dogme que par le caractère enthousiaste et apocalyptique déjà empreint sur toutes les autres parties de la doctrine des Sybilles anciennes. Si la fin des périodes, annoncée par les signes du ciel, par les tremblemens de la terre, par les révolutions et par les crimes des hommes, indiquoit un renouvellement dans l'univers, une nouvelle race, un nouvel âge d'or, enfin, comme dit Virgile, un nouvel ordre des choses, que pouvoit être ce monarque inséparablement annoncé par toutes ces prédictions, sinon le dieu du période futur, Saturne, ou le dieu de la fin des tems dont on avoit tant de fois prédit le régne heureux, et qui après avoir détruit le monde et puni les méchans devoit être le roi, le père et le rémunérateur des justes ? C'est-là sans doute le monarque (*Deus rex, magnus rex maximi regni, et judex æternus*) dont il est parlé dans le premier et dans le second livre des Sybilles modernes.

Le

Le roi des Sybilles payennes n'est que le dieu de la vie future, le même qui, suivant la doctrine cachée des mystères, devoit un jour détrôner le dieu régnant pour rétablir l'âge d'or sur les ruines de son empire. Enfin ce roi n'est que l'Être suprême envisagé dans ses opérations de la fin des tems, mais obscurci et méconnoissable par une théologie allégorique, représenté par les diverses nations payennes sous des emblêmes variés, et personnifié sous le nom d'un roi, d'un héros, d'un conquérant que chaque peuple se flattoit de voir un jour à sa tête pour changer la face du monde en sa faveur.

En corrompant ainsi le dogme de la descente du grand juge des hommes, on corrompit aussi nécessairement le dogme de la destruction du monde et de la vie future; les payens ne virent plus dans ces dogmes que les destructions politiques des villes, des sociétés et des empires, et l'établissement de quelque grande domination qui absorberoit toutes les autres. C'est par leur nature que les erreurs qui résultèrent de chacun d'eux furent aussi inséparables, et troublèrent le monde de concert et en même tems. D'un autre côté le véritable esprit de ces Sybilles ayant transpiré aussi bien que le secret de ces mystères, on vit tout à la fois des gens qui, prenant ces dogmes dans leur sens véritable et moral, augmentèrent encore le trouble de cet âge en prédisant de bonne foi la fin du monde, la descente prochaine du grand juge, et le règne de la vie future. De-là le cahos énigmatique que présentent les opinions diverses dont le monde fut agité dans les deux siècles qui suivirent l'incendie du capitole.

IX. Les Romains n'ont point été les seuls qui aient été les victimes de ces fatales prédictions. Envi-

ron 400 ans avant Auguste, Lysander, pour faire changer le gouvernement de Sparte et se faire adjuger la couronne, s'autorisa d'un oracle de Delphes tenu fort secret, qui annonçoit la naissance d'un fils d'Apollon; mais Sparte, plus heureuse que ne fut Rome par la suite, vit échouer les desseins de l'ambitieux Lysander (1).

Il n'est point de nation à qui ces dogmes aient été plus funestes qu'aux Juifs, qui confondirent follement le dogme particulier de notre divin messie avec cette peinture vague et indéterminée du grand juge futur. Ils coururent, comme les Romains, la carrière de cette glorieuse et dangereuse chimère; mais devenus par ces idées les émules et les rivaux du fanatisme et de l'ambition de cette nation puissante, ils en furent à la fin écrasés et anéantis (2). C'est cette fatale erreur dans les Juifs qui nous expliquera l'étrange aveuglement qui leur fit méconnoître Jésus-Christ, et les contradictions bizarres qu'on remarque dans les opinions qui eurent cours parmi eux dans cet âge; ils ne vouloient voir qu'un roi, qu'un vainqueur, qu'un conquérant qui devoit leur assujettir l'univers; et néanmoins ils s'attendoient à voir paroître Elie, qui ne doit être que le précurseur de la fin des siècles; en demandant à voir des signes dans le soleil et la lune, ils ne désiroient que les phénomènes apocalyptiques.

Cette erreur ne s'éteignit point avec les Juifs, elle passa dans l'esprit d'une partie de ceux qui eurent

(1) *Plutar. in vitâ Lysand.* Les habitans de Velitre, petite ville voisine de Rome, s'imaginèrent, au rapport de Suétone, que le roi prédit du monde étoit né parmi eux, en conséquence ils se révoltèrent et furent exterminés.

(2) Josph. de bello Judaic. lib. 7, c. 12.

d'ailleurs le bonheur de connoître et de suivre le messie; c'est là ce qui donna naissance aux chrétiens sybilistes et millénaires; les uns confondirent Jésus-Christ avec le grand juge idéal des nations payennes, et se préparèrent en conséquence à la fin prochaine du monde: d'autres le confondant avec le roi que ce nouveau dogme avoit enfanté, s'attendirent à le voir règner mille ans sur la terre. Les uns et les autres frappés de toutes ces idées, méditèrent les sybilles payennes, cherchèrent à les ajuster à leurs opinions, et nous transmirent les livres Sybillins que nous avons, dans lesquels on voit, comme on a dit, des prédictions qui annoncent tantôt Jésus-Christ, et tantôt le dieu de la fin des tems, et qui le plus souvent confondent ensemble le messie véritable et le vain phantôme de toutes les nations; sans compter les méprises continuelles sur les tems et les périodes que des calculateurs inquiets avoient inventés.

X. Il ne nous reste plus à considérer, au sujet des Sybilles anciennes, que les usages que les payens pratiquoient après les avoir consultées; ces usages nous feront encore connoître l'esprit de ces fameuses inspirées. En général on remarque que les Romains se comportoient comme des gens qui regardoient tous les fléaux du monde physique et politique comme des signes de la colère des dieux; c'est dans cette idée religieuse que le gouvernement romain, après avoir consulté les livres des Sybilles, et demandé l'avis des pontifes, ordonnoit des jeûnes, des prières publiques, des sacrifices, des jeux solemnels, des fêtes extraordinaires, et souvent faisoit immoler des victimes humaines. C'est peut-être là ce qui fit instituer des combats de gladiateurs, et des jeux inhumains dont le sombre de la superstition nous expliquera mieux les motifs de

la politique des Romains, qui vouloient, dit-on, que l'on accoutuma le citoyen à répandre du sang. En effet, il y avoit de ces combats dans les calamités publiques qui faisoient craindre la fin des tems; on les célébroit encore à la fin des périodes. On crut sans doute que ceux qui périssoient dans ces spectacles sanglans devenoient des victimes propres à appaiser la colère céleste, et à expier les fautes du peuple. La religion en fit d'abord des sacrifices, la politique ensuite en fit des spectacles; et le peuple attaché par sa curiosité aux usages de ses ancêtres, conserva son amour pour les institutions cruelles, et satisfit sans remords sa cruauté, religieuse dans l'origine, mais dont le motif véritable fut peu-à-peu méconnu.

Mais il ne faut point regarder les usages dans leur généralité; il faut en examiner au moins quelques-uns dans le détail. Pourquoi, par exemple, les Sybilles ordonnoient-elles quelquefois de célébrer extraordinairement des Saturnales ou des jeux séculaires (1)? A la bonne heure qu'elles fissent instituer, comme elles faisoient souvent, des fêtes toutes nouvelles, mais pourquoi déranger les anciennes, et particulièrement les Saturnales et les fêtes séculaires qui par leur nature n'avoient rapport qu'à la fin et au renouvellement de certains périodes d'année ou de siècle? Ne pouvons-nous pas soupçonner que le motif de cet usage avoit été anciennement de préparer les hommes à la fin du monde, toutes les fois que les signes du ciel, les calamités, en un mot les désordres physiques et politiques sembloient la leur annoncer? ou bien vouloit-on par-là chercher à éluder les oracles, en changeant pour ainsi dire de période par la célébration anticipée des fêtes

(1) Tit. Liv. decad. 3, lib. 2.

consacrées pour l'ordinaire à leur renouvellement et à leur dédicace ? Une doctrine antique, et dont nous avons parlé plus haut, pouvoit conduire à cette dernière idée ; les hommes s'étant prévenus que le tems étoit composé d'une suite de périodes, que chacun de ces périodes commençoit par un âge d'or et finissoit par des misères et des calamités ; les hommes, dis-je, ont pu penser, lorsqu'ils se trouvoient réduits à quelque extrêmité, que l'on pouvoit écarter leurs maux en laissant derrière eux le période malheureux où ils se trouvoient, pour entrer tout de suite dans un autre dont le commencement étoit toujours un objet d'attente et de desir. De-là enfin cette célébration extraordinaire et hors de tems fixés, des fêtes qui n'avoient rapport qu'au renouvellement des choses.

On pourroit encore appliquer cet esprit aux institutions des fêtes nouvelles qu'ordonnoient aussi quelquefois les livres des Sybilles, et dont ils vouloient que l'anniversaire se célébrât à perpétuité ; en effet le principe de tout anniversaire est toujours d'établir un période nouveau et de mettre à la tête de tous les tems futurs l'objet dont l'anniversaire fait mémoire.

XI. Examinons encore un autre usage qui a tant de rapport à cet esprit qu'on peut le regarder comme l'explication complette de tous ces usages. C'étoit une vieille tradition chez les Romains, que pour arrêter le cours des calamités publiques, de quelque nature qu'elles fussent, il falloit enfoncer un clou dans la muraille du capitole, et qu'à l'instant la colère des dieux s'appaisoit (1). Cette triviale cérémonie s'est faite plusieurs fois dans Rome avec la plus grande solemnité ; c'étoit un antidote contre leurs malheurs publics, sans que les

(1) Tit. Liv. decad. I, lib. 7.

Romains eux-mêmes en connussent l'esprit. Pour le connoître, il faut remarquer que chez les anciens peuples d'Italie et avant l'usage de l'écriture et des archives on n'avoit pas d'autre méthode de fixer les tems écoulés que de mettre chaque année un clou dans une muraille du temple de Minerve : c'étoit une chronologie à portée de tout le monde qui fixoit les années et les périodes (1).

Selon les Rabbins les anciens Hébreux ont aussi été dans l'usage de remarquer les tems par des clous qu'on enfonçoit dans un rocher qu'on appelloit à cause de cela *la roche des clous* (2). Ainsi l'usage où étoient les Romains d'enfoncer des clous ne pouvoit avoir d'autre motif que d'indiquer qu'on entroit dans un nouveau période et qu'on abandonnoit celui où l'on se trouvoit soit qu'il fût achevé ou non, pour en recommencer un sous de meilleurs auspices. Je ne dis point que les Romains en particulier ont eu ces idées, il y a toute apparence qu'ils avoient cet usage, comme bien d'autres, mais cet usage conservé par une tradition toute machinale n'en indique pas moins qu'il y avoit eu des tems antérieurs où l'on avoit agi d'après des principes connus; la fidélité de la chronologie de tels peuples a dû en souffrir, mais le caractère et la durée attribués aux périodes cycliques n'étant qu'une illusion, on pouvoit se flatter d'échapper aux pronostics qu'ils donnoient par une autre illusion.

On trouve chez les Juifs plusieurs usages et même

(1) Cicero Epistola ad Atticum.

(2) *Hieros. Chagig. fol.* 78. 4. Les Péruviens désignoient les périodes par des cordes nouées appellées *quipos*. On dit la même chose des premiers Chinois. Le fameux nœud gordien qu'Alexandre trancha, et qui prédisoit l'empire du monde à celui qui le dénoueroit, n'étoit-il pas un nœud chronique et apocalyptique?

plusieurs faits qui semblent relatifs à ce même esprit. Job accablé du poids de ses misères s'écrie : *que le jour de ma naissance ne soit pas mis au nombre des jours de l'année, qu'il ne soit plus compté dans les mois* (1). On remarque au quatrième livre des rois une célébration extraordinaire d'une espèce de jubilé ordonnée comme un signe de la délivrance de Jérusalem assiégée par Sennacherib. Au même livre le signe que l'heure finale d'Ezéchias est retardée, c'est que l'ombre du soleil rétrograde ; sans doute que Dieu pour se faire entendre des hommes voulut bien agir alors conformément à leurs opinions. Quoi qu'il en soit, c'est à cette antique façon de penser que l'on peut ramener l'usage où sont encore les Juifs de changer de nom dans des tems d'infortune ou de maladie, ce qu'ils font dans la vue de se rendre des hommes nouveaux et de donner le change à leur mauvais destin (2). Cet usage subsiste au Japon et dans la plus grande partie de l'Asie, où l'on change de nom suivant son âge et ses différens états (3). C'est encore ce que nous voyons pratiquer aux papes en arrivant au pontificat : ils semblent alors dépouiller le vieil homme pour se revêtir d'un homme tout nouveau.

Si les Sybilles ordonnoient l'anticipation des fêtes anciennes et l'institution des solemnités nouvelles ; si elles présidoient à des périodes fictifs, imaginaires, il n'est pas surprenant qu'elles présidassent aux périodes réels, tels que ceux du renouvellement des siècles : voilà pourquoi les gardiens des livres sybillins présidoient seuls de droit à la célébration des jeux séculaires.

---

(1) Job. III, vs. 6, IV. Livre des rois, chap. XIX, vs. 29.
(2) Léon de Modène, livre V, chapitre 7, parag. 3.
(3) Histoire générale des voyages, tome X, in-4o, page 758.

Pour juger de l'esprit qui régnoit dans ces fêtes, nous n'avons qu'à voir celui qui échauffa Horace dans son poëme séculaire; on trouvera qu'il nous explique de la façon la plus claire les usages dont nous avons parlé, et qu'il nous dévoile le fameux secret des Sybilles. Ce poëme fut composé pour les jeux séculaires qu'Auguste fit célébrer l'an 17 avant l'ère chrétienne. D'abord le poëte y invoque les dieux; il invite le soleil à renaître; il fait des vœux pour la perpétuité de l'empire; il prie les parques d'accorder des siècles heureux; il supplie Phébus d'appaiser sa colère, Diane de rendre les Romains heureux et vertueux; et déjà le poëte voit renaître l'âge d'or (1). Il faut remarquer à ce sujet que l'esprit de ce systême des Romains sur les siècles est le même que celui des saturnales annuelles, dont, comme on a vu, l'objet étoit caché pour le peuple.

XII. Une autre suite de consultation des livres sybillins dans les tems critiques, étoit l'élection d'un dictateur, c'est-à-dire d'un magistrat souverain devant qui tout autre pouvoir fléchissoit et qui étoit pour un tems un vrai monarque absolu. On élisoit ce dictateur non-seulement à l'occasion des guerres extraordinaires ou des séditions intestines, mais encore lorsqu'on étoit inquiété par des prodiges, ou tourmenté par des calamités naturelles, comme des pestes, des famines, des sécheresses, &c. (2). Ce dictateur ne s'élisoit souvent que pour s'acquitter de certaines cérémonies ordonnées

(1) *Jam fides et pax et honos pudorque*
Priscus, et neglecta redire virtus
Audet, apparetque beata pleno
Copia cornu.

HORAT. CARM. SÆCUL.

(2) Tit. Liv. decad. lib. 7, parag. 28.

par les Sybilles ; quelquefois il ne gardoit le rang suprême qu'un seul jour et même pendant quelques heures ; et il se défaisoit le soir de la pourpre qu'il avoit prise le matin. Comment expliquer cet usage, et quel motif pouvons-nous lui donner ? les Romains croyoient-ils que la divinité seroit plus honorée par le culte que lui rendroit un magistrat extraordinaire au souverain, que par celui que pouvoit lui rendre un consul ou quelque autre magistrat ? les pontifes et les sénateurs n'étoient-ils pas d'un ordre assez relevé pour remplir ces fonctions ? Oui sans doute ; rien n'empêchoit de se servir de leur ministère, sinon l'étiquette dont les livres des Sybilles étoient le répertoire. Lorsque ce code fatal fut révélé, les eprits échauffés publièrent d'après les Sybilles, que Rome ne pouvoit être sauvée que par un roi qui seul pouvoit la rendre victorieuse. C'étoit cette même doctrine qui faisoit un dictateur parce qu'elle existoit long-tems avant l'incendie du capitole. On élisoit donc réellement un roi, mais il n'étoit que passager ; et l'on éludoit encore par-là les oracles des Sybilles dont le peuple alors n'avoit aucune connoissance ; on lui montroit le représentant du roi de la vie future, et on le lui ôtoit aussi-tôt. Il en étoit de ce dictateur comme du clou sacré, il représentoit le roi fictif d'un période imaginaire.

Ce que nous disons ici du dictateur installé par tous les livres des Sybilles dans tous les tems critiques ; nous le dirons aussi des divinités nouvelles que ces livres dans de pareilles circonstances envoyoient souvent chercher à grands frais et avec appareil pour les installer dans quelque nouveau temple de Rome (1). Es-

(1) Tit. Liv. decad. I, lib. 10, decad. II, lib. 1. Dionys. Halicarn. lib. 2, cap. 7.

culape et Cibèle que les oracles sybillins ont appellés à Rome, jouèrent alors le même rôle qu'on faisoit jouer au dictateur; si celui-ci représentoit le roi, l'autre représentoit le dieu du période futur; et tous les deux ensemble n'étoient produits que par le dogme du dieu monarque de l'âge d'or qu'on espéroit.

On peut en dire autant des cultes renouvellés par l'ordre des Sybilles pour certaines divinités, tels que ceux de Cérès et de Vénus (1). Il en étoit de même des *lectisternes* si souvent ordonnés par les oracles sybillins, qui désignoient visiblement l'attente où l'on étoit de la descente des dieux. Souvent en conséquence des mêmes ordres on alloit chercher de l'eau de mer pour verser dans les temples (2).

Tel étoit donc l'esprit de tous ces usages; ils ne peuvent être plus analogues entre eux et avec la doctrine apocalyptique des Sybilles. Chaque fois que l'on étoit menacé de quelque fléau ou tourmenté par quelque présage, on croyoit qu'en renouvellant le période le gouvernement et même la religion, on renouvelloit aussi l'état de la nature, système aussi extravagant que dangereux, et qui ne tiroit sa source que de cet esprit de frayeur et d'égarement que nous avons vu jusqu'ici régner dans toute la religion payenne. C'est-là ce qui fait dire à Cicéron au sujet de ces dogmes qu'ils étoient plus propres à renverser la religion qu'à l'établir et la consolider (3). Toute doctrine de renouvellement est en effet une doctrine de destruction; elle est d'autant plus dangereuse que l'esprit de l'homme lorsqu'il

---

(1) Valer. Maxim. lib I, cap. 1, parag. 2.

(2) Tacit. annal. lib. XV.

(3) *Valeant ad deponendas potius quam ad suscipiendas religiones. Cicero, lib. II, de divinat.*

se frappe de l'attente d'une révolution imaginaire, en fait souvent naître de très-réelles; c'est ce qui est arrivé, comme l'a très-bien remarqué M. Fréret, qui a composé une savante dissertation sur les Sybilles, qui commence par une réflexion qui fera la clôture de la nôtre (1).

« Dans tous les siècles et dans tous les pays les » hommes ont été également avides de connoître l'a» venir, et cette curiosité doit être regardée comme le » principe de presque toutes les pratiques superstitieuses » qui ont défiguré la religion primitive chez tous les » peuples ». Ajoutons à cette réflexion aussi vrai que lumineuse pour l'histoire celle qu'a fait M. Mallet qui nous a fait connoître les Sybilles du Nord, non moins apocalyptiques que celles de la Grèce et de Rome. Cet esprit mélancolique et des dogmes funèbres qui avoient toujours pour objet un avenir fâcheux, viennent, selon cet auteur, originairement des désordres auxquels notre monde a été exposé (2).

Ces deux réflexions sont en effet analogues et ne doivent point se séparer; si les hommes ont été inquiets, ce n'est point par un pur esprit de curiosité; s'ils ont été superstitieux, ils ne l'ont point été sans cause; s'ils ont eu des terreurs paniques, c'est qu'ils ont eu antérieurement des terreurs légitimes et fondées; s'ils ont craint d'être malheureux, c'est qu'ils l'avoient été autrefois. Enfin ce n'est que dans le souvenir des malheurs du monde qu'il faut chercher le principe de cet esprit de frayeur qu'il est impossible de méconnoître chez les peuples de l'antiquité, quoique jusqu'à pré-

---

(1) Mémoires de l'académie des inscriptions, tome XXXIII, page 187.

(2) Edda, note sur la fable VII.

sent on les ait à peine soupçonnés d'avoir eu ces dispositions.

XIII. Autant on remarque peu cet esprit de terreur, que je nomme *apocalyptique*, dans la génèse et dans les autres ouvrages de Moyse; autant est-il commun dans les traditions mythologiques des Rabbins et dans leurs livres apocriphes. Ils supposent que leurs premiers patriarches ont tous fait des apocalypses, c'est-à-dire, ont décrit la fin des tems et prédit les derniers jours du monde. A les entendre, il sembleroit que que ces premiers hommes ayent réellement vécu, comme disent les Sybilles modernes, dans l'attente de ce jugement dernier que Dieu leur promit après le déluge. Selon eux, Adam prévit le premier que le monde seroit détruit par l'eau et par le feu; Seth, son fils, fût un homme très-sçavant dans ce genre de doctrine, et de peur que ses observations ne se perdissent dans les révolutions futures, ses enfans, suivant Joseph, eurent soin de les graver sur deux colonnes, l'une de brique, et l'autre de pierre (1). Les Rabbins et tous les Orientaux attribuent des apocalypses à Adam, à Seth, à Enoch, à Abraham, à Moyse et enfin à Elie; plusieurs de ces livres vrais ou faux subsistoient encore dans les premiers siècles de notre ère; les hérétiques que l'on a nommés Séthiens, appuyoient leurs opinions sur des livres attribués à Abraham et à Moyse. Les Sabiens croyent encore posséder les livres de Seth ou d'Enoch, et les Guèbres prétendent avoir les livres d'Abraham sur les révolutions futures (2). On a encore des fragmens de tous ces prétendus ouvrages;

(1) Joseph. antiquit. Judaïc. lib. I, cap. 2.

(2) Voyages de Chardin, tome IX, page 158. Herbelot, biblioth. orientale.

c'est la source dans laquelle les chrétiens Judaïsans ont été puiser l'esprit des apocalypses supposées qu'ils attribuoient à S. Pierre et à S. Paul, et des faux évangiles qui n'étoient pareillement que des livres apocalyptiques à bien des égards. Cette mythologie Rabbinique semble avoir pris à tâche de conserver le souvenir de ce que les législations des autres peuples cherchoient à ensevelir dans l'oubli, et de ce que Moyse lui-même semble avoir voulu cacher; aussi les Rabbins nous disent-ils que leur tradition orale a long-tems été un mystère. Quelques sçavans ont pensé que les Sybilles des payens ont pu provenir des fausses prophéties des Hébreux; il est plus sage de croire que tous les peuples, sans rien s'emprunter à cet égard, n'ont eu de ces livres funèbres, que parce qu'ils avoient été enfantés par les impressions générales faites sur tous les hommes par des malheurs communs et généraux.

C'est d'après ces principes qu'il faut expliquer tout ce que l'antiquité nous offre d'énigmatique : les malheurs du monde ont été assez grands et assez généraux pour laisser une impression profonde et pour devenir la matière d'une tradition continue qui n'a jamais dû se perdre entièrement. Avant les Sybilles il y avoit eu des ouvrages d'Orphée, de Musée, de Bacis (1) fils d'Orphée, qui n'étoient de même que des livres prophétiques et apocalyptiques; avant ceux-ci, il y en avoit eu encore d'autres sans doute qui pouvoient avoir une origine plus antique, et remonter jusqu'au tems où le genre humain ne menoit qu'une vie troublée et

(1) Les oracles de Bacis présidoient comme ceux d'Orphée et de Musée aux révolutions. Hérodote en fait plusieurs applications aux évènemens de la guerre de Xerxès. *Herodot. lib. 8, parag. 20, 77 · 96, et lib. IX. Pausanias, X, cap. 12 et 14.*

remplie de l'attente d'un avenir que ses maux lui faisoient desirer, et qu'une longue succession d'esprits enthousiastes et frappés n'ont cessé de prédire de siècles en siècles et de transmettre jusqu'à nous. Quoique le passage de cette doctrine au travers d'une longue suite de tems, de nations et de religions, ait, suivant les apparences, singulièrement corrompu les peintures des révolutions que le monde a éprouvées, cependant il n'en faut pas regarder les livres apocalyptiques comme des monumens dignes de quelque créance; on y voit en effet des descriptions physiques de phénomènes si grands et si extraordinaires, qu'il n'est guère possible que l'imagination se fût élevée à de tels pressentimens, si quelque tradition n'en avoit conservé le souvenir. Au reste, le tems et l'expérience ont suffisamment convaincu cette doctrine de faux relativement à ce qui concerne le futur, et la police ancienne nous a donné un grand exemple de la façon dont il est à propos de se conduire à l'égard de cette doctrine; les révolutions qu'elle a causées nous donnent encore de très-puissantes leçons.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus funèbre que cette doctrine, il y a des personnes mélancoliques qui la savourent avec complaisance; c'est une maladie qui ne peut se détruire que par une raison ferme et robuste, et dont il faudroit au besoin que la police entreprît la guérison. Qui eût cru que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre on ait vu renaître encore un fanatisme qui persuada quelques esprits de la proximité du terme de l'univers? cependant nous avons vu dans Paris une foule de gens enivrés voir le prophête Elie dans un prêtre imposteur ou fanatique (1). Des personnes de

(1) Parmi les convulsionnaires du Janséniste, l'abbé Vaillant passoit pour le prophête Elie, précurseur du jugement. Lorsqu'il fut enfermé

tous les rangs ont donné dans cette illusion. La police des anciens a connu le danger des prédictions lugubres et effrayantes des oracles; si elle n'a pu les anéantir, au moins a-t-elle voulu les cacher : la nôtre a bien fait de l'imiter et d'arrêter le cours d'un fanatisme dont les suites sont toujours dangereuses au repos des sociétés. Les sectes apocalyptiques seront toujours capables de faire de nouveaux dieux, de nouveaux rois, de nouveaux empires; les révolutions sont la fin où tendent tous les fanatismes; la fin du monde n'arrive point; le grand Juge ne descend point; l'âge d'or ne renaît point; mais, par les extravagances des hommes, la terre se trouve changée; elle ne quitte une erreur que pour se livrer à une autre, sans aucun profit pour le genre humain.

XIV. Revenons à nos Sybilles. Leur doctrine apocalyptique ayant été développée, nous croyons pouvoir hazarder l'étymologie de leur nom. Nous le tirerons de la langue Phénicienne, fondés sur ce que Pausanias le fait venir de l'Afrique (1), et sur ce que la langue Phénicienne a été long-tems en règne dans cette partie du monde. Nous pensons donc que le mot *Sybille* est le même que *Siba-el* ou *Sub-elium*, et qu'il signifie *retour de Dieu*, *période divin*, *révolution divine*, c'est-à-dire, la grande année, ou, comme on disoit en Egypte, l'année *Eliaque*, ce qui signifie encore la même chose qu'*année de Dieu*. Ce n'est pas que nous croyions que le période qui a fait l'objet des prédictions des Sybilles fût le période Egyptien de 1460 ans, mais un période général quelconque, pourvu qu'on le

---

à la bastille, bien des gens alloient pour voir son ravissement au ciel.

(1) Pausanias, lib. X, cap. 12.

conçoive apocalyptique; dans ce cas, les Sybilles n'ont point été des femmes, mais un nom de périodes, ou plutôt quelque titre de livre apocalyptique que l'on aura par la suite personnifié, en donnant le nom de la doctrine à ceux ou à celles qui l'auront prêchée. Pausanias parle d'une Sybille de Phénicie qu'il appelle *Saba* (1). Hyde pense que *Sybille* est un nom générique qu'elle donnoit anciennement à toutes les prophétesses (2). Selon nons, la Sybille n'est qu'un période personnifié, et c'est le période de mille ans; aussi Ovide lui donne-t-il mille ans de plus (3); mais comme, dans le système des Romains, ou revenoit à la vie après mille ans, il n'est pas étonnant de voir dans Virgile et dans Horace que la Sybille est chargée de conduire les héros aux enfers et de les ramener (4). La fable qui fait descendre aux enfers et revenir ensuite Bacchus, Orphée, Hercule, Thésée, Ulysse, Enée, semble indiquer que ces personnages étoient des régénérés, suivant le système Romain, ou des ressuscités. En effet Bacchus n'étoit que l'Osiris Egyptien régénéré, les autres héros passoient tous pour des fils de dieux ou de déesses..

---

(1) Pausanias, Phocid. lib. X, cap. 12.

(2) Hyde, cap. 32, page 588.

(3) Ovide metam. lib. XIV, fab. 5.

(4) Suivant Pausanias, *lib. X, cap.* 12, la Sybille de *Cumes* s'appelloit *Demo*. Le mot de *Cume* viendroit-il par hazard de *qumah* et *Ethequmah*, *surrectio* et *resurrectio?* *qum* signifie *surgere*, *stare*, se lever, être stable. *Demo* ne pourroit-il pas venir de *dum* et *damam*, *silere*, *dumah*, silence, sépulchre, enfer, espérance?

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des idées astronomiques des anciens ; des terreurs causées par les éclipses, les comètes et les autres phénomènes de la nature. De la cause des craintes que les météores excitoient dans les hommes.

I. MAINTENANT que nous pouvons nous flatter de connoître le génie de l'antiquité et l'esprit de la plûpart de ses fêtes et de ses usages, ainsi que celui qui régnoit dans les ouvrages pour lesquels elle avoit la plus grande vénération, il ne nous sera point difficile de retrouver le principe des terreurs dont tous les peuples du monde ont été saisis à la vue des éclipses, des comètes, des météores, en un mot de tous les phénomènes extraordinaires. Faut-il chercher le principe de ces craintes dans la seule ignorance où les anciens étoient de la cause physique de ces évènemens ou dans le souvenir et les impressions profondes qu'avoient laissés dans les cœurs des hommes les phénomènes qui avoient anciennement accompagné la destruction du monde ? Il n'est pas douteux que l'une et l'autre de ces causes n'ayent concouru à faire trembler les nations : moins l'homme est éclairé, plus il est disposé à la crainte ; mais c'est sur-tout à la dernière de ces causes qu'il faut recourir pour expliquer les usages souvent ridicules et bizarres que les peuples allarmés pratiquoient dans ces occasions. Il est vrai qu'aucun peuple ne nous donnera les révolutions du monde et les impressions qu'elles ont faites comme le vrai motif de ces usages ; mais n'avons-nous pas vu qu'il fut un tems où les législateurs des peuples policés ont cru

devoir cacher sous l'ombre des mystères une doctrine effrayante qu'ils jugèrent peu propre au maintien des sociétés ? Les législateurs se contentèrent de laisser au peuple ses fêtes et ses usages, mais ils n'en expliquèrent plus les motifs qu'à des hommes choisis, et ils permirent qu'on donnât le change au vulgaire par des fables, des emblêmes et des allégories qui le laissèrent dans l'ignorance des dogmes qu'on crut devoir dérober à ses yeux. La police aima mieux l'amuser par des cérémonies auxquelles on donna des explications plaisantes ou ridicules, que de l'instruire de dogmes redoutables que le préjugé faisoit peut-être croire à ceux même qui guidoient les autres.

C'étoit la doctrine des prêtres Etrusques, et c'est encore celle de toutes les prédictions qui annoncent la destruction de l'univers, que la fin des tems seroit précédée et annoncée par des phénomènes extraordinaires dans le ciel et sur la terre : voilà la raison de cette erreur qu'ont eu tous les peuples du monde à la vue des phénomènes que l'on a appellés *les signes du ciel.* Cependant cette raison n'étoit que secondaire; ce n'avoit point été là le motif de l'effroi des premiers hommes; ce n'est que par suite des tems qu'on a voulu lire dans l'avenir, et alors on n'y a vu que ce que l'on avoit déjà vu dans le passé. Dans les premiers tems les météores, les ténèbres, les éclipses, la défection des astres n'effrayèrent les hommes que parce qu'ils leur rappelloient les anciens désordres de la nature; ce ressentiment est ensuite devenu un pressentiment qui a effrayé les peuples même qui avoient le plus parfaitement perdu le souvenir du passé. La crainte des premiers hommes pouvoit être légitime et fondée, au moins étoit-elle excusable; mais celle des siècles postérieurs étoit insensée, déraisonnable et dan-

gereuse au repos et au progrès de la société. Il ne faut donc point chercher d'autre raison pourquoi la police ancienne enseignant de respecter les usages des peuples, en a peu-à-peu dénaturé les motifs, ou les a cachés tout-à-fait.

II. Les raisons que les anciens nous ont donné de leurs usages et de leurs craintes au tems des éclipses; ne peuvent être d'aucun poids pour nous, elles ne nous présentent aucun motif précis. C'est dans le Nord et dans l'Amérique que nous devons aller pour nous assurer que ces terreurs avoient pour motif les révolutions anciennes arrivées à notre globe et les désordres futurs de l'univers. On voit dans la fable VI. de l'Edda que les éclipses sont causées par un loup qui poursuit sans cesse le soleil et la lune; ce loup les atteint quelquefois, il les obscurcit alors, mais les deux astres lui échappent; cependant la mythologie des Scandinaves leur apprenoient que tôt ou tard ces astres deviendroient la proie de leur ennemi; le loup les saisira tout-à-fait et sans ressource pour les hommes, il les dévorera, après quoi il baignera l'armée des dieux dans le sang; enfin le monde sera détruit et renouvellé.

Si nous jettons nos regards sur l'Amérique, nous verrons tout le Pérou en alarmes au tems des éclipses. Le peuple poussoit alors des cris lamentables, on n'entendoit que des chansons lugubres soutenues d'un bruit effroyable de trompettes, de cornets et de tambours : à force de coups de fouets on faisoit aboyer les chiens mêmes; l'idée générale étoit que le monde alloit finir et que les éclipses annonçoient cet événement (1). Le dogme de la fin du monde avoit tant de force chez les Péruviens, que comme ils s'imaginoient

(1) Histoire de la conquête du Pérou, tome I, chap. 1.

que cette fin qui arriveroit par le feu seroit précédée de plusieurs années de stérilité, les grands formoient toujours d'amples magasins de maïz pour subsister pendant la sécheresse. Lorsque l'éclipse étoit passée, tout le monde se livroit à la joie la plus désordonnée.

Nous voyons encore chez les habitans de l'Isle Célèbes des craintes qui avoient pour motif la destruction du monde; la tradition rappelle à ces peuples que les anciens désordres de la nature avoient eu pour cause la querelle du soleil et de la lune; les éclipses leur font craindre de semblables démêlés et leurs suites funestes : même dans les jours non sujets aux éclipses, si le soleil vient à être obscurci par quelque nuage au moment où on lui adresse des prières à son lever, on le croit irrité, et les insulaires consternés rentrent chez eux pour implorer leurs autres idoles (1).

On pouroit soupçonner que les anciens Egyptiens avoient les mêmes idées sur les éclipses et les regardoient comme des avant-coureurs de la ruine du monde. En effet ce Thyphon qui avoit autrefois causé tant de malheurs, et devoit revenir un jour en causer de nouveaux, étoit regardé comme l'auteur des éclipses; mais comme tous ces points de la théologie Egyptienne n'étoient point connus du vulgaire, on peut dire que le peuple d'Egypte, ainsi que tous ses contemporains, ignoroit le motif de ses terreurs (2). En général les anciens s'effrayoient des éclipses, comme Pline le dit des Grecs et des Romains, sans trop sçavoir pourquoi (3). Ils se croyoient bien menacés de quelque grand malheur, mais on n'imaginoit point

(1) Histoire générale des voyages.
(2) Plutar. de Iside et Osiride.
(3) Plin. hist. natur. lib II, cap. 12.

que ce malheur dût intéresser tout l'univers; on pensoit que les éclipses présagoient la mort des rois ou des grands, des maladies, des guerres, des calamités particulières, mais on ne songeoit point à la destruction du monde ni au renouvellement de la guerre des géans et de l'antique chaos. Les maux dont on étoit menacé ne regardoient qu'un prince en particulier, qu'une ville, qu'un empire, et même on ne croyoit les éclipses occasionnées que par quelque maléfice ou magie (1). Cependant les usages que l'on pratiquoit alors sans en connoître les motifs, indiquent clairement que ces terreurs avoient un motif plus général qui avoit été connu dans l'origine; le peuple rempli d'allarmes se répandoit dans les rues et dans les places, muni de bassins ou de chaudrons d'airain, de clochettes, de clairons, de trompettes, et prétendoit aller au secours de la lune en travail, *Lunæ laboranti*, (2). Avec tous ces instrumens on faisoit un bruit excessif, dont on ne pouvoit pas rendre raison en disant que cet appareil avoit pour objet d'effrayer et de combattre l'ennemi du monde, comme cela se faisoit aux bacchanales et orgies sans sçavoir pourquoi. Plutarque dit que c'étoit pour rendre le mouvement à la nature. Enfin on crioit et l'on hurloit, on couroit çà et là comme dans les fêtes de Cérès avec des torches et des flambeaux. Quelques-uns tenoient leurs maisons fermées comme dans les tems des tristesse et de deuil; enfin tout le monde restoit pendant trois jours sans rien entreprendre afin de voir si l'astre n'avoit souffert

(1) Plutar. in Nicia. Idem in Emilio et Pelopida.

(2) Juvenal. Satyr. 6, vs. 442.

aucune altération; et lorsque tout étoit rentré dans l'ordre accoutumé on finissoit par des sacrifices (1).

Les sauvages serviront à nous expliquer ceux de ces anciens, par la conformité que nous verrons entre eux. Dans le tems des éclipses les lapons tirent contre le ciel; les habitans du Paraguai décochent des fleches et crient de la maniere la plus effroyables tant que dure l'éclipse; d'autres peuples de l'Amérique non contens de pousser des cris lamentables, ont une danse qu'ils ne peuvent cesser que lorsque l'éclipse est finie. On retrouve les mêmes usages chez les Canadiens et Hurons; et rien, suivant l'auteur que je cite, ne retrace mieux que leurs usages en cette occasion ceux qui se prâtiquoient aux bacchanales et aux fêtes de Cérès et d'Isis. Dans la nouvelle-Andalousie un jour d'éclipse est un jour de jeûne; les femmes s'arrachent les cheveux et se déchirent le visage; elles croyent qu'alors la lune a été blessée par le soleil. Il en est presque de même d'un grand nombre de peuples d'Afrique qui au tems des éclipses se croyent menacés de quelque danger inconnu (2).

Les idolâtres de l'Indostan ont des coutumes plus particulières (3). Au moment où l'éclipse commence ils ont soin de casser toute la vaisselle de terre qui est dans leur ménage, et qui produit un très-grand bruit, quoique ce bruit soit conforme à celui que nous avons vu faire à d'autres nations avec des instrumens militaires, je ne crois pas qu'il faille en confondre les

---

(1) Plutar. in Emilio. Taciti annal. lib. I. Senec. de Benef. lib. V. Diodor. lib. XIII, parag. 7.

(2) Cérémonies religieuses, tome VI. Coréal, tome I. Lafiteau, Mœurs des Sauvages, tome I, page 227. Labat, voyage d'Ethiopie, tome I, page 265.

(3) Voyages de Tavernier, tome IV, livre 3, chapitre 14.

motifs. Les Indiens brisent peut-être leurs ustenciles dans la même vue que les Mexicains à qui nous avons déjà vu pratiquer la même chose à la fin de chaque siècle. C'est de la même manière qu'il faut expliquer l'usage semblable qui se pratique chez le mogol dans ces jours d'éclipse où tous les peuples du monde ont cru la nature en danger. Il paroît vraisemblable que le bruit que faisoient les anciens de notre hémisphère avec leurs ustenciles, mais sans les briser, procédoit d'un même principe dont l'économie avoit adouci les suites. Les autres usages que les idolâtres du Mogol joignent à celui dont on vient de parler répondent parfaitement à ce principe caché; chez eux un jour d'éclipse est précédé de trois jours de purification, de pénitence et d'aumônes; on vient de toutes parts se plonger dans le Gange et dans les rivières du pays dont les eaux sont réputées sacrées; on y reste tant que dure l'obscurité, en priant et faisant divers signes qui marquent l'inquiétude autant que la dévotion; ensuite on se revêt d'habits tout neufs et l'on donne les anciens aux pauvres, toutes ces pratiques valent une indulgence plénière qui lave tous les péchés commis, et qui renouvelle l'homme ainsi que la nature (1). On voit donc que ces différens usages ont la religion pour base: aussi les Mahométans, les Malabares et beaucoup d'autres peuples sont obligés par leurs loix ou leurs usages, de prier Dieu et de se purifier particulièrement aux jours d'éclipses, parce que ces jours sont regardés comme des jours de sévérité (2).

Au Tonquin les jours d'éclipse on sonne les cloches,

---

(1) Voyages de Bernier, et lettres édifiantes, tome X, page 37.

(2) Reland de la religion Mahométane, page 39. Voyages de Chardin, tome V. Cérém. relig. tome V.

on frappe sur des tambours, et l'empereur fait mettre tous ses soldats sous les armes pour secourir les astres en travail (1). Les habitans de l'isle de Ternate sont persuadés qu'aux éclipses du soleil et de la lune, le roi, ou quelqu'un de ses parens, est menacé de mort: voilà pourquoi ils font de grands hurlemens. S'il n'arrive aucun des accidens qu'on avoit prévus, on fait une grande fête et une procession suivie par un jeune homme en habits royaux, accompagné d'une cour nombreuse et très-parée (2).

Dans les plus anciens tems de la monarchie chinoise on regardoit les éclipses comme un avertissement du ciel. » Le soleil s'est éclipsé, disoit l'empereur » *Ven-ti*, quel avertissement n'est-ce pas pour moi! » Tout invisible qu'est l'Etre suprême, il est proche, » il ne faut point se relâcher de son service (3) ». En conséquence ce monarque exigea qu'à cette occasion on l'avertît de ses fautes. Quoique les Chinois soient très-instruits des causes des éclipses, ils n'en suivent pas moins les usages des autres peuples; partout la superstition et la terreur l'emportent sur le raisonnement, ces usages sont même plus solemnels chez eux que par-tout ailleurs. Le tribunal d'astronomie présente à l'empereur le calcul de l'éclipse plusieurs mois avant qu'elle arrive, ou envoie ce thême par tout l'empire; au jour de l'éclipse le tribunal fait afficher sa nature et sa durée. Les mandarins de tous les ordres sont avertis de se rendre dans la cour du tribunal: dès que l'éclipse commence, ils se jettent à genoux, frappent la terre du front, et sur le champ on entend un bruit

---

(1) Histoire générale de l'abbé Dambert, tome 9, page 220.
(2) Voyages de la comp. des Indes, tome I.
(3) Du Halde, hist. de la Chine, tome II, page 465.

affreux et de tambours et de timballes dans toute la ville. Tel est le respect que les Chinois ont pour leurs usages les plus frivoles. Cette cérémonie se fait au même instant dans la capitale et dans tout l'empire, en un mot une éclipse est une affaire d'état à la Chine (1). Cependant ce cérémoniel qui fait regarder un pareil phénomène comme important, le rend quelquefois très-dangereux par ses suites et par les préventions des peuples. Les Chinois ont un livre appellé *Chen-chou* que le tribunal des mathématiques consulte à l'occasion des éclipses et des autres phénomênes pour savoir ce que le ciel demande. Quelquefois il enjoint au prince de se corriger et de changer de conduite; enfin il prescrit quelque réforme soit générale, soit particulière dans le gouvernement. Ainsi la prévention où l'on est que l'éclipse menace de quelques maux, en fait souvent renaître de réels. Voilà quel est le danger de traiter sérieusement les préjugés des peuples, et de laisser subsister des livres qui contiennent des prophéties menaçantes. Nous voyons qu'une fois les astronomes chinois complimentèrent un empereur et le félicitèrent sur ce qu'une éclipse qu'ils avoient annoncée n'étoit point arrivée: ils lui disoient que le ciel avoit voulu lui épargner ce malheur (2).

La politique des Romains à l'égard des livres Sybillins étoit plus prudente que celle des Chinois à l'égard du *Chen-chou*. Au reste ce livre ne peut être ou n'a dû être dans son principe qu'un livre apocalyptique pareil à celui des Sybilles, dans lequel la destruction et le renouvellement du monde étoient annoncés

(1) Du Halde, tome IV, page 299.

(2) Mémoires de l'académie des sciences, tome 8, page 284, et Histoire générale des voyages, tome 7, page 539.

par les météores ; et peu-à-peu comme dans l'Occident, les révolutions que ce livre chinois annonçoit se sont changées en révolutions politiques, et sont devenues fatales aux peuples et à ceux qui les gouvernoient. C'est ainsi qu'il convient d'expliquer les idées souvent contradictoires attachées aux mêmes usages et aux mêmes opinions. Tantôt nous voyons les éclipses annoncer la mort d'un prince et la destruction d'une monarchie ; tantôt nous voyons qu'elles annoncent la fondation d'un empire : d'où cela vient-il ? c'est que dans toute doctrine apocalyptique, rien n'est si proche de la destruction du monde que son renouvellement, ce sont deux faits inséparables, c'étoit-là le système universel des anciens, et c'est-là la raison pourquoi les mêmes signes annonçoient quelquefois des événemens heureux et malheureux, dont on se réjouissoit chez un peuple tandis qu'on s'en affligeoit chez un autre. Cela dépendoit de l'aspect sous lequel on s'étoit habitué à envisager ces signes : il est certain qu'en les envisageant du côté de la religion, l'on a pu quelquefois s'en réjouir, puisque les maux qu'ils prédisoient devoient être suivis d'une vie plus heureuse, en un mot d'un âge d'or ; mais il faut avouer qu'une terreur toute charnelle l'emporta le plus souvent sur cette attente flatteuse ; nous verrons plus de peuples consternés et rendus malheureux par les signes du ciel, que nous n'en verrons de réjouis, à moins que ce ne soit chez des peuples ou dans des sectes fanatiques, dont on sait cependant que les saillies finissent toujours par être dangereuses.

Quoiqu'il en soit, c'est à ce principe qu'il faut rapporter la tradition ou plutôt la fable qu'avoient les Romains sur l'éclipse de soleil qui avoit accompagné la naissance de Romulus, sur celle qui avoit annoncé sa mort et sur celle qui avoit présidé à la fondation

de Rome (1). Il faut mettre ces éclipses au rang des conjonctions astronomiques ou des autres phénomènes, que les historiens Chinois ont assez souvent supposés dans le ciel au renouvellement de leurs dynasties. Chez l'un et l'autre peuple, le principe de ces mensonges est toujours cette idée qu'il doit arriver des changemens sur la terre dès qu'il en arrive au ciel, ce qui a conduit les anciens écrivains à supposer des changemens astronomiques lorsqu'il en arrivoit de politiques sur la terre.

III. Les inconvéniens de ce dogme se firent souvent sentir aux anciens peuples, quoiqu'il n'y eût rien de motivé dans leurs terreurs. Les Lydiens et les Mèdes se faisant la guerre depuis plusieurs années, furent surpris par une éclipse de soleil au milieu d'une bataille; ce phénomène épouvantant les deux parties, ils se retirèrent et firent promptement la paix (2). Lorsque Nicias se préparoit à faire une retraite devenue nécessaire, une éclipse de lune arrêta ce général; les devins lui dirent de suspendre son voyage; en attendant, il fut battu, fait prisonnier, et mis à mort, au grand détriment des affaires d'Athènes, dont la puissance fut anéantie en Sicile, c'est à cette occasion que Plutarque s'écrie que *les ténèbres*

(1) *Dionys. Halicarnass. lib. I*, *cap.* 17, *et lib. II*, *cap.* 14. *Plutarch. de fortun. Romanor. Voss. lib. II*, *cap.* 20. Les Romains avoient une fête appellée *Populi fugiant*, dans laquelle ils célébroient l'enlevement de Romulus; elle tomboit au 7 de juillet; on alloit sacrifier hors de la ville, auprès d'un marais, en criant, en s'appellant les uns les autres par son nom, et en imitant la terreur du peuple qui prit la fuite ce jour-là. On régaloit les dames romaines sous des berceaux de branchages; les servantes étoient de la fête, et feignoient de se battre entre elles. Cette fête ressemble à celle de la défaite du serpent Python, à Delphes, à celle des tabernacles, et aux Saturnales, aux bacchanales, et aux autres fêtes commémoratives, dont nous avons ci-devant parlé. *Plutarch. in Romul.*

(2) *Herodot. lib. I. Diodor. lib. XIII. Plutar. in Nicia.*

de la superstition sont plus à craindre que celles des éclipses.

Sans l'adresse de Périclès les Athéniens manquoient une expédition nécessaire par une éclipse de soleil qui arriva au moment de l'embarquement. Pélopidas n'eut point tant de pouvoir sur l'esprit des Thébains, personne ne voulut le suivre dans une pareille circonstance ; ce général, obligé de partir avec trois cens hommes seulement, périt malheureusement à la bataille de Cénophale (1).

La foiblesse de Nicias ou des devins qui l'engagèrent de laisser écouler un mois entier, pour revoir à la lune prochaine si cet astre n'avoit point souffert, peut servir à nous expliquer plusieurs usages des anciens aux jours des nouvelles et des pleines lunes, lors même qu'il n'y avoit point d'éclipse : comme ce sont-là les seuls jours du mois où arrivent les éclipses, il n'est pas étonnant qu'ils fussent assez souvent réputés funèbres et malheureux : cette opinion entraînoit fréquemment les mêmes usages qu'aux jours d'éclipses. Au déclin de la lune on étoit dans l'inquiétude de savoir si elle arriveroit à son plein. En effet, comment expliquer autrement cette superstition particulière aux Lacédémoniens, de n'oser jamais se mettre en marche avant d'avoir vu la pleine lune ? C'étoit chez eux une loi fondamentale ; dès les premiers tems, Eurotas, leur troisième roi, les ayant forcés à se battre avant la pleine lune, son armée ainsi violentée fut battue et se noya de désespoir. Cette opinion changée en loi leur fit encore dans la suite refuser de marcher contre les Perses et de se trouver à la glorieuse journée de Marathon, parce qu'il auroit fallu partir trois jours avant la pleine lune (2).

(1) Plutarch. in Péricl. et Pelopid.

(2) Herod. li . 4. Pausanias in Attic. cap. 28.

Les anciens se moquoient de cette superstition, qui a fait passer en proverbe *les lunes lacédémoniennes*; mais tous ces anciens qui s'en moquoient n'avoient-ils pas eux-mêmes *les cris d'Hécate*, qu'on appeloit dans les carrefours lors des renouvellemens des lunes, usage qui n'avoit lui-même d'autre principe que la même inquiétude sur le sort de la lune.

On voit dans Strabon que chez les Celtibériens chaque famille s'assembloit à toutes les pleines lunes pour courir et danser toute la nuit à la porte des maisons, en invoquant le *dieu sans nom* (1), c'est-à-dire le mauvais principe; car c'est lui que les anciens désignoient sous les noms de *Typhon*, de *Vejovis*, de *Demogorgon*, et de *dieux inconnus*, parce que n'osant prononcer leurs noms, ils s'étoient à la fin oubliés. Nous avons vu que les Caraïbes avoient une danse semblable; mais seulement aux jours d'éclipses: les Celtibériens ne pouvoient donc avoir comme eux qu'un motif de terreur dans cet usage, et c'est ce que confirme l'invocation du dieu sans nom qu'ils adoroient alors. C'est donc à cette inquiétude sur les phases de la lune qu'il faut ramener ces usages, ainsi que toutes les assemblées nocturnes des femmes superstitieuses de nos premiers siècles, qui ont donné lieu aux fables des *sorcières* et de leur *sabbats*. Mais nous n'en sommes point encore aux usages qui ont eu rapport au retour et au renouvellement des périodes.

IV. Revenons aux phénomènes extraordinaires. Les éclipses, qui par une suite des terreurs primitives ont fait faire tant d'extravagances aux anciens peuples, et qui ont influé sur les évènemens politiques, ont au moins servi à constater quelquefois certains points fixes.

(1) Strabo, lib. 2.

de l'histoire. Comme ces évènemens intéressoient beaucoup les hommes, et comme par une suite de leur délire ils donnoient lieu à des changemens ou à des évènemens politiques; les historiens ont été obligés d'en faire mention, il n'est guère de peuples dont les éclipses ne servent à justifier ou à démentir les annales; les époques des Grecs et des Romains sont souvent fixées par ces phénomènes, et si nous avions le bonheur de posséder les anciennes annales d'Egypte et de l'Asie, nous aurions sans doute de quoi fixer beaucoup mieux la chronologie : on est assuré que ces peuples, de même que les Chinois, consignoient dans leurs archives tout ce qui se passoit d'extraordinaire dans le ciel comme sur la terre.

C'est-là ce qui doit faire paroître très-extraordinaire le silence des livres hébreux sur les éclipses, quoique leur histoire embrasse une grande continuité de siècles; deux ou trois de ces phénomènes, s'ils les eussent consignés dans leurs antiques annales, serviroient aujourd'hui à terminer tant de petits différends qui partagent si fort tous nos chronologistes; mais malheureusement le mot d'éclipse ne se trouve pas une fois dans leur langue; l'on ignore par conséquent quelle impression ces phénomènes faisoient sur eux, et les usages qu'ils pratiquoient en pareil cas; cependant il n'est pas vraisemblable qu'ils n'en eussent point reçu, soit de leurs ancêtres, soit des peuples voisins, dont ils aimoient tant à copier les usages. Jérémie leur disoit pourtant : N'ayez point peur de ces signes du ciel que toutes les nations redoutent (1) : ce qui sembleroit au moins indiquer en général, si ce n'est point pour les éclipses en particulier, que les Hébreux parta-

(1) Jérémie, chapitre X, vs. 2.

geoient les terreurs que ces phénomènes causoient aux autres nations. Le silence de leur première législation à cet égard, semble indiquer ce que nous avons apperçu ailleurs, qu'elle avoit eu pour objet de les distraire de toutes les idées funèbres et effrayantes; aussi n'est-ce que dans les ouvrages postérieurs à cette loi que quelques auteurs ont cru remarquer quelle étoit la façon de penser des Hébreux sur les éclipses. Ils ont donc observé que dans Ezéchiel l'obscurcissement du soleil et de la lune est donné comme un signe de la mort du roi d'Egypte (1). Joël donne le même phénomène pour annonce d'une grande ruine, et même pour celle de la fin des tems. On se contentera donc de remarquer que ces prophéties semblent indiquer que les Hébreux avoient sur les éclipses des idées fort analogues aux autres nations; on ne peut rien dire de positif sur les usages qu'ils observoient dans ces occasions, puisque ni leurs histoires, ni leur tradition orale ne nous apprennent rien à ce sujet; d'ailleurs les Juifs étoient dans le même cas où les Grecs et les Romains ont été si long-tems d'ignorer la cause physique de ces phénomènes; ils se contentoient de dire que les astres ne donnoient plus leurs lumières aussitôt que Dieu leur défendoit, et qu'ils la rendoient aussitôt que Dieu le leur ordonnoit (2), raisonnement théologique et religieux qui peut encore nous expliquer les sacrifices et les prières que les anciens faisoient à l'occasion des éclipses et des signes du ciel.

V. Il n'est point douteux que l'apparition des comètes n'ait été pour les anciens l'occasion des plus

---

(1) Ezechiel, chapitre XXXII, vs. 7. Joel, chapitre 2, vs. 10, et chaitre 3, vs. 1 et 15.

(2) Job. chapitre 9, vs. 7, et chap. 36, vs. 32.

grandes alarmes. Dès le tems d'Homère les comètes n'annonçoient que de fâcheux présages, et tous les poëtes nous en parlent comme d'un phénomène lugubre qui annonçoit la destruction des royaumes, et que l'on ne voyoit jamais impunément. Pline nous dit que du tems de Typhon il parut une terrible comète qui présageoit les affreuses calamités dont ce monstre couvrit la terre (1).

L'amérique nous fournit des exemples de pareilles terreurs. Au Pérou Atabalipa présagea qu'il périroit bientôt un grand prince, parce qu'il avoit vu une comète; la cruauté des Espagnols vérifia pour cette fois cette prédiction dans sa personne. Dans la nouvelle Andalousie les comètes causoient aux peuples la plus grande frayeur, et l'on faisoit pout les chasser les mêmes cris et le même bruit qu'on faisoit ailleurs pour les éclipses. (2) Lorsqu'une comète paroît en Corée, le roi du pays fait doubler la garde dans ses ports, ordonne à ses troupes de se tenir prêtes, et fait munir ses forteresses, comme s'il craignoit une invasion (3).

La triste opinion que faisoit naître ce phénomène n'étoit cependant pas toujours la même; quelquefois on regardoit les comètes comme d'heureux signes. Ce fut, dit-on, une comète qui annonça la naissance de Mithridate, et qui fit connoître qu'il seroit un des plus grands capitaines de son siècle. En effet ces signes du ciel ne pouvoient annoncer la destruction ou la mort de quelque roi ou de quelque empire, sans annoncer en même tems de nouveaux rois et de nouveaux empires. Ainsi la crainte et l'espérance n'avoient qu'un

(1) Plin. hist. natur. lib. 2, cap. 15.
(2) Conquête du Pérou, et Coréal, tome I.
(3) Hist. génér. des voyages, tome 6, page 530.

même

même principe; et nous verrons toujours chez les anciens la contrariété qui en résultoit sans cesse dans leurs usages et dans leurs opinions.

VI. Des phénomènes, bien plus communs que les éclipses et les comètes, étoient pour les anciens des présages tantôt heureux et tantôt malheureux. Les Etrusques avoient sur le tonnerre une doctrine très-profonde; ils distinguoient les foudres de *conseil* d'avec les foudres *d'autorité* et *d'arrêt*; les foudres *monitoires*, *postulatoires*, *confirmatoires*, *auxiliaires*, *hospitalières* étoient d'une nature bien différente des foudres *fallacieuses*, *pestiférées*, *meurtrissantes*, *menaçantes*, *royales*, etc. On voit que ce pompeux galimathias devoit contribuer à rendre la science des prêtres bien terrible (1). Mais ce n'est pas là le premier principe des terreurs que causoit le tonnerre; les prêtres ont pu quelquefois les entretenir ou les augmenter pour leur intérêt, mais il faut leur rendre la justice de dire que ce ne sont point eux qui ont donné naissance à ces terreurs, et que souvent eux-mêmes ils les ont partagées avec le peuple. S'ils disoient que les phénomènes et les météores en général annonçoient le renouvellement des différens âges du monde, cette doctrine, comme on a vu, ne leur étoit point particulière, elle étoit universelle; elle avoit pour base l'attente de la fin des tems, annoncée par les mêmes phénomènes qui avoient autrefois concouru à la destruction du monde.

Chez les Scandinaves ou Celtes, habitans du Nord, on croyoit que les coups de tonnerre étoient des coups

(1) *Seneca, quæst. natur. lib.* 2. *Plin. hist. natur. lib.* 2, *cap.* 52. Chaque fois qu'il tonnoit à Rome, on indiquoit une fête pour appaiser les dieux. *Macrob. lib. I, cap.* 16.

de massue que le dieu Thor lançoit sur les géans (1). Ce langage est le même que celui des Persans modernes, qui croient que les étoiles errantes sont des coups de foudre que les anges lancent dans les autres régions contre les démons qui s'efforcent de rentrer au ciel, opinions qui toutes sont également sorties des peintures allégoriques des anciennes révolutions de notre globe. A chaque coup de tonnerre les Brasiliens regardent le ciel en tremblant et en soupirant, ils croient que c'est Agnian ou le mauvais esprit qui menace de les frapper (2). En Circassie, dès qu'il tonne les habitans sortent des villages, et toute la jeunesse se met à chanter et à danser en présence des anciens (3). Si ces danses et ces chants n'ont point été funèbres ou guerriers dans leur principe, il faut croire que la joie de ces peuples est fondée sur ce qu'ils prennent le tonnerre comme un présage heureux, idée conforme à celle des Perses et d'un grand nombre de peuples anciens, qui croyoient que la foudre rendoit sacré ce qu'elle frappoit, parce que chez les Mages le feu étoit regardé comme l'emblême de la divinité (4). Peut-être chez les Circassiens comme chez les Juifs le tonnerre annonce-t-il l'arrivée du grand monarque : en effet, on dit que ces derniers ouvrent leurs fenêtres dès qu'il tonne ; cet usage est, dit-on, fondé sur ce que ce peuple, toujours aveugle, après avoir méconnu le messie, l'attend encore et le confond avec le juge souverain de la fin des tems, dont l'arrivée sera précédée de phénomènes et de météores. Chez les mêmes Circassiens

(1) Edda fab. 2.
(2) Voyages de Coréal.
(3) Voyages de Tavernier.
(4) Hyde de religione Persar. cap. I.

un homme tué par le tonnerre est censé avoir reçu de Dieu une grande faveur : si le tonnerre est simplement tombé sur sa maison, lui et toute sa famille sont nourris pendant un an aux dépens du public.

VII. Ce n'étoit que pour les Hébreux que l'arc-en-ciel étoit un signe d'un heureux présage ; nous voyons dans la genèse qu'il leur annonçoit que le monde ne seroit plus détruit par un déluge. Chez toutes les autres nations l'arc-en-ciel au contraire étoit considéré comme un signe de pluie et de tems fâcheux : c'est pour cela sans doute qu'on en avoit fait la messagère de Junon, cette déesse accariâtre et jalouse qui, perpétuellement en querelle avec Jupiter, avoit fait tant de mal aux mortels. On regardoit donc Iris comme la messagère de la discorde. Philon dit, dans Eusèbe, qu'Iris étoit le signe de la tempête (1).

Les feux qui voltigent autour des mâts et des agrêts des vaisseaux, étoient aussi pour les anciens des signes remarquables, ils leur avoient donné le nom de *Dioscures*, et les avoient personnifiés sous celui de *Castor* et de *Pollux*. Si l'on voyoit les deux feux, on regardoit cela comme un signe de beau tems, lorsqu'il n'en paroissoit qu'un seul, on s'attendoit à une tempête prochaine ; cette opinion subsiste encore chez les modernes l'objet n'a fait que changer de nom.

Chez les peuples de l'ancien nord l'arc-en-ciel annonçoit la future défaite des dieux ; il devoit servir de pont aux géans qui venoient alors les attaquer dans leur séjour ; en attendant, l'entrée de ce pont fatal étoit gardé par un dieu qui l'avoit embrasé, ce qui fait la bande de rouge que nous appercevons dans l'arc-en-ciel.

(1) Voyez Vossius de idol. lib. III, cap. 5. Euseb. præpar. evang.

On retrouve dans les idées des anciens sur Castor et Pollux des vestiges confus d'une attente vague et indéterminée : on prétendoit que ces jumeaux vivoient alternativement; lorsque Pollux perdoit la vie, Castor la recouvroit, et dès que Pollux revenoit aux monde, Castor rentroit dans l'empire des morts. Cette tradition laissoit les hommes dans une attente continuelle de l'un ou de l'autre de ces héros, ensorte que tous les ans à Rome on faisoit promener deux chevaux dont l'un étoit monté par un cavalier, et l'autre sellé et bridé étoit mené en main comme pour aller chercher le cavalier qui lui manquoit (1). Cette cérémonie bizarre seroit inexplicable, si les Persans, qui attendent deux de leurs prophêtes à la fin des tems, n'avoient pas aussi l'usage de tenir des chevaux tous prêts, et de les promener par la ville tous les vendredis, jour auquel, selon leur religion, doit se faire le jugement dernier. Il est bon d'expliquer ainsi l'ancien par le moderne, parce que les folies des modernes ont toujours leur origine dans quelque folie plus ancienne.

Cette attente vague donna lieu chez les anciens à divers événemens plus ou moins extraordinaires ou même tragiques, occasionnés par de prétendues apparitions de ces êtres chimériques; on vit Castor et Pollux combattre à la tête des Locriens, pour les rendre vainqueurs de l'armée des Crotoniates. Les Messéniens surent aussi profiter de ces idées au préjudice des Lacédémoniens : ils choisirent pour cela le jour où ces derniers célébroient la fête des dioscures, et firent partir deux jeunes hommes habillés et montés comme ces divinités; ceux-ci se rendirent au lieu de la fête, et tandis que les Lacédémoniens surpris et joyeux de

(2) Virgil. Eneid. lib. 6. Mythologie de Bannier.

la descente de ces dieux s'empressoient de se prosterner à leurs pieds, nos deux guerriers se jettèrent au milieu de la foule et après avoir massacré à leur aise et sans risque, ils se sauvèrent chez ceux qui les avoient envoyés (1). Cette méprise des Lacédémoniens vient du même principe que celle qui fût fatale aux Juifs que l'on a vu si souvent les dupes d'une multitude d'imposteurs qui surent profiter de l'attente où ils sont de la venue d'Enoch, d'Elie et du Messie; il eût fallu traiter ces imposteurs de la manière même qu'on nous dit que l'on traite Castor et Pollux aux Moluques, c'est-à-dire les chasser à coups de baton, puisque ce dogme et ses suites doivent les faire regarder comme des ennemis du genre humain (2).

VIII. On sent bien que les tremblemens de terre y ont dû dans tous les tems effrayer les hommes: il n'est point nécessaire de remonter aux anciennes révolutions de la terre pour chercher l'origine de cette crainte, aussi ne voulons-nous point insister sur cet article. Des raisons très-prochaines ont dû remplir l'homme de terreurs toutes les fois qu'il a vu son séjour ébranlé et son existence menacée; ces événemens sont très-souvent la fin du monde pour un grand nombre d'infortunés. Cependant pour tous ceux qui sont remplis des idées apocalyptiques de la ruine totale du monde, les tremblemens de terre sont, ainsi que les signes du ciel, les avants-coureurs de terribles catastrophes; ils sont également annoncés dans toutes les prophéties de ce genre. Ainsi c'est dans ces funestes instans que la police doit faire des efforts pour écarter les suites de la terreur et pour rallier la société, en dépit des prédic-

(1) Justin. lib. XX, cap. 5. Pausanias in Lacon.
(2) Lettres édifiantes, tome 9.

tions des fanatiques qui abondent toujours dans les tems de calamités pendant lesquelles les peuples ne sont que trop disposés à les écouter; ces enthousiastes causent alors souvent dans les esprits des révolutions et des ébranlemens plus nuisibles que les tremblemens de terre ne peuvent faire dans lieux qu'ils agitent.

Au reste les tremblemens de terre étoient toujours regardés chez les anciens comme des signes malheureux. L'armée des Lacédémoniens en ayant essuyé un dans le camp de son rendez-vous, au commencement d'une campagne, on la licencia sur le champ et les soldats furent renvoyés dans leur province (1). A Rome les Pontifes ordonnoient en pareil cas quelque fête extraordinaire, mais on ne disoit pas le nom du dieu qu'il falloit invoquer, de peur que les vœux ne s'adressassent à quelque dieu qui ne pût pas y remédier; ainsi on disoit en parlant à cet être, soit dieu, soit déesse (2) (*si deo, si deæ*) c'étoit-là la formule. Jamais, selon Pline, on ne vit de tremblement à Rome sans qu'il ne fût suivi de quelque grand malheur pour l'Etat (3).

IX. Il en étoit de même des orages, des tempêtes, des ouragans, et des mouvemens inusités dans la nature de toute espèce; tout ce qui arrivoit d'extraordinaire dans l'air ou sur la terre présageoit quelque chose; les singularités qui se montroient même dans le règne animal, étoient des avis du ciel; un chien à deux têtes, une poule à quatre pattes, un hermaprodite, mettoient toute une nation en rumeur, arrêtoient ou suspendoient ses plus grandes entreprises.

---

(1) Diodor. lib. XII, parag. 24.

(2) Aul. Gell. lib. 2, cap. 28.

(3) Plin. hist. natur. lib. 2, cap. 84.

Les Thraces, comme on a déjà dit ailleurs, se rangeoient en bataille dans les tems d'orage, et tiroient des flèches contre le ciel; ils crioient à haute voix qu'ils n'avoient point d'autre dieu que Zamolxis, et qu'ils n'en vouloient point d'autre. Auroient-ils tenu ce singulier langage, s'ils n'eussent cru que les orages annonçoient un nouveau dieu qui étoit à craindre pour eux? Quel pouvoit-être ce dieu sinon le juge et le destructeur que les nations attendoient à la fin des tems, et dont les orages et les tempêtes dévoient former le cortége? Ceci nous expliquera la réponse que font dans Suétone les devins consultés sur quelques phénomènes: ils dirent que la nature étoit en travail, qu'elle alloit enfanter un roi pour le peuple Romain, et que par conséquent elle alloit changer la face de l'Etat, ce qui allarmoit les esprits des républicains, et enfloit le cœur des ambitieux.

Chez les anciens Bretons et les Celtes, les orages annonçoient la mort des grands hommes, des héros et des démons, et réciproquement la mort des grands hommes occasionnoit des orages et des changemens dans la nature (1). Que pouvoit-il résulter de telles idées, sinon ce qu'on voit dans certains pays de la Tartarie, où lorsqu'il arrive quelque calamité extraordinaire, quelque pluie ou quelque vent nuisibles, on détrône le prince régnant pour en prendre un autre (2)? Cet usage ressemble à celui de Congo, où on rend le monarque responsable des maux naturels qui affligent les peuples (3). Les Lacédémoniens avoient encore un usage de la même nature: à la fin de chaque période

(1) Euseb. præparat. evang. Plut. de oraculis quæ cessarunt.
(2) Histoire des Huns, tome II, page 79.
(3) Hist. génér. des voyages, tome V, page 61.

de neuf ans les Ephores se transportoient la nuit en rase campagne pour examiner le ciel ; s'ils y appercevoient quelque signe tel qu'un feu follet ou une étoile errante, c'étoit une marque que le ciel étoit mécontent du prince, que l'on déposoit en conséquence (1).

Telles étoient les suites politiques de ces météores, tandis qu'ils ne devoient avoir que des suites naturelles. Les craintes des peuples n'avoient d'autre mobile que le souvenir des calamités passées qui dans l'origine avoient donné lieu à un pressentiment des malheurs à venir. C'est ce qu'Horace nous apprend clairement à l'occasion de divers événemens fâcheux : on craignoit que le siècle de Deucalion et de Pyrrha ne revînt (2) : ce siècle où le monde avoit été détruit et effrayé par tant de phénomènes terribles. Qui ne seroit étonné de voir combien une pareille crainte avoit changé de nature, et quelle multitude d'événemens funestes à la société elle a fait naître dans les monarchies et dans les républiques !

A la Chine tous les météores et phénomènes sont pris en mauvaise part. Dès qu'on voit un parélie, on dit qu'il y aura deux empereurs, toutes les nouveautés qui paroissent au ciel sont regardées comme des marques de la colère céleste contre le prince et ses ministres ; alors pour peu que les Chinois soient mécontens, l'on n'entend que des discours séditieux. Il peut bien être vrai qu'on ait vu quelques signes dans le ciel, mais on les exagère, chacun les décrit à sa façon, et

---

(1) Plutar. in Agi et Cleomen.

(2) Grave ne rediret

Sæculum Pyrrhæ nova monstra questæ.

HORAT. OD. LIB. I, OD. II.

la nation croit enfin que la Dynastie régnante va finir, que le ciel lui-même se déclare, l'enthousiasme, toujours contagieux, gagne de proche en proche, le tumulte s'élève, et si l'on n'y remédie, c'est un torrent qui entraîne tout (1). On distingue de même qu'ailleurs dans ce pays des signes heureux et malheureux : les conjonctions des planetes sont d'un bon augure pour le prince ; aussi lorsqu'une Dynastie se renouvelle, on en suppose s'il n'y en a point de réelles ; chacun alors va complimenter le souverain sur cette faveur du ciel (2).

Les autres peuples Orientaux sont dans la même erreur sur les conjonctions, leurs historiens en ont remarqué deux fameuses, l'une qu'ils placent au déluge et l'autre au tems de l'irruption de Gengiskan. Tamerlan eut aussi le même avantage, aussi lui donne-t-on quelquefois le titre de *Saheb-Keran*, c'est-à-dire maître d'une conjonction favorable (3). Mais si ces conjonctions furent favorables pour ces indignes conquérans, quels fléaux n'apportèrent elles pas aux nations ! On a donc eu raison de donner à ces princes féroces les mêmes signes qu'au déluge qui avoit tout détruit : ainsi en supposant qu'une conjonction soit un signe heureux, il n'est point décidé pour qui : à en juger d'après le principe du dogme qui sert de base à ces idées, ce ne peut-être que pour un prince à venir ; aussi les usurpateurs savent-ils communément se servir des préjugés des peuples pour se faire valoir. Si l'on n'a supposé ces sortes de phénomènes qu'au re-

---

(1) Lettres édifiantes, tome 21, 24 et 26.

(2) Du Halde, histoire de la Chine, regne *Thuenhio*, septième empereur.

(3) Biblioth. orientale de d'Herbelot au mot *Keran*.

nouvellement des Dynasties, il faut alors que l'astronomie et la chronologie abandonnent leurs calculs pour se régler sur les systêmes des historiens et pour se mettre d'accord avec les préjugés des peuples. Demander à de tels peuples des annales fidèles, c'est renoncer au bon sens, c'est ignorer la folie des peuples et la flatterie des astrologues, c'est méconnoître que l'extravagance du clou sacré des Romains a été commune à presque tous les anciens peuples. Tels sont pourtant les fondemens sur lesquels on nous bâtit des chronologies.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce volume.

Fin du tome premier.





